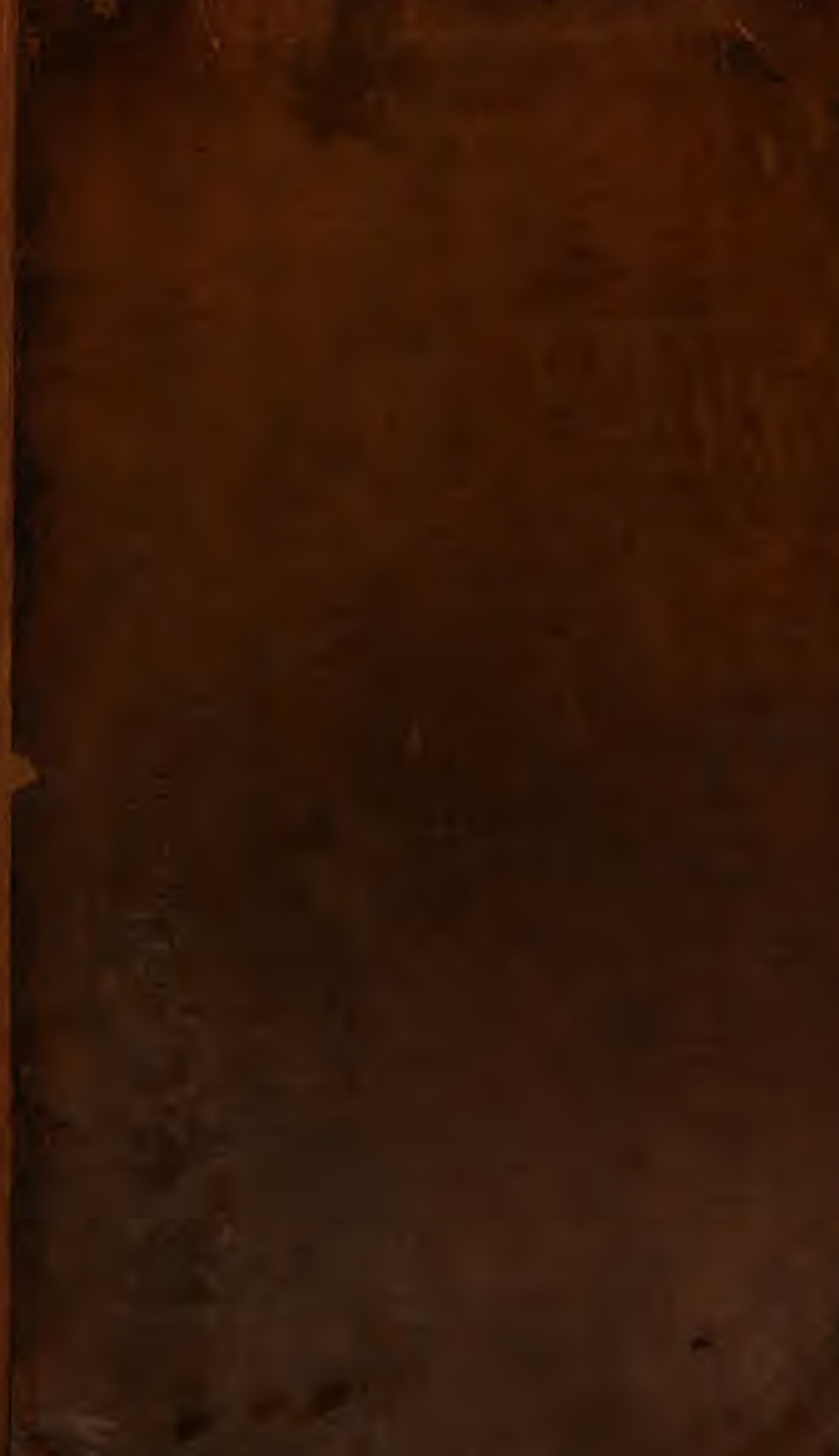


= Collection complette des oeuvres de M. de Voltaire, T. 6

6/-

Frances Wilson

Part of 1757 [Geneva] *Oeuvres*
Ex libris Lady Hickes


CHARLES XII.
King of Sweden.
Kraft pinx. 1717.
Cook sculp. 1786.

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE,

AVEC LES PIECES QUI Y SONT RELATIVES.



MDCCLVII.



REMARQUES SUR L'HISTOIRE.



NE cessera-t-on jamais de nous tromper sur l'avenir, le présent & le passé? Il faut que l'homme soit bien né pour l'erreur, puisque dans ce siécle éclairé on prend tant de plaisir à nous débiter les fables d'*Hérodote*, & des fables encor qu'*Hérodote* n'aurait jamais osé conter même à des Grecs.

Que gagne-t-on à nous redire, que *Ménès* était petit-fils de *Noé*? Et par quel excès d'injustice peut-on se moquer des généalogies de *Moreri*, quand on en fabrique de pareilles? Certes *Noé* envoya sa famille voyager loin; son petit-fils *Ménès* en Egypte, son autre petit-fils à la Chine, je ne sai quel autre petit-fils en Suéde, & un cadet en Espagne. Les voyages alors formaient les jeunes gens bien mieux qu'aujourdhui: il a fallu chez nos Nations modernes des dix ou douze siécles pour s'instruire un peu

de la Géométrie; mais ces voyageurs dont on parle, étaient à peine arrivés dans des pays incultes, qu'on y prédisait les éclipses. On ne peut douter au moins que l'histoire autentique de la Chine ne raporte des éclipses calculées il y a environ quatre mille ans. *Confucius* en cite trente-six, dont les Missionnaires Mathématiciens ont vérifié trente-deux. Mais ces faits n'embarrassent point ceux qui ont fait *Noé* grand-pére de *Fohy*, car rien ne les embarrasse.

D'autres adorateurs de l'Antiquité nous font regarder les Egyptiens comme le peuple le plus sage de la Terre; parce que, dit-on, les Prêtres avaient chez eux beaucoup d'autorité; & il se trouve, que ces Prêtres si sages, ces Législateurs d'un peuple sage, adoraient des singes, des chats & des oignons. On a beau se récrier sur la beauté des anciens ouvrages Egyptiens: ceux qui nous sont restés, sont des masses informes; la plus belle statue de l'ancienne Egypte n'approche pas de celle du plus médiocre de nos ouvriers. Il a fallu que les Grecs enseignassent aux Egyptiens la sculpture: il n'y a jamais eu en Egypte aucun bon ouvrage que de la main des Grecs. Quelle prodigieuse connaissance, nous dit-on, les Egyptiens avaient de l'Astronomie! Les quatre côtés d'une grande pyramide sont exposés aux quatre régions du Monde; ne voilà-t-il pas un grand effort d'Astronomie? Ces Egyptiens étaient-ils autant de *Cassini*, de *Halley*, de *Keplers*, de *Ticho-Brahé*? Ces bonnes-gens racontaient froidement à *Hérodote*, que le Soleil en onze-mille ans s'était cou-

couché deux fois où il se léve : c'était-là leur Astronomie.

Il en coûtait, répète Mr. *Rollin*, cinquante-mille écus pour ouvrir & fermer les écluses du lac Mœris. Mr. *Rollin* est cher en écluses, & se mécompte en Arithmétique. Il n'y a point d'écluse, qui ne doive s'ouvrir & se fermer pour un écu, à moins qu'elles ne soient très-mal faites : il en coûtait, dit-il, cinquante talens pour ouvrir & fermer ces écluses. Il faut savoir, qu'on évalua le talent du tems de *Colbert* à trois mille livres de France. *Rollin* ne songe pas, que depuis ce tems la valeur numéraire de nos espèces est augmentée presque du double, & qu'ainsi la peine d'ouvrir les écluses du lac Mœris aurait dû couter, selon lui, environ trois-cent-mille francs : ce qui est à peu près deux-cent-quatre-vingt-dix-sept-mille livres plus qu'il ne faut. Tous les calculs de ses treize tomes se ressentent de cette inattention. Il répète encor, après *Hérodote*, qu'on entretenait d'ordinaire en Egypte, c'est-à-dire, dans un pays beaucoup moins grand que la France, quatre-cent-mille soldats ; qu'on donnait à chacun cinq livres de pain par jour, & deux livres de viande. C'est donc huit-cent-mille livres de viande par jour pour les seuls soldats, dans un pays, où l'on n'en mangeait presque point. D'ailleurs, à qui appartenaient ces quatre-cent-mille soldats, quand l'Egypte était divisée en plusieurs petites Principautés ? On ajoute, que chaque soldat avait six arpens francs de contribution ; voilà donc deux-millions quatre-cent-mille arpens,

qui ne payent rien à l'Etat. C'eſt cependant ce petit Etat, qui entretenait plus de ſoldats que n'en a aujourdhui le Grand-Seigneur, Maître de l'Egypte & de dix fois plus de pays que l'Egypte n'en contient. *Louis XIV.* a eu quatre-cent-mille hommes ſous les armes pendant quelques années; mais c'était un effort, & cet effort a ruiné la France.

Si on voulait faire uſage de ſa raiſon au-lieu de ſa mémoire, & examiner plus que tranſcrire, on ne multiplierait pas à l'infini les livres & les erreurs; il faudrait n'écrire que des choſes neuves & vrayes: ce qui manque d'ordinaire à ceux qui compilent l'Hiſtoire, c'eſt l'eſprit Philoſophique: la plûpart, au-lieu de diſcuter des faits avec des hommes, font des contes à des enfans. Faut-il qu'au ſiécle où nous vivons on imprime encor le conte des oreilles de *Smerdis*, & de *Darius*, qui fut déclaré Roi par ſon cheval, lequel hennit le premier; & de *Sanacharib*, ou *Sennakérib*, ou *Sennacabon*, dont l'armée fut détruite miraculeuſement par des rats? Quand on veut répéter ces contes, il faut du moins les donner pour ce qu'ils ſont.

Eſt-il permis à un homme de bon ſens, né dans le dix-huitiéme ſiécle, de nous parler ſérieuſement des oracles de Delphes? Tantôt de nous répéter, que cet oracle devina, que *Créſus* faiſait cuire une tortue & du mouton dans une tourtiére; tantôt de nous dire, que des batailles furent gagnées ſuivant la prédiction d'*Apollon*, & d'en donner pour raiſon le pouvoir du Diable? Mr. *Rollin* dans ſa compilation de

de l'hiſtoire ancienne, prend le parti des oracles contre Mrs. *van Dale*, *Fontenelle* & *Baſnage* : *Pour Mr. de Fontenelle*, dit-il, *il ne faut regarder que comme un ouvrage de jeuneſſe ſon livre contre les oracles, tiré de van Dale.* J'ai bien peur que cet arrêt de la vieilleſſe de *Rollin* contre la jeuneſſe de *Fontenelle*, ne ſoit caſſé au tribunal de la raiſon ; les Rhéteurs n'y gagnent guères leurs cauſes contre les Philoſophes. Il n'y a qu'à voir ce que dit *Rollin* dans ſon dixiéme tome, où il veut parler de Phyſique : il prétend qu'*Archimède* voulant faire voir à ſon bon ami le Roi de Syracuſe, la puiſſance des Mécaniques, fit mettre à terre une galère, la fit charger doublement, & la remit doucement à flot en remuant un doigt, ſans ſortir de deſſus ſa chaiſe. On ſent bien, que c'eſt-là le Rhéteur qui parle : s'il avait été un peu Philoſophe, il aurait vû l'abſurdité de ce qu'il avance.

Il me ſemble, que ſi on voulait mettre à profit le tems préſent, on ne paſſerait point ſa vie à s'infatuer des fables anciennes. Je conſeillerais à un jeune homme d'avoir une légère teinture de ces tems reculés ; mais je voudrais qu'on commençât une étude ſérieuſe de l'Hiſtoire au tems où elle devient véritablement intéreſſante pour nous : il me ſemble, que c'eſt vers la fin du quinziéme ſiécle. L'Imprimerie, qu'on invente en ce tems-là, commence à la rendre moins incertaine. L'Europe change de face ; les Turcs, qui s'y répandent, chaſſent les Belles-Lettres de Conſtantinople ; elles fleuriſſent en Italie ; elles s'établiſſent en France ; elles vont polir l'Angle-

terre, l'Allemagne & le Septentrion. Une nouvelle Religion sépare la moitié de l'Europe de l'obéïssance du Pape. Un nouveau systême de politique s'établit; on fait, avec le secours de la boussole, le tour de l'Afrique; & on commerce avec la Chine plus aisément, que de Paris à Madrid. L'Amérique est découverte; on subjugue un nouveau Monde, & le nôtre est presque tout changé; l'Europe Chrêtienne devient une espèce de République immense, où la balance du pouvoir est établie mieux qu'elle ne le fut en Gréce. Une correspondance perpétuelle en lie toutes les parties, malgré les guerres que l'ambition des Rois suscite, & même malgré les guerres de Religion encor plus destructives. Les Arts, qui sont la gloire des Etats, sont portés à un point que la Gréce & Rome ne connurent jamais. Voilà l'Histoire qu'il faut que tout homme sache; c'est-là qu'on ne trouve ni prédictions chimériques, ni oracles menteurs, ni faux miracles, ni fables insensées; tout y est vrai, aux petits détails près, dont il n'y a que les petits esprits qui se foucient beaucoup. Tout nous regarde, tout est fait pour nous; l'argent sur lequel nous prenons nos repas, nos meubles, nos besoins, nos plaisirs nouveaux, tout nous fait souvenir chaque jour, que l'Amérique & les grandes Indes, & par conséquent toutes les parties du Monde entier, sont réunies depuis environ deux siécles & demi par l'industrie de nos péres. Nous ne pouvons faire un pas qui ne nous avertisse du changement qui s'est opéré depuis dans le

Mon-

Monde. Ici ce ſont cent villes, qui obéïſſaient au Pape, & qui ſont devenues libres. Là on a fixé pour un tems les privilèges de toute l'Allemagne : Ici ſe forme la plus belle des Républiques, dans un terrain, que la Mer menace chaque jour d'engloutir : l'Angleterre a réuni la vraye liberté avec la Royauté : la Suéde l'imite, & le Dannemarck n'imite point la Suéde. Que je voyage en Allemagne, en France, en Eſpagne, partout je trouve les traces de cette longue querelle, qui a ſubſiſté entre les Maiſons d'*Autriche* & de *Bourbon*, unies par tant de Traités, qui ont tous produit des guerres funeſtes. Il n'y a point de particulier en Europe, ſur la fortune duquel tous ces changemens n'ayent influé. Il ſied bien après cela de s'occuper de *Salmanazar* & de *Mardokempad*, & de rechercher les anecdotes du Perſan *Cayamarrat*, & de *Sabaco Métophis*. Un homme mûr, qui a des affaires ſérieuſes, ne répète point les contes de ſa nourrice.



NOUVELLES CONSIDERATIONS SUR L'HISTOIRE.

PEut-être arrivera-t-il bientôt dans la manière d'écrire l'Hiſtoire, ce qui eſt arrivé dans la Phyſique. Les nouvelles découvertes ont fait proſcrire les anciens ſyſtèmes. On voudra connaître le Genre-humain dans ce détail intéreſſant, qui fait aujourdhui la baſe de la Philoſophie naturelle.

On commence à reſpecter très-peu l'avanture de *Curtius*, qui referma un gouffre en ſe précipitant au fond lui & ſon cheval. On ſe moque des boucliers deſcendus du Ciel, & de tous les beaux taliſmans dont les Dieux faiſaient préſent ſi libéralement aux hommes ; & des Veſtales, qui mettaient un vaiſſeau à flot avec leur ceinture ; & de toute cette foule de ſottiſes célèbres, dont les anciens Hiſtoriens regorgent. On n'eſt guères plus content, que dans ſon Hiſtoire ancienne Mr. *Rollin* nous parle ſérieuſement du Roi *Nabis*, qui faiſait embraſſer ſa femme par ceux qui lui apportaient de l'argent, & qui mettait ceux qui lui en re-

fusaient dans les bras d'une belle poupée toute semblable à la Reine, & armée de pointes de fer sous son corps de jupe. On rit, quand on voit tant d'Auteurs répéter les uns après les autres, que le fameux *Othon* Archevêque de Mayence, fut assiégé & mangé par une armée de rats en 698. ; que des pluïes de sang inondèrent la Gascogne en 1017. ; que deux armées de serpens se battirent près de Tournay en 1059. Les prodiges, les prédictions, les épreuves par le feu, &c. sont à présent dans le même rang que les contes d'*Hérodote*.

Je veux parler ici de l'Histoire moderne, dans laquelle on ne trouve ni poupées, qui embrassent les Courtisans, ni Evêques mangés par les rats.

On a grand soin de dire, quel jour s'est donnée une bataille, & on a raison. On imprime les Traités, on décrit la pompe d'un couronnement, la cérémonie de la réception d'une barette, & même l'entrée d'un Ambassadeur, dans laquelle on n'oublie ni son Suisse ni ses laquais. Il est bon qu'il y ait des Archives de tout, afin qu'on puisse les consulter dans le besoin ; & je regarde à présent tous les gros livres comme des Dictionnaires. Mais après avoir lû trois ou quatre mille descriptions de batailles, & la teneur de quelques centaines de Traités, j'ai trouvé que je n'étais guères plus instruit au fonds. Je n'apprenais là que des événemens. Je ne connais pas plus les Français & les Sarrasins par la bataille de *Charles Martel*, que je ne connais les Tartares & les Turcs par

la victoire que *Tamerlan* remporta sur *Bajazet.* J'avoue, que quand j'ai lû les Mémoires du Cardinal de *Retz* & de Madame de *Motteville*, je sçai ce que la Reine Mére a dit mot pour mot à Mr. *de Jersay*; j'apprens, comment le Coadjuteur a contribué aux barricades; je peux me faire un précis des longs discours qu'il tenait à Madame *de Bouillon.* C'est beaucoup pour ma curiosité: c'est pour mon instruction très-peu de chose. Il y a des livres, qui m'apprennent les anecdotes vraïes ou fausses d'une Cour. Quiconque a vû les Cours, ou a eu envie de les voir, est aussi avide de ces illustres bagatelles, qu'une femme de province aime à sçavoir les nouvelles de sa petite ville. C'est au fond la même chose & le même mérite. On s'entretenait sous *Henri IV.* des anecdotes de *Charles IX.* On parlait encor de Mr. le Duc *de Bellegarde* dans les premiéres années de *Louis XIV.* Toutes ces petites mignatures se conservent une génération ou deux, & périssent ensuite pour jamais.

On néglige cependant pour elles des connaissances d'une utilité plus sensible & plus durable. Je voudrais apprendre, quelles étaient les forces d'un pays avant une guerre, & si cette guerre les a augmentées ou diminuées. L'Espagne a-t-elle été plus riche, avant la conquête du Nouveau Monde, qu'aujourdhui? De combien était-elle plus peuplée du tems de *Charles-Quint*, que sous *Philippe IV?* Pourquoi Amsterdam contenait-elle à peine vingt-mille ames il y a deux-cent ans? Pourquoi a-t-elle aujourdhui deux-cent-quaran-

te-

te-mille habitans ? Et comment le ſçait-on poſitivement ? De combien l'Angleterre eſt-elle plus peuplée qu'elle ne l'était ſous *Henri VIII?* Serait-il vrai ce qu'on dit dans les *Lettres Perſanes*, que les hommes manquent à la Terre, & qu'elle eſt dépeuplée en comparaiſon de ce qu'elle était il y a deux-mille ans ? Rome, il eſt vrai, avait alors plus de citoyens qu'aujourdhui. J'avoue, qu'Aléxandrie & Carthage étaient de grandes villes ; mais Paris, Londres, Conſtantinople, le Grand Caire, Amſterdam, Hambourg, n'exiſtaient pas. Il y avait trois-cent Nations dans les Gaules ; mais ces trois-cent Nations ne valaient la nôtre, ni en nombre d'hommes, ni en induſtrie. L'Allemagne était une forêt ; elle eſt couverte de cent villes opulentes. Il ſemble, que l'eſprit de critique, laſſé de ne perſécuter que des particuliers, ait pris pour objet l'Univers. On crie toujours, que ce Monde dégénère, & on veut encor qu'il ſe dépeuple. Quoi donc ? nous faudra-t-il regretter les tems, où il n'y avait pas de grand chemin de Bourdeaux à Orléans, & où Paris était une petite ville dans laquelle on s'égorgeait ? On a beau dire ; l'Europe a plus d'hommes qu'alors, & les hommes valent mieux. On pourra ſavoir dans quelques années, combien l'Europe eſt en effet peuplée ; car dans preſque toutes les grandes villes on rend public le nombre des naiſſances, au bout de l'année ; & ſur la régle exacte & ſûre que vient de donner un Hollandais auſſi habile qu'infatigable, on ſait le nombre des habitans par celui des naiſſances.

Voi-

Voilà déja un des objets de la curiosité de quiconque veut lire l'histoire en Citoyen & en Philosophe. Il sera bien loin de s'en tenir à cette connaissance; il recherchera quel a été le vice radical & la vertu dominante d'une Nation; pourquoi elle a été puissante ou faible sur la Mer; comment & jusqu'à quel point elle s'est enrichie depuis un siécle; les régistres des exportations peuvent l'apprendre. Il voudra savoir, comment les Arts, les Manufactures se sont établies; il suivra leur passage & leur retour d'un pays dans un autre. Les changemens dans les mœurs & dans les loix, feront enfin son grand objet. On saurait ainsi l'histoire des hommes, au-lieu de savoir une faible partie de l'histoire des Rois & des Cours.

En vain je lis les Annales de France; nos Historiens se taisent tous sur ces détails. Aucun n'a eu pour devise: *Homo sum, humani nil à me alienum puto.* Il faudrait donc, me semble, incorporer avec art ces connaissances utiles dans le tissu des événemens. Je crois, que c'est la seule manière d'écrire l'Histoire moderne en vrai Politique & en vrai Philosophe. Traiter l'Histoire ancienne, c'est compiler, me semble, quelques vérités avec mille mensonges. Cette Histoire n'est peut-être utile que de la même manière dont l'est la Fable, par de grands événemens, qui sont le sujet perpétuel de nos tableaux, de nos poëmes, de nos conversations, & dont on tire des traits de Morale. Il faut savoir les exploits d'*Alexandre* comme on sait les travaux d'*Hercule.* Enfin cette Histoire ancienne me semble, à l'égard de la moder-

moderne, ce que sont les vieilles médailles en comparaison des monnoïes courantes; les premiéres restent dans les cabinets, les secondes circulent dans l'Univers pour le commerce des hommes.

Mais pour entreprendre un tel ouvrage, il faut des hommes qui connaissent autre chose que les livres; il faut qu'ils soient encouragés par le Gouvernement, autant au moins pour ce qu'ils feront, que le furent les *Boileau*, les *Racine*, les *Valincourt*, pour ce qu'ils ne firent point; & qu'on ne dise pas d'eux ce que disait de ces Messieurs un Commis du Trésor Royal, homme d'esprit : *Nous n'avons vu encor d'eux que leur signature.*



ANECDOTES
SUR LE CZAR
PIERRE LE GRAND.

PIERRE premier a été surnommé le GRAND, parce qu'il a entrepris & fait de très-grandes choses, dont nulle ne s'était presentée à l'esprit d'aucun de ses prédécesseurs. Son peuple avant lui se bornait à ces premiers Arts enseignés par la nécessité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils désirent si peu ce qu'ils ne connaissent pas, le génie se dévelope si difficilement, & s'étouffe si aisément sous les obstacles, qu'il y a grande aparence que toutes les Nations sont demeurées grossiéres pendant des milliers de siécles, jusqu'à-ce qu'il soit venu des hommes tels que le Czar *Pierre*, précisément dans le tems qu'il fallait qu'ils vinssent.

Le hazard fit, qu'un jeune Genevois nommé *Le Fort* était à Moscow chez un Ambassadeur Danois, vers l'an 1695. Le Czar *Pierre* avait alors dix-neuf ans; il vit ce Genevois, qui avait appris en peu de tems la Langue Russe, & qui parlait presque toutes celles de l'Europe.

Le Fort plut beaucoup au Prince; il entra dans son service, & bientôt après dans sa familiarité. Il lui fit comprendre, qu'il y avait une autre manière de vivre & de régner que celle qui était malheureusement établie de tous les tems dans son vaste Empire; & sans ce Genevois la Russie serait encor barbare.

Il fallait être né avec une ame bien grande, pour écouter tout d'un coup un étranger, & pour se dépouiller des préjugés du Trône, & de sa patrie. Le Czar sentit, qu'il avait à former une Nation & un Empire: mais il n'avait aucun secours autour de lui. Il conçut dès-lors le dessein de sortir de ses Etats & d'aller comme *Promethée* emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandais, qui étaient il y a trois siécles aussi dépourvûs d'une telle flamme que les Moscovites. Il ne put exécuter son dessein aussi-tôt qu'il l'aurait voulu. Il falut soutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696. & ce ne fut qu'après les avoir vaincus, qu'il sortit de ses Etats pour aller s'instruire lui-même de tous les Arts, qui étaient absolument inconnus en Russie. Le Maître de l'Empire le plus étendu de la Terre alla vivre près de deux ans à Amsterdam, & dans le village de Sardam, sous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appellait communément Mr. *Pieter Bas*. Il se fit inscrire dans le catalogue des Charpentiers de ce fameux village, qui fournit de vaisseaux presque toute l'Europe. Il maniait la hache & le compas; & quand il avait travaillé à son

ſon atelier à la conſtruction des vaiſſeaux, il étudiait la Géographie, la Géométrie & l'Hiſtoire. Dans les premiers tems le peuple s'attroupait autour de lui. Il écartait quelquefois les importuns d'une manière un peu rude, que ce peuple ſouffrait, lui qui ſouffre ſi peu de choſe. La premiére Langue qu'il apprit, fut le Hollandais; il s'adonna depuis à l'Allemand, qui lui parut une Langue douce, & qu'il voulut qu'on parlat à ſa Cour.

Il apprit auſſi un peu d'Anglais dans ſon voyage à Londres; mais il ne ſut jamais le Français, qui eſt devenu depuis la Langue de Petersbourg ſous l'Imperatrice *Elizabeth*, à meſure que ce pays s'eſt civiliſé.

Sa taille était haute, ſa phyſionomie fiére & majeſtueuſe, mais défigurée quelquefois par des convulſions, qui altéraient les traits de ſon viſage. On attribuait ce vice d'organes à l'effet d'un poiſon, qu'on diſait que ſa ſœur *Sophie* lui avait donné. Mais le véritable poiſon était le vin & l'eau-de-vie, dont il fit ſouvent des excès, ſe fiant trop à ſon tempérament robuſte.

Il converſait également avec un artiſan & avec un Général d'armée. Ce n'était ni comme un Barbare, qui ne met point de diſtinction entre les hommes, ni comme un Prince populaire, qui veut plaire à tout le monde; c'était en homme, qui voulait s'inſtruire. Il aimait les femmes autant que le Roi de Suéde ſon rival les craignait, & tout lui était également bon en amour comme à table. Il ſe piquait de boire beau-

beaucoup plûtôt que de gouter des vins délicats.

On dit, que les Législateurs & les Rois ne doivent point se mettre en colère : mais il n'y en eut jamais de plus emporté que *Pierre le Grand*, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un Roi n'est pas de ceux qu'on répare en les avouant; mais enfin il en convenait, & il dit même au Magistrat de Hollande à son second voyage : *J'ai réformé ma Nation, & je n'ai pû me réformer moi-même.* Il est vrai, que les cruautés, qu'on lui reproche, étaient un usage de la Cour de Moscow comme de celle de Maroc. Il n'était point extraordinaire de voir un Czar appliquer de sa main Royale cent coups de nerf de bœuf sur les épaules nues d'un premier Officier de la Couronne, ou d'une Dame du Palais, pour avoir manqué à leurs services étant yvres, ou d'essayer son sabre en faisant voler la tête d'un criminel. *Pierre* avait fait quelques-unes de ces cérémonies de son pays; *Le Fort* eut assez d'autorité sur lui pour l'arrêter quelquefois sur le point de fraper ; mais il n'eut pas toûjours *Le Fort* auprès de lui.

Son voyage en Hollande, & surtout son goût pour les Arts, qui se dévelopait, adoucirent un peu ses mœurs : car c'est le privilège de tous les Arts de rendre les hommes plus traitables. Il allait souvent déjeuner chez un Géographe, avec lequel il faisait des cartes marines. Il passait des journées entiéres chez le célèbre *Ruisch*, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injections, qui ont perfectionné l'Anatomie &

qui lui ôtent ſon dégoût. Ce Prince ſe donnait lui-même à l'âge de vingt-deux ans l'éducation qu'un Artiſan Hollandais donnerait à un fils dans lequel il trouverait du génie, & cette eſpèce d'éducation était au-deſſus de celle qu'on avait jamais reçûe ſur le Trône de Ruſſie. Dans le même tems il envoyait des jeunes Moſcovites voyager & s'inſtruire dans tous les pays de l'Europe. Ces premiéres tentatives ne furent pas heureuſes. Ses nouveaux diſciples n'imitaient point leur Maître. Il y en eut même un, qui étant envoyé à Veniſe ne ſortit jamais de ſa chambre, pour n'avoir pas à ſe reprocher d'avoir vu un autre pays que la Ruſſie. Cette horreur pour les pays étrangers leur était inſpirée par des Prêtres Moſcovites, qui prétendaient, que c'était un crime horrible à un Chrêtien de voyager, par la raiſon, que dans l'Ancien Teſtament il avait été défendu aux habitans de la Paleſtine de prendre les mœurs de leurs voiſins plus riches qu'eux & plus adroits.

En 1698. il alla d'Amſterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaiſſeaux, non pas auſſi en celle de Souverain, mais ſous le nom d'un Boyard Ruſſe, qui voyageait pour s'inſtruire. Il vit tout, & même il alla à la Comédie Anglaiſe où il n'entendait rien, mais il y trouva une Actrice nommée Mlle. *Groft*, dont il eut les faveurs, & dont il ne fit pas la fortune.

Le Roi *Guillaume* lui avait fait préparer une maiſon logeable; c'eſt beaucoup à Londres; les Palais ne ſont pas communs dans cette ville im-

menſe, où l'on ne voit guères que des maiſons baſſes, ſans cour & ſans jardin, avec des petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le Czar trouva ſa maiſon encor trop belle ; il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de ſe perfectionner dans la Marine. Il s'habillait même ſouvent en matelot, & il ſe ſervait de ce déguiſement, pour engager pluſieurs gens de mer à ſon ſervice.

Ce fut à Londres qu'il deſſina lui-même le projet de la communication du Volga & du Tanaïs. Il voulait même leur joindre la Duina par un canal, & réunir ainſi l'Océan, la Mer Noire & la Mer Caſpienne. Des Anglais qu'il emmena avec lui le ſervirent mal dans ce grand deſſein, & les Turcs, qui lui prirent Azoph en 1712. s'oppoſèrent encor plus à cette vaſte entrepriſe.

Il manqua d'argent à Londres ; des Marchands vinrent lui offrir cent-mille écus pour avoir la permiſſion de porter du tabac en Ruſſie. C'était une grande nouveauté en ce pays-là, & la Religion même y était intéreſſée. Le Patriarche avait excommunié quiconque fumerait du tabac, parce que les Turcs leurs ennemis fumaient, & le Clergé regardait comme un de ſes grands privilèges d'empêcher la nation Ruſſe de fumer. Le Czar prit les cent-mille écus, & ſe chargea de faire fumer le Clergé lui-même. Il lui préparait bien d'autres innovations.

Les Rois font des préſens à de tels voyageurs ; le préſent de *Guillaume* à *Pierre* fut une galanterie digne de tous deux. Il lui donna un Yacht

de vingt-cinq piéces de canon, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des provisions de toutes espèces; & tous les gens de l'équipage voulurent bien se laisser donner aussi. *Pierre* sur son Yacht, dont il se fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ses charpentiers, & de là il alla à Vienne vers le milieu de l'an 1698. où il devait rester moins de tems qu'à Londres, parce qu'à la Cour du grave *Léopold* il y avait beaucoup plus de cérémonies à essuyer & moins de choses à apprendre. Après avoir vû Vienne, il devait aller à Venise & ensuite à Rome; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moscow, sur la nouvelle d'une guerre civile, causée par son absence & par la permission de fumer. Les Strelits, ancienne milice des Czars, pareille à celle des Janissaires, aussi turbulente, aussi indisciplinée, moins courageuse & non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques Abbés & Moines, moitié Grecs, moitié Russes, qui représentèrent, combien DIEU était irrité qu'on prit du tabac en Moscovie, & qui mirent l'Etat en combustion pour cette grande querelle. *Pierre*, qui avait prévû ce que pourraient des Moines & des Strelits, avait pris ses mesures. Il avait une armée disciplinée composée presque toute d'étrangers bien payés, bien armés, & qui fumaient sous les ordres du Général *Gordon*, lequel entendait bien la guerre & qui n'aimait pas les Moines. C'était à quoi avait manqué le Sultan *Osman*, qui voulant comme *Pierre* réformer ses Janissaires & n'ayant

pû

pû leur rien oppoſer, ne les reforma point & fut étranglé par eux.

Alors ſes armées furent miſes ſur le pied de celles des Princes Européans; il fit bâtir des vaiſſeaux par ſes Anglais & ſes Hollandais à Veronitz ſur le Tanaïs à quatre-cent lieues de Moſcow. Il embellit les villes, pourvut à leur ſureté, fit des grands chemins de cinq-cent lieues, établit des Manufactures de toute eſpèce; & ce qui prouve la profonde ignorance où vivaient les Ruſſes, la premiére Manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours ciſelés & des étoffes d'or & d'argent à Moſcow. Tant eſt puiſſante l'influence d'un ſeul homme, quand il eſt Maître & qu'il ſait vouloir.

La guerre qu'il fit à *Charles XII.* pour recouvrer les Provinces que les Suédois avaient autrefois conquiſes ſur les Ruſſes, ne l'empêcha pas, toute malheureuſe qu'elle fut d'abord, de continuer ſes réformes dans l'Etat & dans l'Egliſe; il déclara à la fin de 1699. que l'année ſuivante commençait au mois de Janvier, & non au mois de Septembre. Les Ruſſes qui penſaient que DIEU avait créé le Monde en Septembre, furent étonnés que leur Czar fût aſſez puiſſant pour changer ce que DIEU avait fait. Cette réforme commença avec le ſiécle en 1700. par un grand Jubilé que le Czar indiqua lui-même: il avait ſupprimé la dignité de Patriarche, & il en faiſait les fonctions. Il n'eſt par vrai qu'il eût, comme on l'a dit, mis ſon

Patriarche aux petites maiſons de Moſcow. Il avait coutume, quand il voulait ſe réjouïr en puniſſant, de dire à celui qu'il châtiait ainſi, *Je te fais fou*; & celui à qui il donnait ce beau titre était obligé, fût-il le plus grand Seigneur du Royaume, de porter une marotte, une jacquette & des grelots, & de divertir la Cour en qualité de fou de Sa Majeſté Czarienne. Il ne donna point cette charge au Patriarche; il ſe contenta de ſupprimer un emploi, dont ceux qui en avaient été revétus avaient abuſé au point qu'ils avaient obligé les Czars de marcher devant eux une fois l'an en tenant la bride du cheval Patriarchal, cérémonie dont un homme tel que *Pierre le Grand* s'était d'abord diſpenſé.

Pour avoir plus de Sujets, il voulut avoir moins de Moines, & ordonna que dorénavant on ne pourrait entrer dans un Cloître qu'à cinquante ans; ce qui fit que dès ſon tems ſon pays fut de tous ceux qui ont des Moines, celui où il y en eut le moins. Mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repouſſé, par cette faibleſſe naturelle qu'ont tous les Religieux, de vouloir augmenter leur nombre, & par cette autre faibleſſe qu'ont les gouvernemens, de le ſouffrir.

Il fit d'ailleurs des loix fort ſages pour les deſſervans des Egliſes, & pour la réforme de leurs mœurs, quoique les ſiennes fuſſent aſſez déréglées; ſachant très-bien, que ce qui eſt permis à un Souverain, ne doit pas l'être à un Curé. Avant lui

lui les femmes vivaient toûjours séparées des hommes; il était inouï, qu'un mari eût jamais vû la fille qu'il épousait. Il ne faisait connaissance avec elle qu'à l'église. Parmi les présens de noces était une grosse poignée de verges, que le futur envoyait à la future, pour l'avertir qu'à la premiére occasion elle devait s'attendre à une petite correction maritale. Les maris mêmes pouvaient tuër leurs femmes impunément, & on enterrait vives celles qui usurpaient ce même droit sur leurs maris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes; & pour rendre les mariages moins malheureux & mieux assortis, il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles, & de présenter les prétendants aux filles avant la célébration; en un mot, il établit & fit naitre tout dans ses Etats jusqu'à la Societé. On connait le réglement qu'il fit lui-même pour obliger ses Boyards & ses Boyardes à tenir des assemblées, où les fautes qu'on commettait contre la civilité Russe, étaient punies d'un grand verre d'eau-de-vie, qu'on faisait boire au délinquant, de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournait fort yvre & peu corrigée. Mais c'était beaucoup d'introduire une espèce de societé chez un peuple qui n'en connaissait point. On alla même jusqu'à donner quelquefois des spectacles dramatiques. La Princesse *Natalie*, une de ses sœurs, fit des Tragédies en langue Russe, qui ressemblaient assez aux piéces de *Shakespear*, dans lesquelles des Ty-

rans & des Arlequins faiſaient les premiers rô-les. L'orcheſtre était compoſée de violons Ruſ-ſes qu'on faiſait jouer à coups de nerf de bœuf. A préſent on a dans Petersbourg des Comédiens Français & des Operas Italiens. La magnificen-ce & le goût même ont en tout ſuccédé à la barbarie. Une des plus difficiles entrepriſes du fondateur, fut d'accourcir les robes & de faire raſer les barbes de ſon peuple. Ce fut là l'ob-jet des plus grands murmures ; comment ap-prendre à toute une nation à faire des habits à l'Allemande & à manier le raſoir ? On en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs & des barbiers ; les uns coupaient les robes de ceux qui entraient, les autres les barbes : les obſtinés payaient quarante ſols de nôtre monnoie. Bientôt on aima mieux perdre ſa barbe que ſon argent. Les femmes ſervirent utilement le Czar dans cette réforme ; elles préféraient les mentons raſés ; elles lui eurent l'obligation de n'être plus fouettées, de vivre en ſocieté avec les hommes, & d'avoir à baiſer des viſages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes grandes & petites, qui faiſaient les amuſemens du Czar, & de la guerre terrible qui l'occupait contre *Charles XII.* il jetta les fondemens de l'importante vil-le & du port de Petersbourg en 1704. dans un marais, où il n'y avait pas une cabane. *Pierre* travailla de ſes mains à la premiére maiſon ; rien ne le rebuta ; des ouvriers furent forcés de venir ſur ce bord de la Mer Baltique, des fron-

tié-

tiéres d'Aſtracan, des bords de la Mer Noire & de la Mer Caſpienne. Il périt plus de cent-mille hommes dans les travaux qu'il fallut faire, & dans les fatigues & la diſette qu'on eſſuya; mais enfin la ville exiſte. Les ports d'Archangel, d'Aſtracan, d'Azoph, de Veronitz furent conſtruits.

Pour faire tant de grands établiſſemens, pour avoir des flottes dans la Mer Baltique, & cent-mille hommes de troupes réglées, l'Etat ne poſſédait alors qu'environ vingt de nos millions de revenu. J'en ai vû le compte entre les mains d'un homme qui avait été Ambaſſadeur à Pétersbourg. Mais la paye des ouvriers était proportionnée à l'argent du Royaume. Il faut ſe ſouvenir, qu'il n'en couta que des oignons aux Rois d'Egypte pour bâtir les pyramides. Je le répéte, on n'a qu'à vouloir; on ne veut pas aſſez.

Quand il eut créé ſa nation, il crut qu'il lui était bien permis de ſatisfaire ſon goût en épouſant ſa maitreſſe, & une maitreſſe qui méritait d'être ſa femme. Il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célèbre *Catherine*, orpheline née dans le village de Ringen en Eſtonie, nourrie pas charité chez un Vicaire, mariée à un ſoldat Livonien, priſe par un parti deux jours après ce premier mariage, avait paſſé du ſervice du Général *Bauer* à celui de *Menzikoff*, garçon patiſſier qui devint Prince & le premier homme de l'Empire; enfin elle fut l'épouſe de *Pierre le Grand*, & enſuite Impera-

peratrice Souveraine après la mort du Czar, & digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les mœurs de son Mari, & sauva beaucoup plus de dos du *knout*, & beaucoup plus de têtes de la hache, que n'avait fait le Général *Le Fort*. On l'aima, on la révéra. Un Baron Allemand, un Ecuyer d'un Abbé de Fulde n'eût point épousé *Catherine*; mais *Pierre le Grand* ne pensait pas que le mérite eût auprès de lui besoin de trente-deux quartiers. Les Souverains pensent volontiers, qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, & que tout est égal devant eux. Il est bien certain, que la naissance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le pére portait du fumier, & un ânon dont le pére portait des reliques. L'éducation fait la grande différence, les talens la font prodigieuse, la fortune encor plus. *Catherine* avait eu une éducation tout aussi bonne pour le moins chez son Curé d'Estonie, que toutes les Boyardes de Moscow & d'Archangel, & était née avec plus de talens & une ame plus grande: elle avait réglé la maison du Général *Bauer* & celle du Prince *Mentzikoff*, sans savoir ni lire ni écrire. Quiconque sait très-bien gouverner une grande maison, peut gouverner un Royaume; cela peut paraître un paradoxe; mais certainement c'est avec le même esprit d'ordre, de sagesse & de fermeté, qu'on commande à cent personnes & à plusieurs milliers.

Le Czarowitz *Alexis*, fils du Czar, qui épousa, dit-on, comme lui une esclave, & qui com-

comme lui quitta ſecrétement la Moſcovie, n'eut pas un ſuccès pareil dans ſes deux entrepriſes, & il en couta la vie au fils pour avoir imité mal à propos le pére; ce fut un des plus terribles exemples de ſévérité que jamais on ait donné du haut d'un Trône; mais ce qui eſt bien honorable pour la mémoire de l'Impératrice *Catherine*, c'eſt qu'elle n'eut point de part au malheur de ce Prince, né d'un autre lit, & qui n'aimait rien de ce que ſon pére aimait: on n'accuſa point *Catherine* d'avoir agi en marâtre cruelle; le grand crime du malheureux *Alexis* était d'être trop Ruſſe, de déſapprouver tout ce que ſon pére faiſait de grand & d'immortel pour la gloire de la nation. Un jour entendant des Moſcovites qui ſe plaignaient des travaux inſupportables qu'il fallait endurer pour bâtir Petersbourg, *Conſolez vous*, dit-il, *cette ville ne durera pas longtems*. Quand il fallait ſuivre ſon pére dans ces voyages de cinq à ſix-cent lieuës, que le Czar entreprenait ſouvent, le Prince feignait d'être malade; on le purgeait rudement pour la maladie qu'il n'avait pas; tant de médecines jointes à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent ſa ſanté & ſon eſprit. Il avait eu d'abord de l'inclination pour s'inſtruire; il ſavait la Géométrie, l'Hiſtoire, avait appris l'Allemand, mais il n'aimait point la guerre, ne voulait point l'apprendre, & c'eſt ce que ſon pére lui reprochait le plus. On l'avait marié à la Princeſſe de *Wolfenbuttel*, ſœur de l'Impératrice femme de *Charles VI*. en 1711. Ce mariage fut malheureux.

reux. La Princesse était souvent abandonnée pour des débauches d'eau-de-vie, & pour *Afrosine* fille Finlandaise, grande, bien-faite, & fort douce. On prétend que la Princesse mourut de chagrin, si le chagrin peut donner la mort; & que le Czarowitz épousa ensuite secrettement *Afrosine* en 1713. lorsque l'Impératrice *Catherine* venait de lui donner un frére dont il se serait bien passé.

Les mécontentemens entre le pére & le fils devinrent de jour en jour plus sérieux, jusques-là que *Pierre* dès l'an 1716. menaça le Prince de le déshériter, & le Prince lui dit, qu'il voulait se faire Moine.

Le Czar en 1717. renouvella ses voyages par politique & par curiosité; il alla enfin en France. Si son fils avait voulu se révolter, s'il y avait eu en effet un parti formé en sa faveur, c'était là le tems de se déclarer; mais au lieu de rester en Russie & de s'y faire des créatures, il alla voyager de son côté, ayant eu bien de la peine à rassembler quelques milliers de ducats, qu'il avait secrettement empruntés. Il se jetta entre les bras de l'Empereur *Charles VI.* beau-frére de sa défunte femme. On le garda quelque tems très-incognito à Vienne; de là on le fit passer à Naples, où il resta près d'un an, sans que ni le Czar, ni personne en Russie, sût le lieu de sa retraite.

Pendant que le fils était ainsi caché, le pére était à Paris, où il fut reçu avec les mêmes respects qu'ailleurs, mais avec une galanterie, qu'il ne pouvait trouver qu'en France. S'il al-

lait

lait voir une manufacture, & qu'un ouvrage attirât plus ſes regards qu'un autre, on lui en faiſait préſent le lendemain; il alla diner à Petitbourg, chez Mr. le Duc d'*Antin*, & la premiére choſe qu'il vit, fut ſon portrait en grand avec le même habit qu'il portait. Quand il alla voir la Monnoïe Royale des médailles, on en frappa devant lui de toute eſpèce, & on les lui préſentait; enfin on en frappa une qu'on laiſſa exprès tomber à ſes pieds, & qu'on lui laiſſa ramaſſer. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots: PIERRE LE GRAND. Le revers était une Renommée, & la Légende, VIRES ACQUIRIT EUNDO; allégorie auſſi juſte que flateuſe pour un Prince qui augmentait en effet ſon mérite par ſes voyages.

En voyant le tombeau du Cardinal de *Richelieu* & la ſtatue de ce Miniſtre, ouvrage digne de celui qu'il repréſente, le Czar laiſſa paraître un de ces tranſports, & dit une de ces choſes qui ne peuvent échaper qu'à ceux qui ſont nés pour être de Grands-Hommes. Il monta ſur le tombeau, embraſſa la ſtatue; *Grand Miniſtre*, dit-il, *que n'es-tu né de mon tems! je te donnerais la moitié de mon Empire pour m'apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avait moins d'entouſiaſme que le Czar s'étant fait expliquer ces paroles prononçées en langue Ruſſe, répondit: „ S'il avait donné cette moitié, il n'au„ rait pas longtems gardé l'autre.

Le Czar après avoir ainſi parcouru la France, où tout diſpoſe les mœurs à la douceur & à l'indulgence, retourna dans ſa patrie, & y reprit

prit ſa ſévérité. Il avait enfin engagé ſon fils à revenir de Naples à Petersbourg ; ce jeune Prince fut de là conduit à Moſcow devant le Czar ſon pére, qui commença par le priver de ſa ſucceſſion au Trône, & lui fit ſigner un Acte ſolemnel de renonciation, à la fin du mois de Janvier 1718. & en conſidération de cet Acte le pére promit à ſon fils de lui laiſſer la vie.

Il n'était pas hors de vraiſemblance, qu'un tel Acte ſerait un jour annullé. Le Czar pour lui donner plus de force, oubliant qu'il était pére, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il était fondateur d'un Empire, que ſon fils pouvait replonger dans la barbarie, fit inſtruire publiquement le procès de ce Prince infortuné, ſur quelques reticences qu'on lui reprochait dans l'aveu qu'on avait d'abord exigé de lui.

On aſſembla des Evêques, des Abbés & des Profeſſeurs, qui trouvèrent dans l'Ancien Teſtament, que ceux qui maudiſſent leur pére & leur mére, doivent être mis à mort ; qu'à la vérité *David* avait pardonné à ſon fils *Abſalon* revolté contre lui, mais que DIEU n'avait pas pardonné à *Abſalon.* Tel fut leur avis ſans rien conclurre, mais c'était en effet ſigner un arrêt de mort. *Alexis* n'avait à la vérité jamais maudit ſon pére ; il ne s'était point révolté comme *Abſalon* ; il n'avait point couché publiquement avec les concubines du Roi ; il avait voyagé ſans la permiſſion paternelle, & il avait écrit des lettres à ſes amis, par leſquelles il marquait ſeulement, qu'il eſpérait qu'on ſe ſouviendrait

un

un jour de lui en Russie. Cependant de cent-vingt-quatre Juges séculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclut à la mort; & ceux qui ne savaient pas écrire, firent signer les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a souvent imprimé, que le Czar s'était fait traduire d'Espagnol en Russe le procès criminel de *Don Carlos*, ce Prince infortuné, que *Philippe II.* son pére avait fait mettre dans une prison, où mourut cet héritier d'une grande Monarchie; mais jamais il n'y eut de procès fait à *Don Carlos*, & jamais on n'a sû la manière, soit violente, soit naturelle, dont ce Prince mourut. *Pierre* le plus despotique des Princes, n'avait pas besoin d'exemples. Ce qui est certain, c'est que son fils mourut dans son lit le lendemain de l'arrêt, & que le Czar avait à Moscow une des plus belles Apotiquaireries de l'Europe. Cependant il est probable, que le Prince *Alexis*, héritier de la plus vaste Monarchie du Monde, condamné unanimément par les sujets de son pére, qui devaient être un jour les siens, put mourir de la révolution que fit dans son corps un arrêt si étrange & si funeste. Le pére alla voir son fils expirant, & on dit qu'il versa des larmes, *infelix utcumque ferent ea fata nepotes.* Mais malgré ses larmes les roues furent couvertes de membres rompus des amis de son fils. Il fit couper la tête à son propre beau-frére le Comte *Lapuchin* frére de sa femme *Ottokesa Lapuchin*, qu'il avait répudiée, & oncle du Prince *Alexis*.

Le

Le Confeſſeur du Prince eut auſſi la tête coupée. Si la Moſcovie a été civiliſée, il faut avouer que cette politeſſe lui a couté cher.

Le reſte de la vie du Czar ne fut qu'une ſuite de ſes grands deſſeins, de ſes travaux & de ſes exploits, qui ſemblaient effacer l'excès de ſes ſévérités, peut-être néceſſaires. Il faiſait ſouvent des harangues à ſa Cour & à ſon Conſeil. Dans une de ces harangues il leur dit, qu'il avait ſacrifié ſon fils au ſalut de ſes Etats.

Après la paix glorieuſe qu'il conclut enfin avec la Suéde en 1721. par laquelle on lui céda la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carelie & du Vibourg, les Etats de Ruſſie lui déférèrent le nom de GRAND, de pére de la patrie & d'Empereur. Ces Etats étaient repréſentés par le Sénat, qui lui donna ſolemnellement ces titres en préſence du Comte de *Kinski*, Miniſtre de l'Empereur, de Mr. de *Campredon*, Envoyé de France, des Ambaſſadeurs de Pruſſe & de Hollande; peu à peu les Princes de l'Europe ſe ſont accoûtumés à donner aux Souverains de Ruſſie ce titre d'Empereur; mais cette Dignité n'empêche pas, que les Ambaſſadeurs de France n'ayent partout le pas ſur ceux de Ruſſie.

Les Ruſſes doivent certainement regarder le Czar comme le plus grand des hommes. De la Mer Baltique aux frontiéres de la Chine, c'eſt un Héros: mais doit-il l'être parmi nous? était-il comparable pour la valeur à nos *Condés*, à nos *Villars*, & pour les connaiſſances, pour l'eſprit,

prit, pour les mœurs à une foule d'hommes avec qui nous vivons? Non: mais il était Roi, & Roi mal élevé; & il a fait ce que peut-être mille Souverains à sa place n'eussent pas fait. Il a eu cette force dans l'ame, qui met un homme au-dessus des préjugés, & de tout ce qui l'environne, & de tout ce qui l'a précédé; c'est un Architecte, qui a bâti en brique, & qui ailleurs eût bâti en marbre. S'il eût régné en France, il eût pris les Arts au point où ils sont pour les élever au comble: on l'admirait d'avoir vingt-cinq grands vaisseaux sur la Mer Baltique; il en eût eu deux cent dans nos Ports.

A voir ce qu'il a fait de Petersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus, c'est le peu d'espérance que devait avoir le Genre-Humain, qu'il dût naître à Moscow un homme tel que le Czar *Pierre*. Il y avait à parier un nombre égal à celui de tous les hommes, qui ont peuplé de tous les tems la Russie, contre l'unité, que ce génie si contraire au génie de sa Nation ne serait donné à aucun Russe; & il y avait encor à parier environ seize millions, qui font le nombre des Russes d'aujourdhui, contre un, que ce lot de la nature ne tomberait pas au Czar. Cependant la chose est arrivée. Il a fallu un nombre prodigieux de combinaisons & de siécles, avant que la nature fit naitre celui qui devait inventer la charrue, & celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourdhui les Russes ne sont plus surpris de leurs pro-

grès; ils ſe ſont en moins de cinquante ans familiariſés avec tous les Arts. On dirait, que ces Arts ſont anciens chez eux; il y a encor de vaſtes climats en Afrique, où les hommes ont beſoin d'un Czar *Pierre*; il viendra peut-être dans des millions d'années, car tout vient trop tard.



PIECES
RELATIVES A L'HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.



LETTRE
A MONSIEUR
LE MARECHAL
DE SCHULLEMBOURG,
GENERAL DES VENITIENS (*).

MONSIEUR,

J'Ai reçu par un courier de Monsieur l'Ambassadeur de France, le journal de vos Campagnes de 1703. & 1704. dont V. E. a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous, comme de *César*: *Eodem animo scripsit quo bellavit.* Vous devez vous attendre, Monsieur, qu'un tel bienfait me rendra très-intéressé, & attirera de nouvelles demandes. Je vous suplie de me communiquer tout ce qui pourra m'instruire sur les autres événemens de la guerre

 de

(*) A la Haye le 15. Septembre 1740.

de *Charles XII.* J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des Campagnes de ce Roi, digne de vous avoir combattu. Ce journal va jusqu'à la bataille de Pultava inclusivement; il eſt d'un Officier Suédois, nommé Mr. *Adlerfeld*; l'Auteur me paraît très-inſtruit & auſſi exact qu'on peut l'être; ce n'eſt pas une hiſtoire, il s'en faut beaucoup; mais ce ſont d'excellens matériaux pour en compoſer une, & je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choſes ſur les mémoires de cet Officier.

Je vous avouë d'ailleurs, Monſieur, que j'ai vû avec plaiſir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent avec les inſtructions ſur leſquelles j'avais travaillé. Moi qui doute de tout, & ſurtout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même ſur beaucoup de faits que j'avais avancés: par exemple, je n'oſais plus croire que Mr. *de Guiſcard*, Ambaſſadeur de France, eût été dans le vaiſſeau de *Charles XII.* à l'expédition de Coppenhague; je commençais à me repentir d'avoir dit que le Cardinal Primat, qui ſervit tant à la dépoſition du Roi *Auguſte*, s'opoſa en ſecret à l'élection du Roi *Stanislas*; j'étais preſque honteux d'avoir avancé que le Duc de *Marlborough* s'adreſſa d'abord au Baron de *Gorts* avant de voir le Comte *Piper*, lorſqu'il alla conférer avec le Roi *Charles XII.* Le Sieur *de la Motraye* m'avait repris ſur tous ces faits avec une confiance qui me perſuadait qu'il avait raiſon; cependant ils ſont tous confirmés par les mémoires de Mr. *Adlerfeld.*

J'y

J'y trouve aussi que le Roi de Suéde mangea quelquefois, comme je l'avais dit, avec le Roi *Auguste* qu'il avait détrôné; & qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le Roi *Auguste* & le Roi *Stanislas* se rencontrèrent à sa Cour & se saluèrent sans se parler; la visite extraordinaire que *Charles* rendit à *Auguste* à Dresde en quittant ses Etats, n'y est pas omise. Le bon mot même du Baron de *Stralheim* y est cité mot pour mot, comme je l'avais raporté.

Voici enfin comme on parle dans la Préface du livre de Mr. *Adlerfeld*.

„ Quant au Sieur *de la Motraye*, qui s'est
„ ingéré de critiquer Mr. *de Voltaire*, la lecture
„ de ces mémoires ne servira qu'à le confondre
„ & à lui faire remarquer ses propres erreurs,
„ qui sont en bien plus grand nombre que celles
„ qu'il attribue à son adversaire.

Il est vrai, Monsieur, que je vois évidemment par ce journal que j'ai été trompé sur les détails de plusieurs événemens militaires; j'avais à la vérité accusé juste le nombre des troupes Suédoises & Moscovites à la célèbre bataille de Narva; mais dans beaucoup d'autres occasions j'ai été dans l'erreur. Le tems, comme vous savez, est le pére de la vérité; je ne sçai même si on peut jamais espérer de la savoir entiérement. Vous verrez que dans certains points Mr. *Adlerfeld* n'est point d'accord avec vous, Monsieur, au sujet de votre admirable passage de l'Oder; mais j'en croirai plus le Général Allemand qui a dû tout savoir, que l'Officier Sué-

dois qui n'en a pû ſavoir qu'une partie.

Je réformerai mon hiſtoire ſur les mémoires de Votre Excellence & ſur ceux de cet Officier ; j'attens encor un extrait de l'hiſtoire Suédoiſe de *Charles XII.* écrite par Mr. *Norberg*, Chapelain de ce Monarque.

J'ai peur à la vérité que le Chapelain n'ait quelquefois vû les choſes avec d'autres yeux que les Miniſtres qui m'ont fourni mes matériaux ; j'eſtimerai ſon zéle pour ſon Maître ; mais moi qui n'ai été Chapelain ni du Roi ni du Czar, moi qui n'ai ſongé qu'à dire vrai, j'avouerai toûjours que l'opiniâtreté de *Charles XII.* à Bender, ſon obſtination à reſter dix mois au lit, & beaucoup de ſes démarches après la malheureuſe bataille de Pultava, me paraiſſent des avantures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si on peut rendre l'hiſtoire utile, c'eſt, ce me ſemble, en faiſant remarquer le bien & le mal que les Rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que ſi *Charles XII.* après avoir vaincu le Dannemarck, battu les Moſcovites, détroné ſon ennemi *Auguſte*, affermi le nouveau Roi de Pologne, avait accordé la paix au Czar qui la lui demandait, s'il était retourné chez lui vainqueur & pacificateur du Nord, s'il s'était apliqué à faire fleurir les Arts & le Commerce dans ſa patrie, il aurait été alors véritablement un grand-homme, au-lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un Prince qu'il n'eſtimait pas. Il eût été à ſou-

souhaiter pour le bonheur des hommes, que *Pierre le Grand* eût été quelquefois moins cruel, & *Charles XII.* moins opiniâtre.

Je préfére infiniment à l'un & à l'autre un Prince qui regarde l'humanité comme la premiére des vertus, qui ne se prépare à la guerre que par nécessité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les Arts, & qui veut être, en un mot, un sage sur le Trône: voilà mon Héros, Monsieur; ne croyez pas que ce soit un être de raison. Ce Héros existe réellement dans la personne d'un jeune Roi, dont la réputation viendra bientôt jusqu'à vous; vous verrez si elle me démentira; il mérite des Généraux tels que vous. C'est de tels Rois qu'il est agréable d'écrire l'histoire; car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais si vous examinez le fond du journal de Mr. *Adlerfeld*, qu'y trouverez-vous autre chose, sinon, Lundi 3. Avril il y a eu tant de milliers d'hommes égorgés dans un tel champ: le Mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, & les femmes furent consumées par les flammes avec les enfans qu'elles tenaient dans leur bras: le Jeudi, on écrasa de mille bombes les maisons d'une ville libre & innocente, qui n'avait pas payé comptant cent-mille écus à un vainqueur étranger qui passait auprès de ses murailles: le Vendredi, quinze ou seize-cent prisonniers périrent de froid & de faim. Voilà à peu près le sujet de quatre volumes.

N'avez-vous pas fait réflexion ſouvent, Mr. le Maréchal, que votre illuſtre métier eſt encor plus affreux que néceſſaire? Je vois que Mr. *Adlerfeld*, déguiſe quelquefois des cruautés, qui en effet devraient être oubliées, pour n'être jamais imitées. On m'a aſſuré, par exemple, qu'à la bataille de Frauenſtad le Maréchal *Renſchild* fit maſſacrer de ſang froid douze ou quinze-cent Moſcovites qui demandaient la vie à genoux ſix heures après la bataille; il prétend qu'il n'y en eut que ſix-cent, encor ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le ſavoir, Monſieur; vous aviez fait les diſpoſitions admirées des Suédois même à cette journée malheureuſe; ayez donc la bonté de me dire la vérité, que j'aime autant que votre gloire.

J'attens avec une extrême impatience le reſte des inſtructions dont vous voudrez bien m'honorer: permettez-moi de vous demander ce que vous penſez de la marche de *Charles XII.* en Ukraine, de ſa retraite en Turquie, de la mort de *Patkul*; vous pouvez dicter à un ſécrétaire bien des choſes, qui ſerviront à faire connaître des vérités dont le public vous aura obligation. C'eſt à vous, Monſieur, à lui donner des inſtructions, en récompenſe de l'admiration qu'il a pour vous.

Je ſuis avec les ſentimens de la plus reſpectueuſe eſtime, & avec des vœux ſincères pour la

la conſervation d'une vie que vous avez ſi ſouvent prodiguée,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, V.

En finiſſant ma lettre, j'apprens qu'on imprime à la Haye la traduction Françaiſe de l'hiſtoire de Charles XII. *écrite en Suédois par Mr.* Norberg; *ce ſera pour moi une nouvelle palette* (*) *dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.*

(*) La palette n'a pû ſervir. On ſçait que l'hiſtoire de *Charles XII.* par *Norberg*, n'eſt juſqu'en 1709. qu'un amas indigeſte de faits mal raportés, & depuis 1709. qu'une copie de l'hiſtoire compoſée par M. de V.



LETTRE
A MONSIEUR
NORBERG,

Chapelain du Roi de Suéde Charles XII. & *Auteur d'une histoire de ce Monarque.*

SOuffrez, Monsieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déja publié de votre histoire de *Charles XII.* on vous adresse quelques justes plaintes, & sur la manière dont vous traitez cette histoire, & sur celle dont vous en usez dans votre Préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité; mais l'ancien proverbe, *Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire*, regarde surtout les vérités inutiles. Daignez vous souvenir de ce passage de la préface de l'histoire de Mr. *de Voltaire. L'histoire d'un Prince*, dit-il, *n'est pas tout ce qu'il a fait, mais seulement ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.*

Il y a peut-être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchisme qu'on enseignait à *Charles XII.* & qui aprendront avec plaisir (*a*) qu'en 1693. le Docteux *Pierre Rudbekius* donna le bon-

(*a*) P. 9. de l'histoire de *Charles XII.* par *Norberg*, édition de *Husson*.

bonnet de Docteur au Maître-ès-Arts *Aquinus*, à *Samuel Virenius*, à *Ennegius*, à *Herlandus*; à *Stukius* & autres personnages, très estimables sans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre Héros, à ses triomphes & à ses défaites.

C'est peut-être une chose importante pour l'Europe, qu'on sache que la Chapelle du Château de Stockholm, qui fut brulée il y a cinquante ans, (*idem*) était dans la nouvelle aîle du côté du Nord, & qu'il y avait deux tableaux de l'Intendant *Kloker*, qui sont à présent à l'église *St. Nicolas*; que les siéges étaient couverts de bleu les jours de sermon; qu'ils étaient, les uns de chêne, & les autres de noyer (*b*); & qu'au-lieu de grands lustres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laissaient pas de faire un fort bel effet; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, & que le carreau était blanc & noir.

Nous voulons croire encor (*c*) qu'il est d'une extrême conséquence d'être instruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans le dais qui servit au couronnement de *Charles XII*; de savoir quelle était la largeur du baldaquin; si c'était de drap rouge ou de drap bleu que l'église était tendue; & de quelle hauteur étaient les bancs. Tout cela peut avoir son mérite pour ceux qui veulent s'instruire des intérêts des Princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choses, à quelle heure *Charles XII.* fut couronné; mais vous ne dites point pourquoi

(*b*) P. 24. (*c*) P. 31. 32.

quoi il le fut avant l'âge preſcrit par la loi ; pourquoi on ôta la Régence à la Reine-Mére ; comment le fameux *Piper* eut la confiance du Roi ; quelles étaient alors les forces de la Suéde ; quel nombre de citoyens elle avait ; quels étaient ſes alliés, ſon gouvernement, ſes défauts & ſes reſſources.

Vous nous avez donné une partie du journal militaire de Mr. *Adlerfeld* ; mais, Monſieur, un journal n'eſt pas plus une hiſtoire, que des matériaux ne ſont une maiſon. Souffrez qu'on vous diſe que l'hiſtoire ne conſiſte point à détailler de petits faits, à produire des manifeſtes, des repliques, des dupliques. Ce n'eſt point ainſi que *Quinte-Curce* a compoſé l'hiſtoire d'*Alexandre* ; ce n'eſt point ainſi que *Tite-Live* & *Tacite* ont écrit l'hiſtoire Romaine. Il y a mille Journaliſtes ; à peine avons-nous deux ou trois Hiſtoriens modernes. Nous ſouhaiterions que tous ceux qui broyent les couleurs, les donnaſſent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que Mr. *de Voltaire* avait publié cette déclaration que votre traducteur raporte.

„ (*d*) J'aime la vérité, & je n'ai d'autre but „ & d'autre intérêt que de la connaître. Les en- „ droits de mon hiſtoire de *Charles XII.* où je „ me ſerai trompé, ſeront changés. Il eſt très „ naturel que Mr. *Norberg* Suédois, & témoin „ oculaire, ait été mieux inſtruit que moi, étran- „ ger. Je me réformerai ſur ſes mémoires, & „ j'aurai le plaiſir de me corriger.

Voi-

(*d*) P. 13. de l'édition in 4. de *Huſſon*.

Voilà, Monſieur, avec quelle politeſſe Mr. *de Voltaire* parlait de vous, & avec quelle déférence il attendait votre ouvrage, quoiqu'il eût des mémoires ſur le ſien, des mains de beaucoup d'Ambaſſadeurs, avec leſquels il paraît que vous n'avez pas eu grand commerce, & même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monſieur, à cette politeſſe Françaiſe, d'une manière qui paraît dans un goût un peu Gotique.

Vous dites dans votre Préface (e), que l'hiſtoire donnée par Mr. *de Voltaire* ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans preſque toutes les Langues de l'Europe, & qu'on ait fait huit éditions à Londres de la traduction Anglaiſe. Vous ajoutez enſuite très poliment, qu'un *Puffendorf* le traiterait, comme *Varillas*, d'*archi-menteur*.

Pour donner des preuves de cette ſuppoſition ſi flateuſe, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre livre toutes les fautes capitales où il eſt tombé.

Vous marquez expreſſément que le Major-Général *Stuard* ne reçut point une petite bleſſure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'Auteur Français; d'après un Auteur Allemand; mais, dites-vous, une contuſion un peu forte. Vous ne pouvez nier que Mr. *de Voltaire* n'ait fidélement raporté la bataille de Narva, laquelle produit chez lui au moins une deſcription intéreſſante; vous devez ſavoir qu'il a été le ſeul écri-

(e) P. 13.



écrivain qui ait osé affirmer, que *Charles XII.* donna cette bataille de Narva avec huit-mille hommes feulement. Tous les autres Historiens lui en donnaient vingt-mille: ils disaient ce qui était vraisemblable, & Mr. *de Voltaire* a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'apellez *archi-menteur*, parce qu'il fait porter au Général *Liewen* un habit rouge galonné au siége de Thorn; & vous relevez cette erreur énorme, en assurant positivement que le galon n'était pas sur un fond rouge.

Mais, Monsieur, vous qui prodiguez sur des choses si graves le beau nom d'*archi-menteur*, non seulement à un homme très amateur de la vérité, mais à tous les autres Historiens qui ont écrit l'histoire de *Charles XII.* quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la lettre que vous raportez du Grand-Seigneur à ce Monarque? Voici le commencement de cette lettre.

(*f*) „Nous Sultan Bassa, au Roi *Charles XII.* „ par la grace de Dieu, Roi de Suéde & des Gots. „ Salut, &c.

Vous qui avez été chez les Turcs, & qui semblez avoir apris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur stile? Quel Empereur Turc s'est jamais intitulé *Sultan Bassa?* Quelle lettre du Divan a jamais ainsi commencé? Quel Prince a jamais écrit qu'il enverra des Ambassadeurs plénipotentiaires à la premiére occasion, pour s'informer des circonstances d'une bataille? Quelle lettre du Grand-Seigneur

(*f*) P. 137.

gneur a jamais fini par ces expreffions, *à la garde de Dieu?* Enfin, où avez-vous jamais vu une dépêche de Conftantinople, datée de l'année de la Création, & non pas de l'année de l'Hégire? L'Iman de l'augufte Sultan, qui écrira l'hiftoire de ce grand Empereur & de fes fublimes Vizirs, pourra bien vous dire de groffes injures, fi la politeffe Turque le permet.

Vous fied-il bien, après la production d'une piéce pareille, qui ferait tant de peine à ce Mr. le Baron de *Puffendorf*, de crier au menfonge fur un habit rouge?

Etes-vous bien d'ailleurs un zélé partifan de la vérité, quand vous fuprimez les duretés exercées par la Chambre des liquidations fous *Charles XI:* quand vous feignez d'oublier, en parlant de *Patkul*, qu'il avait défendu les droits des Livoniens qui l'en avaient chargé, de ces mêmes Livoniens qui refpirent aujourdhui fous la douce autorité de l'illuftre *Sémiramis* du Nord? Ce n'eft pas-là feulement trahir la vérité, Monfieur; c'eft trahir la caufe du Genre-humain; c'eft manquer à votre illuftre patrie, ennemie de l'opreffion.

Ceffez donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes Vandales & Hérules à ceux qui doivent écrire l'hiftoire: ceffez de vous autorifer du pédantifme barbare que vous imputez à ce *Puffendorf*.

Savez-vous que ce *Puffendorf* eft un Auteur quelquefois auffi incorrect qu'il eft en vogue? Savez-vous qu'il eft lû, parce qu'il eft le feul de fon

ſon genre qui fût ſuportable en ſon tems? Savez-vous que ceux que vous apellez *archi-menteurs*, auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux inſtruits de l'hiſtoire du Monde que votre *Puffendorf?* Savez-vous que Mr. *de la Martinière* a corrigé plus de mille fautes dans la derniére édition de ſon livre?

Ouvrons au hazard ce livre ſi connu. Je tombe ſur l'article des Papes. Il dit, en parlant de *Jules II. qu'il avait laiſſé, ainſi qu'Alexandre VI. une réputation honteuſe.* Cependant les Italiens révèrent la mémoire de *Jules II*; ils voyent en lui un grand-homme, qui, après avoir été à la tête de quatre Conclaves, & avoir commandé des armées, ſuivit juſqu'au tombeau le magnifique projet de chaſſer les Barbares d'Italie. Il aima tous les Arts; il jetta le fondement de cette égliſe, qui eſt le plus beau monument de l'Univers; il encourageait la peinture, la ſculpture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens mépriſent avec raiſon la manière ridicule dont la plupart des Ultramontains écrivent l'hiſtoire des Papes. Il faut ſavoir diſtinguer le Pontife du Souverain: il faut ſavoir eſtimer beaucoup de Papes, quoiqu'on ſoit né à Stockholm: il faut ſe ſouvenir de ce que diſait le grand *Côme de Médicis*, qu'*on ne gouverne point des Etats avec des patenôtres.* Il faut enfin n'être d'aucun pays, & dépouiller tout eſprit de parti, quand on écrit l'hiſtoire.

Je trouve, en r'ouvrant le livre de *Puffendorf*,

dorf, à l'article de la Reine Marie d'Angleterre, fille de *Henri VIII. qu'elle ne put être reconnue pour fille légitime, ſans l'autorité du Pape.* Que de bévues dans ces mots ! Elle avait été reconnue par le Parlement ; & comment d'ailleurs aurait-elle eu beſoin de Rome pour être légitimée, puiſque jamais Rome n'avait ni dû, ni voulu caſſer le mariage de ſa mére ?

Je lis l'article de *Charles-Quint.* J'y vois *que dès avant l'an* 1516, *Charles-Quint avait toujours devant les yeux ſon NEC PLUS ULTRA* ; mais alors il avait quinze ans, & cette deviſe ne fut faite que longtems après.

Dirons-nous pour cela que *Puffendorf* eſt un *archi-menteur ?* Non : nous dirons que, dans un ouvrage d'une ſi grande étendue, il lui eſt pardonnable d'avoir erré ; & nous vous prierons, Monſieur, d'être plus exact que lui, mieux inſtruit que vous n'ètes du ſtile des Turcs, plus poli avec les Français, & enfin plus équitable & plus éclairé dans le choix des piéces que vous raportez.

C'eſt un malheur inſéparable du bien qu'a produit l'imprimerie, que cette foule de piéces ſcandaleuſes, publiées à la honte de l'eſprit & des mœurs. Par-tout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles : ces miſérables ouvrages, nés ſouvent en France, paſſent dans le Nord, ainſi que nos mauvais vins y ſont vendus pour du Bourgogne & du Champagne. On boit les uns, & on lit les autres, ſouvent avec auſſi peu de goût ; mais les hom-

mes qui ont une vraie connaiſſance, ſavent rejetter ce que la France rebute.

Vous citez, Monſieur, des piéces bien indignes d'être connues du Chapelain de *Charles XII.* Vôtre traducteur Mr. *Walmoth*, a eu l'équité d'avertir dans ſes notes, que ce ſont de ces mauvaiſes & ténébreuſes ſatyres, qu'il n'eſt pas permis à un honnête-homme de citer.

Un Hiſtorien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rappeller ici deux qui ſont de quelque conſidération, celui de ne point calomnier, & celui de ne point ennuyer. Je peux vous pardonner le premier, parce que vôtre ouvrage ſera peu lu; mais je ne puis vous pardonner le ſecond, parce que j'ai été obligé de vous lire. Je ſuis d'ailleurs autant que je peux vôtre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.



PYRRHONISME DE L'HISTOIRE.

L'Incrédulité, ſouvenons-nous-en, eſt le fondement de toute ſageſſe, ſelon *Ariſtote.* Cette maxime eſt fort bonne pour qui lit l'Hiſtoire, & ſurtout l'Hiſtoire ancienne.

Que de faits abſurdes, quel amas de fables, qui choquent le ſens commun! Eh bien, n'en croyez rien.

Il y a eu des Rois à Rome, des Conſuls, des Décemvirs. Le peuple Romain a détruit *Carthage*, *Céſar* a vaincu *Pompée*; tout cela eſt vrai. Mais quand on vous dit, que *Caſtor* & *Pollux* ont combattu pour ce peuple, qu'une Veſtale avec ſa ceinture a mis à flot un vaiſſeau engravé, qu'un goufre s'eſt refermé quand *Curtius* s'y eſt jetté; n'en croyez rien. Vous liſez partout des prodiges, des prédictions accomplies, des guériſons miraculeuſes, opérées dans les Temples d'*Eſculape*; n'en croyez rien: mais cent témoins ont ſigné le procès verbal de ces miracles ſur des tables d'airain; mais les Temples était remplis d'*ex voto*, qui atteſtaient les guériſons. Croyez, qu'il y a eu des imbecilles & des fripons, qui ont atteſté ce qu'ils n'ont point vû. Croyez, qu'il y a eu des dévots,

qui ont fait des préfents aux Prêtres d'*Efculape*, quand leurs enfans ont été guéris d'un rhume; mais pour les miracles d'*Efculape*, n'en croyez rien.

Mais les Prêtres Egyptiens étaient tous forciers, & *Hérodote* admire la fcience profonde qu'ils avaient de la diablerie: ne croyez pas tout ce que vous dit *Hérodote*.

Je me défierai de tout ce qui eft prodige; mais dois-je porter l'incrédulité jufqu'aux faits, qui étant dans l'ordre ordinaire des chofes humaines, manquent pourtant d'une vraifemblance morale?

Par exemple, *Plutarque* affure, que *Céfar* tout armé fe jetta dans la mer d'Alexandrie, tenant d'une main en l'air des papiers, qu'il ne voulait pas mouiller, & nageant de l'autre main.

Ne croyez pas un mot de ce conte, que vous fait *Plutarque*. Croyez plûtôt *Céfar*, qui n'en dit mot dans fes Commentaires, & foyez bien fûr que quand on fe jette dans la mer, & qu'on tient des papiers à la main, on les mouille.

Vous trouverez dans *Quinte-Curce*, qu'*Alexandre* & fes Généraux furent tout étonnés, quand ils virent le flux & le reflux de l'Océan auquel ils ne s'attendaient pas; n'en croyez rien.

Il eft bien vraifemblable, qu'*Alexandre* étant yvre, ait tué *Clitus*, qu'il ait aimé *Epheftion*, comme *Socrate* aimait *Alcibiade*; mais il ne l'eft point du tout que le difciple d'*Ariftote* ignorât le flux & le reflux de l'Océan; il y avait des Philofophes dans fon armée; c'était affez d'a-

voir

voir été sur l'Euphrate, qui a des marées à son embouchure, pour être instruit de ce phénomène. *Alexandre* avait voyagé en Afrique, dont les côtes sont baignées par l'Océan. Son Amiral *Néarque* pouvait-il être assez ignorant pour ne pas savoir ce que savaient tous les enfans sur le rivage du fleuve Indus? De pareilles sotises répétées dans tant d'Auteurs décréditent trop les Historiens.

Le Pére *Maimbourg* vous redit après cent autres, que deux Juifs promirent l'Empire à *Léon l'Isaurien*, à condition que quand il serait Empereur il abatrait les images. Quel intérêt, je vous prie, avaient ces deux Juifs à empêcher que les Chrêtiens eussent des tableaux? Comment ces deux misérables pouvaient-ils promettre l'Empire? N'est-ce pas insulter à son lecteur, que de lui présenter de telles fables?

Il faut avouer, que *Mézerai* dans son stile dur, bas, inégal, mêle aux faits mal digerés qu'il raporte bien des absurdités pareilles; tantôt c'est *Henri V.* Roi d'Angleterre couronné Roi de France à Paris, qui meurt des hémorroïdes, pour s'être, dit-il, assis sur le Trône de nos Rois; tantôt c'est *St. Michel*, qui aparait à *Jeanne d'Arc.*

Je ne crois pas même les témoins oculaires, quand ils me disent des choses que le sens commun désavoue. Le *Sire de Joinville*, ou plûtôt celui qui a traduit son histoire Gauloise en ancien Français, a beau m'assurer, que les Emirs d'Egypte, après avoir assassiné leur Soudan, offrirent la Couronne à *St. Louis* leur prisonnier:

j'aimerais autant, qu'on me dit, que nous avons offert la Couronne de France à un Turc. Quelle aparence, que des Mahométans ayent pensé à faire leur Souverain d'un homme qu'ils ne pouvaient regarder que comme un Chef de Barbares, qu'ils avaient pris dans une bataille, qui ne connaissait ni leurs loix ni leur langue, qui était l'ennemi capital de leur Religion?

Je n'ai pas plus de foi au *Sire de Joinville*, quand il me fait ce conte, que quand il me dit, que le Nil se déborde à la *St. Rémy* au commencement d'Octobre. Je révoquerai aussi hardiment en doute l'histoire du vieux *de la Montagne*, qui sur le bruit de la Croisade de *St. Louis* dépêche deux assassins à Paris pour le tuër, & sur le bruit de sa vertu fait partir le lendemain deux couriers pour contremander les autres. Ce trait a trop l'air d'un conte Arabe.

Je dirai hardiment à *Mézeray*, au Pére *Daniel*, & à tous les Historiens, que je ne crois point qu'un orage de pluye & de grêle ait fait rentrer *Edoüard III.* en lui-même, & ait procuré la paix à *Philippe de Valois*. Les Conquérants ne sont pas si dévots, & ne font point la paix pour de la pluye.

Rien n'est assurément plus vraisemblable que les crimes; mais il faut du moins qu'ils soient constatés. Vous voyez chez *Mézérai* plus de soixante Princes à qui *on a donné le boucon*; mais il le dit sans preuve, & un bruit populaire ne doit se raporter que comme un bruit.

Je ne croirai pas même *Tite Live*, quand il me dit, que le Médecin de *Pyrrhus* offrit aux Romains

mains d'empoiſonner ſon Maître moyennant une récompenſe. A peine les Romains avaient-ils alors de l'argent monnoyé, & *Pyrrhus* avait de quoi acheter la République, ſi elle avait voulu ſe vendre; la place de premier Médecin de *Pyrrhus* était plus lucrative probablement, que celle de Conſul. Je n'ajouterai foi à un tel conte, que quand on me prouvera que quelque premier Médecin d'un de nos Rois aura propoſé à un Canton Suiſſe de le payer pour empoiſonner ſon malade.

Défions-nous auſſi de tout ce qui paraît exagéré. Une armée innombrable de Perſes arrètée par trois-cent Spartiates au paſſage des Thermopyles, ne me révolte point; l'aſſiette du terrain rend l'avanture croyable. *Charles XII.* avec huit-mille hommes aguerris défait à Narva environ quatre-vingt-mille payſans Moſcovites mal armés; je l'admire, & je le crois. Mais quand je lis, que *Simon de Montfort* battit cent-mille hommes avec neuf-cent ſoldats diviſés en trois corps, je répète alors, *je n'en crois rien.* On me dit, que c'eſt un miracle; mais eſt-il bien vrai que Dieu ait fait ce miracle pour *Simon de Montfort?*

Je révoquerais en doute le combat de *Charles XII.* à Bender, s'il ne m'avait été atteſté par pluſieurs témoins oculaires, & ſi le caractère de *Charles XII.* ne rendait vraiſemblable cette héroïque extravagance. Cette défiance qu'il faut avoir ſur les faits particuliers, ayons-la encor ſur les mœurs des peuples étrangers; refuſons notre créance à tout Hiſtorien ancien & moderne, qui nous raporte des choſes contraires

à la nature, & à la trempe du cœur humain.

Toutes les premiéres rélations de l'Amérique ne parlaient que d'*Anthropophages*; il semblait à les entendre, que les Américains mangeassent des hommes aussi communément que nous mangeons des moutons. Le fait mieux éclairci se réduit à un petit nombre de prisonniers, qui ont été mangés par leurs vainqueurs, au lieu d'être mangés des vers.

Le nouveau *Puffendorf*, aussi fautif que l'ancien, dit qu'en l'an 1589. un Anglais & quatre femmes échapés d'un naufrage sur la route de Madagascar, abordèrent une Isle déserte, & que l'Anglais travailla si bien qu'en l'an 1667. on trouva cette Isle nommée *Pines* peuplée de douze-mille beaux Protestans Anglais.

Les Anciens & leurs innombrables & crédules compilateurs nous répètent sans cesse, qu'à Babylone, la ville de l'Univers la mieux policée, toutes les femmes & les filles se prostituent dans le Temple de Vénus une fois l'an. Je n'ai pas de peine à penser, qu'à Babylone, comme ailleurs, on avait quelquefois du plaisir pour de l'argent; mais je ne me persuaderai jamais que dans la ville la mieux policée qui fût alors dans l'Univers, tous les péres & tous les maris envoyassent leurs filles & leurs femmes à un marché de prostitution publique, & que les Législateurs ordonnassent ce beau trafic. On imprime tous les jours cent sotises semblables sur les coutumes des Orientaux; & pour un voyageur comme *Chardin*, que de voyageurs comme *Paul Lucas*!

Il

Il n'en eſt pas ainſi de l'hiſtoire de *Charles XII.* Je peux aſſurer, que ſi jamais hiſtoire a mérité la créance du lecteur, c'eſt celle-ci; je la compoſai d'abord, comme on fait, ſur les mémoires de Monſieur *Fabrice*, de Meſſieurs de *Villelongue* & de *Fierville*, & ſur le raport de beaucoup de témoins oculaires; mais comme les témoins ne voyent pas tout, & qu'ils voyent quelquefois mal, je tombai dans plus d'une erreur, non ſur les faits eſſentiels, mais ſur quelques anecdotes, qui ſont aſſez indifférentes en elles-mêmes, mais ſur leſquelles les petits critiques triomphent.

J'ai depuis réformé cette hiſtoire ſur le journal militaire de Mr. *Adlerfeld*, qui eſt très exact, & qui a ſervi à rectifier quelques faits & quelques dattes.

J'ai même fait uſage de l'hiſtoire écrite par *Norberg*, Chapelain & Confeſſeur de *Charles XII.* Il eſt vrai, que c'eſt un ouvrage bien-mal digeré, & bien-mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à ſon ſujet, & où les grands événemens deviennent petits, tant ils ſont mal raportés. C'eſt un tiſſu de reſcrits, de déclarations, de publications, qui ſe font d'ordinaire au nom des Rois, quand ils ſont en guerre; elles ne ſervent jamais à faire connaître le fond des événemens; elles ſont inutiles au militaire & au politique, & ſont ennuyeuſes pour le lecteur: un écrivain peut ſeulement les conſulter quelquefois dans le beſoin pour en tirer quelque lumiére, ainſi qu'un

Ar-

Architecte employe des décombres dans un édifice.

Parmi les piéces publiques, dont *Norberg* a surchargé sa malheureuse histoire, il s'en trouve même de fausses & d'absurdes, comme la lettre d'*Achmet*, Empereur des Turcs, que cet Historien appelle Sultan Bassa, par la grace de Dieu (*).

Ce même *Norberg* fait dire au Roi de Suéde ce que ce Monarque n'a jamais dit ni pu dire au sujet du Roi *Stanislas*. Il prétend que *Charles XII.* en répondant aux objections du Primat, lui dit, que *Stanislas* avait acquis beaucoup d'amis dans son voyage d'Italie. Cependant il est très-certain, que jamais *Stanislas* n'a été en Italie, ainsi que ce Monarque me l'a confirmé lui-même. Qu'importe après tout qu'un Polonais dans le dix-huitiéme siécle ait voyagé ou non en Italie pour son plaisir? Que de faits inutiles il faut retrancher de l'histoire! & que je me sai bon gré d'avoir resserré celle de *Charles XII.*

Norberg n'avait ni lumiéres, ni esprit, ni connaissance des affaires du monde, & c'est peut-être ce qui détermina *Charles XII.* à le choisir pour son Confesseur; je ne sai s'il a fait de ce Prince un bon Chrêtien; mais assurément, il n'en a pas fait un Héros; & *Charles XII.* serait ignoré, s'il n'était connu que par *Norberg*.

Il est bon d'avertir ici, que l'on a imprimé il y a quelques années une petite brochure intitulée : *Remarques historiques & critiques sur l'histoire de Charles XII. par Monsieur de Voltaire.*

Ce

(*) Voyez la lettre de Mr. de *Voltaire* à Mr. *Norberg*.

Ce petit ouvrage eſt du Comte *Poniatowski*; ce ſont des réponſes qu'il avait faites à de nouvelles queſtions de ma part dans ſon dernier voyage à Paris; mais ſon ſecrétaire en ayant fait une double copie, elle tomba entre les mains d'un Libraire, qui ne manqua pas de l'imprimer, & un correcteur d'Imprimerie de Hollande intitula *critique* cette inſtruction de Mr. *Poniatowski*, pour la mieux débiter. C'eſt un des moindres brigandages, qui s'exercent dans la Librairie.

La Motraye, domeſtique de Mr. *Fabrice*, avait auſſi imprimé quelques remarques ſur cette hiſtoire. Parmi les erreurs & les petiteſſes, dont cette critique de *la Motraye* eſt remplie, il ne laiſſe pas de ſe trouver quelque choſe de vrai & d'utile, & j'ai eu ſoin d'en faire uſage dans les derniéres éditions, & ſurtout dans celle de 1739. car en fait d'Hiſtoire rien n'eſt à négliger, & il faut conſulter ſi l'on peut les Rois & les valets de chambre.



DIS-

DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE CHARLES XII.

Qui était au-devant de la première édition.

IL y a bien peu de Souverains donc on dût écrire une hiſtoire particuliére. En vain la malignité ou la flaterie s'eſt exercée ſur preſque tous les Princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire ſe conſerve ; & ce nombre ſerait encor plus petit, ſi l'on ne ſe ſouvenait que de ceux qui ont été juſtes.

Les Princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, ſont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainſi tant que la France ſubſiſtera, on s'y ſouviendra de la tendreſſe que *Louis XII.* avait pour ſon peuple ; on excuſera les grandes fautes de *François I.* en faveur des Arts & des Sciences dont il a été le pére ; on bénira la mémoire de *Henri IV.* qui conquit ſon héritage à force de vaincre & de pardonner ; on louera la magnificence de *Louis XIV.* qui a protégé les Arts que *François I.* avait fait naître.

Par une raiſon contraire, on garde le ſouvenir des mauvais Princes, comme on ſe ſouvient

vient des inondations, des incendies & des pestes.

Entre les Tyrans & les bons Rois sont les Conquérans, mais plus aprochants des premiers: ceux-ci ont une réputation éclatante ; on est avide de connaître les moindres particularités de leur vie. Telle est la misérable faiblesse des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, & qu'ils parleront souvent plus volontiers du destructeur d'un Empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres Princes, qui n'ont été illustres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus; comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'est pas digne qu'on s'en souvienne. De tant d'Empereurs de Rome, de Grèce, d'Allemagne, de Moscovie; de tant de Sultans, de Califes, de Papes, de Rois; combien y en a-t-il, dont le nom ne mérite de se trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne sont que pour servir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les Princes, comme parmi les autres hommes; cependant la fureur d'écrire est venue au point, qu'à peine un Souverain cesse de vivre, que le public est inondé de volumes sous le nom de mémoires, d'histoire de sa vie, d'anecdotes de sa Cour. Par-là les livres se multiplient de telle sorte, qu'un homme qui vivrait cent ans, & qui les employe-

rait

rait à lire , n'aurait pas le tems de parcourir ce qui s'eſt imprimé ſur l'Hiſtoire ſeule, depuis deux ſiécles, en Europe.

Cette démangeaiſon de tranſmettre à la poſtérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des ſiécles à venir ſur des événemens communs, vient d'une faibleſſe très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque Cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la Cour où ils ont vécu, comme la plus belle qui ait jamais été ; le Roi qu'ils ont vû, comme le plus grand Monarque ; les affaires dont ils ſe ſont mêlés, comme ce qui a jamais été de plus important dans le Monde. Ils s'imaginent que la poſtérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un Prince entreprenne une guerre, que ſa Cour ſoit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ſes voiſins, & qu'il vende la ſienne à un autre ; qu'il faſſe enfin la paix avec ſes ennemis, après quelques victoires & quelques défaites ; ſes ſujets échauffés par la vivacité de ces événemens préſens, penſent être dans l'époque la plus ſinguliére depuis la création. Qu'arrive-t-il ? Ce Prince meurt ; on prend après lui des meſures toutes différentes ; on oublie & les intrigues de ſa Cour, & ſes maîtreſſes, & ſes Miniſtres, & ſes Généraux, & ſes guerres, & lui-même.

Depuis le tems que les Princes Chrêtiens tâchent de ſe tromper les uns les autres, & font des guerres & des alliances, on a ſigné des milliers

liers de Traités, & donné autant de batailles; & les belles ou infames actions sont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails se présente devant la postérité, ils sont presque tous anéantis les uns par les autres; les seuls qui restent sont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, se sauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obscurs peints par de grands maîtres.

On se serait donc bien donné de garde d'ajouter cette histoire particuliére de *Charles XII.* Roi de Suéde, à la multitude des livres dont le public est accablé, si ce Prince & son rival *Pierre Alexiowits*, beaucoup plus grand homme que lui, n'avaient été, du consentement de toute la Terre, les personnages les plus singuliers qui eussent paru depuis plus de vingt siécles; mais on n'a pas été déterminé seulement à donner cette vie, par la petite satisfaction d'écrire des faits extraordinaires; on a pensé que cette lecture pourrait être utile à quelques Princes, si ce livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de Souverain, qui en lisant la vie de *Charles XII.* ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où est le Souverain qui pût dire, J'ai plus de courage & de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuste, j'entens mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes, que *Charles XII?* Que si avec tous ces avantages, & après tant de victoires,

res, ce Roi a été ſi malheureux, que devraient eſpérer les autres Princes qui auraient la même ambition avec moins de talens & de reſſources?

On a compoſé cette hiſtoire ſur des récits de perſonnes connuës, qui ont paſſé pluſieurs années auprès de *Charles XII.* & de *Pierre le Grand*, Empereur de Moſcovie; & qui s'étant retirées dans un pays libre longtems après la mort de ces Princes, n'avaient aucun intérêt de déguiſer la vérité. Mr. *Fabrice*, qui a vécu ſept années dans la familiarité de *Charles XII.*, Mr. *de Fierville*, Envoyé de France, Mr. *de Villelongue*, Colonel au ſervice de Suéde, Mr. *Poniatowski* même, ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un ſeul fait ſur lequel on n'ait conſulté des témoins oculaires & irréprochables. C'eſt pourquoi on trouvera cette hiſtoire fort différente des gazettes qui ont paru juſqu'ici ſous le nom de la vie de *Charles XII.* Si l'on a omis pluſieurs petits combats donnés entre les Officiers Suédois & Moſcovites, c'eſt qu'on n'a point prétendu écrire l'hiſtoire de ces Officiers, mais ſeulement celle du Roi de Suéde; même parmi les événemens de ſa vie, on n'a choiſi que les plus intéreſſans. On eſt perſuadé que l'hiſtoire d'un Prince n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.

On eſt obligé d'avertir que pluſieurs choſes qui étaient vraïes lorſqu'on écrivit cette hiſtoire en

en 1728. cessent déja de l'être aujourdhui en 1739. Le Commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suéde. L'infanterie Polonaise est mieux disciplinée, & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avait pas alors. Il faut toujours, lorsqu'on lit une histoire, songer au tems où l'Auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le Cardinal *de Rets*, prendrait les Français pour des forcenés qui ne respirent que la guerre civile, la faction & la folie. Celui qui ne lirait que l'histoire des belles années de *Louis XIV*. dirait: Les Français sont nés pour obéir, pour vaincre & pour cultiver les Arts. Un autre qui verrait les mémoires des premiéres années de *Louis XV*. ne remarquerait dans notre nation que de la mollesse, une avidité extrême de s'enrichir, & trop d'indifférence pour tout le reste. Les Espagnols d'aujourdhui ne sont plus les Espagnols de *Charles-Quint*, & peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne ressemblent pas plus aux fanatiques de *Cromwell*, que les Moines & les Monsignori, dont Rome est peuplée, ressemblent aux *Scipions*. Je ne sai si les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes aussi formidables que celles de *Charles XII*. On dit d'un homme: Il était brave un tel jour; il faudrait dire en parlant d'une nation: Elle paraissait telle sous un tel gouvernement, & en telle année.

Si quelque Prince & quelque Ministre trouvaient dans cet ouvrage des vérités désagréa-

bles ; qu'ils ſe ſouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions : que c'eſt à ce prix qu'ils achètent leur grandeur : que l'Hiſtoire eſt un témoin, & non un flateur : & que le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.



HISTOI-

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.





HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Histoire abrégée de la Suéde jusqu'à Charles XII. *son éducation, ses ennemis. Caractère du Czar* Pierre Alexiowits. *Particularités très-curieuses sur ce Prince & sur la Nation Russe. La Moscovie, la Pologne, & le Dannemarck se réunissent contre* Charles XII.

LA Suéde & la Finlande composent un Royaume large d'environ deux-cent de nos lieuës, & long de trois-cent. Il s'étend du Midi au Nord, depuis le cinquante- *Description de la Suéde.*

cinquiéme degré, ou à peu près, jusqu'au soixante & dixiéme, sous un climat rigoureux, qui n'a presque ni Printems, ni Automne. L'Hyver y régne neuf mois de l'année: les chaleurs de l'Eté succèdent tout-à-coup à un froid excessif; & il y gèle dès le mois d'Octobre, sans aucune de ces gradations insensibles, qui aménent ailleurs les saisons, & en rendent le changement plus doux. La Nature en récompense a donné à ce climat rude, un Ciel serein, un air pur. L'Eté, presque toujours échauffé par le Soleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'Hyver y sont adoucies par des aurores & des crépuscules qui durent, à proportion que le Soleil s'éloigne moins de la Suéde; & la lumiére de la Lune qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encor par le reflet de la neige qui couvre la Terre, & très-souvent par des feux semblables à la lumiére zodiacale, fait qu'on voyage en Suéde la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de paturages. Les hommes y sont grands. La sérénité du Ciel les rend sains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent longtems, quand ils ne s'affaiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes & des vins, que les Nations Septentrionales semblent aimer d'autant plus que la Nature les leur a refusés.

Les Suédois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim & la misère; nés guerriers, pleins de fierté,

té, plus braves qu'induſtrieux, ayant longtems négligé & cultivant mal aujourdhui le Commerce, qui ſeul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. On dit que c'eſt principalement de la Suéde, dont une partie ſe nomme encor Gothie, que ſe débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent l'Europe, & l'arrachèrent à l'Empire Romain, qui en avait été cinq-cent années l'Uſurpateur, le Tyran, & le Légiſlateur.

Les pays Septentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le ſont de nos jours, parce que la Religion laiſſait aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'Etat, par la pluralité de leurs femmes; que ces femmes elles-mêmes ne connaiſſaient d'oprobre que la ſtérilité & l'oiſiveté; & qu'auſſi laborieuſes & auſſi robuſtes que les hommes, elles en étaient plûtôt & plus longtems fécondes. Mais la Suéde, avec ce qui lui reſte aujourdhui de la Finlande, n'a pas plus de quatre millions d'habitans. Le pays eſt ſtérile & pauvre. La Scanie eſt ſa ſeule province qui porte du froment. Il n'y a pas plus de neuf-millions de nos livres en argent monnoyé dans tout le pays. La Banque publique, qui eſt la plus ancienne de l'Europe, y fut introduite par néceſſité, parce que les payements ſe faiſant en monnoie de cuivre & de fer, le tranſport était trop difficile.

La Suéde fut toujours libre juſqu'au milieu du quatorziéme ſiécle. Dans ce long eſpace de tems le gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier Magiſtrat eut le nom

de Roi, titre qui en différens pays se donne à des Puissances bien différentes ; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu ; & en Pologne, en Suéde, en Angleterre, l'homme de la République. Ce Roi ne pouvait rien sans le Sénat ; & le Sénat dépendait des Etats-Généraux, que l'on convoquait souvent. Les Représentans de la nation dans ces grandes assemblées, étaient les Gentilshommes, les Evêques, les Députés des villes ; avec le tems on y admit les Paysans mêmes, portion du peuple injustement méprisée ailleurs, & esclave dans presque tout le Nord.

Environ l'an 1492. cette nation si jalouse de sa liberté, & qui est encor fiére aujourdhui d'avoir subjugué Rome il y a treize siécles, fut mise sous le joug par une femme, & par un peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la *Sémiramis* du Nord, Reine de Dannemarck & de Norwége, conquit la Suéde par force & par adresse, & fit un seul Royaume de ces trois vastes Etats. Après sa mort, la Suéde fut déchirée pas des guerres civiles : elle secoua le joug des Danois ; elle le reprit : elle eut des Rois ; elle eut des Administrateurs. Deux Tyrans l'oprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un était *Christiern II.* Roi de Dannemarck, monstre formé de vices sans aucune vertu ; l'autre un Archevêque d'Upsal, Primat du Royaume, aussi barbare que *Christiern*. Tous deux de concert firent saisir un jour les Consuls, les Magistrats de Stockholm, avec quatre-vingt-quatorze Sénateurs,

teurs, & les firent maſſacrer par des bourreaux, ſous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le Pape, pour avoir défendu les droits de l'Etat contre l'Archevêque.

Tandis que ces deux hommes ligués pour oprimer, déſunis quand il fallait partager les dépouilles, exerçaient ce que le deſpotiſme a de plus tyrannique, & ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du Nord.

Guſtave Vaſa, jeune homme deſcendu des anciens Rois du pays, ſortit du fond des forêts de la Dalécarlie, où il était caché, & vint délivrer la Suéde. C'était une de ces grandes ames que la Nature forme ſi rarement, avec toutes les qualités néceſſaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageuſe & ſon grand air lui faiſaient des partiſans dès qu'il ſe montrait. Son éloquence, à qui ſa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus perſuaſive, qu'elle était ſans art : ſon génie formait de ces entrepriſes que le vulgaire croit téméraires, & qui ne ſont que hardies aux yeux des grands hommes ; ſon courage infatigable les faiſait réuſſir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un ſiécle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un Chef de parti peut l'être.

Guſtave Vaſa avait été otage de *Chriſtiern*, & retenu priſonnier contre le droit des Gens. Echapé de ſa priſon il avait erré, déguiſé en payſan, dans les montagnes & dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'était vû réduit à la néceſ-

ſité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour ſe cacher. Enſeveli dans ces ſouterrains, il oſa ſonger à détroner le Tyran. Il ſe découvrit aux payſans ; il leur parut un homme d'une nature ſupérieure, pour qui les hommes ordinaires croyent ſentir une ſoumiſſion naturelle. Il fit en peu de tems de ces ſauvages des ſoldats aguerris. Il attaqua *Chriſtiern* & l'Archevêque, les vainquit ſouvent, les chaſſa tous deux de la Suéde, & fut élu avec juſtice, par les Etats, Roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi ſur le Trône, il tenta une entrepriſe plus difficile que des conquêtes. Les véritables Tyrans de l'Etat étaient les Evêques, qui, ayant preſque toutes les richeſſes de la Suéde, s'en ſervaient pour oprimer les ſujets, & pour faire la guerre aux Rois. Cette puiſſance était d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avait renduë ſacrée. Il punit la Religion Catholique des attentats de ſes Miniſtres. En moins de deux ans il rendit la Suéde Luthérienne, par la ſupériorité de ſa politique, plus encor que par autorité. Ayant ainſi conquis ce Royaume, comme il le diſait, ſur les Danois & ſur le Clergé, il régna heureux & abſolu juſqu'à l'âge de ſoixante & dix ans ; & mourut plein de gloire, laiſſant ſur le Trône ſa famille & ſa Religion.

L'un de ſes deſcendans fut ce *Guſtave-Adolphe*, qu'on nomme le *grand Guſtave*. Ce Roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Wiſmar, la Poméranie, ſans compter plus de cent Places en Allemagne, renduës par la Suéde après ſa mort.

mort. Il ébranla le Trône de *Ferdinand II.* Il protégea les Luthériens en Allemagne, secondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encor plus la puissance de l'Empereur que celle de l'héréfie. Ce fut lui qui par ses victoires contribua alors en effet à l'abaissement de la Maison d'Autriche; entreprise dont on attribuë toute la gloire au Cardinal *de Richelieu*, qui savait l'art de se faire une réputation, tandis que *Gustave* se bornait à faire de grandes choses. Il allait porter la guerre au-delà du Danube, & peut-être détroner l'Empereur, lorsqu'il fut tué à l'âge de trente-sept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre *Valstein*, emportant dans le tombeau le nom de *Grand*, les regrets du Nord, & l'estime de ses ennemis.

Sa fille *Christine*, née avec un génie rare, aima mieux converser avec des savans, que de régner sur un peuple qui ne connaissait que les armes. Elle se rendit aussi illustre en quittant le Trône, que ses ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les Protestans l'ont déchirée, comme si on ne pouvait pas avoir de grandes vertus sans croire à *Luther*; & les Papes triomphèrent trop de la conversion d'une femme, qui n'était que Philosophe. Elle se retira à Rome, où elle passa le reste de ses jours dans le centre des Arts qu'elle aimait, & pour lesquels elle avait renoncé à un Empire à l'âge de vingt-sept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les Etats de la Suéde à élire en sa place son cousin *Charles-Gustave X.* de ce nom, fils du Comte Palatin,

Duc

Duc de *Deux-Ponts.* Ce Roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de *Gustave-Adolphe:* il porta d'abord ses armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varsovie qui dura trois jours: il fit longtems la guerre heureusement contre les Danois: assiégea leur capitale: réünit la Scanie à la Suéde; & fit assûrer, du moins pour un tems, la possession de Schleswic au Duc de Holstein. Ensuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ses ennemis, il tourna son ambition contre ses sujets. Il conçut le dessein d'établir en Suéde la puissance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-sept ans, comme le *grand Gustave*, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du despotisme, que son fils *Charles XI.* éleva jusqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ses ancêtres, fut plus absolu qu'eux. Il abolit l'autorité du Sénat, qui fut déclaré le Sénat du Roi, & non du Royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, si son despotisme n'eût réduit les sentimens de ses sujets pour lui à celui de la crainte.

Il épousa en 1680. *Ulrique Eléonor* fille de *Fréderic III.* Roi de Dannemark, Princesse vertueuse, & digne de plus de confiance que son époux ne lui en témoigna. De ce mariage nâquit le 27. de Juin 1682. le Roi *Charles XII.* l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été sur la Terre; qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ses ayeux, & qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'est lui dont on se pro-

propose ici d'écrire ce qu'on a apris de certain touchant sa personne & ses actions.

Le premier livre, qu'on lui fit lire, fut l'ouvrage de *Samuel Puffendorf*, afin qu'il pût connaître de bonne heure ses Etats & ceux de ses voisins. Il aprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toujours depuis aussi-bien que sa Langue maternelle. A l'âge de sept ans il savait manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisait, & qui découvraient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues, où le portait son tempérament. *Education de Charles XII.*

Quoique doux dans son enfance, il avait une opiniâtreté insurmontable : le seul moyen de le plier était de le piquer d'honneur ; avec le mot de gloire, on obtenait tout de lui. Il avait de l'aversion pour le Latin ; mais dès qu'on lui eut dit que le Roi de Pologne & le Roi de Dannemarck l'entendaient, il l'aprit bien vîte, & en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le Français ; mais il s'obstina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en servir, même avec des Ambassadeurs Français, qui ne savaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaissance de la Langue Latine, on lui fit traduire *Quinte-Curce* : il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encor que le stile. Celui qui lui expliquait cet Auteur lui ayant demandé ce qu'il pensait d'*Alexandre ? Je pense*, dit le Prince, *que je voudrais lui ressembler*. Mais, lui

dit,

dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah! répri-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des Royaumes?* On ne manqua pas de raporter ces réponses au Roi son pére, qui s'écria: Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le *grand Gustave.* Un jour il s'amusait dans l'apartement du Roi à regarder deux cartes Géographiques, l'une d'une ville de Hongrie prise par les Turcs sur l'Empereur, & l'autre de Riga capitale de la Livonie, province conquise par les Suédois depuis un siécle. Au bas de la carte de la ville Hongroise il y avait ces mots tirés du livre de Job: *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée, le nom du Seigneur soit beni.* Le jeune Prince ayant lu ces paroles, prit sur le champ un crayon, & écrivit au bas de la carte de Riga: *Dieu me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas* (*). Ainsi dans les actions les plus indifférentes de son enfance, ce naturel indomptable laissait souvent échaper de ces traits qui caractèrisent les ames singuliéres, & qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorsqu'il perdit sa mére. Cette Princesse mourut en 1693. le 5. Août, d'une maladie causée, dit-on, par les chagrins que lui donnait son mari, & par les efforts qu'elle faisait pour les dissimuler. *Charles XI.* avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ses sujets, par le moyen d'une espèce de Cour de Justice, nommée la Chambre des liquidations, établie de son autorité seule. Une foule de

(*) Deux Ambassadeurs de France en Suéde m'ont conté ce fait.

de citoyens ruinés par cette Chambre, Nobles, Marchands, Fermiers, veuves, orphelins, remplissaient les ruës de Stockolm, & venaient tous les jours à la porte du Palais pousser des cris inutiles. La Reine secourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna son argent, ses pierreries, ses meubles, ses habits mêmes. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle se jetta en larmes aux pieds de son mari, pour le prier d'avoir compassion de ses sujets. Le Roi lui répondit gravement: *Madame, nous vous avons prise pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis.* Depuis ce tems il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ses jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697. dans la quarante-deuxiéme année de son âge, & dans la trente-septiéme de son régne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venaient de remettre la décision de leurs querelles à sa médiation, & qu'il avait déja entamé l'ouvrage de la paix entre ces Puissances.

Il laissa à son fils, âgé de quinze ans, un Trône affermi & respecté au dehors, des sujets pauvres, mais belliqueux & soumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des Ministres habiles.

Charles XII. à son avénement, non seulement se trouva Maître absolu & paisible de la Suéde & de la Finlande; mais il régnait encor sur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie; il possédait Wismar, Vibourg, les Isles de Rugen, d'Oesel, & la plus belle partie de la Poméranie, le Duché

de

de Brême & de Verden ; toutes conquêtes de ſes ancêtres, aſſûrées à ſa Couronne par une longue poſſeſſion, & par la foi des Traités ſolemnels de Munſter & d'Oliva, ſoutenus de la terreur des armes Suédoiſes. La paix de Ryſwick, commencée ſous les auſpices du pére, fut concluë ſous ceux du fils : il fut le Médiateur de l'Europe, dès qu'il commença à régner.

Les Loix Suédoiſes fixent la majorité des Rois à quinze ans. Mais *Charles XI.* abſolu en tout, retarda par ſon teſtament celle de ſon fils juſqu'à dix-huit. Il favoriſait par cette diſpoſition les vûës ambitieuſes de ſa mére *Edwige-Eléonor* de Holſtein, veuve de *Charles X.* Cette Princeſſe fut déclarée par le Roi ſon fils tutrice du jeune Roi ſon petit-fils, & Régente du Royaume, conjointement avec un Conſeil de cinq perſonnes.

La Régente avait eu part aux affaires ſous le régne du Roi ſon fils. Elle était avancée en âge ; mais ſon ambition, plus grande que ſes forces & que ſon génie, lui faiſait eſpérer de jouïr longtems des douceurs de l'autorité, ſous le Roi ſon petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune Prince paſſait ſon tems à la chaſſe, ou s'occupait à faire la revûë des troupes : il faiſait même quelquefois l'exercice avec elles ; ces amuſemens ne ſemblaient que l'effet naturel de la vivacité de ſon âge. Il ne paraiſſait dans ſa conduite aucun dégoût qui pût allarmer la Régente ; & cette Princeſſe ſe flatait que les diſſipations de ces exercices le

ren-

rendraient incapable d'aplication, & qu'elle en gouvernerait plus longtems.

Un jour, au mois de Novembre, la même année de la mort de son pére, il venait de faire la revûe de plusieurs Régimens: le Conseiller d'Etat *Piper* était auprès de lui; le Roi paraissait abîmé dans une rèverie profonde. „ Puis-je „ prendre la liberté, lui dit *Piper*, de demander „ à Votre Majesté à quoi elle songe si sérieuse- „ ment? *Je songe*, répondit le Prince, *que je me sens digne de commander à ces braves gens; & je voudrais qui ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme. Piper* saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avait pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la Régence à la Reine, & d'avancer la majorité du Roi: il proposa cette négociation au Comte *Axel Sparre*, homme ardent, & qui cherchait à se donner de la considération: il le flata de la confiance du Roi; *Sparre* le crut, se chargea de tout, & ne travailla que pour *Piper*. Les Conseillers de la Régence furent bientôt persuadés. C'était à qui précipiterait l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du Roi.

Ils allèrent en corps en faire la proposition à la Reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les Etats Généraux étaient assemblés alors. Les Conseillers de la Régence y proposèrent l'affaire: il n'y eut pas une voix contre: la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrèter; de sorte que *Charles XII.* souhaita de régner, & en trois jours les Etats

lui déférèrent le Gouvernement. Le pouvoir de la Reine & son crédit tombèrent en un instant. Elle mena depuis une vie privée, plus sortable à son âge, quoique moins à son humeur. Le Roi fut couronné le 24. Décembre suivant. Il fit son entrée dans Stockholm sur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le Sceptre à la main & la Couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui est nouveau, & concevant toujours de grandes espérances d'un jeune Prince.

L'Archevêque d'Upsal est en possession de faire la cérémonie du sacre & du couronnement: c'est de tant de droits que ses prédécesseurs s'étaient arrogés presque le seul qui lui reste. Après avoir, selon l'usage, donné l'onction au Prince, il tenait entre ses mains la couronne pour la lui remettre sur la tête; *Charles* l'arracha des mains de l'Archevêque, & se couronna lui-même, en regardant fiérement le Prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impose toujours, aplaudit à l'action du Roi. Ceux même qui avaient le plus gémi sous le despotisme du pére, se laissèrent entraîner à louer dans le fils cette fierté, qui était l'augure de leur servitude.

Dès que *Charles* fut Maître, il donna sa confiance & le maniement des affaires au Conseiller *Piper*, qui fut bientôt son premier Ministre, sans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit Comte; ce qui est une qualité éminente en Suéde, & non un vain titre qu'on puisse prendre sans conséquence, comme en France.

Les premiers tems de l'administration du Roi

ne donnèrent point de lui des idées favorables: il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait à la vérité aucune passion dangereuse; mais on ne voyait dans sa conduite que des emportemens de jeunesse, & de l'opiniâtreté. Il paraissait inapliqué & hautain. Les Ambassadeurs qui étaient à sa Cour, le prirent même pour un génie médiocre, & le peignirent tel à leurs Maîtres (*). La Suéde avait de lui la même opinion; personne ne connaissait son caractère; il l'ignorait lui-même, lorsque des orages formés tout-à-coup dans le Nord, donnèrent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois puissans Princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presqu'en même tems. Le premier fut *Fréderic IV.* Roi de Dannemarck, son cousin: le second, *Auguste*, Electeur de Saxe, Roi de Pologne; *Pierre le Grand*, Czar de Moscovie, était le troisiéme & le plus dangereux. Il faut déveloper l'origine de ces guerres, qui ont produit de si grands événemens, & commencer par le Dannemarck. *Trois Rois se liguent contre lui.*

De deux sœurs qu'avait *Charles XII.* l'aînée avait épousé le Duc de Holstein, jeune Prince plein de bravoure & de douceur. Le Duc, oprimé par le Roi de Dannemarck, vint à Stockholm avec son épouse se jetter entre les bras du Roi, & lui demander du secours, non seulement comme à son beau-frére, mais comme au Roi d'u-

(*) Les lettres originales en font foi.

ne nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne Maison de Holstein, fondue dans celle d'Oldenbourg, était montée sur le Trône de Dannemarck par élection en 1449. Tous les Royaumes du Nord étaient alors électifs. Celui de Dannemarck devint bientôt héréditaire. Un de ses Rois nommé *Christiern III.* eut pour son frére *Adolphe* une tendresse, ou des ménagemens, dont on ne trouve guère d'exemples chez les Princes. Il ne voulait point le laisser sans Souveraineté; mais il ne pouvait démembrer ses propres Etats. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les Duchés de Holstein-Gottorp & de Schleswich : établissant que les descendans d'*Adolphe* gouverneraient désormais le Holstein, conjointement avec les Rois de Dannemarck: que ces deux Duchés leur apartiendraient en commun; & que le Roi de Dannemarck ne pourrait rien innover dans le Holstein sans le Duc, ni le Duc sans le Roi. Une union si étrange, dont pourtant il y avait déja eu un exemple dans la même Maison pendant quelques années, était depuis près de quatre-vingt ans une source de querelles entre la branche de Dannemarck & celle de Holstein-Gottorp; les Rois cherchant toujours à oprimer les Ducs, & les Ducs à être indépendans. Il en avait coûté la liberté & la souveraineté au dernier Duc. Il avait recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689. par l'entremise de la Suéde, de l'Angleterre & de la Hollande, garans de l'exécution du Traité. Mais comme un Traité entre

entre les Souverains n'eſt ſouvent qu'une ſoumiſſion à la néceſſité, juſqu'à ce que le plus fort puiſſe accabler le plus faible, la querelle renaiſſait plus envenimée que jamais entre le nouveau Roi de Dannemarck & le jeune Duc. Tandis que le Duc était à Stockholm, les Danois faiſaient déja des actes d'hoſtilité dans le pays de Holſtein, & ſe liguaient ſecrettement avec le Roi de Pologne, pour accabler le Roi de Suéde lui-même.

Fréderic-Auguſte, Electeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négociations de l'Abbé de *Polignac*, ni les grandes qualités du Prince de *Conty* ſon concurrent au Trône, n'avaient pu empêcher d'être élu depuis deux ans Roi de Pologne, était un Prince moins connu encor par ſa force de corps incroyable, que par ſa bravoure & la galanterie de ſon eſprit. Sa Cour était la plus brillante de l'Europe, après celle de *Louis XIV*. Jamais Prince ne fut plus généreux, ne donna plus, & n'accompagna ſes dons de tant de grace. Il avait acheté la moitié des ſuffrages de la Nobleſſe Polonaiſe, & forcé l'autre par l'aproche d'une armée Saxonne. Il crut avoir beſoin de ſes troupes pour ſe mieux affermir ſur le Trône; mais il fallait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les deſtina à attaquer le Roi de Suéde en Livonie, à l'occaſion que l'on va raporter.

La Livonie, la plus belle & la plus fertile province du Nord, avait apartenu autrefois aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique. Les Ruſſes, les Polonais & les Suédois s'en étaient diſputé

 la

la possession. La Suéde l'avait enlevée depuis près de cent années; & elle lui avait été enfin cédée solemnellement par la paix d'Oliva.

Le feu Roi *Charles XI.* dans ses sévérités pour ses sujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillés de leurs privilèges, & d'une partie de leurs patrimoines. *Patkul*, malheureusement célèbre depuis par sa mort tragique, fut député de la Noblesse Livonienne pour porter au Trône les plaintes de la province. Il fit à son Maître une harangue respectueuse, mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse. Mais les Rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois *Charles XI*, dissimulé quand il ne se livrait pas aux emportemens de sa colère, frapa doucement sur l'épaule de *Patkul*. *Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en estime, continuez.* Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de léze-majesté, & comme tel, condamner à la mort. *Patkul*, qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le Roi *Auguste*. *Charles XI.* était mort; mais la sentence de *Patkul* & son indignation subsistaient. Il représenta au Monarque Polonais la facilité de la conquête de la Livonie; des peuples désespérés, prêts à secouer le joug de la Suéde; un Roi enfant, incapable de se défendre. Ces sollicitations furent bien reçues d'un Prince déja tenté de cette conquête.

Au-

Auguste à ſon couronnement avait promis de faire ſes efforts pour recouvrer les provinces que la Pologne avait perdues. Il crut par ſon irruption en Livonie plaire à la République & affermir ſon pouvoir ; mais il ſe trompa dans ces deux idées qui paraiſſaient ſi vraiſemblables. Tout fut prêt bientôt pour une invaſion ſoudaine, ſans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre, & des manifeſtes. Le nuage groſſiſſait en même tems du côté de la Moſcovie. Le Monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la poſtérité.

Histoire de Pierre le-Grand.

Pierre Alexiowits, Czar de Ruſſie, s'était déja rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée ſur les Turcs en 1697. & par la priſe d'Azoph qui lui ouvrait l'Empire de la Mer Noire. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *Grand*. La Moſcovie ou Ruſſie embraſſe le Nord de l'Aſie, & celui de l'Europe, & depuis les frontiéres de la Chine s'étend l'eſpace de quinze-cent lieues juſqu'aux confins de la Pologne & de la Suéde. Mais ce pays immenſe était à peine connu de l'Europe avant le Czar *Pierre*. Les Moſcovites étaient moins civiliſés que les Méxicains quands ils furent découverts par *Cortez* ; nés tous eſclaves de Maîtres auſſi barbares qu'eux, ils croupiſſaient dans l'ignorance, dans le beſoin de tous les Arts, & dans l'inſenſibilité de ces beſoins qui étouffait toute induſtrie. Une ancienne loi ſacrée parmi eux leur défendait, ſous peine de mort, de ſortir de leur pays ſans la permiſſion de leur Patriarche. Cette loi faite pour

leur ôter les occasions de connaître leur joug, plaisait à une Nation, qui, dans l'abîme de son ignorance & de sa misère, dédaignait tout commerce avec les Nations étrangères.

L'ère des Moscovites commençait à la Création du Monde; ils comptaient 7207. ans au commencement du siècle passé, sans pouvoir rendre raison de cette datte. Le premier jour de leur année venait au 13. de notre mois de Septembre. Ils alléguaient pour raison de cet établissement, qu'il était vraisemblable que Dieu avait créé le Monde en Automne, dans la saison où les fruits de la Terre sont dans leur maturité. Ainsi les seules apparences de connaissances qu'ils eussent, étaient des erreurs grossières; personne ne se doutait parmi eux que l'Automne de Moscovie pût être le Printems d'un autre pays dans les climats opposés. Il n'y avait pas longtems que le peuple avait voulu brûler à Moscow le Secrétaire d'un Ambassadeur de Perse, qui avait prédit une éclipse de Soleil. Ils ignoraient jusqu'à l'usage des chiffres; ils se servaient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes, & dans le trésor du Czar.

Leur Religion était & est encor celle des Chrêtiens Grecs, mais mêlée de superstitions, auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étaient plus extravagantes, & que le joug en était plus gênant. Peu de Moscovites osaient manger du pigeon, parce que le St. Esprit est peint en forme de colombe. Ils obser-

vaient

vaient réguliérement quatre Carêmes par an; & dans ces tems d'abstinence, ils n'osaient se nourrir ni d'œufs, ni de lait. DIEU & *St. Nicolas* étaient les objets de leur culte, & immédiatement après eux, le Czar & le Patriarche. L'autorité de ce dernier était sans bornes comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, & infligeait les suplices les plus cruels, sans qu'on pût appeller de son tribunal. Il se promenait à cheval deux fois l'an, suivi de tout son Clergé en cérémonie. Le Czar à pied tenait la bride du cheval, & le peuple se prosternait dans les ruës comme les Tartares devant leur grand Lama. La Confession était pratiquée; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes. Alors l'absolution leur paraissait nécessaire, mais non le repentir. Ils se croyaient purs devant DIEU avec la bénédiction de leurs Papas. Ainsi ils passaient sans remords, de la confession au vol & à l'homicide; & ce qui est un frein pour d'autres Chrêtiens, était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisaient scrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les péres de famille, les prêtres, les femmes, les filles, s'enyvraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On disputait cependant sur la Religion en ce pays comme ailleurs; la plus grande querelle était, si les laïques devaient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain *Jacob Nursuff*, sous le précédent régne, avait excité une sédition dans Astracan au sujet de cette dispute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le mon-
de

de eſt Théologien ; & *Pierre*, qui pouſſa toujours la juſtice juſqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces miſérables qu'on nommait *Vosko-Jéſuites*.

Le Czar dans ſon vaſte Empire avait beaucoup d'autres ſujets qui n'étaient pas Chrêtiens. Les Tartares, qui habitent le bord occidental de la Mer Caſpienne & des Palus Méotides, ſont Mahométans. Les Sibériens, les Oſtiaques, les Samoyedes, qui ſont vers la Mer Glaciale, étaient des Sauvages, dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaiſſance d'un Dieu ; & cependant les Suédois envoyés priſonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moſcovites.

Pierre Alexiowits avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encor la barbarie de cette partie du Monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il ſût à quel point ils pouvaient lui être utiles. *Le Fort*, comme on l'a déja dit, fut le premier inſtrument dont il ſe ſervit pour changer depuis la face de la Moſcovie. Son puiſſant génie, qu'une éducation barbare avait retenu & n'avait pu détruire, ſe dévelopa preſque tout-à-coup. Il réſolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une nation nouvelle. Pluſieurs Princes avaient avant lui renoncé à des Couronnes, par dégoût pour le poids des affaires ; mais aucun n'avait ceſſé d'être Roi pour apprendre mieux à régner ; c'eſt ce que fit *Pierre le Grand*.

Il quitta la Moſcovie en 1698. n'ayant encor régné que deux années, & alla en Hollande,

de, déguiſé ſous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domeſtique de ce même Mr. *Le Fort*, qu'il envoyait Ambaſſadeur-extraordinaire auprès des Etats-Généraux. Arrivé à Amſterdam, inſcrit dans le rôle des charpentiers de l'Amirauté des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de ſon travail, il aprenait les parties des Mathématiques qui peuvent être utiles à un Prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures; rien n'échapait à ſes obſervations. Delà il paſſa en Angleterre, où il ſe perfectionna dans la ſcience de la conſtruction des vaiſſeaux: il repaſſa en Hollande, vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de ſon pays. Enfin, après deux ans de voyages & de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu ſe ſoumettre, il reparut en Moſcovie, amenant avec lui les Arts de l'Europe. Des artiſans de toute eſpèce l'y ſuivirent en foule. On vit pour la premiére fois de grands vaiſſeaux Ruſſes ſur la Mer Noire, dans la Baltique & dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture réguliére & noble furent élevés au milieu des hutes Ruſſiennes. Il établit des Colléges, des Académies, des Imprimeries, des Bibliothéques: les villes furent policées; les habillemens, les coutumes changèrent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moſcovites connurent par degrés ce que c'eſt que la ſocieté. Les ſuperſtitions même furent abolies: la dignité de Patriarche fut éteinte;

le

le Czar ſe déclara le Chef de la Religion : & cette derniére entrepriſe, qui aurait coûté le Trône & la vie à un Prince moins abſolu, réuſſit preſque ſans contradiction, & lui aſſûra le ſuccès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaiſſé un Clergé ignorant & barbare, il oſa eſſayer de l'inſtruire, & par-là même il riſqua de le rendre redoutable ; mais il ſe croyait aſſez puiſſant pour ne le pas craindre. Il a fait enſeigner dans le peu de Cloîtres qui reſtent la Philoſophie & la Théologie. Il eſt vrai que cette Théologie tient encor de ce tems ſauvage dont *Pierre Alexiowits* a retiré l'humanité. Un homme digne de foi m'a aſſuré qu'il avait aſſiſté à une thèſe publique, où il s'agiſſait de ſavoir ſi l'uſage du tabac à fumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enyvrer d'eau-de-vie, mais non de fumer ; parce que la très-ſainte Ecriture dit, que ce qui ſort de la bouche de l'homme le ſouille, & que ce qui y entre ne le ſouille point.

Les Moines ne furent pas contens de la réforme ; à peine le Czar eut-il établi des Imprimeries qu'ils s'en ſervirent pour le décrier ; ils imprimèrent qu'il était l'Ante-Chriſt ; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivans, & qu'on faiſait dans ſon Académie des diſſections de quelques morts. Mais un autre Moine qui voulait faire fortune réfuta ce livre & démontra que *Pierre* n'était point l'Ante-Chriſt, parce que le nombre 666 n'était pas dans ſon nom. L'auteur du libelle fut roué, & celui de la réfutation fut fait Evêque de Rezan.

Le

Le Réformateur de la Moscovie a surtout porté une loi sage, qui fait honte à beaucoup d'Etats policés; c'est qu'il n'est permis à aucun homme au service de l'Etat, ni à un bourgeois établi, ni surtout à un mineur, de passer dans un Cloître.

Ce Prince comprit combien il importe de ne point consacrer à l'oisiveté des sujets qui peuvent être utiles, & de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa liberté, dans un âge où l'on ne peut disposer de la moindre partie de sa fortune. Cependant l'industrie des Moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité, comme si les Moines gagnaient en effet à peupler les Cloîtres aux dépens de la patrie.

Le Czar n'a pas assujetti seulement l'Eglise à l'Etat, à l'exemple des Sultans Turcs; mais plus grand politique, il a détruit une milice semblable à celle des Janissaires; & ce que les Ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de tems; il a dissipé les Janissaires Moscovites, nommés Strelits, qui tenaient les Czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à ses maîtres qu'à ses voisins, était composée d'environ trente-mille hommes de pied, dont la moitié restait à Moscow, & l'autre était répandue sur les frontiéres. Un Strelits n'avait que quatre roubles par an de paye; mais des privilèges, ou des abus, le dédommageaient amplement. *Pierre* forma d'abord une Compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, & ne dédaigna pas de commencer par être tam-

bour

bour & d'en faire les fonctions; tant la nation avait besoin d'exemples. Il fut Officier par degrés. Il fit petit à petit de nouveaux Régimens, & enfin se sentant maître des troupes disciplinées, il cassa les Strelits, qui n'osèrent désobéïr.

La Cavalerie était à peu près ce qu'est la Cavalerie Polonaise, & ce qu'était autrefois la Française, quand le Royaume de France n'était qu'un assemblage de Fiefs. Les Gentilshommes Russes montaient à cheval à leurs dépens & combataient sans discipline, quelquefois sans autres armes qu'un sabre ou un carquois, incapables d'être commandés, & par conséquent de vaincre.

Pierre le Grand leur aprit à obéïr, par son exemple & par les suplices. Car il servait en qualité de soldat & d'Officier subalterne, & punissait rigoureusement en Czar les Boyards, c'est-à-dire, les Gentilshommes, qui prétendaient que le privilège de la Noblesse était de ne servir l'Etat qu'à leur volonté. Il établit un Corps régulier pour servir l'Artillerie, & prit cinq-cent cloches aux églises pour fondre des canons. Il a eu treize-mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé aussi des Corps de Dragons, milice très-convenable au génie des Moscovites, & à la forme de leurs chevaux qui sont petits. La Moscovie a aujourdhui (en 1738.) trente Régimens de Dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'est lui qui a établi des Hussards en Russie. Enfin, il a eu jusqu'à une école d'Ingénieurs, dans un pays où personne ne savait avant lui les élémens de la Géométrie.

Il

Il était bon Ingénieur lui-même ; mais ſurtout il excellait dans tous les arts de la Marine ; bon Capitaine de vaiſſeau, habile Pilote, bon matelot, adroit charpentier, & d'autant plus eſtimable dans ces arts, qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait dans ſa jeuneſſe paſſer ſur un pont ſans frémir : il faiſait fermer alors les volets de bois de ſon caroſſe ; le courage & le génie domptèrent en lui cette faibleſſe machinale.

Il fit conſtruire un beau port auprès d'Azoph à l'embouchure du Tanaïs : il voulait y entretenir des galéres ; & dans la ſuite, croyant que ces vaiſſeaux longs, plats & légers, devaient réuſſir dans la Mer Baltique, il en a fait conſtruire plus de trois-cent dans ſa ville favorite de Petersbourg ; il a montré à ſes ſujets l'art de les bâtir avec du ſimple ſapin, & celui de les conduire. Il avait apris juſqu'à la Chirurgie : on l'a vu dans un beſoin faire la ponction à un hydropique ; il réuſſiſſait dans les mécaniques, & inſtruiſait les artiſans.

Les finances du Czar étaient à la vérité peu de choſe, par raport à l'immenſité de ſes Etats : il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à près de cinquante livres, comme nous faiſons aujourdhui, & comme nous ne ferons peut-être pas demain ; mais c'eſt être très-riche chez ſoi que de pouvoir faire de grandes choſes. Ce n'eſt pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes & des talens, qui rend un Empire faible.

La nation des Ruſſes n'eſt pas nombreuſe, quoi-

quoique les femmes y ſoient fécondes & les hommes robuſtes. *Pierre* lui-même, en poliſſant ſes Etats, a malheureuſement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres longtems malheureuſes, des Nations tranſplantées des bords de la Mer Caſpienne à ceux de la Mer Baltique, conſumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourants en Moſcovie de la petite vérole, plus dangereuſe en ces climats qu'ailleurs; enfin, les triſtes ſuites d'un Gouvernement longtems ſauvage, & barbare même dans ſa police, ſont cauſe que cette grande partie du Continent a encor de vaſtes déſerts. On compte à préſent en Ruſſie cinq-cent-mille familles de Gentilshommes; deux-cent-mille de gens de loi; un peu plus de cinq millions de bourgeois & de payſans payans une eſpèce de taille; ſix cent-mille-hommes dans les provinces conquiſes ſur la Suéde: les Coſaques de l'Ukraine & les Tartares, vaſſaux de la Moſcovie, ne ſe montent pas à plus de deux millions; enfin on a trouvé que ces pays immenſes ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes, c'eſt-à-dire un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le Czar *Pierre*, en changeant les mœurs, les loix, la milice, la face de ſon pays, voulait auſſi être grand par le Commerce, qui fait à la fois la richeſſe d'un Etat & les avantages du Monde entier. Il entreprit de rendre la Ruſſie le centre du négoce de l'Aſie & de l'Europe. Il voulait joindre par des canaux, dont il dreſſa

le

le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, & s'ouvrir des chemins nouveaux de la Mer Baltique au Pont-Euxin & à la Mer Caſpienne; & de ces deux mers à l'Océan Septentrional.

Le Port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, & dont l'abord exigeait un circuit long & dangereux, ne lui paraiſſait pas aſſez commode. Il avait, dès l'an 1700. le deſſein de bâtir ſur la Mer Baltique un port, qui deviendrait le magazin du Nord; & une ville qui ſerait la Capitale de ſon Empire.

Il cherchait déja un paſſage par les Mers du Nord-Eſt à la Chine, & les manufactures de Paris & de Peking devaient embellir ſa ville nouvelle.

Un chemin par terre de 754. verſtes, pratiqué à travers des marais, qu'il fallait combler, conduit de Moſcow à ſa nouvelle ville. La plûpart de ces projets ont été exécutés par ſes mains; & deux Impératrices, qui lui ont ſuccédé l'une après l'autre, ont encor été au-delà de ſès vûes, quand elles étaient praticables, & n'ont abandonné que l'impoſſible.

Il a voyagé toujours dans ſes Etats, autant que ſes guerres l'ont pu permettre; mais il a voyagé en Légiſlateur & en Phyſicien, examinant partout la Nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, ſondant lui-même les profondeurs des fleuves & des mers, ordonnant des écluſes, viſitant des chantiers, faiſant fouiller des mines, éprouvant les métaux, faiſant le-

lever les cartes exactes, & y travaillant de sa main.

Il a bâti dans un lieu sauvage la ville Impériale de Petersbourg, qui contient aujourdhui soixante-mille maisons, où s'est formée de nos jours une Cour brillante, & où enfin on connait les plaisirs délicats. Il a bâti le port de Cronstad sur la Neva, Ste. Croix sur les frontiéres de la Perse, des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie, des Amirautés à Archangel, à Petersbourg, à Astracan, à Asoph, des arsenaux, des hôpitaux. Il faisait toutes ses maisons petites & de mauvais goût; mais il prodiguait pour les maisons publiques la magnificence & la grandeur.

Les Sciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de siécles, sont venues par ses soins dans ses Etats toutes perfectionnées. Il a créé une Académie sur le modèle des Sociétés fameuses de Paris & de Londres: les *Delisles*, les *Bulfingers*, les *Hermanns*, les *Bernouillis*, le célèbre *Wolf*, homme excellent en tout genre de Philosophie, ont été appellés à grands fraix à Petersbourg; cette Académie subsiste encore, & il se forme enfin des Philosophes Moscovites.

Il a forcé la jeune Noblesse de ses Etats à voyager, à s'instruire, à raporter en Russie la politesse étrangère; j'ai vu de jeunes Russes pleins d'esprit & de connaissances. C'est ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand Empire du Monde. Il est affreux, qu'il ait manqué

qué à ce Réformateur des hommes, la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances, se mêlaient à tant de vertus. Il poliçait ses peuples, & il était sauvage. Il a de ses propres mains été l'exécuteur de ses sentences sur des criminels, & dans une débauche de table il a fait voir son adresse à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des Souverains, qui versent le sang de leurs sujets de leurs mains; mais ces Monarques passent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il fallait corriger, ou déshériter, rendrait la mémoire de *Pierre* odieuse, si le bien qu'il a fait à ses sujets ne faisait presque pardonner sa cruauté envers son propre sang.

Tel était le Czar *Pierre*; & ses grands desseins n'étaient encor qu'ébauchés, lorsqu'il se joignit aux Rois de Pologne & de Dannemarck contre un enfant qu'ils méprisaient tous. Le Fondateur de la Russie voulut être Conquérant; il crut pouvoir le devenir sans peine, & qu'une guerre si bien projettée serait utile à tous ses projets; l'art de la guerre était un art nouveau, qu'il fallait montrer à ses peuples.

D'ailleurs, il avait besoin d'un Port à l'Orient de la Mer Baltique pour l'exécution de toutes ses idées. Il avait besoin de la province de l'Ingrie qui est au Nord-Est de la Livonie. Les Suédois en étaient maîtres, il fallait la leur arracher. Ses prédécesseurs avaient eu des droits sur l'Ingrie, l'Estonie, la Livonie; le tems sem-

blait propice pour faire revivre ces droits perdus depuis cent ans, & anéantis par des Traités. Il conclut donc une ligue avec le Roi de Pologne, pour enlever au jeune *Charles XII*. tous ces pays, qui ſont entre le Golfe de Finlande, la Mer Baltique, la Pologne & la Moſcovie.

Fin du premier Livre.



HISTOI-

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux & subit dans le caractère de Charles XII. *A l'âge de dix-huit ans il soutient la guerre contre le Dannemarck, la Pologne & la Moscovie: termine la guerre de Dannemarck en six semaines: défait quatre-vingt-mille Moscovites avec huit-mille Suédois, & passe en Pologne. Description de la Pologne & de son gouvernement:* Charles *gagne plusieurs batailles, & est maître de la Pologne, où il se prépare à nommer un Roi.*

TRois puissans Rois menaçaient ainsi l'enfance de *Charles XII.* Les bruits de ces préparatifs consternaient la Suéde, & allarmaient le

le Conſeil: les grands Généraux étaient morts; on avait raiſon de tout craindre ſous un jeune Roi, qui n'avait encor donné de lui que de mauvaiſes impreſſions. Il n'aſſiſtait preſque jamais dans le Conſeil que pour croiſer les jambes ſur la table; diſtrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le Conſeil délibéra en ſa préſence ſur le danger où l'on était: quelques Conſeillers propoſaient de détourner la tempête par des négociations; tout d'un coup le jeune Prince ſe léve, avec l'air de gravité & d'aſſurance d'un homme ſupérieur, qui a pris ſon parti. „ Meſſieurs, dit-il, „ j'ai réſolu de ne jamais faire une guer„ re injuſte, mais de n'en finir une légitime „ que par la perte de mes ennemis. Ma réſo„ lution eſt priſe: j'irai attaquer le premier qui „ ſe déclarera; & quand je l'aurai vaincu, j'eſ„ père faire quelque peur aux autres. “ Ces paroles étonnèrent tous ces vieux Conſeillers: ils ſe regardèrent ſans oſer répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel Roi, & honteux d'eſpérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ſes ordres pour la guerre.

On fut bien plus ſurpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amuſemens les plus innocens de la jeuneſſe. Du moment qu'il ſe prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'eſt jamais depuis écarté un ſeul moment. Plein de l'idée d'*Alexandre* & de *Céſar*, il ſe propoſa d'imiter tout de ces deux Conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délaſſemens:

lassemens: il réduisit sa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faste dans les habits; il ne fut vétu depuis que comme un simple soldat. On l'avait soupçonné d'avoir eu une passion pour une femme de sa Cour; soit que cette intrigue fût vraie ou non, il est certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non seulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ses soldats, qu'il voulait contenir dans la discipline la plus rigoureuse; peut-être encor par la vanité d'être le seul de tous les Rois, qui domptât un panchant si difficile à surmonter. Il résolut aussi de s'abstenir de vin tout le reste de sa vie. Les uns m'ont dit, qu'il n'avait pris ce parti que pour dompter en tout la nature, & pour ajouter une nouvelle vertu à son héroïsme; mais le plus grand nombre m'a assûré, qu'il voulut par-là se punir d'un excès qu'il avait commis, & d'un affront qu'il avait fait à table à une femme en présence même de la Reine sa mére. Si cela est ainsi, cette condamnation de soi-même, & cette privation, qu'il s'imposa toute sa vie, sont une espèce d'héroïsme non moins admirable.

Il commença par assûrer des secours au Duc de Holstein son beau-frére. Huit-mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, Province voisine du Holstein, pour fortifier le Duc contre les attaques des Danois. Le Duc en avait besoin. Ses Etats étaient déja ravagés, son château de Gottorp pris, sa ville de Tonningue pressée par un siége opiniâtre, où le Roi de Dannemarck était venu en personne, pour jouïr

d'une conquête qu'il croyait sûre. Cette étincelle commençait à embraser l'Empire. D'un côté les troupes Saxonnes du Roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfembuttel, de Hesse-Cassel, marchaient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit-mille hommes du Roi de Suéde, les troupes de Hanover & de Zell, & trois régimens de Hollande, venaient secourir le Duc. Tandis que le petit pays de Holstein était ainsi le théatre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande, parurent dans la Mer Baltique. Ces deux Etats étaient garans du Traité d'Altena rompu par les Danois: ils s'empressaient alors à secourir le Duc de Holstein oprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'oposait à l'agrandissement du Roi de Dannemarck. Ils savaient, que le Danois étant maître du passage du Sund imposerait des loix onéreuses aux Nations commerçantes, quand il serait assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a longtems engagé les Anglais & les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les Princes du Nord: ils se joignirent au jeune Roi de Suéde, qui semblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le sécoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de se défendre.

Il était à la chasse aux ours, quand il reçu la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie: il faisait cette chasse d'une manière aussi nouvelle que dangereuse; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derriére un filet ten-

tendu' à des arbres; un ours d'une grandeur démesurée vint droit au Roi, qui le terrassa après une longue lutte à l'aide du filet & de son bâton. Il faut avouer qu'en considérant de telles avantures, la force prodigieuse du Roi *Auguste* & les voyages du Czar, on croirait être au tems des *Hercules* & des *Thésées*.

Il partit pour sa premiére campagne le 8. Mai, nouveau stile, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carelscroon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes, & en l'admirant. Avant de sortir de Suéde, il établit à Stockholm un Conseil de défense, composé de plusieurs Sénateurs. Cette Commission devait prendre soin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes & les fortifications du pays. Le Corps du Sénat devait régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du Royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses Etats, son esprit, libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux: celui qu'il monta, nommé le Roi *Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vû, était de cent-vingt piéces de canon; le Comte de *Piper* son premier Ministre, le Général *Renschild*, & le Comte de *Guiscard*, Ambassadeur de France en Suéde, s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des Alliés. La flote Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'aprocher

assez

affez près de Coppenhague, pour y jetter quelques bombes.

Il eft certain, que ce fut le Roi lui-même, qui propofa alors au Général *Renfchild* de faire une defcente & d'affiéger Coppenhague par terre, tandis qu'elle ferait bloquée par mer. *Renfchild* fut étonné d'une propofition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune Prince fans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la defcente; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq-mille hommes, qui étaient fur les côtes de Suéde, & qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le Roi quitta fon grand vaiffeau, & monta une frégate plus légére: on commença par faire partir trois-cent grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des fafcines, des chevaux de frize, & les inftrumens des pionniers. Cinq-cent hommes d'élite fuivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaiffeaux de guerre du Roi, avec deux frégates Anglaifes & deux Hollandaifes, qui devaient favorifer la defcente à coups de canon.

Coppenhague, capitale du Dannemarck, eft fituée dans l'Ifle de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au Nord-Oueft le Sund, & à l'Orient la Mer Baltique, où était alors le Roi de Suéde. Au mouvement imprévu des vaiffeaux qui menaçaient d'une defcente, les habitans confternés par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des vaiffeaux Suédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage: la flotte de *Charles* s'arrêta vis-à-vis Humblebek

à sept milles de Coppenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur Cavalerie. Des Milices furent placées derriére d'épais retranchemens, & l'Artillerie qu'on put y conduire, fut tournée contre les Suédois.

Charles bat les Danois.

Le Roi quitta alors sa frégate, pour s'aller mettre dans la premiére chaloupe, à la tête de ses gardes: l'Ambassadeur de France était toujours auprès de lui. *Monsieur l'Ambassadeur*, lui dit-il en Latin, (car il ne voulait jamais parler Français,) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois: vous n'irez pas plus loin, s'il vous plait. Sire*, lui répondit le Comte de *Guiscard* en Français, *le Roi mon Maître m'a ordonné de résider auprès de Votre Majesté; je me flate, que vous ne me chasserez pas aujourdhui de votre Cour, qui n'a jamais été si brillante.* En disant ces paroles il donna la main au Roi, qui sauta dans la chaloupe, où le Comte *Piper* & l'Ambassadeur entrèrent. On s'avançait sous les coups de canon des vaisseaux, qui favorisaient la descente. Les bateaux de débarquement n'étaient encor qu'à trois-cent pas du rivage. *Charles XII.* impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par delà la ceinture: ses Ministres, l'Ambassadeur de France, les Officiers, les soldats, suivent aussi-tôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades. Le Roi, qui n'avait jamais entendu de sa vie de mousquetterie chargée à balle, demanda au Major-Général *Stuard*, qui se trouva auprès de lui, ce que c'était que

ce

ce petit ſiflement qu'il entendait à ſes oreilles? » C'eſt le bruit que font les balles de fuſil qu'on » vous tire, lui dit le Major. *Bon*, dit le Roi, *ce ſera là dorénavant ma muſique.* Dans le même moment le Major, qui expliquait le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule; & un Lieutenant tomba mort à l'autre côté du Roi.

Il eſt ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battuës; parce que ceux qui attaquent, ont toujours une impétuoſité, que ne peuvent avoir ceux qui ſe défendent, & qu'attendre les ennemis dans ſes lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa faibleſſe & de leur ſupériorité. La Cavalerie Danoiſe & les Milices s'enfuirent après une faible réſiſtance. Le Roi maître de leurs retranchemens, ſe jetta à genoux pour remercier Dieu du premier ſuccès de ſes armes. Il fit ſur le champ élever des redoutes vers la ville, & marqua lui-même un campement. En même tems il renvoya ſes vaiſſeaux en Scanie, partie de la Suéde, voiſine de Coppenhague, pour chercher neuf-mille hommes de renfort. Tout conſpirait à ſervir la vivacité de *Charles*. Les neuf-mille hommes étaient ſur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vûë de la flotte Danoiſe, qui n'avait oſé s'avancer. Coppenhague intimidée envoya auſſi-tôt des Députés au Roi, pour le ſuplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval à la tête de ſon régiment des Gardes: les Députés ſe mirent à genoux devant

vant lui ; il fit payer à la ville quatre-cent-mille risdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire payer fidélement. On lui aporta des vivres, parce qu'il fallait obéir; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignassent payer ; ceux qui les aportèrent, furent bien étonnés d'être payés généreusement & sans délai, par les moindres soldats de l'armée. Il régnait depuis longtems dans les troupes Suédoises une discipline, qui n'avait pas peu contribué à leurs victoires : le jeune Roi en augmenta encor la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le payement de ce qu'il achetait, encor moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire ses troupes ne dépouillassent les morts qu'après en avoir eu la permission ; & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisait toujours dans son camp la priére deux fois par jour, à sept heures du matin, & à quatre heures du soir: il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la piété, comme de la valeur. Son camp mieux policé que Coppenhague, eut tout en abondance ; les paysans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payaient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du Roi de Suéde des provisions qui manquaient dans leurs marchés.

Le Roi de Dannemarck était alors dans le Holstein, où il semblait ne s'être rendu que

pour

pour lever le siége de Tonningue. Il voyait la Mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune Conquérant déjà maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ses Etats, que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les paysans, & même beaucoup de bourgeois, sont esclaves aujourdhui. *Charles* fit dire au Roi de Dannemarck, qu'il ne faisait la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avait qu'à se résoudre à rendre justice au Duc de Holstein, ou à voir Coppenhague détruite, & son Royaume mis à feu & à sang. Le Danois était trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui se piquait de justice. On assembla un Congrès dans la ville de Travendal, sur les frontiéres du Holstein. Le Roi de Suéde ne souffrit pas que l'art des Ministres trainât les négociations en longueur: il voulut que le Traité s'achevat aussi rapidement qu'il était descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du Duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les fraix de la guerre, & délivré d'opression. Le Roi de Suéde ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié, & humilié son ennemi. Ainsi *Charles XII.* à dix-huit ans commença & finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même tems le Roi de Pologne investissait la ville de Riga, capitale de la Livonie, & le Czar s'avançait du côté de

l'Orient à la tête de près de cent-mille hommes. Riga était défendue par le vieux Comte d'*Alberg*, Général Suédois, qui à l'âge de quatre-vingt ans joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de ſoixante campagnes. Le Comte *Flemming*, depuis Miniſtre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le Livonien *Patkul*, preſſaient tous deux le ſiége ſous les yeux du Roi; mais malgré pluſieurs avantages que les aſſiégeans avaient remportés, l'expérience du vieux Comte d'*Alberg* rendait inutiles leurs efforts, & le Roi de Pologne déſeſpérait de prendre la ville. Il ſaiſit enfin une occaſion honorable de lever le ſiége. Riga était pleine de marchandiſes, apartenantes aux Hollandais. Les Etats-Généraux ordonnèrent à leur Ambaſſadeur auprès du Roi *Auguſte*, de lui faire ſur cela des repréſentations. Le Roi de Pologne ne ſe fit pas longtems prier. Il conſentit à lever le ſiége plûtôt que de cauſer le moindre dommage à ſes Alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaiſance, dont ils furent la véritable cauſe.

Il ne reſtait donc plus à *Charles XII.* pour achever ſa premiére campagne que de marcher contre ſon rival de gloire, *Pierre Alexiowits*. Il était d'autant plus animé contre lui, qu'il y avait encor à Stockholm trois Ambaſſadeurs Moſcovites, qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui ſe piquait d'une probité ſévère, qu'un Législateur, comme le Czar, ſe fit un jeu de ce qui doit être ſi ſacré. Le jeu-

ne

ne Prince plein d'honneur ne penſait pas qu'il y eût une morale différente pour les Rois & pour les particuliers. L'Empereur de Moſcovie venait de faire paraître un Manifeſte, qu'il eût mieux fait de ſuprimer. Il alléguait pour raiſon de la guerre, qu'on ne lui avait pas rendu aſſez d'honneurs, lorſqu'il avait paſſé *incognito* à Riga; & qu'on avait vendu les vivres trop cher à ſes Ambaſſadeurs. C'étaient-là les griefs pour leſquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingt-mille hommes.

Il bat les Ruſ-ſes. Il parut devant Narva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'eſt le mois de Janvier à Paris. Le Czar, qui dans de pareilles ſaiſons faiſait quelquefois quatre-cent lieuës en poſte à cheval, pour aller viſiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ſes troupes que lui-même. Il ſavait d'ailleurs, que les Suédois depuis le tems de *Guſtave-Adolphe* faiſaient la guerre au cœur de l'Hyver comme dans l'Eté: il voulut accoutumer auſſi ſes Moſcovites à ne point connaître de ſaiſons, & les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainſi dans un tems, où les glaces & les neiges forcent les autres Nations, dans des climats tempérés, à ſuſpendre la guerre, le Czar *Pierre* aſſiégeait Narva à trente degrés du Pole, & *Charles XII.* s'avançait pour la ſecourir. Le Czar ne fut pas plûtôt arrivé devant la place, qu'il ſe hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'aprendre dans ſes voyages. Il traça ſon camp, le fit fortifier de tous

côtés,

côtés, éleva des redoutes de diſtance en diſtance, & ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de ſon armée au Duc de *Croi* Allemand, Général habile, mais peu ſecondé alors par les Officiers Ruſſes. Pour lui, il n'avait dans ſes propres troupes, que le rang de ſimple Lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéïſſance militaire à ſa Nobleſſe juſques-là indiſciplinable, laquelle était en poſſeſſion de conduire ſans expérience & en tumulte des eſclaves mal armés. Il n'était pas étonnant, que celui qui s'était fait charpentier à Amſterdam pour avoir des flottes, fût Lieutenant à Narva, pour enſeigner à ſa nation l'art de la guerre.

Les Moſcovites ſont robuſtes, infatigables, peut-être auſſi courageux que les Suédois; mais c'eſt au tems à aguerrir les troupes, & à la diſcipline à les rendre invincibles. Les ſeuls régimens, dont on put eſpérer quelque choſe, étaient commandés par des Officiers Allemans, mais ils étaient en petit nombre. Le reſte était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes ſauvages: les uns armés de fléches, les autres de maſſues: peu avaient des fuſils: aucun n'avait vû un ſiége régulier; il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent-cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Narva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'Artillerie de la ville renverſait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva était preſque ſans fortifications: le Baron de *Hoorn* qui y commandait n'avait pas mille hommes

de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en dix semaines.

On était déja au quinze de Novembre, quand le Czar aprit que le Roi de Suéde ayant traversé la mer avec deux-cent vaisseaux de transport, marchait pour sécourir Narva. Les Suédois n'étaient que vingt-mille. Le Czar n'avait que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt-mille hommes, il se prépara à lui oposer encor une autre armée, & à l'arrêter à chaque pas. Il avait déja mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche, qui l'eût rendu méprisable, si un Législateur, qui a fait de si grandes choses, pouvait l'être. Il quitta son camp, où sa présence était nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver sans lui, & sembla par cette démarche craindre de combattre dans un camp retranché un jeune Prince sans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il voulait enfermer *Charles XII.* entre deux armées. Ce n'était pas tout, trente-mille hommes détachés du camp devant Narva, étaient postés à une lieue de cette ville sur le chemin du Roi de Suéde: vingt-mille Strelits étaient plus loin sur le même chemin; cinq-mille autres faisaient une garde avancée. Il fallait passer sur le ventre à toutes ces troupes, avant

avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart & d'un double fossé. Le Roi de Suéde avait débarqué à Pernaw dans le Golphe de Riga, avec environ seize-mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre-mille chevaux. De Pernaw il avait précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa Cavalerie, & seulement de quatre-mille fantassins. Il marchait toujours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt avec ses huit-mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le tems d'aprendre à quel petit nombre ils avaient affaire. Les Moscovites voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers, un poste, où cent hommes résolus pouvaient arrêter une armée entiére, s'enfuit à la premiére aproche des Suédois. Les vingt-mille hommes, qui étaient derriére, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, & allèrent porter le désordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours; & ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du Roi. Il parut donc enfin, avec ses huit-mille hommes fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre-vingt-mille hommes Moscovites, bordé de cent-cinquante canons. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque re-

 pos,

pos, que ſans délibérer il donna ſes ordres pour l'attaque.

Le ſignal était deux fuſées, & le mot en Allemand, *avec l'aide de Dieu.* Un Officier Général lui ayant repréſenté la grandeur du péril: *Quoi*, *vous doutez*, dit-il, *qu'avec mes huit-mille braves Suédois je ne paſſe ſur le corps à quatre-vingt-mille Moſcovites?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet Officier: *N'êtes-vous donc pas de mon avis?* lui dit-il; *N'ai-je pas deux avantages ſur les ennemis; l'un que leur Cavalerie ne pourra leur ſervir, & l'autre que le lieu étant reſſerré, leur grand nombre ne fera que les incommoder? & ainſi je ſerai réellement plus fort qu'eux.* L'Officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moſcovites à midi le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la bayonnette au bout du fuſil, ayant au dos une neige furieuſe, qui donnait au viſage des ennemis. Les Ruſſes ſe firent tuer pendant une demi-heure, ſans quitter le revers des foſſés. Le Roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du Czar; il eſpérait le rencontrer, ne ſachant pas que l'Empereur lui-même avait été chercher ces quarante-mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premiéres décharges de la mouſquetterie ennemie, le Roi reçut une balle dans la gorge; mais c'était une balle morte, qui s'arrêta dans les plis de ſa cravate noire, &

qui

qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. Mr. *de Sparr* m'a dit, que le Roi sauta légérement sur un autre cheval, en disant: *Ces gens-ci me font faire mes exercices;* & continua de combattre & de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le Roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la riviére de Narva, avec son aîle gauche, si l'on peut appeller de ce nom environ quatre-mille hommes qui en poursuivaient près de quarante-mille. Le pont rompit sous les fuyards; la riviére fut en un moment couverte de morts. Les autres désespérés retournèrent à leur camp, sans savoir où ils allaient: ils trouvèrent quelques barraques, derriére lesquelles ils se mirent. Là ils se défendirent encor, parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver; mais enfin leurs Généraux *Dolgorouky*, *Gollofkin*, *Federowits*, vinrent se rendre au Roi, & mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait, arriva le Duc *de Croi*, Général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente Officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée & un air aussi humain, que s'il leur eût fait dans sa Cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les Généraux. Tous les Officiers subalternes & les soldats furent conduits désarmés jusqu'à la riviére de Narva: on leur fournit des bateaux pour la repasser, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'aprochait; la droite des Moscovites se

battait encore: les Suédois n'avaient pas perdu six-cent hommes: dix-huit-mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchemens: un grand nombre était noyé: beaucoup avaient passé la riviére; il en restait encor assez dans le camp, pour exterminer jusqu'au dernier Suédois. Mais ce n'est par le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le Roi profita du peu de jour qui restait, pour saisir l'Artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp & la ville: là il dormit quelques heures sur la terre, envelopé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encor été tout-à-fait rompue. A deux heures du matin, le Général *Vede*, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le Roi avait fait aux autres Généraux, & comment il avait renvoyé tous les Officiers subalternes & les soldats, l'envoya suplier de lui accorder la même grace. Le vainqueur lui fit dire, qu'il n'avait qu'à s'aprocher à la tête de ses troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce Général parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente-mille. Ils marchèrent tête nue, soldats & Officiers, à travers moins de sept-mille Suédois. Les soldats en passant devant le Roi, jettaient à terre leurs fusils & leurs épées; & les Officiers portaient à ses pieds les enseignes & les drapeaux. Il fit repasser la riviére à toute cette multitude, sans en retenir un seul sol-

ſoldat priſonnier. S'il les avait gardés, le nombre des priſonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Narva, accompagné du Duc *de Croi* & des autres Officiers Généraux Moſcovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; & ſachant qu'ils manquaient d'argent, & que les Marchands de Narva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au Duc *de Croi*, & cinq cent à chacun des Officiers Moſcovites, qui ne pouvaient ſe laſſer d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dreſſa auſſi-tôt à Narva une rélation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm & aux Alliés de la Suéde ; mais le Roi retrancha de ſa main tout ce qui était trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modeſtie ne put empêcher qu'on ne frapât à Stockholm pluſieurs médailles pour perpétuer la mémoire de ces événemens. Entr'autres on en frapa une qui le repréſentait : d'un côté ſur un piédeſtal, où paraiſſaient enchaînés un Moſcovite, un Danois, un Polonais ; de l'autre était un *Hercule* armé de ſa maſſue, tenant ſous ſes pieds un Cerbère, avec cette légende : *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les priſonniers faits à la journée de Narva, on en vit un qui était un grand exemple de révolutions de la fortune : il était fils aîné & héritier du Roi de Géorgie ; on le nommait le *Czarafis Artſchelou* ; ce titre de *Czarafis* ſignifie Prince, ou fils du Czar, chez tous les Tartares, comme en Moſcovie ; car le mot de

Czar, ou *Tsar*, voulait dire Roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples sont descendus, & ne vient point des *Césars* de Rome, si longtems inconnus à ces Barbares. Son pére *Mitelleski*, Czar, & maître de la plus belle partie des pays qui sont entre les montagnes d'Ararat, & les extrémités Orientales de la Mer Noire, avait été chassé de son Royaume par ses propres sujets en 1688. & avait choisi de se jetter entre les bras de l'Empereur de Moscovie, plûtôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce Roi, âgé de dix-neuf ans, voulut suivre *Pierre le Grand* dans son expédition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques soldats Finlandois, qui l'avaient déja dépouillé, & qui allaient le massacrer. Le Comte *Renschild* l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le présenta à son Maître; *Charles* l'envoya à Stockholm, où ce Prince malheureux mourut quelques années après. Le Roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant ses Officiers, une réflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un Prince Asiatique, né au pied du mont Caucase, qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suéde. *C'est*, dit-il, *comme si j'étais un jour prisonnier chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impression; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'événement en eut fait une prédiction.

Le Czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante-mille Russes, comptant envelopper son ennemi de tous côtés. Il aprit à moi-

moitié chemin la bataille de Narva, & la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante-mille hommes, sans expérience & sans discipline, un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingt-mille dans un camp retranché; il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes, pendant qu'il civilisait ses sujets. Je sai bien, dit-il, que les Suédois nous battront longtems; mais à la fin ils nous aprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscow sa capitale fut dans l'épouvante & dans la désolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté & l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suédois étaient de vrais Magiciens. Cette opinion fut si générale, que l'on ordonna à ce sujet des priéres publiques à *St. Nicolas*, Patron de la Moscovie. Cette priére est trop singuliére, pour n'être pas raportée. La voici:

„ O toi, qui ès notre consolateur perpétuel „ dans toutes nos adversités, grand *St. Nicolas*, „ infiniment puissant, par quel péché t'avons- „ nous offensé dans nos sacrifices, génufléxions, „ révérences, & actions de graces, que tu nous „ ayes ainsi abandonnés? Nous avions imploré „ ton assistance contre ces terribles insolens, „ enragés, épouvantables, indomptables, destru- „ cteurs, lorsque comme des lions & des ours, „ qui ont perdu leurs petits, ils nous ont atta- „ qués, effrayés, blessés, tués par milliers, „ nous qui sommes ton peuple. Comme il est

„ im-

„ impoſſible que cela ſoit arrivé ſans ſortilége
„ & enchantement, nous te ſuplions, ô grand
„ *St. Nicolas*, d'être notre champion & notre
„ porte-étendart, de nous délivrer de cette foule
„ de ſorciers, & de les chaſſer bien loin de
„ nos frontiéres avec la récompenſe qui leur
„ eſt due. "

Tandis que les Moſcovites ſe plaignaient à *St. Nicolas* de leur défaite, *Charles XII.* faiſait rendre graces à DIEU, & ſe préparait à de nouvelles victoires.

Le Roi de Pologne s'attendit bien que ſon ennemi, vainqueur des Danois & des Moſcovites, viendrait bientôt fondre ſur lui. Il ſe ligua plus étroitement que jamais avec le Czar. Ces deux Princes convinrent d'une entrevûe, pour prendre leurs meſures de concert. Ils ſe virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, ſans aucune de ces formalités qui ne ſervent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenaient ni à leur ſituation, ni à leur humeur. Les Princes du Nord ſe voyent avec une familiarité, qui n'eſt point encor établie dans le Midi de l'Europe. *Pierre* & *Auguſte* paſſèrent quinze jours enſemble dans des plaiſirs qui allèrent juſqu'à l'excès: car le Czar, qui voulait réformer ſa nation, ne put jamais corriger dans lui-même ſon panchant dangereux pour la débauche.

Le Roi de Pologne s'engagea à fournir au Czar cinquante-mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devait acheter de divers Princes, & que le Czar devait ſoudoyer. Celui-ci de ſon côté devait envoyer cinquante-mille Ruſſes en

Polo-

Pologne, pour y aprendre l'art de la guerre, & promettait de payer au Roi *Auguste* trois millions de risdales en deux ans. Ce Traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au Roi de Suéde: c'était un moyen prompt & sûr d'aguerrir les Moscovites; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. se mit en devoir d'empêcher le Roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir passé l'Hyver auprès de Narva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le Roi *Auguste* avait assiégée inutilement. Les troupes Saxonnes étaient postées le long de la riviére de Duna, qui est fort large en cet endroit: il fallait disputer le passage à *Charles*, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur Prince, alors malade: mais ils avaient à leur tête le Maréchal *de Stenau* qui faisait les fonctions de Général; sous lui commandaient le Prince *Ferdinand* Duc de Courlande, & ce même *Patkul*, qui défendait sa patrie contre *Charles XII.* l'épée à la main, après en avoir soutenu les droits par la plume au péril de sa vie contre *Charles XI.* Le Roi de Suéde avait fait construire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire pouvaient se lever & se baisser, comme des ponts-levis. En se levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient: en se baissant ils servaient de pont pour le débarquement; il mit encor en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du Nord, où il était,

était, au Sud, où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la riviére, dérobait aux Saxons la vûe de ses troupes, & de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de sorte que le nuage grossissant toujours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de savoir, si le Roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagême. Etant déja au milieu de la riviére: *Eh bien*, dit-il au Général *Renschild*, *la Duna ne sera pas plus méchante que la Mer de Coppenhague: croyez-moi, Général, nous les battrons.* Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatriéme. Il fait aussi-tôt débarquer son canon, & forme sa bataille, sans que les ennemis offusqués de la fumée, puissent s'y oposer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le Roi de Suéde marchant déja à eux.

Il bat les Saxons. Le Maréchal *Stenau* ne perdit pas un moment: à peine aperçut-il les Suédois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa Cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs batalllons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, & poursuivis jusques dans la riviére. Le Roi de Suéde les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revûe. Alors ses soldats

dats marchant plus ſerrés qu'auparavant, repouſſèrent le Maréchal *Stenau*, & s'avancèrent dans la plaine. *Stenau* ſentit que ſes troupes étaient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu ſec, flanqué d'un marais, & d'un bois où était ſon Artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première ſurpriſe, leur rendit tout leur courage. *Charles* ne balança pas à les attaquer : il avait avec lui quinze-mille hommes, *Stenau* & le Duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute Artillerie qu'un canon de fer ſans affût. La bataille fut rude & ſanglante : le Duc eut deux chevaux tués ſous lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde du Roi ; mais enfin ayant été renverſé de ſon cheval d'un coup de croſſe de mouſquet, le déſordre ſe mit dans ſon armée, qui ne diſputa plus la victoire. Ses cuiraſſiers le retirèrent avec peine, tout froiſſé & à demi-mort, du milieu de la mêlée, & de deſſous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Le Roi de Suéde, après ſa victoire, court à Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce Duché ſe rendent à lui à diſcrétion : c'était un voyage, plûtôt qu'une conquête. Il paſſa ſans s'arrêter en Lithuanie, ſoumettant tout ſur ſon paſſage. Il ſentit une ſatisfaction flateuſe ; & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le Roi de Pologne & le Czar avaient conſpiré ſa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le deſſein

de

de détroner le Roi de Pologne, par les mains des Polonais même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entreprise, & observant sa sobrieté extrême, dans un silence profond, paraissant comme enséveli dans ses grandes idées, un Colonel Allemand, qui assistait à son diner, dit assez haut pour être entendu, que les repas que le Czar & le Roi de Pologne avaient faits au même endroit, étaient un peu différens de ceux de Sa Majesté. *Oui*, dit le Roi en se levant; *& j'en troublerai plus aisément leur digestion.* En effet, mêlant alors un peu de politique à la force de ses armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

Description de la Pologne. La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, est un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suéde. Ses peuples ne sont Chrètiens que depuis environ sept-cent-cinquante ans. C'est une chose singuliére que la Langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne se parle aujourdhui communément qu'en Pologne; tout y parle Latin jusqu'aux domestiques. Ce grand pays est très-fertile; mais les peuples n'en sont que moins industrieux. Les ouvriers & les marchands qu'on voit en Pologne, sont des Ecossais, des Français, surtout des Juifs. Ils y ont près de trois-cent Synagogues; & à force de multiplier, ils en seront chassés comme ils l'ont été d'Espagne. Ils achétent à vil prix les bleds, les bestiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick & en Allemagne, & vendent chérement aux Nobles de quoi satisfaire l'espèce de

luxe

luxe qu'ils connaiſſent & qu'ils aiment. Ainſi ce pays, arroſé des plus belles riviéres, riche en pâturages, en mines de ſel, & couvert de moiſſons, reſte pauvre, malgré ſon abondance; parce que le peuple eſt eſclave, & que la Nobleſſe eſt fiére & oiſive.

Son Gouvernement eſt la plus fidèle image de l'ancien Gouvernement Celte & Gothique, corrigé ou altéré partout ailleurs. C'eſt le ſeul Etat qui ait conſervé le nom de République avec la Dignité Royale.

Chaque Gentilhomme a le droit de donner ſa voix dans l'élection d'un Roi, & de pouvoir l'être lui-même. Ce plus beau des droits eſt joint au plus grand des abus: le Trône eſt preſque toujours à l'enchère; & comme un Polonais eſt rarement aſſez riche pour l'acheter, il a été vendu ſouvent aux étrangers. La Nobleſſe & le Clergé défendent leur liberté contre leur Roi, & l'ôtent au reſte de la nation. Tout le peuple y eſt eſclave, tant la deſtinée des hommes eſt que le plus grand nombre ſoit partout, de façon ou d'autre, ſubjugué par le plus petit. Là le payſan ne ſéme point pour lui, mais pour des Seigneurs, à qui lui, ſon champ, & le travail de ſes mains apartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre: tout ce qui eſt Gentilhomme ne dépend que de ſoi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une aſſemblée entiére de la Nation: il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné; ainſi il n'eſt preſque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres: ceux-là ſe mettent au ſervi-

ce des plus puiſſans ; en reçoivent un ſalaire, font les fonctions les plus baſſes. Ils aiment mieux ſervir leurs égaux que de s'enrichir par le Commerce ; & en panſant les chevaux de leurs maîtres, ils ſe donnent le titre d'électeurs des Rois & de deſtructeurs des Tyrans.

Qui verrait un Roi de Pologne dans la pompe de la Majeſté Royale, le croirait le Prince le plus abſolu de l'Europe ; c'eſt cependant celui qui l'eſt le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on ſupoſe chez d'autres Nations, entre le Souverain & les ſujets. Le Roi de Pologne à ſon ſacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, diſpenſe ſes ſujets du ſerment d'obéiſſance, en cas qu'il viole les loix de la République.

Il nomme à toutes les Charges, & confére tous les honneurs. Rien n'eſt héréditaire en Pologne, que les terres & le rang de Noble. Le fils d'un Palatin & celui du Roi, n'ont nul droit aux Dignités de leur pére ; mais il y a cette grande différence entre le Roi & la République, qu'il ne peut ôter aucune Charge après l'avoir donnée ; & que la République a le droit de lui ôter la Couronne, s'il tranſgreſſait les loix de l'Etat.

La Nobleſſe jalouſe de ſa liberté, vend ſouvent ſes ſuffrages, & rarement ſes affections. A peine ont-ils élu un Roi, qu'ils craignent ſon ambition, & lui opoſent leurs cabales. Les Grands, qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent ſouvent ſes ennemis, au lieu de reſter ſes créatures. Ceux qui ſont attachés à la

Cour,

Cour, ſont l'objet de la haine du reſte de la Nobleſſe : ce qui forme toujours deux partis ; diviſion inévitable, & même néceſſaire, dans des pays où l'on veut avoir des Rois, & conſerver ſa liberté.

Ce qui concerne la Nation eſt réglé dans les Etats-Généraux qu'on apelle Diétes. Ces Etats ſont compoſés du corps du Sénat, & de pluſieurs Gentilshommes, Les Sénateurs ſont les Palatins & les Evêques : le ſecond ordre eſt compoſé des Députés des Diétes particuliéres de chaque Palatinat. A ces grandes aſſemblées préſide l'Archevêque de Gneſne, Primat de Pologne, Vicaire du Royaume dans les interrégnes, & la premiére perſonne de l'Etat après le Roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre Cardinal que lui, parce que la Pourpre Romaine ne donnant aucune préſéance dans le Sénat, un Evêque qui ſerait Cardinal, ſerait obligé ou de s'aſſeoir à ſon rang de Sénateur, ou de renoncer aux droits ſolides de la dignité qu'il a dans ſa patrie ; pour ſoutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces Diétes ſe doivent tenir, par les Loix du Royaume, alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les Députés y décident ſouvent leurs affaires le ſabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils ſont deſcendus, & quelquefois même au milieu de l'yvreſſe, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque Gentilhomme Député à ces Etats-Généraux, jouït du droit qu'avaient à Rome les Tribuns du peuple, de s'opoſer aux Loix du Sénat. Un ſeul Gentilhom-

me, qui dit, *je proteste*, arrête par ce mot seul les résolutions unanimes de tout le reste; & s'il part de l'endroit où se tient la Diéte, il faut alors qu'elle se sépare.

On aporte aux désordres qui naissent de cette loi un reméde plus dangereux encore. La Pologne est rarement sans deux factions. L'unanimité dans les Diétes étant alors impossible, chaque parti forme des confédérations, dans lesquelles on décide à la pluralité des voix, sans avoir égard aux protestations du plus petit nombre. Ces assemblées, illégitimes selon les Loix, mais autorisées par l'usage, se font au nom du Roi, quoique souvent contre son consentement, & contre ses intérêts: à peu près comme la Ligue se servait en France du nom de *Henri III.* pour l'accabler; & comme en Angleterre le Parlement qui fit mourir *Charles I.* sur un échaffaut, commença par mettre le nom de ce Prince à la tête de toutes les résolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorsque les troubles sont finis, alors c'est aux Diétes générales à confirmer ou à casser les actes de ces confédérations. Une Diéte même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raison que dans les Etats Monarchiques un Roi peut abolir les loix de son Prédécesseur, & les siennes propres.

La Noblesse, qui fait les loix de la République, en fait aussi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occasions, & peut composer un corps de plus de cent-mille hommes. Cette grande armée, nommée *Pospolite*, se

meut

meut difficilement, & se gouverne mal: la difficulté des vivres & des fourages la met dans l'impuissance de subsister longtems assemblée: la discipline, la subordination, l'expérience lui manquent; mais l'amour de la liberté qui l'anime, la rend toujours formidable.

On peut la vaincre ou la dissiper, ou la tenir même pour un tems dans l'esclavage; mais elle secoue bientôt le joug; ils se comparent eux-mêmes aux roseaux que la tempête couche par terre, & qui se relévent dès que le vent ne soufle plus. C'est pour cette raison, qu'ils n'ont point de places de guerre: ils veulent être les seuls remparts de leur République; ils ne souffrent jamais que leur Roi bâtisse des forteresses, de peur qu'il ne s'en serve, moins pour les défendre, que pour les oprimer. Leur pays est tout ouvert, à la réserve de deux ou trois places frontiéres. Que si dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangères, ils s'obstinent à soutenir chez eux quelque siége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi ruinées, élargir des fossés presque comblés; & la ville est prise avant que les retranchemens soient achevés.

La *Pospolite* n'est pas toujours à cheval pour garder le pays; elle n'y monte que par l'ordre des Diétes, ou même quelquefois sur le simple ordre du Roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne est une armée qui doit toujours subsister aux dépens de la République. Elle est composée de deux Corps sous deux grands Généraux differens. Le premier

mier Corps eſt celui de la Pologne, & doit être de trente-ſix-mille hommes: le ſecond au nombre de douze-mille, eſt celui de Lithuanie. Les deux grands Généraux ſont indépendans l'un de l'autre: quoique nommés par le Roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la République, & ont une autorité ſuprême ſur leurs troupes. Les Colonels ſont les maîtres abſolus de leurs régimens; c'eſt à eux à les faire ſubſiſter comme ils peuvent, & à leur payer leur ſolde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils déſolent le pays, & ruinent les laboureurs, pour ſatisfaire leur avidité & celle de leurs ſoldats. Les Seigneurs Polonais paraiſſent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes; leurs tentes ſont plus belles que leurs maiſons. La Cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, eſt preſque toute compoſée de Gentilshommes: elle eſt remarquable par la beauté des chevaux, & par la richeſſe des habillemens & des harnois.

Les Gendarmes ſurtout, que l'on diſtingue en Houſſars & Pancernes, ne marchent qu'accompagnés de pluſieurs valets, qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques & clous d'argent, de ſelles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, & quelquefois d'argent maſſif, avec de grandes houſſes traînantes à la manière des Turcs, dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette Cavalerie eſt parée & ſuperbe, autant l'Infanterie était alors délabrée, mal vêtuë, mal armée, ſans habit d'ordonnance ni rien

rien d'uniforme. C'eſt ainſi du moins qu'elle fut juſques vers 1710. Ces fantaſſins, qui reſſemblent à des Tartares vagabons, ſuportent avec une étonnante fermeté la faim, le froid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encor dans les ſoldats Polonais le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, auſſi peu de diſcipline, la même fureur à attaquer, la même promtitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils ſont vainqueurs.

Le Roi de Pologne s'était flaté d'abord que dans le beſoin ces deux armées combattraient en ſa faveur, que la *Poſpolite* Polonaiſe s'armerait à ſes ordres, & que toutes ces forces, jointes aux Saxons ſes ſujets, & aux Moſcovites ſes alliés, composeraient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oſerait paraître. Il ſe vit preſque tout-à-coup privé de ces ſecours, par les ſoins même qu'il avait pris pour les avoir tous à la fois.

Accoutumé dans ſes pays héréditaires au pouvoir abſolu, il crut, trop peut-être, qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe; le commencement de ſon régne fit des mécontens; ſes premiéres démarches irritèrent le parti qui s'était opoſé à ſon élection, & aliénèrent preſque tout le reſte. La Pologne murmura de voir ſes villes remplies de garniſons Saxonnes, & ſes frontiéres de troupes. Cette nation bien plus jalouſe de maintenir ſa liberté, qu'empreſſée à attaquer ſes voiſins, ne regarda point la guerre du Roi *Auguſte* contre la Suéde, & l'irruption

en Livonie, comme une entreprife avantageufe à la République. On trompe difficilement une nation libre fur fes vrais intérêts. Les Polonais fentaient que fi cette guerre entreprife fans leur confentement était malheureufe, leur pays ouvert de tous côtés ferait en proie au Roi de Suéde; & que fi elle était heureufe, ils feraient fubjugués par leur Roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être efclaves du Roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés par *Charles XII.* juftement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suéde. Ils regardèrent les Saxons & les Mofcovites comme les inftrumens de leurs chaînes. Bientôt voyant que le Roi de Suéde avait renverfé tout ce qui était fur fon paffage, & s'avançait avec une armée victorieufe au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur Souverain, avec d'autant plus de liberté qu'il était malheureux.

Deux partis divifaient alors la Lithuanie, celui des Princes *Sapieha*, & celui d'*Oginsky.* Ces deux factions avaient commencé par des querelles particuliéres dégénérées en guerre civile. Le Roi de Suéde s'attacha les Princes *Sapieha:* & *Oginsky* mal fecouru par les Saxons, vit fon parti prefque anéanti. L'armée Lithuanienne, que ces troubles & le défaut d'argent réduifaient à un petit nombre, était en partie difperfée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le Roi de Pologne était féparé en petits corps

corps de troupes fugitives, qui erraient dans la campagne & ſubſiſtaient de rapines. *Auguſte* ne voyait en Lithuanie que de l'impuiſſance dans ſon parti, de la haine dans ſes ſujets, & une armée ennemie conduite par un jeune Roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avait à la vérité en Pologne une armée; mais au lieu d'être de trente-ſix-mille hommes, nombre preſcrit par les loix, elle n'était pas de dix-huit-mille. Non ſeulement elle était mal payée & mal armée, mais ſes Généraux ne ſavaient encor quel parti prendre.

La reſſource du Roi était d'ordonner à la Nobleſſe de le ſuivre: mais il n'oſait s'expoſer à un refus qui eût trop découvert, & par conſéquent augmenté ſa faibleſſe.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les Palatinats du Royaume demandaient au Roi une Diéte: de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les Corps de l'Etat préſentent des adreſſes au Roi, pour le prier de convoquer un Parlement. *Auguſte* avait plus beſoin d'une armée que d'une Diéte, où les actions des Rois ſont peſées. Il falut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation ſans retour. Elle fut donc indiquée à Varſovie pour le 2. de Décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bientôt que *Charles XII.* avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette aſſemblée. Ceux qui tenaient pour les *Sapieha*, les *Lubomirsky* & leurs amis, le Palatin *Leczinsky*, Treſorier de la Couronne, & ſurtout les partiſans des Princes *Sobiesky*, étaient tous

ſecrétement attachés au Roi de Suéde.

Le plus conſidérable de ſes partiſans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le Roi de Pologne, était le Cardinal *Radjousky*, Archevêque de Gneſne, Primat du Royaume, & Préſident de la Diéte. C'était un homme plein d'artifice & d'obſcurités dans ſa conduite, entiérement gouverné par une femme ambitieuſe, que les Suédois apellaient *Madame la Cardinale*, laquelle ne ceſſait de le pouſſer à l'intrigue & à la faction. Le Roi *Jean Sobiesky*, Prédéceſſeur d'*Auguſte*, l'avait d'abord fait Evêque de Warmie, & Vice-Chancelier du Royaume. *Radjousky* n'étant encor qu'Evêque, obtint le Cardinalat par la faveur du même Roi. Cette Dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de Primat; ainſi réuniſſant dans ſa perſonne tout ce qui impoſe aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il eſſaya ſon crédit après la mort de *Jean*, pour mettre le Prince *Jacques Sobiesky* ſur le Trône; mais le torrent de la haine qu'on portait au pére, tout grand homme qu'il était, en écarta le fils. Le Cardinal Primat ſe joignit alors à l'Abbé de *Polignac*, Ambaſſadeur de France, pour donner la Couronne au Prince de *Conty*, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triomphèrent de ſes négociations. Il ſe laiſſa enfin entraîner au parti qui couronna l'Electeur de Saxe, & attendit avec patience l'occaſion de mettre la diviſion entre la nation & ce nouveau Roi.

Les victoires de *Charles XII.* protecteur du Prince

Prince *Jacques Sobiesky*, la guerre civile de Lithuanie, le ſoulévement général de tous les eſprits contre le Roi *Auguſte*, firent croire au Cardinal Primat, que le tems était arrivé, où il pourrait renvoyer *Auguſte* en Saxe, & rouvrir au fils du Roi *Jean* le chemin du Trône. Ce Prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices, depuis que le Roi *Auguſte* était haï; mais il n'oſait concevoir alors l'idée d'une ſi grande révolution, & cependant le Cardinal en jettait inſenſiblement les fondemens.

Il joint ſes armes aux intrigues d'un Archevêque.

D'abord il ſembla vouloir réconcilier le Roi avec la République. Il envoya des lettres circulaires, dictées en aparence par l'eſprit de concorde & par la charité; piéges uſés & connus, mais où les hommes ſont toujours pris. Il écrivit au Roi de Suéde une lettre touchante, le conjurant, au nom de celui que tous les Chrêtiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à ſon Roi. *Charles XII.* répondit aux intentions du Cardinal plus qu'à ſes paroles. Cependant il reſtait dans le Grand-Duché de Lithuanie avec ſon armée victorieuſe, déclarant qu'il ne voulait point troubler la Diéte; qu'il faiſait la guerre à *Auguſte* & aux Saxons, non aux Polonais; & que loin d'attaquer la République, il venait la tirer d'opreſſion. Ces lettres & ces réponſes étaient pour le public. Des émiſſaires qui allaient & venaient continuellement de la part du Cardinal au Comte *Piper*, & des aſſemblées ſecrétes chez ce Prélat, étaient les reſſorts qui faiſaient mouvoir la Diéte: elle propoſa d'en-

voyer

voyer une Ambaſſade à *Charles XII.* & demanda unanimément au Roi, qu'il n'apellât plus les Moſcovites ſur les frontiéres, & qu'il renvoyât ſes troupes Saxonnes.

La mauvaiſe fortune d'*Auguſte* avait déja fait ce que la Diéte exigeait de lui. La ligue concluë ſecrétement à Birzen avec le Moſcovite était devenuë auſſi inutile, qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante-mille Allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'Empire. Le Czar même, dangereux voiſin de la Pologne, ne ſe preſſait pas de ſecourir alors de toutes ſes forces un Royaume diviſé, dont il eſpérait recueillir quelques dépouilles. Il ſe contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt-mille Moſcovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, & ravageant les terres des Polonais, juſqu'à-ce que pourſuivis par les Généraux Suédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leurs pays. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battuë à Riga, le Roi *Auguſte* les envoya hiverner & ſe recruter en Saxe, afin que ce ſacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation Polonaiſe irritée.

Alors la guerre ſe changea en intrigues. La Diéte était partagée en preſque autant de factions qu'il y avait de Palatins. Un jour les intérêts du Roi *Auguſte* y dominaient; le lendemain ils y étaient proſcrits. Tout le monde criait pour la liberté & la juſtice; mais on ne ſavait point

point ce que c'était que d'être libre & juste. Le tems se perdait à cabaler en secret, & à haranguer en public. La Diéte ne savait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes compagnies n'ont presque jamais pris de bons conseils dans les troubles civils, parce que les factieux y sont hardis, & que les gens de bien y sont timides pour l'ordinaire. La Diéte se sépara en tumulte le 17. Fevrier de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irrésolutions. Les Sénateurs, qui sont les Palatins & les Evêques, restèrent dans Varsovie. Le Sénat de Pologne a le droit de faire provisionnellement des loix, que rarement les Diétes infirment; ce Corps moins nombreux, accoutumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vîte.

Ils arrêtèrent qu'on enverrait au Roi de Suéde l'Ambassade proposée dans la Diéte, que la *Pospolite* monterait à cheval, & se tiendrait prête à tout événement : ils firent plusieurs réglemens pour apaiser les troubles de Lithuanie, & plus encor pour diminuer l'autorité de leur Roi, quoique moins à craindre que celle de *Charles*.

Il refuse de voir la mére du Maréchal de Saxe.

Auguste aima mieux alors recevoir des loix dures de son vainqueur, que de ses sujets. Il se détermina à demander la paix au Roi de Suéde, & voulut entamer avec lui un traité secret. Il fallait cacher cette démarche au Sénat, qu'il regardait comme un ennemi encor plus intraitable. L'affaire était délicate; il s'en reposa sur la Comtesse de *Konigsmark*, Suédoise d'une grande naissance, à laquelle il était alors attaché. C'est elle dont le frére est connu par sa mort malheu-

reu-

reuse, & dont le fils a commandé les armées en France avec tant de succès & de gloire. Cette femme célèbre dans le Monde par son esprit & par sa beauté, était plus capable qu'aucun Ministre de faire réussir une négociation. De plus, comme elle avait du bien dans les Etats de *Charles XII.* & qu'elle avait été longtems à sa Cour, elle avait un prétexte plausible d'aller trouver ce Prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, & s'adressa d'abord au Comte *Piper*, qui lui promit trop légérement une audience de son Maître. La Comtesse, parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables personnes de l'Europe, avait le talent singulier de parler les Langues de plusieurs pays qu'elle n'avait jamais vûs, avec autant de délicatesse que si elle y était née; elle s'amusait même quelquefois à faire des vers Français, qu'on eût pris pour être d'une personne née à Versailles. Elle en composa pour *Charles XII.* que l'Histoire ne doit point omettre. Elle introduisait les Dieux de la Fable, qui tous louaient les différentes vertus de *Charles.* La piéce finissait ainsi :

Enfin, chacun des Dieux discourant à sa gloire,
Le plaçait par avance au Temple de Mémoire;
Mais Venus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'esprit & d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le Roi de Suéde. Il refusa constamment de la voir. Elle prit le parti de se trouver sur son chemin, dans les fréquentes

quentes promenades qu'il faiſait à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un ſentier fort étroit: elle deſcendit de caroſſe, dès qu'elle l'aperçut: le Roi la ſalua, ſans lui dire un ſeul mot, tourna la bride de ſon cheval, & s'en retourna dans l'inſtant; de ſorte que la Comteſſe de *Konigsmark* ne remporta de ſon voyage que la ſatisfaction de pouvoir croire que le Roi de Suéde ne redoutait qu'elle.

Il falut alors que le Roi de Pologne ſe jettât dans les bras du Sénat. Il lui fit deux propoſitions par le Palatin de Marienbourg: l'une, qu'on lui laiſſat la diſpoſition de l'armée de la République, à laquelle il payerait de ſes propres deniers deux quartiers d'avance: l'autre, qu'on lui permit de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le Cardinal Primat fit une réponſe auſſi dure qu'était le refus du Roi de Suéde. Il dit au Palatin de Marienbourg, au nom de l'aſſemblée, » qu'on avait réſolu d'envoyer à *Charles XII.* une Ambaſſade, & „ qu'il ne lui conſeillait pas de faire venir les „ Saxons.

Le Roi dans cette extrémité voulut au moins conſerver les aparences de l'autorité Royale. Un de ſes Chambellans alla de ſa part trouver *Charles*, pour ſavoir de lui, où, & comment Sa Majeſté Suédoiſe voudrait recevoir l'Ambaſſade du Roi ſon Maître & de la République. On avait oublié malheureuſement de demander un paſſeport aux Suédois pour ce Chambellan. Le Roi de Suéde le fit mettre en priſon, au-lieu de lui donner audience, en diſant, qu'il comptait

tait recevoir une Ambaſſade de la République, & rien du Roi *Auguſte*.

Alors *Charles* ayant laiſſé derriére lui des garniſons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connuë en Europe par les Diétes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

Il reçoit une Ambaſſade Polonaiſe.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'Ambaſſade de la République : elle était compoſée de cinq Sénateurs ; ils voulurent d'abord faire régler un cérémoniel, que le Roi ne connaiſſait guères ; ils demandèrent qu'on traitât la République de *Séréniſſime*, qu'on envoyât au devant d'eux les caroſſes du Roi & des Sénateurs. On leur répondit, que la République ſerait appellée *Illuſtre*, & non *Séréniſſime* ; que le Roi ne ſe ſervait jamais de caroſſes ; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'Officiers & point de Sénateurs : qu'on leur enverrait un Lieutenant-Général, & qu'ils arriveraient ſur leurs propres chevaux.

Charles XII. les reçut dans ſa tente, avec quelque apareil d'une pompe militaire ; leurs diſcours furent pleins de ménagemens & d'obſcurités. On remarquait, qu'ils craignaient *Charles XII.*, qu'ils n'aimaient pas *Auguſte* ; mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la Couronne au Roi qu'ils avaient élu. Rien ne ſe conclut, & *Charles XII.* leur fit comprendre enfin qu'il conclurrait dans Varſovie.

Sa marche fut précédée par un Manifeſte, dont le Cardinal & ſon parti inondèrent la Pologne en huit jours. *Charles* par cet écrit invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance

à la fienne, & prétendait leur faire voir que leurs intérêts & les fiens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens ; mais le Manifefte, foutenu par un grand parti, par le trouble du Sénat, & par l'aproche du Conquérant, fit de très-fortes impreffions. Il falut reconnaître *Charles* pour protecteur, puifqu'il voulait l'être, & qu'on était encor trop heureux qu'il fe contentât de ce titre.

Les Sénateurs contraires à *Augufte*, publièrent hautement l'écrit fous fes yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés, demeurèrent dans le filence. Enfin, quand on aprit, que *Charles* avançait à grandes journées, tous fe préparèrent en confufion à partir : le Cardinal quitta Varfovie des premiers : la plûpart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouement de cette affaire, les autres pour aller foulever leurs amis. Il ne demeura auprès du Roi que l'Ambaffadeur de l'Empereur, celui du Czar, le Nonce du Pape, & quelques Evêques & Palatins liés à fa fortune. Il fallait fuïr, & on n'avait encor rien décidé en fa faveur. Il fe hâta, avant de partir, de tenir un Confeil avec ce petit nombre de Sénateurs, qui repréfentaient encor le Sénat. Quelque zélés qu'ils fuffent pour fon fervice, ils étaient Polonais : ils avaient tous conçu une fi grande averfion pour les troupes Saxonnes, qu'ils n'oférent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de fix-mille pour fa défenfe ; encor votèrent-ils que ces fix-mille hommes feraient commandés par le grand Général

néral de la Pologne, & renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la République, ils lui en laissèrent la disposition.

Il se rend maître de Varsovie.

Après ce résultat le Roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis, & peu satisfait de son parti même. Il fit aussi-tôt publier ses Universaux pour assembler la *Pospolite* & les armées, qui n'étaient guères que de vains noms: il n'y avait rien à espérer en Lithuanie, où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la Noblesse intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le Roi, autorisé par les loix de l'Etat, ordonne, sur peine de la vie, à tous les Gentilshommes de monter à cheval, & de le suivre; il commençait à devenir problématique, si on devait lui obéir. Sa grande ressource était dans les troupes de son Electorat, où la forme du Gouvernement entiérement absolue ne lui laissait pas craindre une desobéïssance. Il avait déja mandé secrétement douze-mille Saxons, qui s'avançaient avec précipitation. Il en faisait encor revenir huit mille, qu'il avait promis à l'Empereur dans la guerre de l'Empire contre la France, & qu'il fut obligé de rappeller, par la nécessité où il était réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les esprits, & violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettait que six-mille; mais il savait bien, que s'il était vainqueur, on n'oserait pas se plaindre, & que s'il était vaincu, on ne lui par-

donnerait

donnerait pas d'avoir même amené les six-mille hommes. Pendant que ces soldats arrivaient par troupes, & qu'il allait de Palatinat en Palatinat rassembler la Noblesse qui lui était attachée, le Roi de Suéde arriva enfin devant Varsovie le 5. Mai 1702. A la premiére sommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garnison Polonaise, congédia la garde bourgeoise, établit des corps de gardes par-tout, & ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes; mais content de les desarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent-mille francs. Le Roi *Auguste* assemblait alors ses forces à Cracovie: il fut bien surpris d'y voir arriver le Cardinal Primat. Cet homme prétendait peut-être garder jusqu'au bout la décence de son caractère, & chasser son Roi avec des déhors respectueux; il lui fit entendre que le Roi de Suéde paraissait disposé à un accommodement raisonnable, & demanda humblement la permission d'aller le trouver. Le Roi *Auguste* accorda ce qu'il ne pouvait refuser, c'est-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le Cardinal Primat courut incontinent voir le Roi de Suéde, auquel il n'avait point encor osé se présenter. Il vit ce Prince à Praag, près de Varsovie, mais sans les cérémonies dont on avait usé avec les Ambassadeurs de la République. Il trouva ce Conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de grosses bottes, des gants de buffle, qui lui venaient jusqu'au coude, dans

une chambre ſans tapiſſerie, où étaient le Duc de Holſtein ſon beau-frére, le Comte *Piper* ſon premier Miniſtre, & pluſieurs Officiers Généraux. Le Roi avança quelques pas au devant du Cardinal ; ils eurent enſemble debout une conférence d'un quart-d'heure, que *Charles* finit en diſant tout haut : *Je ne donnerai point la paix aux Polonais, qu'ils n'ayent élu un autre Roi.* Le Cardinal, qui s'attendait à cette déclaration, la fit ſavoir auſſi-tôt à tous les Palatinats, les aſſûrant de l'extrême déplaiſir, qu'il diſait en avoir, & en même tems de la néceſſité où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle le Roi de Pologne vit bien qu'il fallait perdre ou conſerver ſon Trône par une bataille. Il épuiſa ſes reſſources pour cette grande déciſion. Toutes ſes troupes Saxonnes étaient arrivées des frontiéres de Saxe; la Nobleſſe du Palatinat de Cracovie, où il était encore, venait en foule lui offrir ſes ſervices. Il encourageait lui-même chacun de ces Gentils-hommes à ſe ſouvenir de leurs ſermens : ils lui promirent de verſer pour lui juſqu'à la derniére goute de leur ſang. Fortifié de leur ſecours, & des troupes qui portaient le nom de l'armée de la Couronne, il alla pour la premiére fois chercher en perſonne le Roi de Suéde. Il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

Il défait le Roi Auguſte. Les deux Rois parurent en préſence le 13. Juillet de cette année 1702. dans une vaſte plaine auprès de Cliſſau, entre Varſovie & Cracovie. *Auguſte* avait près de vingt-quatre mille hommes. *Charles XII.* n'en avait que dou-

douze-mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la premiére volée, qui fut tirée par les Saxons, le Duc de Holſtein qui commandait la Cavalerie Suédoiſe, jeune Prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le Roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui; il ne répondit rien: quelques larmes tombèrent de ſes yeux: il ſe cacha un moment le viſage avec les mains; puis tout-à-coup pouſſant ſon cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ſes gardes.

Le Roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un Prince qui combattait pour ſa Couronne. Il ramena lui-même trois fois ſes troupes à la charge; mais il ne combattait qu'avec ſes Saxons; les Polonais qui formaient ſon aîle droite s'enfuirent tous dès le commencement de la Bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaiſe volonté. L'aſcendant de *Charles XII.* l'emporta. Il gagna une victoire complette. Le Camp ennemi, les Drapeaux, l'Artillerie, la Caiſſe militaire d'*Auguſte* lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas ſur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, pourſuivant le Roi de Pologne, qui fuyait devant lui.

Les Bourgeois de Cracovie furent aſſez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre; la garniſon n'oſa tirer un ſeul coup, on la chaſſa à coups de fouët & de canne juſques dans le château, où le Roi entra avec elle. Un ſeul Officier d'artillerie oſant ſe préparer à mettre le feu à un canon, *Charles*

court à lui & lui arrache la méche: le Commandant se jette aux genoux du Roi. Trois Régimens Suédois furent logés à discrétion chez les citoyens, & la ville taxée à une contribution de cent-mille risdales. Le Comte *de Steinbock* fait Gouverneur de la ville, ayant oui dire qu'on avait caché des trésors dans les tombeaux des Rois de Pologne, qui sont à Cracovie dans l'église *St. Nicolas*, les fit ouvrir; on n'y trouva que des ornemens d'or & d'argent, qui apartenaient aux églises; on en prit une partie, & *Charles XII.* envoya même un calice d'or à une église de Suéde, ce qui aurait soulevé contre lui les Polonais Catholiques, si quelque chose avait pu prévaloir contre la terreur de ses armes.

On croit Charles XII. mort.

Il sortait de Cracovie bien résolu de poursuivre le Roi *Auguste* sans relâche. A quelques milles de la ville, son cheval s'abattit, & lui fracassa la cuisse. Il falut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit six semaines entre les mains des Chirurgiens. Cet accident donna à *Auguste* le loisir de respirer. Il fit aussi-tôt répandre dans la Pologne & dans l'Empire, que *Charles XII.* était mort de sa chûte. Cette fausse nouvelle crue quelque tems, jetta tous les esprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il assemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les Ordres du Royaume déja convoqués à Sendomir. La foule y fut grande: peu de Palatinats refusèrent d'y envoyer. Il regagna presque tous les esprits par des largesses, par des promesses, & par cette affabilité nécesf-

néceſſaire aux Rois abſolus pour ſe faire aimer, & aux Rois électifs pour ſe maintenir. La Diéte fut bientôt détrompée de la fauſſe nouvelle de la mort du Roi de Suéde; mais le mouvement était déja donné à ce grand Corps : il ſe laiſſa emporter à l'impulſion qu'il avait reçue : tous les membres jurèrent de demeurer fidèles à leur Souverain; tant les Compagnies ſont ſujettes aux variations. Le Cardinal Primat lui-même, affectant encore d'être attaché au Roi *Auguſte*, vint à la Diéte de Lublin : il y baiſa la main au Roi, & ne refuſa point de prêter le ſerment comme les autres. Ce ſerment conſiſtait à jurer que l'on n'avait rien entrepris, & qu'on n'entreprendrait rien contre *Auguſte*. Le Roi diſpenſa le Cardinal de la premiére partie du ſerment, & le Prélat jura le reſte en rougiſſant. Le réſultat de cette Diéte fut que la République de Pologne entretiendrait une armée de cinquante-mille hommes à ſes dépens pour le ſervice de ſon Souverain; qu'on donnerait ſix ſemaines aux Suédois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, & pareil terme aux Princes de *Sapieha*, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au Roi de Pologne.

Il veut détrôner le Roi Auguſte.

Mais durant ces délibérations *Charles XII*. guéri de ſa bleſſure, renverſait tout devant lui. Toujours ferme dans le deſſein de forcer les Polonais à détroner eux-mêmes leur Roi, il fit convoquer par les intrigues du Cardinal Primat une nouvelle aſſemblée à Varſovie pour l'opoſer à celle de Lublin. Ses Généraux lui

repréſentaient que cette affaire pourrait encor avoir des longueurs, & s'évanouir dans les délais : que pendant ce tems les Moſcovites s'aguerriſſaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laiſſées en Livonie & en Ingrie : que les combats qui ſe donnaient ſouvent dans ces provinces entre les Suédois & les Ruſſes, n'étaient pas toujours à l'avantage des premiers ; & qu'enfin ſa préſence y ſerait peut-être bientôt néceſſaire. *Charles* auſſi inébranlable dans ſes projets, que vif dans les actions, leur répondit : „ Quand je devrais reſter ici cinquante „ ans, je n'en ſortirai point que je n'aye dé„ troné le Roi de Pologne. "

Il laiſſa l'aſſemblée de Varſovie combattre par des diſcours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de quoi juſtifier ſes procédés dans les loix du Royaume : loix toujours équivoques, que chaque parti interpréte à ſon gré, & que le ſuccès ſeul rend inconteſtables. Pour lui, ayant augmenté ſes troupes victorieuſes de ſix mille hommes de Cavalerie, & de huit-mille d'Infanterie, qu'il reçut de Suéde, il marcha contre les reſtes de l'armée Saxonne, qu'il avait battue à Cliſſau, & qui avait eu le tems de ſe rallier & de ſe groſſir, pendant que ſa chûte de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ſes aproches, & ſe retirait vers la Pruſſe au Nord-Oueſt de Varſovie. La riviére de Bug était entre lui & les ennemis. *Charles* paſſa à la nage à la tête de ſa Cavalerie : l'Infanterie alla chercher un gué au-deſſus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703. dans un lieu nom-

nommé *Pultesk*. Le Général *Stenau* les commandait au nombre d'environ dix-mille. Le Roi de Suéde dans sa marche précipitée n'en avait pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisait. La terreur de ses armes était si grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à son aproche sans rendre de combat. Le Général *Stenau* fit ferme un moment avec deux régimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, & ne tuérent pas six-cent hommes, ayant plus de peine à les poursuivre, qu'à les défaire. *Il défait encor les Saxons.*

Auguste, à qui il ne restait plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Prusse Royale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonais. *Charles* se disposa aussi-tôt à l'assiéger. Le Roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira & courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvait rassembler encor quelques soldats, & où les courses des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant *Charles* dans tant de marches si vives, traversant des riviéres à la nage, & courant avec son Infanterie montée en croupe derriére ses Cavaliers, n'avait pu amener de canon devant Thorn. Il lui falut attendre qu'il lui en vint de Suéde par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville : il s'avançait souvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit simple qu'il

portait toujours, lui était dans ces dangereuſes promenades d'une utilité à laquelle il n'avait jamais penſé : il l'empêchait d'être remarqué & d'être choiſi par les ennemis, qui euſſent tiré à ſa perſonne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ſes Généraux nommé *Lieven*, qui était vêtu d'un habit (*) bleu galonné d'or, il craignit que ce Général ne fût trop aperçu ; il lui ordonna de ſe mettre derriére lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était ſi naturelle, que même il ne faiſait pas réflexion, qu'il expoſait ſa vie à un danger manifeſte pour ſauver celle de ſon ſujet. *Lieven* connaiſſant trop tard ſa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui expoſait auſſi ceux qui étaient auprès de lui, & craignant également pour le Roi, en quelque place qu'il fût, héſitait s'il devait obéïr : dans le moment que durait cette conteſtation, le Roi le prend par le bras, ſe met devant lui & le couvre ; au même inſtant une volée de canon qui venait en flanc, renverſe le Général mort ſur la place même que le Roi quittait à peine. La mort de cet homme tué préciſément au lieu de lui, & parce qu'il l'avait voulu ſauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute ſa vie d'une prédeſtination abſolue, & lui fit croire que ſa deſtinée, qui le conſervait ſi ſinguliérement, le réſervait à l'exécution des plus grandes choſes.

Tout

(*) On avait dans les premiéres éditions donné un habit d'écarlate à cet Officier ; mais le Chapelain *Norberg* a ſi bien démontré que l'habit était bleu, qu'on a corrigé cette faute.

Tout lui réussissait, & ses négociations & ses armes étaient également heureuses. Il était comme présent dans toute la Pologne, car son grand-Maréchal *Renschild* était au cœur de cet Etat avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois sous divers Généraux, répandus au Nord & à l'Orient sur les frontiéres de la Moscovie, arrètaient les efforts de tout l'Empire des Russes ; & *Charles* était à l'Occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ses troupes.

Le Roi de Dannemarck lié par le Traité de Travendal, que son impuissance l'empèchait de rompre, demeurait dans le silence. Ce Monarque plein de prudence n'osait faire éclater son dépit de voir le Roi de Suéde si près de ses Etats. Plus loin en tirant vers le Sud-Ouest, entre les fleuves de l'Elbe & du Weser, le Duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suéde, rempli de fortes garnisons, ouvrait encor à ce Conquérant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainsi depuis l'Océan Germanique jusqu'assez près de l'embouchure du Boristhène, ce qui fait la largeur de l'Europe, & jusqu'aux portes de Moscow, tout était dans la consternation & dans l'attente d'une révolution entiére. Ses vaisseaux maîtres de la Mer Baltique, étaient employés à transporter dans son pays les prisonniers faits en Pologne. La Suéde tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtait une paix profonde, & jouïssait de la gloire de son Roi sans en porter le poids ; puisque ces troupes victorieuses étaient payées

&

& entretenues aux dépens des vaincus.

Il rançonne les villes.

Dans ce ſilence général du Nord devant les armes de *Charles XII.* la ville de Dantzick oſa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaiſſeaux de tranſport amenaient au Roi un renfort de ſix-mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le ſiége de Thorn. Il falait que ce ſecours remontât la Viſtule. A l'embouchure de ce fleuve eſt Dantzick, ville riche & libre, qui jouït avec Thorn & Elbing des mêmes privilèges en Pologne, que les villes Impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour-à-tour par les Danois, la Suéde & quelques Princes Allemands, & elle ne l'a conſervée que par la jalouſie qu'ont ces Puiſſances les unes des autres. Le Comte de *Steinbock*, un des Généraux Suédois, aſſembla le Magiſtrat de la part du Roi, demanda le paſſage pour les troupes, & quelques munitions. Le Magiſtrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'oſa ni le refuſer, ni lui accorder nettement ſes demandes. Le Général *Steinbock* ſe fit donner de force plus qu'il n'avait demandé : on exigea même de la ville une contribution de cent-mille écus, par laquelle elle paya ſon refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le ſiége le 22 Septembre.

Robel Gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq-mille hommes de garniſon. Au bout de ce tems, il fut forcé de ſe rendre à diſcrétion. La garniſon fut faite priſonniére de guer-

guerre, & envoyée en Suéde. *Robel* fut préſenté déſarmé au Roi. Ce Prince qui ne perdait jamais une occaſion d'honorer le mérite dans ſes ennemis, lui donna une épée de ſa main, lui fit un préſent conſidérable en argent, & le renvoya ſur ſa parole. Mais la ville petite & pauvre fut condamnée à payer quarante-mille écus, contribution exceſſive pour elle.

Elbing bâtie ſur un bras de la Viſtule, fondée par les Chevaliers Teutons, & annexée auſſi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois; elle balança trop à donner paſſage aux troupes Suédoiſes. Elle en fut plus ſévérement punie que Dantzick. *Charles* y entra le 13. de Décembre à la tête de quatre-mille hommes la bayonnette au bout du fuſil. Les habitans épouvantés ſe jettèrent à genoux dans les rues, & lui demandèrent miſéricorde. Il les fit tous déſarmer, logea ſes ſoldats chez les bourgeois: enſuite ayant mandé le Magiſtrat, il exigea le jour même une contribution de deux-cent-ſoixante-mille écus; il y avait dans la ville deux-cent piéces de canon & quatre-cent milliers de poudre qu'il ſaiſit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de ſi grands avantages. Tous ces ſuccès étaient les avant-coureurs du détrônement du Roi *Auguſte*.

On déclare Auguſte déchû de la Couronne.

A peine le Cardinal avait juré à ſon Roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était rendu à l'Aſſemblée de Varſovie, toujours ſous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéïſſance, mais accompagné de ſoldats levés dans ſes terres. Enfin, il leva

le masque, & le 14. Février 1704. il déclara au nom de l'Assemblée, *Auguste Electeur de Saxe, inhabile à porter la Couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le Trône était vacant. La volonté du Roi de Suéde, & par conséquent celle de cette Diéte, était de donner au Prince *Jacques Sobieski* le Trône du Roi *Jean* son pére. *Jacques Sobiesky* était alors à Breslau en Silésie, attendant avec impatience la Couronne qu'avait portée son pére. Il était un jour à la chasse, à quelques lieuës de Breslau, avec le Prince *Constantin* l'un de ses fréres: trente Cavaliers Saxons, envoyés secrétement par le Roi *Auguste*, sortent tout-à-coup d'un bois voisin, entourent les deux Princes & les enlévent sans résistance. On avait préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur le champ conduits à Leipsick, où l'on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les mesures de *Charles*, du Cardinal & de l'Assemblée de Varsovie.

La fortune, qui se joue des têtes couronnées, mit presque dans le même tems le Roi *Auguste* sur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieues de Cracovie, se reposant sur une garde avancée, & postée à quelque distance, lorsque le Général *Renschild* parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le Roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval lui onziéme. Le Général *Renschild* le poursuivit pendant quatre jours, prêt de le saisir à tout moment. Le Roi fuit jusqu'à Sendomir: le Général Suédois l'y suivit encore;

&

& ce ne fut que par un bonheur ſingulier que ce Prince échapa.

Pendant tout ce tems le parti du Roi *Auguſte* traitait celui du Cardinal, & en était traité réciproquement, de traître à la patrie. L'armée de la Couronne était partagée entre les deux factions. *Auguſte* forcé enfin d'accepter le ſecours Moſcovite, ſe repentit de n'y avoir pas eu recours aſſez tôt. Il courait tantôt en Saxe, où ſes reſſources étaient épuiſées; tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'oſait le ſervir. D'un autre côté le Roi de Suéde victorieux & tranquille régnait en effet en Pologne.

Le Comte *Piper*, qui avait dans l'eſprit autant de politique, que ſon Maître avait de grandeur dans le ſien, propoſa alors à *Charles XII.* de prendre pour lui-même la Couronne de Pologne. Il lui repréſentait combien l'exécution en était facile avec une armée victorieuſe, & un parti puiſſant dans le cœur d'un Royaume qui lui était déja ſoumis. Il le tentait par le titre de *Défenſeur de la Religion Evangélique*, nom qui flatait l'ambition de *Charles*. Il était aiſé, diſait-il, de faire en Pologne ce que *Guſtave Vaſa* avait fait en Suéde, d'y établir le Luthéraniſme, & de rompre les chaînes du peuple, eſclave de la Nobleſſe & du Clergé. *Charles* fut tenté un moment; mais la gloire était ſon idole. Il lui ſacrifia ſon intéret, & le plaiſir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au Pape. Il dit au Comte *Piper*, qu'il était plus flaté de donner que de gagner des Royaumes: il ajouta en ſouriant: „Vous étiez „fait pour être le Miniſtre d'un Prince Italien.

Char-

Le Prince Aléxandre Sobiesky refuse le Trône.

Charles était encor auprès de Thorn, dans cette partie de la Prusse Royale qui apartient à la Pologne; il portait de-là sa vûe sur ce qui se passait à Varsovie, & tenait en respect les Puissances voisines. Le Prince *Alexandre*, frére des deux *Sobiesky* enlevés en Silésie, vint lui demander vengeance. *Charles* la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aisée, & qu'il se vengeait lui-même. Mais impatient de donner un Roi à la Pologne, il proposa au Prince *Aléxandre* de monter sur le Trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter son frére. Il ne s'attendait pas à un refus. Le Prince *Aléxandre* lui déclara, que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le Roi de Suéde, le Comte *Piper*, tous ses amis, & surtout le jeune Palatin de Posnanie, *Stanislas Leczinsky*, le pressèrent d'accepter la Couronne. Il fut inébranlable: les Princes voisins aprirent avec étonnement ce refus inouï, & ne savaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un Roi de Suéde qui à l'âge de vingt-deux ans donnait la Couronne de Pologne, ou le Prince *Aléxandre* qui la refusait.

Fin du second Livre.



HISTOI-

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Stanislas Leczinsky *élu Roi de Pologne : mort du Cardinal Primat : belle retraite du Général* Schulembourg *: exploits du Czar : fondation de Petersbourg : bataille de Frawenstad :* Charles *entre en Saxe : Paix d'Altranstad :* Auguste *abdique la Couronne, & la céde à* Stanislas. *Le Général* Patkul, *Plénipotientaire du Czar, est roué & écartelé.* Charles *reçoit en Saxe des Ambassadeurs de tous les Princes ; il va seul à Dresde voir* Auguste *avant de partir.*

LE jeune *Stanislas Leczinsky* était alors Député de l'Assemblée de Varsovie pour aller ren- *Stanislas fait Roi.*

rendre compte au Roi de Suéde de plusieurs différens survenus dans le tems de l'enlévement du Prince *Jacques*. *Stanislas* avait une phyfionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise, qui de tous les avantages extérieurs est sans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du Roi *Auguste*, de l'Assemblée, du Cardinal Primat, & des intérêts différens qui divisaient la Pologne, frapa *Charles*. Le Roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me raconter, qu'il dit en Latin au Roi de Suéde : *Comment pourrons-nous faire une élection, si les deux Princes* Jacques & Constantin Sobieski *sont captifs ?* & que Charles lui répondit, *Comment delivrera-t-on la République, si on ne fait pas une élection ?* Cette conversation fut l'unique brigue qui mit *Stanislas* sur le Trône. *Charles* prolongea exprès la conférence, pour mieux sonder le génie du jeune Député. Après l'audience il dit tout haut, qu'il n'avait jamais vû d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du Palatin *Leczinsky*. Il sut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue : qu'il couchait toujours sur une espèce de paillasse, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne : qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, libéral avec économie, adoré de ses vassaux, & le seul Seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un tems où l'on ne connaissait de liaisons que celles de l'intérêt & de la faction.

faction. Ce caractère, qui avait en beaucoup de choses du raport avec le sien, le détermina entiérement. Il dit tout haut après la conférence: *Voilà un homme qui sera toujours mon ami;* & on s'aperçut bientôt que ces mots signifiaient: Voilà un homme qui sera Roi.

Quand le Primat de Pologne sut que *Charles XII.* avait nommé le Palatin *Leczinsky*, à peu près comme *Alexandre* avait nommé *Abdalonime*, il accourut auprès du Roi de Suéde, pour tâcher de faire changer cette résolution; il voulait faire tomber la Couronne à un *Lubomirsky*. „ Mais qu'avez-vous à alléguer contre *Stanislas* „ *Leczinsky?* dit le Conquérant. Sire, dit le Primat, il est trop jeune. Le Roi repliqua séchement, *Il est à peu près de mon âge*, tourna le dos au Prélat, & aussi-tôt envoya le Comte de *Hoorn* signifier à l'assemblée de Varsovie, qu'il falait élire un Roi dans cinq jours, & qu'il falait élire *Stanislas Leczinsky*. Le Comte de *Hoorn* arriva le 7. de Juillet; il fixa le jour de l'élection au 12. comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le Cardinal Primat frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection où il n'avait point de part. Mais le Roi de Suéde arriva lui-même *incognito* à Varsovie; alors il falut se taire. Tout ce que put faire le Primat fut de ne point se trouver à l'élection; il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'oposer au vainqueur, & ne voulant pas le seconder.

Le samedi 12. Juillet, jour fixé pour l'élection,

tion, étant venu, on s'aſſembla à trois heures après midi au Colò, champ deſtiné pour cette cérémonie: l'Evêque de Poſnanie vint préſider à l'aſſemblée à la place du Cardinal Primat. Il arriva ſuivi des Gentilshommes du parti. Le Comte de *Hoorn* & deux autres Officiers généraux aſſiſtaient publiquement à cette ſolemnité, comme Ambaſſadeurs extraordinaires de *Charles* auprès de la République. La ſéance dura juſqu'à neuf heures du ſoir: l'Evêque de Poſnanie la finit en déclarant au nom de la Diéte *Stanislas* élu Roi de Pologne: tous les bonnets ſautèrent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des opoſans.

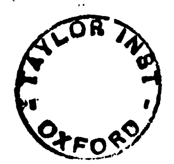
Il ne ſervit de rien au Cardinal Primat, & à ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être abſentés de l'élection: il falut que dès le lendemain ils vinſſent tous rendre hommage au nouveau Roi: la plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le ſuivre au quartier du Roi de Suéde. Ce Prince rendit au Souverain qu'il venait de faire, tous les honneurs dûs à un Roi de Pologne; & pour donner plus de poids à ſa nouvelle Dignité, on lui aſſigna de l'argent & des troupes.

Charles XII. partit auſſi-tôt de Varſovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à ſon armée devant Léopold, capitale du grand Palatinat de Ruſſie, place importante par elle-même, & plus encor par les richeſſes dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cauſe des fortifications que le Roi *Auguſte* y avait faites. Le Con-

qué-

quérant l'inveſtit le 5. Septembre, & le lendemain la prit d'aſſaut. Tout ce qui oſa réſiſter fut paſſé au fil de l'épée. Les troupes victorieuſes & maîtreſſes de la ville ne ſe débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des tréſors qui étaient dans Léopold. Elles ſe rangèrent en bataille dans la grande place. Là, ce qui reſtait de la garniſon vint ſe rendre priſonnier de guerre. Le Roi fit publier à ſon de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets apartenans au Roi *Auguſte*, ou à ſes adhérans, les aportaſſent eux-mêmes avant la fin du jour, ſur peine de la vie. Les meſures furent ſi bien priſes que peu oſèrent déſobéïr; on aporta au Roi quatre-cent caiſſes remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaiſſelle & de choſes précieuſes.

Ce commencement du régne de *Stanislas* fut marqué preſque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandaient abſolument ſa préſence, l'avaient obligé de demeurer dans Varſovie. Il avait avec lui, ſa mére, ſa femme, & ſes deux filles. Le Cardinal Primat, l'Evêque de Poſnanie, & quelques Grands de Pologne compoſaient ſa nouvelle Cour. Elle était gardée par ſix-mille Polonais de l'armée de la Couronne, depuis peu paſſés à ſon ſervice, mais dont la fidélité n'avait point encor été éprouvée. Le Général *Hoorn*, Gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze-cent Suédois. On était à Varſovie dans une tranquillité profonde, & *Stanislas* comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquê-



te de Léopold. Tout-à-coup il aprend qu'une armée nombreuse aproche de la ville. C'était le Roi *Auguste*, qui par un nouvel effort, & par une des plus belles marches que jamais Général ait faites, ayant donné le change au Roi de Suéde, venait avec vingt-mille hommes fondre dans Varsovie & enlever son rival.

Varsovie n'était pas fortifiée, & les troupes Polonaises qui la défendaient, peu sûres. *Auguste* avait des intelligences dans la ville; si *Stanislas* demeurait, il était perdu. Il renvoya sa famille en Posnanie sous la garde des troupes Polonaises, auxquelles il se fiait le plus. Il crut dans ce désordre avoir perdu sa seconde fille âgée d'un an. Elle fut égarée par sa nourrice: il la retrouva dans une auge d'écurie où elle avait été abandonnée dans un village voisin: c'est ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la destinée, après de plus grandes vicissitudes, fit depuis Reine de France. Plusieurs Gentilshommes prirent des chemins différens; le nouveau Roi partit lui-même pour aller trouver *Charles XII.* aprenant de bonne heure à souffrir des disgraces, & forcé de quitter sa capitale six semaines après y avoir été élu Souverain.

Auguste entra dans la capitale en Souverain irrité & victorieux. Les habitans déja rançonnés par le Roi de Suéde le furent encor davantage par *Auguste*. Le palais du Cardinal & toutes les maisons des Seigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville & à la campagne, furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans

cette

cette révolution paſſagére, c'eſt qu'un Nonce du Pape, qui était venu avec le Roi *Auguſte*, demanda au nom de ſon Maître, qu'on lui livrât l'Evèque de Poſnanie, comme juſticiable de la Cour de Rome, en qualité d'Evêque & de fauteur d'un Prince mis ſur le Trône par les armes d'un Luthérien.

La Cour de Rome, qui a toujours ſongé à augmenter ſon pouvoir temporel à la faveur du ſpirituel, avait depuis très-longtems établi en Pologne une eſpèce de juriſdiction, à la tête de laquelle eſt le Nonce du Pape. Ses Miniſtres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toujours conteſté par les plus ſages. Ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les cauſes des Eccléſiaſtiques, & avaient ſurtout dans les tems de troubles uſurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans leſquelles ils ſe ſont maintenus juſques vers l'année 1728. où l'on a retranché ces abus, qui ne ſont jamais reformés que lorſqu'ils ſont devenus tout-à-fait intolérables.

Le Roi *Auguſte* bien aiſe de punir l'Evèque de Poſnanie avec bienſéance, & de plaire à la Cour de Rome contre laquelle il ſe ſerait élevé en tout autre tems, remit le Prélat Polonais entre les mains du Nonce. L'Evèque, après avoir vû piller ſa maiſon, fut porté par des ſoldats chez le Miniſtre Italien, & envoyé en Saxe, où il mourut. Le Comte de *Hoorn* eſſuya dans le château, où il était enfermé, le feu continuel des ennemis: enfin la place n'étant pas tenable;

il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze-cent Suédois. Ce fut là le premier avantage qu'eut le Roi *Auguste* dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes assemblées à la hâte étaient des Polonais prêts à l'abandonner à la premiére disgrace: des recruës de Saxons, qui n'avaient point encor vû des guerres: des Cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre; tous tremblaient au seul nom du Roi de Suéde.

Schulembourg échape aux Suédois.

Ce Conquérant accompagné du Roi *Stanislas* alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuyait partout devant lui. Les villes lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde: il n'y avait point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenaient trop familiers à *Charles*. Il disait, que c'était aller à la chasse plûtôt que faire la guerre, & se plaignait de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque tems le commandement de son armée au Comte de *Schulembourg*, Général très-habile, & qui avait besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son Maître, qu'à vaincre; il faisait la guerre avec adresse, & les deux Rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque Cavalerie pour donner le tems à son Infanterie de se retirer

en

en ſûreté. Il ſauva ſes troupes par des retraites glorieuſes, devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guères alors acquérir que cette eſpèce de gloire.

A peine arrivé dans le Palatinat de Poſnanie, il aprend que les deux Rois qu'il croyait à cinquante lieues de lui, avaient fait ces cinquante lieues en neuf jours. Il n'avait que huit-mille fantaſſins & mille cavaliers; il fallait ſe ſoutenir contre une armée ſupérieure, contre le nom du Roi de Suéde, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inſpiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des Généraux Allemans, que l'Infanterie pouvait réſiſter en pleine campagne, même ſans chevaux de friſe, à la Cavalerie: il en oſa faire ce jour-là l'expérience contre cette Cavalerie victorieuſe, commandée par deux Rois, & par l'élite des Généraux Suédois. Il ſe poſta ſi avantageuſement, qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit un genou en terre; il était armé de piques & de fuſils: les ſoldats extrêmement ſerrés préſentaient aux chevaux des ennemis une eſpèce de rempart hériſſé de piques & de bayonnettes: le ſecond rang un peu courbé ſur les épaules du premier, tirait par-deſſus; & le troiſiéme debout faiſait feu en même tems derriére les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuoſité ordinaire ſur les Saxons, qui les attendirent ſans s'ébranler: les coups de fuſil, de pique & de bayonnette effarouchèrent les chevaux, qui ſe cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en

désordre, & les Saxons ſe défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon quarré long ; & quoique chargé de cinq bleſſures, il ſe retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieuës du champ de bataille. A peine commençait-il à reſpirer dans cet endroit, que les deux Rois paraiſſent tout à coup derriére lui.

Au-delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, à travers duquel le Général Saxon ſauva ſon Infanterie fatiguée. Les Suédois ſans ſe rebuter le pourſuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine praticables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traverſé le bois que cinq heures avant la Cavalerie Suédoiſe. Au ſortir de ce bois coule la riviére de Parts au pied d'un village nommé Rutſen. *Schulembourg* avait envoyé en diligence raſſembler des bateaux ; il fait paſſer la riviére à ſa troupe, qui était déja diminuée de moitié. *Charles* arrive dans le tems que *Schulembourg* était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait pourſuivi ſi vivement ſon ennemi. La réputation de *Schulembourg* dépendait d'échaper au Roi de Suéde : le Roi de ſon côté croyait ſa gloire intéreſſée à prendre *Schulembourg* & le reſte de ſon armée : il ne perd point de tems ; il fait paſſer ſa Cavalerie à un gué. Les Saxons ſe trouvaient enfermés entre cette riviére de Parts, & le grand fleuve de l'Oder, qui prend ſa ſource dans la Silé-

Siléſie, & qui eſt déja profond & rapide en cet endroit.

La perte de *Schulembourg* paraiſſait inévitable; cependant après avoir ſacrifié peu de ſoldats, il paſſa l'Oder pendant la nuit. Il ſauva ainſi ſon armée; & *Charles* ne put s'empêcher de dire : » Aujourdhui *Schulembourg* nous a » vaincus.

C'eſt ce même *Schulembourg* qui fut depuis Général des Vénitiens, & à qui la République a érigé une ſtatue dans Corfou, pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie. Il n'y a que les Républiques qui rendent de tels honneurs; les Rois ne donnent que des récompenſes.

Mais ce qui faiſait la gloire de *Schulembourg* n'était guère utile au Roi *Auguſte*. Ce Prince abandonna encor une fois la Pologne à ſes ennemis; il ſe retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dreſde, craignant déja, non ſans raiſon, pour la capitale de ſes Etats héréditaires.

Charles XII. voyait la Pologne ſoumiſe; ſes Généraux, à ſon exemple, venaient de battre en Courlande pluſieurs petits corps Moſcovites, qui depuis la grande bataille de Narva ne ſe montraient plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faiſaient la guerre que comme des Tartares vagabonds qui pillent, qui fuient, & qui reparaiſſent pour fuir encore.

Par-tout où ſe trouvaient les Suédois, ils ſe croyaient ſûrs de la victoire, quand ils étaient vingt contre cent. Dans de ſi heureuſes conjon-

ctures

ctures *Stanislas* prépara son couronnement. La fortune, qui l'avait fait élire à Varsovie, & qui l'en avait chassé, l'y rapella encore, aux acclamations d'une foule de Noblesse que le sort des armes lui attachait. Une Diéte y fut convoquée; tous les obstacles y furent aplanis; il n'y eut que la Cour de Rome seule qui le traversa.

Il était naturel qu'elle se déclarat pour le Roi *Auguste*, qui de Protestant s'était fait Catholique pour monter sur le Trône, contre *Stanislas* placé sur le même Trône par le grand ennemi de la Religion Catholique. *Clément XI.* alors Pape, envoya des Brefs à tous les Prélats de Pologne, & surtout au Cardinal Primat, par lesquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils osaient assister au sacre de *Stanislas*, & attenter en rien contre les droits du Roi *Auguste*.

Si ces Brefs parvenaient aux Evêques, qui étaient à Varsovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéissent par faiblesse, & que la plûpart ne s'en prévalussent pour se rendre plus difficiles à mesure qu'ils seraient plus nécessaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du Pape ne fussent reçues dans Varsovie. Un Franciscain reçut secrétement les Brefs pour les délivrer en main propre aux Prélats. Il en donna d'abord un au Suffragant de Chelm: ce Prélat, très-attaché à *Stanislas*, le porta au Roi tout cacheté. Le Roi fit venir le Religieux, & lui demanda, comment il avait osé se charger d'une telle piéce? Le Franciscain répondit, que c'était par l'ordre de son Général. *Stanislas* lui ordonna d'écouter

désor-

désormais les ordres de son Roi préférablement à ceux du Général des Franciscains, & le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du Roi de Suéde, par lequel il était défendu à tous Ecclésiastiques séculiers & réguliers dans Varsovie, sous des peines très-griéves, de se mêler des affaires d'Etat. Pour plus de sûreté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les Prélats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait sur lui ces petites sévérités, afin que *Stanislas* ne fût point brouillé avec le Clergé à son avénement. Il disait, qu'il se délassait de ses fatigues militaires, en arrêtant les intrigues de la Cour Romaine, & qu'on se battait contre elle avec du papier, au-lieu qu'il fallait attaquer les autres Souverains avec des armes véritables.

Le Cardinal Primat était sollicité par *Charles* & par *Stanislas* de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un Roi, qu'il n'avait point voulu élire; mais comme sa politique était de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le Bref du Pape à la porte de sa propre maison. Le Magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables, qu'on ne trouva point. Le Primat feignait d'être irrité, & était fort content: il avait une raison pour ne point sacrer le nouveau Roi; & il se ménageait en même tems avec *Charles XII.*, *Auguste*, *Stanislas* & le Pape. Il mourut peu de jours après, lais-

laissant son pays dans une confusion affreuse, & n'ayant réussi par toutes ses intrigues qu'à se brouiller à la fois avec les trois Rois *Charles*, *Auguste*, & *Stanislas*, avec sa République, & avec le Pape, qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite; mais comme les politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au Roi *Auguste* en mourant pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement, & avec pompe le 4. Octobre 1705. dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les Rois à Cracovie. *Stanislas Leczinsky*, & sa femme *Charlotta Opalinska*, furent sacrés Roi & Reine de Pologne par les mains de l'Archevêque de Léopold, assisté de beaucoup d'autres Prélats. *Charles XII.* vit cette cérémonie *incognito*: unique fruit qu'il retirait de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnait un Roi à la Pologne soumise, que le Dannemarck n'osait le troubler; que le Roi de Prusse recherchait son amitié, & que le Roi *Auguste* se retirait dans ses Etats héréditaires, le Czar devenait de jour en jour redoutable. Il avait faiblement secouru *Auguste* en Pologne; mais il avait fait de puissantes diversions en Ingrie.

Le Czar s'aguerrit. Il prend Narva.

Pour lui, non seulement il commençait à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites: la discipline s'établissait dans ses troupes: il avait de bons Ingénieurs, une Artillerie bien servie, beaucoup de bons Officiers; il savait le grand art de faire sub-

sister

ſiſter des armées. Quelques-uns de ſes Généraux avaient appris & à bien combattre, & , ſelon le beſoin, à ne combattre pas ; bien plus, il avait formé une Marine capable de faire tête aux Suédois dans la Mer Baltique. *Grand mot de lui.*

Fort de tous ces avantages dûs à ſon ſeul génie, & de l'abſence du Roi de Suéde, il prit Narva d'aſſaut le 21. Août de l'année 1704. après un ſiége régulier, & après avoir empêché qu'elle ne fût ſecourue par mer & par terre. Les ſoldats maîtres de la ville coururent au pillage; ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le Czar courait de tous côtés pour arrêter le déſordre & le maſſacre ; il arracha lui-même des femmes des mains des ſoldats, qui les allaient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de ſa main quelques Moſcovites, qui n'écoutaient point ſes ordres. On montre encor à Narva, dans l'Hôtel-de-ville, la table ſur laquelle il poſa ſon épée en entrant ; & on s'y reſſouvient des paroles qu'il adreſſa aux citoyens, qui s'y raſſemblèrent. „ Ce „ n'eſt point du ſang des habitans que cette épée „ eſt teinte, mais de celui des Moſcovites, que „ j'ai répandu pour ſauver vos vies.

Si le Czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il aſpirait à plus qu'à détruire des villes. Il en fondait une alors peu loin de Narva même, au milieu de ſes nouvelles conquêtes. C'était la ville de Péterſbourg, dont il fit depuis ſa réſidence, & le centre de ſon Commerce. Elle eſt ſituée entre la Finlande & l'Ingrie, dans une Iſle marécageuſe,

au-

autour de laquelle la Neva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le Golfe de Finlande ; lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette Isle inculte & déserte, qui n'était qu'un amas de bouë pendant le court Eté de ces climats, & dans l'hyver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts sans route & des marais profonds, & qui n'avait été jusqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703. de plus de trois-cent-mille hommes que le Czar avait rassemblés de ses Etats. Les paysans du Royaume d'Astracan, & ceux qui habitent les frontiéres de la Chine, furent transportés à Petersbourg. Il falut percer des forêts, faire des chemins, secher des marais, élever des digues, avant de jetter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par-tout. Le Czar s'obstina à peupler un pays, qui semblait n'être pas destiné pour des hommes ; ni les inondations qui ruinèrent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux-cent-mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de résolution. La ville fut fondée parmi les obstacles que la nature, le génie des peuples, & une guerre malheureuse, y aportaient. Petersbourg était déja une ville en 1705. & son port était rempli de vaisseaux. L'Empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant

des maiſons aux autres, & encourageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat ſauvage. Surtout il avait rendu Petersbourg inacceſſible aux efforts des ennemis: les Généraux Suédois, qui battaient ſouvent ſes troupes partout ailleurs, n'avaient pu endommager cette Colonie naiſſante. Elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le Czar en ſe créant ainſi de nouveaux Etats, tendait toujours la main au Roi *Auguſte* qui perdait les ſiens; il lui perſuada, par le Général *Patkul*, paſſé depuis peu au ſervice de Moſcovie, & alors Ambaſſadeur du Czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encor une fois avec lui ſur l'état malheureux de ſes affaires. Le Roi *Auguſte* y vint avec quelques troupes, accompagné du Général *Schulembourg*, que ſon paſſage de l'Oder avait rendu illuſtre dans le Nord, & en qui il mettait ſa derniére eſpérance. Le Czar y arriva, faiſant marcher après lui une armée de ſoixante & dix mille hommes. Les deux Monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le Roi *Auguſte* détrôné ne craignait plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes Moſcovites. Il fut réſolu que l'armée du Czar ſe diviſerait en pluſieurs corps pour arrêter le Roi de Suéde à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevûe que le Roi *Auguſte* renouvella l'Ordre de l'Aigle Blanc, faible reſſource alors pour lui attacher quelques Seigneurs Polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un Prince qui n'eſt Roi

que

que de nom. La conférence des deux Rois finit d'une manière extraordinaire. Le Czar partit soudainement, & laissa ses troupes à son Allié, pour courir éteindre lui-même une rebellion dont il était menacé à Astracan. A peine était-il parti que le Roi *Auguste* ordonna que *Patkul* fût arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osat, contre le droit des gens & en aparence contre ses intérêts, mettre en prison l'Ambassadeur du seul Prince qui le protégeait.

Voici le nœud secret de cet événement, selon ce que le Maréchal de Saxe fils du Roi *Auguste* m'a fait l'honneur de me dire. *Patkul* proscrit en Suéde pour avoir soutenu les privilèges de la Livonie sa patrie, avait été Général du Roi *Auguste*; mais son esprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du Général *Flemming*, favori du Roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avait passé au service du Czar, dont il était alors Général & Ambassadeur auprès d'*Auguste*. C'était un esprit pénétrant; il avait démêlé que les vûes de *Flemming* & du Chancelier de Saxe étaient de proposer la paix au Roi de Suéde à quelque prix que ce fût. Il forma aussi-tôt le dessein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le Czar & la Suéde. Le Chancelier éventa son projet, & obtint qu'on se saisit de sa personne. Le Roi *Auguste* dit au Czar que *Patkul* était un perfide qui les trahissait tous deux. Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau Maître; mais un service rendu mal-à-propos est souvent puni comme une trahison.

Ce-

Cependant d'un côté les soixante-mille Russes, divisés en plusieurs petits corps, brûlaient & ravageaient les terres des partisans de *Stanislas*: de l'autre *Schulembourg* s'avançait avec ses nouvelles troupes. La fortune des Suédois dissipa ces deux armées en moins de deux mois. *Charles XII.* & *Stanislas* attaquèrent les corps séparés des Moscovites, l'un après l'autre; mais si vivement, qu'un Général Moscovite était battu avant qu'il sût la défaite de son compagnon. Nul obstacle n'arrêtait le vainqueur: s'il se trouvait une riviére entre les ennemis & lui, *Charles XII.* & ses Suédois la passaient à la nage. Un parti Suédois prit le bagage d'*Auguste*, où il y avait deux-cent-mille écus d'argent monnoyé. *Stanislas* saisit huit-cent-mille ducats apartenants au Prince *Menzikoff* Général Moscovite. *Charles* à la tête de sa Cavalerie fit trente lieues en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le sien serait rendu. Les Moscovites épouvantés & réduits à un petit nombre, fuyaient en désordre au-delà du Boristhène.

Les Saxons sont encor défaits.

Tandis que *Charles* chassait devant lui les Moscovites jusqu'au fond de la Lithuanie, *Schulembourg* repassa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt-mille hommes présenter la bataille au grand Maréchal *Renschild*, qui passait pour le meilleur Général de *Charles XII.* & que l'on apellait le *Parménion de l'Alexandre du Nord.* Ces deux Illustres Généraux, qui semblaient participer à la destinée de leurs Maîtres, se rencontrèrent assez près de Punits, dans un lieu

nommé Frawenſtad, territoire déja fatal aux troupes d'*Auguſte*. *Renſchild* n'avait que treize bataillons & vingt-deux eſcadrons, qui faiſaient en tout près de dix-mille hommes. *Schulembourg* en avait une fois autant. Il eſt à remarquer qu'il y avait dans ſon armée un corps de ſix à ſept-mille Moſcovites, que l'on avait longtems diſciplinés, & ſur leſquels on comptait comme ſur des ſoldats aguerris. Cette bataille de Frawenſtad ſe donna le 12. Février 1706; mais ce même Général *Schulembourg*, qui avec quatre-mille hommes avait en quelque façon troublé la fortune du Roi de Suéde, ſuccomba ſous celle du Général *Renſchild*. Le combat ne dura pas un quart d'heure; les Saxons ne réſiſtèrent pas un moment; les Moſcovites jettèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois: l'épouvante fut ſi ſubite, & le déſordre ſi grand, que les vainqueurs trouvèrent ſur le champ de bataille ſept mille fuſils tout chargés qu'on avait jettés à terre ſans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complette & plus honteuſe; & cependant jamais Général n'avait fait une ſi belle diſpoſition que *Schulembourg*, de l'aveu de tous les Officiers Saxons & Suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine eſt peu maîtreſſe des événemens.

Parmi les priſonniers il ſe trouva un régiment entier de Français: ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuſe bataille de Hochſtet ſi funeſte à la grandeur de *Louis XIV*. Ils avaient paſſé depuis au ſervice du Roi *Auguſte*, qui en avait fait un

régiment de dragons, & en avait donné le commandement à un Français de la Maison de *Joyeuse*. Le Colonel fut tué à la premiére, ou plûtôt à la seule charge des Suédois ; le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces Français demandèrent à servir *Charles XII.* & ils furent reçus à son service par une destinée singuliére, qui les réservait à changer encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandèrent la vie à genoux ; mais on les massacra inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, & pour se débarrasser de ces prisonniers dont on n'eût sû que faire.

Auguste se vit alors sans ressources : il ne lui restait plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régimens Moscovites, deux de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la Couronne, par lesquelles même il craignait d'être livré au vainqueur ; mais son malheur fut au comble, quand il sut que *Charles XII.* était enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

Charles entre dans l'Empire.

Il avait traversé la Silésie sans daigner seulement en faire avertir la Cour de Vienne. L'Allemagne était consternée ; la Diéte de Ratisbonne, qui représente l'Empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solemnelles, déclara le Roi de Suéde ennemi de l'Empire, s'il passait au-delà de l'Oder avec son armée ; cela même le détermina à venir plus tôt en Allemagne.

A son aproche les villages furent déserts,

les habitans fuyaient de tous côtés. *Charles* en usa alors comme à Coppenhague : il fit afficher par-tout, qu'il n'était venu que pour donner la paix ; que tous ceux qui reviendraient chez eux & qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, seraient traités comme ses propres sujets, & les autres poursuivis sans quartier. Cette déclaration d'un Prince, qu'on savait n'avoir jamais manqué à sa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choisit son camp à Altranstad, près de la campagne de Lutsen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de *Gustave-Adolphe*. Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : „ J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui, DIEU „ m'accordera peut-être un jour une mort aussi „ glorieuse.

Il est le maître en Saxe.

De ce camp il ordonna aux Etats de Saxe de s'assembler, & de lui envoyer sans délai les régistres des finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en son pouvoir, & qu'il fut informé au juste de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à six-cent-vingt-cinq-mille risdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque soldat Suédois, deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de biére, & quatre sols par jour, avec du fourage pour la Cavalerie. Les contributions ainsi réglées, le Roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des insultes de ses soldats : il ordonna dans toutes les villes où il mit garnison, que chaque hôte chez qui les soldats loge-

logeraient, donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le ſoldat n'aurait point ſa paye. De plus, des Inſpecteurs allaient tous les quinze jours de maiſon en maiſon, s'informer ſi les Suédois n'avaient point commis de dégât. Ils avaient ſoin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On ſait ſous quelle diſcipline ſévère vivaient les troupes de *Charles XII.* qu'elles ne pillaient pas les villes priſes d'aſſaut, avant d'en avoir reçu la permiſſion; qu'elles allaient même au pillage avec ordre, & le quittaient au premier ſignal. Les Suédois ſe vantent encor aujourdhui de la diſcipline qu'ils obſervèrent en Saxe; & cependant les Saxons ſe plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent; contradictions qui ſeraient impoſſibles à concilier, ſi l'on ne ſavait combien les hommes voyent différemment les mêmes objets. Il était bien difficile que les vainqueurs n'abuſaſſent quelquefois de leurs droits, & que les vaincus ne priſſent les plus légéres léſions pour des brigandages barbares. Un jour le Roi ſe promenant à cheval près de Leipſic, un payſan Saxon vint ſe jetter à ſes pieds, pour lui demander juſtice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était deſtiné pour le diner de ſa famille. Le Roi fit venir le ſoldat. Eſt-il vrai, dit-il d'un viſage ſévère, que vous avez volé cet homme? *Sire*, dit le ſoldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que Votre Majeſté en a fait à ſon Maître; vous lui avez ôté un Royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon.* Le Roi donna dix ducats de ſa main au payſan,

& pardonna au ſoldat en faveur de la hardieſſe du bon mot : en lui diſant : *Souvien-toi, mon ami, que ſi j'ai ôté un Royaume au Roi* Auguſte, *je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande Foire de Leipſick ſe tint comme à l'ordinaire : Les marchands y vinrent avec une ſûreté entiére : on ne vit pas un ſoldat Suédois dans la Foire ; on eût dit que l'armée du Roi de Suéde n'était en Saxe que pour veiller à la conſervation du pays. Il commandait dans tout l'Electorat avec un pouvoir auſſi abſolu & une tranquillité auſſi profonde que dans Stockholm.

Le Roi *Auguſte* errant dans la Pologne, privé à la fois de ſon Royaume & de ſon Electorat, écrivit enfin une lettre de ſa main à *Charles XII.* pour lui demander la paix. Il chargea en ſecret le Baron d'*Imhof* d'aller porter la lettre, conjointement avec Monſieur *Fingſten* Référendaire du Conſeil privé ; il leur donna à tous deux ſes pleins-pouvoirs & ſon blanc-ſigné. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raiſonnables & chrêtiennes.* Il était réduit à la néceſſité de cacher ſes démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun Prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moſcovites, il craignait avec raiſon que le dangereux Allié qu'il abandonnait, ne ſe vengeât ſur lui de ſa ſoumiſſion au vainqueur. Ses deux Plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de *Charles XII.* ; ils eurent une audience ſecrette. Le Roi lut la lettre. „ Meſſieurs, dit-il aux Plénipotentiaires, vous

„ au-

„ aurez dans un moment ma réponse. „ Il se retira aussi-tôt dans son cabinet, & fit écrire ce qui suit;

JE consens de donner la paix aux conditions suivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le Roi* Auguste *renonce pour jamais à la Couronne de Pologne, qu'il reconnaisse* Stanislas *pour légitime Roi, & qu'il promette de ne jamais songer à remonter sur le Trône, même après la mort de* Stanislas.

2. *Qu'il renonce à tous autres Traités, & particuliérement à ceux qu'il a faits avec la Moscovie.*

3. *Qu'il renvoye avec honneur en mon camp les Princes* Sobiesky, *& tous les prisonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les déserteurs qui ont passé à son service, & nommément* Jean Patkul, *& qu'il cesse toute procédure contre ceux qui de son service ont passé dans le mien.*

Il donna ce papier au Comte *Piper*, le chargeant de négocier le reste avec les Plénipotentiaires du Roi *Auguste*. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propositions. Ils mirent en usage le peu d'art qu'on peut employer quand on est sans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du Roi de Suéde. Ils eurent plusieurs conférences avec le Comte *Piper*. Ce Ministre ne répondit autre chose à toutes leurs insinuations, sinon: „Telle est la volonté du Roi mon

„Maître; il ne change jamais ses résolutions.

Tandis que cette paix se négociait sourdement en Saxe, la fortune sembla mettre le Roi *Auguste* en état d'en obtenir une plus honorable, & de traiter avec son vainqueur sur un pied plus égal.

Le Prince *Menzikoff*, Généralissime des armées Moscovites, vint avec trente-mille hommes le trouver en Pologne, dans le tems que non seulement il ne souhaitait plus ses secours, mais que même il les craignait; il avait avec lui quelques troupes Polonaises & Saxonnes, qui faisaient en tout six-mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du Prince *Menzikoff*, il avait tout à redouter en cas qu'on découvrit sa négociation. Il se voyait en même tems détrôné par son ennemi, & en danger d'être arrêté prisonnier par son Allié. Dans cette circonstance délicate, l'armée se trouva en présence d'un des Généraux Suédois nommé *Meyerfeld*, qui était à la tête de dix-mille hommes à Calish, près du Palatinat de Posnanie. Le Prince *Menzikoff* pressa le Roi *Auguste* de donner bataille. Le Roi très-embarrassé différa sous divers prétextes; car quoique les ennemis fussent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre-mille Suédois dans l'armée de *Meyerfeld*; & c'en était assez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations, & la perdre, c'était creuser l'abîme où il était; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au Général ennemi, pour lui donner part du secret de la paix, & l'avertir

tir de se retirer ; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le Général *Meyerfeld* crut qu'on lui tendait un piége pour l'intimider ; & sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Russes vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la premiére fois. Cette victoire, que le Roi *Auguste* remporta presque malgré lui, fut complette : il entra triomphant, au milieu de sa mauvaise fortune, dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée & ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fût, & à reconnaître le plus fort pour son Roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, & d'aller attaquer en Saxe le Roi de Suéde avec l'armée Moscovite. Mais ayant réfléchi que *Charles XII.* était à la tête d'une armée Suédoise, jusqu'alors invincible ; que les Russes l'abandonneraient au premier bruit de son Traité commencé ; que la Saxe, son pays héréditaire, déja épuisée d'argent & d'hommes, serait ravagée également par les Suédois & par les Moscovites ; que l'Empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le secourir ; qu'il demeurerait sans Etats, sans argent, sans amis ; il conçut qu'il falait fléchir sous la loi qu'imposait le Roi de Suéde. Cette loi ne devint que plus dure, quand *Charles* eut apris que le Roi *Auguste* avait attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère & le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus infléxible sur tous les articles du Traité. Ainsi la victoire du Roi

Auguste ne servit qu'à rendre sa situation plus malheureuse ; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varsovie, lorsque *Fingsten*, l'un de ses Plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce Traité de paix qui lui ôtait la Couronne. *Auguste* hésita, mais il signa, & partit pour la Saxe, dans la vaine espérance que sa présence pourrait fléchir le Roi de Suéde, & que son ennemi se souviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs Maisons, & du sang qui les unissait.

Il force le Roi Auguste de signer son abdication.

Ces deux Princes se virent pour la premiére fois dans un lieu nommé *Gutersdorf*, au quartier du Comte *Piper*, sans aucune cérémonie. *Charles XII.* était en grosses bottes, ayant pour cravatte un tafetas noir qui lui serrait le col : son habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait servi à la bataille de Narva, & sur le pommeau de laquelle il s'appuyait souvent. La conversation ne roula que sur ces grosses bottes. *Charles XII.* dit au Roi *Auguste*, qu'il ne les avait quittées depuis six ans, que pour se coucher. Ces bagatelles furent le seul entretien de deux Rois, dont l'un ôtait une Couronne à l'autre. *Auguste* surtout parlait avec un air de complaisance, & de satisfaction, que les Princes & les hommes accoutumés aux grandes affaires, savent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux Rois dinèrent deux fois ensemble. *Charles XII.* affecta toujours de donner

la

la droite au Roi *Auguste*; mais loin de rien relâcher de ses demandes, il en fit encor de plus dures. C'était déja beaucoup qu'un Souverain fût forcé à livrer un Général d'armée, un Ministre public: c'était un grand abaissement d'être obligé d'envoyer à son successeur *Stanislas* les pierreries & les archives de la Couronne; mais ce fut le comble à cet abaissement, d'être réduit enfin à féliciter de son avénement au Trône celui qui allait s'y asseoir à sa place. *Charles* exigea une lettre d'*Auguste* à *Stanislas*: le Roi détroné se le fit dire plus d'une fois; mais *Charles* voulait cette lettre, & il falait l'écrire. La voici telle que je l'ai vûe depuis peu copiée fidélement sur l'original que le Roi *Stanislas* garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

Nous avions jugé qu'il n'était pas nécessaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec Votre Majesté; cependant pour faire plaisir à Sa Majesté Suédoise, *& afin qu'on ne nous impute pas que nous faisons difficulté de satisfaire à son desir, Nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la Couronne, & vous souhaitons que vous trouviez dans votre Patrie des sujets plus fidèles, que ceux que nous y avons laissés. Tout le monde Nous fera la justice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, & que la plûpart de nos sujets ne se sont apliqués qu'à avancer notre ruine. Nous souhaitons que vous ne soyez pas exposé à de pa-*

pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.

A Dresde le 8. Avril 1707.

Votre Frére & Voisin, AUGUSTE, *Roi.*

Il falut qu'*Auguste* ordonnât lui-même à tous ses Officiers de Magistrature de ne plus le qualifier de Roi de Pologne, & qu'il fit effacer des priéres publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les *Sobiesky*: ces Princes au sortir de leur prison refusèrent de le voir; mais le sacrifice de *Patkul* fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandait hautement comme son Ambassadeur; de l'autre le Roi de Suéde exigeait en menaçant qu'on le lui livrât. *Patkul* était alors enfermé dans le château de Kœnigstein en Saxe. Le Roi *Auguste* crut pouvoir satisfaire *Charles XII.* & son honneur en même tems. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suédoises; mais auparavant il envoya au Gouverneur de Kœnigstein un ordre secret de laisser échaper son prisonnier. La mauvaise fortune de *Patkul* l'emporta sur le soin qu'on prenait de le sauver. Le Gouverneur sachant que *Patkul* était très-riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier comptant encor sur le Droit des Gens. & informé des intentions du Roi *Auguste*, refusa de payer ce qu'il pensait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour saisir le prisonnier arrivèrent, & le livrèrent immédiatement à quatre

Capi-

Capitaines Suédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier général d'Altranſtad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une groſſe chaîne de fer. De-là il fut conduit à Caſimir.

Il a la cruauté de faire rouer Patkul.

Charles XII. oubliant que *Patkul* était Ambaſſadeur du Czar, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il était né ſon ſujet, ordonna au Conſeil de guerre de le juger avec la derniére rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un Chapelain vint lui annoncer qu'il falait mourir, ſans lui aprendre le genre du ſuplice. Alors cet homme, qui avait bravé la mort dans tant de batailles, ſe trouvant ſeul avec un Prêtre, & ſon courage n'étant plus ſoutenu par la gloire, ni par la colère, ſources de l'intrépidité des hommes, répandit amérement des larmes dans le ſein du Chapelain. Il était fiancé avec une Dame Saxonne nommée Madame d'*Einſiedel*, qui avait de la naiſſance, du mérite & de la beauté, & qu'il avait compté d'épouſer à peu près dans le tems même qu'on le livra au ſuplice. Il recommanda au Chapelain d'aller la trouver pour la conſoler, & de l'aſſûrer qu'il mourait plein de tendreſſe pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du ſuplice, & qu'il vit les roues & les pieux dreſſés, il tomba dans des convulſions de frayeur, & ſe rejetta dans les bras du Miniſtre, qui l'embraſſa en le couvrant de ſon manteau & en pleurant. Alors un Officier Suédois lut à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles :

„ On fait ſavoir que l'ordre très-exprès de Sa „ Majeſté, notre Seigneur très-clément, eſt

„ que

„ que cet homme, qui eſt traître à la patrie, „ ſoit roué & écartelé, pour réparation de ſes cri- „ mes, & pour l'exemple des autres. Que cha- „ cun ſe donne de garde de la trahiſon, & ſer- „ ve ſon Roi fidélement. " A ces mots de *Prince très-clément*: Quelle clémence! dit *Patkul*; & à ceux de *traître à la patrie*: Hélas! dit-il, je l'ai trop bien ſervie. Il reçut ſeize coups, & ſouf- frit le ſuplice le plus long & le plus affreux qu'on puiſſe imaginer. Ainſi périt l'infortuné *Jean Reinold Patkul*, Ambaſſadeur & Général de l'Empereur de Ruſſie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un ſujet révolté contre ſon Roi, diſaient qu'il avait mé- rité la mort; ceux qui le regardaient comme un Livonien, né dans une province, laquelle avait des privilèges à défendre, & qui ſe ſou- venaient qu'il n'était ſorti de la Livonie, que pour en avoir ſoutenu les droits, l'apellaient le martyr de la liberté de ſon pays. Tous con- venaient d'ailleurs que le titre d'Ambaſſadeur du Czar devait rendre ſa perſonne ſacrée. Le ſeul Roi de Suéde, élevé dans les principes du deſpotiſme, crut n'avoir fait qu'un acte de juſ- tice, tandis que toute l'Europe condamnait ſa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers reſtèrent expoſés ſur des poteaux juſques en 1713. qu'*Au- guſte* étant remonté ſur ſon Trône, fit raſſem- bler ces témoignages de la néceſſité où il avait été réduit à Altranſtad: on les lui aporta à Varſovie dans une caſſette, en préſence de *Buzeval* Envoyé de France. Le Roi de Pologne mon-

montrant la caſſette à ce Miniſtre : Voilà, lui dit-il ſimplement, les membres de *Patkul*, ſans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre ſa mémoire, & ſans que perſonne de ceux qui étaient préſens, oſât parler ſur un ſujet ſi délicat & ſi triſte.

Environ ce tems-là un Livonien nommé *Paikel*, Officier dans les troupes Saxonnes, fait priſonnier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockholm par arrêt du Sénat : mais il n'avait été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de ſuplices dans le même cas, faiſait trop voir que *Charles*, en faiſant périr *Patkul* d'une mort ſi cruelle, avait plus ſongé à ſe venger qu'à punir. Quoi qu'il en ſoit, *Paikel*, après ſa condamnation, fit propoſer au Sénat de donner au Roi le ſecret de faire de l'or, ſi on voulait lui pardonner : il fit faire l'expérience de ſon ſecret dans la priſon, en préſence du Colonel *Hamilton* & des Magiſtrats de la ville ; & ſoit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, ſoit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui eſt beaucoup plus vraiſemblable ; on porta à la monnoye de Stockholm l'or qui ſe trouva dans le creuſet à la fin de l'expérience, & on en fit au Sénat un raport ſi juridique, & qui parut ſi important, que la Reine ayeule de *Charles* ordonna de ſuſpendre l'exécution juſqu'à ce que le Roi informé de cette ſingularité, envoyât ſes ordres à Stockholm.

Le Roi répondit qu'il avait refuſé à ſes amis la grace du criminel, & qu'il n'accorderait jamais

mais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette infléxibilité eut quelque chose d'héroïque dans un Prince, qui d'ailleurs croyait le secret possible. Le Roi *Auguste* qui en fut informé dit ; *Je ne m'étonne pas que le Roi de Suéde ait tant d'indifférence pour la pierre philosophale ; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le Czar eut apris l'étrange paix que le Roi *Auguste*, malgré leurs Traités, avait conclue à Altranstad ; & que *Patkul*, son Ambassadeur Plénipotentiaire, avait été livré au Roi de Suéde au mépris des Loix des Nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les Cours de l'Europe : il écrivit à l'Empereur d'Allemagne, à la Reine d'Angleterre, aux Etats-Généraux des Provinces-Unies : il appellait lâcheté & perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle *Auguste* avait succombé : il conjura toutes ces Puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son Ambassadeur, & pour prévenir l'affront qu'on allait faire en sa personne à toutes les Têtes couronnées ; il les pressa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Altranstad une garantie que *Charles XII.* leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du Roi de Suéde. L'Empereur, l'Angleterre, & la Hollande avaient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse : ils ne jugérent pas à propos d'irriter *Charles XII.* par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un Traité. A l'égard du malheureux *Patkul*, il n'y eut pas une Puissance qui interposât ses bons

bons offices en ſa faveur, & qui ne fît voir combien peu un ſujet doit compter ſur des Rois, & combien tous les Rois alors craignaient celui de Suéde.

On propoſa dans le Conſeil du Czar d'uſer de repréſailles envers les Officiers Suédois, priſonniers à Moſcow. Le Czar ne voulut point conſentir à une barbarie qui eût eu des ſuites ſi funeſtes : il y avait plus de Moſcovites priſonniers en Suéde, que de Suédois en Moſcovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de ſon ennemi était en Saxe ſans agir. *Levenhaupt*, Général du Roi de Suéde, qui était reſté en Pologne à la tête d'environ vingt-mille hommes, ne pouvait garder les paſſages dans un pays ſans forteresses & plein de factions. *Stanislas* était au camp de *Charles XII.* L'Empereur Moſcovite ſaiſit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de ſoixante-mille hommes : il les ſépare en pluſieurs corps, & marche avec un camp volant juſqu'à Leopold, où il n'y avait point de garniſon Suédoiſe. Toutes les villes de Pologne ſont à celui qui ſe préſente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une aſſemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avait détrôné *Auguſte* à Varſovie.

La Pologne avait alors deux Primats auſſi bien que deux Rois, l'un de la nomination d'*Auguſte*, l'autre de celle de *Stanislas*. Le Primat nommé par *Auguſte* convoqua l'aſſemblée de Léopold, où ſe rendirent tous ceux que ce Prince avait abandonnés par la paix d'Altranſtad, & ceux que l'argent du Czar avait gagnés. On y *Deſolation de la Pologne.*

propofa d'élire un nouveau Souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois Rois, fans qu'on eût pu dire quel eût été le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le Czar, lié d'intérêt avec l'Empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du Roi de Suéde, obtint fecrétement qu'on lui envoyât beaucoup d'Officiers Allemans. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter confidérablement fes forces, en aportant avec eux la difcipline & l'expérience. Il les engagèait à fon fervice par des libéralités; & pour mieux encourager fes propres troupes, il donna fon portrait enrichi de diamans aux Officiers Généraux & aux Colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish : les Officiers fubalternes eurent des médailles d'or ; les fimples foldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frapés dans fa nouvelle ville de Petersbourg, où les Arts fleuriffaient à mefure qu'il aprenait à fes troupes à connaître l'émulation & la gloire.

La confufion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empèchèrent la Diéte de Léopold de prendre aucune réfolution. Le Czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde était : l'affemblée fe contenta de ne reconnaître, ni *Augufte* qui avait abdiqué, ni *Stanislas* élu malgré eux ; mais ils ne furent ni affez unis, ni affez hardis pour nommer un Roi. Pendant ces délibérations inu-

inutiles le parti des Princes *Sapieha*, celui d'*Oginsky*, ceux qui tenaient en secret pour le Roi *Auguste*, les nouveaux sujets de *Stanislas*, se faisaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, & achevaient la ruine de leur pays. Les troupes Suédoises, commandées par *Levenhaupt*, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes Moscovites. Elles brulaient tout ce qui était ennemi de *Stanislas.* Les Russes ruinaient également amis & ennemis; on ne voyait que des villes en cendres, & des troupes errantes de Polonais dépouillés de tout, qui détestaient également, & leurs deux Rois, & *Charles XII.* & le Czar.

Le Roi *Stanislas* partit d'Altranstad le 15. Juillet de l'année 1707. avec le Général *Rinchild*, seize Régimens Suédois, & beaucoup d'argent, pour apaiser tous ces troubles en Pologne, & se faire reconnaître paisiblement. Il fut reconnu par-tout où il passa: la discipline de ses troupes, qui faisait mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits: son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue; son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la Couronne. Le Czar craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avaient désolé, se retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ses corps d'armée, & où il devait établir des magazins. Cette retraite laissa le Roi *Stanislas* paisible Souverain de presque toute la Pologne.

Le ſeul qui le troublât alors dans ſes Etats, était le Comte *Siniawsky*, Grand Général de la Couronne, de la nomination du Roi *Auguſte*. Cet homme qui avait d'aſſez grands talens & beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti : il ne reconnaiſſait ni *Auguſte*, ni *Stanislas*; & après avoir tout tenté pour ſe faire élire lui-même, il ſe contentait d'être Chef de parti, ne pouvant pas être Roi. Les troupes de la Couronne qui étaient demeurées ſous ſes ordres, n'avaient guère d'autre ſolde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en ſouffraient, ſe donnèrent bientôt à *Stanislas*, dont la puiſſance s'affermiſſait de jour en jour.

Le Roi de Suéde recevait alors dans ſon camp d'Altranſtad, les Ambaſſadeurs de preſque tous les Princes de la Chrêtienté. Les uns venaient le ſuplier de quitter les terres de l'Empire, les autres euſſent bien voulu qu'il eût tourné ſes armes contre l'Empereur; le bruit même s'était répandu par-tout, qu'il devait ſe joindre à la France pour accabler la Maiſon d'Autriche. Parmi tous ces Ambaſſadeurs, vint le fameux *Jean* Duc de *Marlborough*, de la part d'*Anne*, Reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais aſſiégé de ville qu'il n'ait priſe, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à *Saint-James* un adroit Courtiſan, dans le Parlement un Chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile négociateur de ſon ſiécle. Il avait fait autant de mal à la France par ſon eſprit que par ſes armes. On a entendu dire au Secrétaire des

Le Duc de Marlborough va voir Charles XII.

Etats-

Etats-Généraux , Mr. *Fagel*, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les Etats Généraux ayant résolu de s'oposer à ce que le Duc de *Marlborough* devait leur proposer, le Duc arrivait, leur parlait en Français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, & les persuadait tous. C'est ce que le Lord *Bolingbroke* m'a confirmé.

Il soutenait, avec le Prince *Eugène*, compagnon de ses victoires, & avec *Heinsius*, grand Pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des Alliés contre la France. Il savait que *Charles* était aigri contre l'Empire & contre l'Empereur; qu'il était sollicité secrétement par les Français; & que si ce Conquérant embrassait le parti de *Louis XIV*. les Alliés seraient oprimés.

Il est vrai, que *Charles* avait donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de *Louis XIV*. contre ses Alliés; mais le Duc de *Marlborough* ne croyait pas qu'il y eût un Prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du Roi de Suéde. Mr. *Fabrice*, qui était alors auprès de *Charles XII*. m'a assûré que le Duc de *Marlborough* en arrivant s'adressa secrétement, non pas au Comte *Piper* premier Ministre, mais au Baron de *Görtz*, qui commençait à partager avec *Piper* la confiance du Roi. Il arriva même dans le carosse de ce Baron au quartier de *Charles XII*. & il y eut des froideurs marquées entre lui & le Chancelier *Piper*. Présenté ensuite par *Piper*, avec

Robinſon, Miniſtre d'Angleterre, il parla au Roi en Français; il lui dit, qu'il s'eſtimerait heureux de pouvoir aprendre ſous ſes ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le Roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, & parut oublier que c'était *Marlborough* qui lui parlait. Je ſai même qu'il trouva que ce grand homme était vétu d'une manière trop recherchée, & avait l'air trop peu guerrier. La converſation fut fatigante & générale, *Charles XII.* s'exprimant en Suédois, & *Robinſon* ſervant d'interprète. *Marlborough*, qui ne ſe hâtait jamais de faire ſes propoſitions, & qui avait par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les raports qui ſont entre leurs plus ſecrétes penſées & leurs actions, leurs geſtes, leurs diſcours, étudia attentivement le Roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans *Charles XII.* une averſion naturelle pour la France; il remarqua qu'il ſe plaiſait à parler des conquêtes des Alliés. Il lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du Roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus ſur une table une carte de Moſcovie. Il ne lui en fallut pas davantage pour juger que le véritable deſſein du Roi de Suéde, & ſa ſeule ambition, étaient de détrôner le Czar après le Roi de Pologne. Il comprit que ſi ce Prince reſtait en Saxe, c'était pour impoſer quelques conditions un peu dures à l'Empereur d'Allemagne. Il ſavait bien que l'Empereur ne réſiſterait pas, & qu'ainſi les affaires ſe termineraient

raient aisément. Il laissa *Charles XII.* à son panchant naturel; & satisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune proposition. Ces particularités m'ont été confirmées par Madame la Duchesse de *Marlborough*, sa veuve encore vivante (*).

Comme peu de négociations s'achévent sans argent, & qu'on voit quelquefois des Ministres qui vendent la haine ou la faveur de leur Maître, on crut dans toute l'Europe que le Duc de *Marlborough* n'avait réussi auprès du Roi de Suéde qu'en donnant à propos une grosse somme au Comte *Piper*; & la mémoire de ce Suédois en est restée flétrie jusqu'aujourdhui. Pour moi, qui ai remonté autant qu'il m'a été possible à la source de ce bruit, j'ai su que *Piper* avait reçu un présent médiocre de l'Empereur, par les mains du Comte de *Wratislau*, avec le consentement du Roi son Maître, & rien du Duc de *Marlborough*. Il est certain, que *Charles* était infléxible dans le dessein d'aller détrôner l'Empereur des Russes, qu'il ne recevait alors conseil de personne, & qu'il n'avait pas besoin des avis du Comte *Piper* pour prendre de *Pierre Alexiowitz* une vengeance qu'il cherchait depuis si longtems.

Le Comte Piper justifié.

Enfin ce qui achéve de justifier ce Ministre, c'est l'honneur rendu longtems après à sa mémoire par *Charles XII.* qui ayant apris que *Piper* était mort en Russie, fit transporter son corps

(*) L'Auteur écrivait en 1727. On voit par d'autres dattes que l'ouvrage a été retouché depuis à plusieurs reprises.

corps à Stockholm, & lui ordonna à ses dépens des obséques magnifiques.

Le Roi, qui n'avait point encor éprouvé de revers ni même de retardement dans ses succès, croyait qu'une année lui suffirait pour détrôner le Czar, & qu'il pourrait ensuite revenir sur ses pas s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il voulait auparavant humilier l'Empereur d'Allemagne.

Le Baron de *Stralheim*, Envoyé de Suéde à Vienne, avait eu dans un repas une querélle avec le Comte de *Zobor*, Chambellan de l'Empereur; celui-ci ayant refusé de boire à la santé de *Charles XII*, & ayant dit durement que ce Prince en usait trop mal avec son Maître, *Stralheim* lui avait donné un démenti & un soufflet, & avait osé après cette insulte demander réparation à la Cour Impériale. La crainte de déplaire au Roi de Suéde avait forcé l'Empereur à bannir son sujet qu'il devait venger. *Charles XII.* ne fut pas satisfait, il voulut qu'on lui livrât le Comte *Zobor*. La fierté de la Cour de Vienne fut obligée de fléchir; on mit le Comte entre les mains du Roi, qui le renvoya après l'avoir gardé quelque tems prisonnier à Stettin.

Il demanda de plus, contre toutes les Loix des Nations, qu'on lui livrât quinze-cent malheureux Moscovites, qui ayant échapé à ses armes, avaient fui jusques sur les terres de l'Empire. Il fallut encor que la Cour de Vienne consentit à cette étrange demande; & si l'Envoyé Moscovite à Vienne n'avait adroitement fait éva-

évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisiéme & la derniére de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le Protecteur des sujets Protestans de l'Empereur en Silésie, province apartenante à la Maison d'Autriche, non à l'Empire. Il voulut que l'Empereur leur accordât des libertés & des privilèges, établis à la vérité par les Traités de Westphalie, mais éteints, ou du moins éludés, par ceux de Ryswick. L'Empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encor, & accorda tout ce qu'on voulut. Les Luthériens de Silésie eurent plus de cent Eglises, que les Catholiques furent obligés de leur céder par ce Traité; mais beaucoup de ces concessions, que leur assûrait la fortune du Roi de Suéde, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des loix.

L'Empereur qui fit ces concessions forcées, & qui plia en tout sous la volonté de *Charles XII.* s'appellait *Joseph:* il était fils aîné de *Léopold*, & frére de *Charles VI.* qui lui succéda depuis. L'Internonce du Pape, qui résidait alors auprès de *Joseph*, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un Empereur Catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de sa propre Religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bien heureux*, lui répondit l'Empereur en riant, *que le Roi de Suéde ne m'ait pas proposé de me faire Luthérien; car s'il l'avait voulu, je ne sai pas ce que j'aurais fait.*

Le

Le Comte de *Wratislau*, son Ambassadeur auprès de *Charles XII.* aporta à Leipsick le Traité en faveur des Siléfiens, signé de la main de son Maître. Alors *Charles* dit qu'il était le meilleur ami de l'Empereur; cependant il ne fut pas sans dépit que Rome l'eût traversé autant qu'elle l'avait pu. Il regardait avec mépris la faiblesse de cette Cour, qui ayant aujourdhui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, est toujours en défiance de l'autre, & ne soutient son crédit que par l'habilité des négociations; cependant il songeait à se venger d'elle. Il dit au Comte de *Wratislau*, que les Suédois avaient autrefois subjugué Rome, & qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le Pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la Reine *Christine* avait laissés à Rome. On ne sait jusqu'où ce jeune Conquérant eût porté ses ressentimens & ses armes, si la fortune eût secondé ses desseins. Rien ne lui paraissait alors impossible: il avait même envoyé secrétement plusieurs Officiers en Asie, & jusques dans l'Egypte, pour lever le plan des villes, & l'informer des forces de ces Etats. Il est certain, que si quelqu'un eût pu renverser l'Empire des Persans & des Turcs, & passer ensuite en Italie, c'était *Charles XII.* Il était aussi jeune qu'*Aléxandre*, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste, & plus tempérant; & les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens: mais de pareils projets, qui sont traités de divins quand ils réussissent,

ſiſſent, ne ſont regardés que comme des chimères quand on eſt malheureux.

Enfin toutes les difficultés étant aplanies, toutes ſes volontés exécutées, après avoir humilié l'Empereur, donné la loi dans l'Empire, avoir protégé ſa Religion Luthérienne au milieu des Catholiques, détrôné un Roi, couronné un autre, ſe voyant la terreur de tous les Princes, il ſe prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il était reſté oiſif une année, n'avaient en rien adouci ſa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, ſe levait à quatre heures du matin, s'habillait ſeul, ne buvait point de vin, ne reſtait à table qu'un quart d'heure, exerçait ſes troupes tous les jours, & ne connaiſſait d'autre plaiſir que celui de faire trembler l'Europe. *Charles part de la Saxe.*

Les Suédois ne ſavaient point encor où le Roi voulait les mener. On ſe doutait ſeulement dans l'armée que *Charles* pourrait aller à Moſcow. Il ordonna quelques jours avant ſon départ à ſon grand Maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipſick... il s'arrêta un moment à ce mot; & de peur que le Maréchal des logis ne pût rien deviner de ſes projets, il ajouta en riant: juſqu'à toutes les Capitales de l'Europe. Le Maréchal lui aporta une liſte de toutes ces routes, à la tête deſquelles il avait affecté de mettre en groſſes lettres, *Route de Leipſick à Stockkolm.* La plûpart des Suédois n'aſpiraient qu'à y retourner; mais le Roi était bien éloigné de ſonger à leur faire revoir leur patrie.

„ Mon-

„ Monſieur le Maréchal, dit-il, je vois bien où „ vous voudriez me mener; mais nous ne re„ tournerons pas à Stockholm ſi-tôt.

L'armée était déja en marche, & paſſait auprès de Dreſde: *Charles* était à la tête, courant toujours ſelon ſa coutume deux ou trois-cent pas devant ſes gardes. On le perdit tout d'un coup de vûe: quelques Officiers s'avancèrent à bride abbatue pour ſavoir où il pouvait être: on courut de tous côtés, on ne le trouva point: l'allarme eſt en un moment dans toute l'armée: on fait halte, les Généraux s'aſſemblent, on était déja dans la conſternation; on aprit enfin d'un Saxon qui paſſait, ce qu'était devenu le Roi.

Son aventure avec Auguſte.

L'envie lui avait pris en paſſant ſi près de Dreſde, d'aller rendre une viſite au Roi *Auguſte*: il était entré à cheval dans la ville, ſuivi de trois ou quatre Officiers Généraux; on leur demanda leur nom à la barriére; *Charles* dit, qu'il s'apellait *Carl*, & qu'il était Draban; chacun prit un nom ſupoſé. Le Comte *Flemming* les voyant paſſer dans la place n'eut que le tems de courir avertir ſon Maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occaſion pareille, s'était déja préſenté à l'idée du Miniſtre: il en parlait à *Auguſte*; mais *Charles* entra tout botté dans la chambre, avant qu'*Auguſte* eût eu même le tems de revenir de ſa ſurpriſe. Il était malade alors, & en robe de chambre: il s'habilla en hâte. *Charles* déjeuna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de ſon ami; enſuite il voulut voir les fortifications. Pendant le

le peu de tems qu'il employa à les parcourir, un Livonien proſcrit en Suéde, qui ſervait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occaſion plus favorable d'obtenir ſa grace; il conjura le Roi *Auguſte* de la demander à *Charles*, bien ſûr que ce Roi ne refuſerait pas cette légère condeſcendance à un Prince à qui il venait d'ôter une Couronne, & entre les mains duquel il était dans ce moment. *Auguſte* ſe chargea aiſément de cette affaire. Il était un peu éloigné du Roi de Suéde, & s'entretenait avec *Hord* Général Suédois. Je crois, lui dit-il en ſouriant, que votre Maître ne me refuſera pas. Vous ne le connaiſſez pas, repartit le Général *Hord*, il vous refuſera plûtôt ici que partout ailleurs. *Auguſte* ne laiſſa pas de demander au Roi en termes preſſans la grace du Livonien. *Charles* la refuſa d'une manière à ne ſe la pas faire demander une ſeconde fois. Après avoir paſſé quelques heures dans cette étrange viſite, il embraſſa le Roi *Auguſte*, & partit. Il trouva, en rejoignant ſon armée, tous ſes Généraux encore en allarmes; ils lui dirent, qu'ils comptaient aſſiéger Dreſde en cas qu'on eût retenu Sa Majeſté priſonniére. Bon, dit le Roi, on n'oſerait. Le lendemain, ſur la nouvelle qu'on reçut que le Roi *Auguſte* tenait Conſeil extraordinaire à Dreſde; Vous verrez, dit le Baron de *Stralheim*, qu'ils délibèrent ſur ce qu'ils devaient faire hier. A quelques jours de là *Renſchild* étant venu trouver le Roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dreſde. Je me

me ſuis fié, dit *Charles*, ſur ma bonne fortune. J'ai vû cependant un moment qui n'était pas bien net. *Flemming* n'avait nulle envie que je ſortiſſe de Dreſde ſi-tôt.

Fin du troiſiéme Livre.



HISTOI-

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles *victorieux quitte la Saxe : pourſuit le Czar : s'enfonce dans l'Ukraine : ſes pertes, ſa bleſſure : bataille de Pultava : ſuites de cette bataille :* Charles *réduit à fuir en Turquie : ſa réception en Beſſarabie.*

Etat floriſſant de Charles.

C*Harles* partit enfin de Saxe en Septembre 1707. ſuivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or & d'argent,, & enrichie des dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque ſoldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant ; non ſeulement tous les régimens étaient complets, mais il y avait dans chaque com-

compagnie plusieurs surnuméraires. Outre cette armée, le Comte *Levenhaupt*, l'un de ses meilleurs Généraux, l'attendait en Pologne avec vingt-mille hommes ; il avait encor une autre armée de quinze-mille hommes en Finlande, & de nouvelles recrues lui venaient de Suéde. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar.

Cet Empereur était alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti, auquel le Roi *Auguste* semblait avoir renoncé : ses troupes divisées en plusieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'aproche du Roi de Suéde. Il avait recommandé lui-même à tous ses Généraux de ne jamais attendre ce Conquérant avec des forces inégales, & il était bien obéi.

Le Roi de Suéde, au milieu de sa marche victorieuse, reçut un Ambassadeur de la part des Turcs. L'Ambassadeur eut son audience au quartier du Comte *Piper* ; c'était toujours chez ce Ministre que se faisaient les cérémonies d'éclat. Il soutenait la dignité de son Maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence ; & le Roi toujours plus mal logé, plus mal servi, & plus simplement vétu que le moindre Officier de son armée, disait que son palais était le quartier de *Piper*. L'Ambassadeur Turc présenta à *Charles* cent soldats Suédois, qui ayant été pris par des Calmoucks, & vendus en Turquie, avaient été rachetés par le Grand-Seigneur, & que cet Empereur envoyait au Roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire ; non que la fierté Ottomane prétendit ren-

rendre hommage à la gloire de *Charles XII.* mais parce que le Sultan, ennemi naturel des Empereurs de Moscovie & d'Allemagne, voulait se fortifier contr'eux de l'amitié de la Suéde & de l'alliance de la Pologne. L'Ambassadeur complimenta *Stanislas* sur son avénement : ainsi ce Roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, & la Turquie. Il n'y eut que le Pape qui voulut attendre, pour le reconnaître, que le tems eût affermi sur sa tête cette Couronne qu'une disgrace pouvait faire tomber.

A peine *Charles* eut-il donné audience à l'Ambassadeur de la Porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moscovites. Les troupes du Czar étaient sorties de Pologne, & y étaient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laissait aux Russes la liberté de reparaître souvent au même endroit où ils avaient été battus, & même de pénétrer dans le pays aussi avant que le vainqueur. Pendant le séjour de *Charles* en Saxe, le Czar s'était avancé jusqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laissa en Pologne *Stanislas*, qui assisté de dix-mille Suédois & de ses nouveaux sujets, avait à conserver son nouveau Royaume contre les ennemis étrangers & domestiques ; pour lui, il se mit à la tête de sa Cavalerie, & marcha

vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de Janvier 1708.

Il poursuit le Czar.

Il avait déja paſſé le Niemen, à deux lieues de la ville ; & le Czar ne ſavait encor rien de ſa marche. A la premiére nouvelle que les Suédois arrivent, le Czar ſort par la porte du Nord, & *Charles* entre par celle qui eſt au Midi. Le Roi n'avait avec lui que ſix-cent gardes ; le reſte n'avait pu le ſuivre. Le Czar fuïait avec plus de deux-mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il aprend le jour même par un transfuge Polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à ſix-cent hommes, & que le gros de l'armée ennemie était encor éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems; il détache quinze-cent chevaux de ſa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller ſurprendre le Roi de Suéde dans la ville. Les quinze-cent Moſcovites arrivèrent à la faveur de l'obſcurité juſqu'à la premiére garde Suédoiſe, ſans être reconnus. Trente hommes compoſaient cette garde ; ils ſoutinrent ſeuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze-cent hommes. Le Roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reſte de ſes ſix-cent gardes. Les Ruſſes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas longtems ſans le joindre, ni lui ſans pourſuivre l'ennemi. Tous les corps Moſcovites répandus dans la Lithuanie ſe retiraient en hâte du côté de l'Orient dans le Palatinat de Minsky, près des frontiéres de la Moſcovie, où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le Roi partagea auſſi en divers corps, ne ceſſèrent de les ſuivre pendant

dant plus de trente lieuës de chemin. Ceux qui fuïaient, & ceux qui pourſuivaient, faiſaient des marches forcées preſque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'Hyver. Il y avait déja longtems que toutes les ſaiſons étaient devenues égales pour les ſoldats de *Charles* & pour ceux du Czar; la ſeule terreur qu'inſpirait le nom du Roi *Charles*, mettait alors de la différence entre les Ruſſes & les Suédois.

Depuis Grodno juſqu'au Boriſthène, en tirant vers l'Orient, ce ſont des marais, des déſerts, des forêts immenſes; dans les endroits qui ſont cultivés, on ne trouve point de vivres; les payſans enfouïſſent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conſerver: il faut ſonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magaſins ſouterrains. Les Moſcovites & les Suédois ſe ſervirent tour à tour de ces proviſions; mais on n'en trouvait pas toujours, & elles n'étaient pas ſuffiſantes.

Le Roi de Suéde, qui avait prévu ces extrémités, avait fait aporter du biſcuit pour la ſubſiſtance de ſon armée: rien ne l'arrêtait dans ſa marche. Après qu'il eut traverſé la forêt de Minsky, où il fallut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ſes troupes & à ſon bagage, il ſe trouva le 25. Juin 1708. devant la riviére de Bérézine, vis-à-vis Borislou.

Le Czar avait raſſemblé en cet endroit la plus grande partie de ſes forces; il y était avantageuſement retranché. Son deſſein était d'empêcher les Suédois de paſſer la riviére. *Charles* poſta quelques régimens ſur le bord de la Béré-

zine, à l'opposite de Borislou, comme s'il avait voulu tenter le passage à la vûe de l'ennemi. Dans le même tems, il remonte avec son armée trois lieues au-delà vers la source de la riviére: il y fait jetter un pont, passe sur le ventre à un corps de trois-mille hommes qui défendait ce poste, & marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Russes ne l'attendirent pas; ils décampèrent, & se retirèrent vers le Boristhène, gâtant tous les chemins & détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Il bat les Russes. *Charles* surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Boristhène. Il rencontra sur son chemin vingt-mille Moscovites retranchés dans un lieu nommé Hollosin, derriére un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en passant une riviére. *Charles* n'attendit pas pour les attaquer que le reste de son Infanterie fût arrivé; il se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied, il traverse la riviére & le marais, ayant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il allait ainsi aux ennemis, il avait ordonné à sa Cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites étonnés qu'aucune barriére ne pût les défendre, furent enfoncés en même tems par le Roi qui les attaquait à pied, & par la Cavalerie Suédoise.

Cette Cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le Roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune Gentilhomme Suédois, nommé *Gyllenstiern*, qu'il aimait

mait beaucoup, bleſſé & hors d'état de marcher; il le força à prendre ſon cheval, & continua de commander à pied à la tête de ſon Infanterie. De toutes les batailles qu'il avait données, celle-ci était peut-être la plus glorieuſe, celle où il avait eſſuyé les plus grands dangers, & où il avait montré le plus d'habileté. On en conſerva la mémoire par une medaille, où on liſait d'un côté: *Sylvæ*, *Paludes*, *Aggeres*, *Hoſtes victi*. Et de l'autre ce vers de Lucain, *Victrices copias alium laturus in Orbem*.

Les Ruſſes chaſſés par-tout, repaſſèrent le Boriſthène, qui ſépare la Pologne de leur pays. *Charles* ne tarda pas à les pourſuivre; il paſſa ce grand fleuve après eux à Mohilou, derniére ville de la Pologne, qui apartient tantôt aux Polonais, tantôt aux Czars; deſtinée commune aux places frontiéres.

Le Czar, qui vit alors ſon Empire, où il venait de faire naître les Arts & le Commerce, en proye à une guerre capable de renverſer dans peu tous ſes grands deſſeins, & peut-être ſon Trône, ſongea à parler de paix: il fit hazarder quelques propoſitions par un Gentilhomme Polonais, qui vint à l'armée de Suéde. *Charles XII.* accoutumé à n'accorder la paix à ſes ennemis que dans leurs capitales, répondit: *Je traiterai avec le Czar à Moſcow.* Quand on raporta au Czar cette réponſe hautaine: „ Mon frére „ *Charles*, dit-il, prétend faire toujours l'*Alé-* „ *xandre*; mais je me flate qu'il ne trouvera pas „ en moi un *Darius*.

De Mohilou, place où le Roi traverſa le Bo-

 riſthène,

risthène, si vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toûjours sur les frontiéres de Pologne & de Moscovie, vous trouvez, à trente lieues, le pays de Smolensko, par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscow. Le Czar fuïait par ce chemin. Le Roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arriére-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suédoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers; mais ils s'affaiblissaient, à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidaient rien, & où ils perdaient toujours du monde.

Le 22. Septembre de cette année 1708. le Roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie & de six-mille Calmoucks.

Ces Calmoucks sont des Tartares qui habitent entre le Royaume d'Astracan, domaine du Czar, & celui de Samarkande, pays des Tartares Usbeks, & patrie de *Timur* connu sous le nom de *Tamerlan*. Le pays des Calmoucks s'étend à l'Orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie Occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar: il prétend sur eux un empire absolu, mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux comme le Grand-Seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmoucks dans les troupes de Moscovie. Le Czar était même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le Roi fondit ſur cette armée, n'ayant avec lui que ſix régimens de cavalerie, & quatre mille fantaſſins. Il enfonça d'abord les Moſcovites à la tète de ſon régiment d'Oſtrogothie; les ennemis ſe retirèrent. Le Roi avança ſur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmoucks étaient cachés; ils parurent alors, & ſe jettèrent entre le régiment où le Roi combattait & le reſte de l'armée Suédoiſe. A l'inſtant & Ruſſes & Calmoucks entourèrent ce régiment & percèrent juſqu'au Roi. Ils tuèrent deux Aides de camp qui combattaient auprès de ſa perſonne. Le cheval du Roi fut tué ſous lui: un Ecuyer lui en préſentait un autre; mais l'Ecuyer & le cheval furent percés de coups. *Charles* combattit à pied entouré de quelques Officiers qui accoururent incontinent autour de lui. Il les bat encore.

Pluſieurs furent pris, bleſſés ou tués, ou entrainés loin du Roi par la foule qui ſe jettait ſur eux; il ne reſtait que cinq hommes auprès de *Charles*. Il avait tué plus de douze ennemis de ſa main, ſans avoir reçu une ſeule bleſſure, par ce bonheur inexprimable qui juſqu'alors l'avait accompagné partout, & ſur lequel il compta toujours. Enfin un Colonel nommé *Dardof*, ſe fait jour à travers des Calmoucks avec ſeulement une compagnie de ſon régiment; il arrive à tems pour dégager le Roi: le reſte des Suédois fit main baſſe ſur ces Tartares. L'armée reprit ſes rangs: *Charles* monta à cheval; & tout fatigué qu'il était, il pourſuivit les Ruſſes pendant deux lieues.

Il marche en Ukraine. Le vainqueur était toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel se donna ce combat, jusques à Moscow, environ cent de nos lieues Françaises: l'armée n'avait presque plus de vivres. On pria fortement le Roi d'attendre que le Général *Levenhaupt*, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze-mille hommes, vint le joindre. Non seulement le Roi, qui rarement prenait conseil, n'écouta point cet avis judicieux; mais au grand étonnement de toute l'armée il quitta le chemin de Moscow, & fit marcher au Midi vers l'Ukraine, pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moscovie. Ce pays a environ cent de nos lieues du Midi au Septentrion, & presque autant de l'Orient au Couchant. Il est partagé en deux parties à peu près égales par le Boristhène, qui le traverse en coulant du Nord-Ouest au Sud-Est: la principale ville est Bathurin sur la petite riviére de Sem. La partie la plus Septentrionale de l'Ukraine est cultivée & riche. La plus Méridionale, située par le quarante-huitiéme degré, est un des pays des plus fertiles du Monde & des plus déserts. Le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la Nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voisins de la petite Tartarie, ne semaient ni ne plantaient, parce que les Tartares de Budziack, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, auraient ravagé leurs moissons.

Description de l'Ukraine. L'Ukraine a toujours aspiré à être libre: mais étant entourée de la Moscovie, des Etats du Grand

Grand-Seigneur, & de la Pologne, il lui a fallu chercher un Protecteur, & par conséquent un Maître, dans l'un de ces trois Etats. Elle se mit d'abord sous la protection de la Pologne, qui la traita trop en sujette: elle se donna depuis au Moscovite, qui la gouverna en esclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouirent du privilège d'élire un Prince sous le nom de Général; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, & leur Général fut nommé par la Cour de Moscow.

Celui qui remplissait alors cette place était un Gentilhomme Polonais, nommé *Mazeppa*, né dans le Palatinat de Podolie; il avait été élevé Page de *Jean Casimir*, & avait pris à sa Cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un Gentilhomme Polonais, ayant été découverte, le mari le fit lier tout nud sur un cheval farouche, & le laissa aller en cet état. Le cheval qui était du pays de l'Ukraine y retourna, & y porta *Mazeppa* demi-mort de fatigue & de faim. Quelques paysans le secoururent: il resta longtems parmi eux, & se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumiéres lui donna une grande considération parmi les Cosaques: sa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le Czar à le faire Prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moscow avec le Czar, cet Empereur lui proposa de discipliner les Cosaques, & de rendre ces peuples plus dépendans. *Mazeppa* répondit, que la situation de l'Ukraine,

ne, & le génie de cette nation, étaient des obstacles insurmontables. Le Czar, qui commençait à être échauffé par le vin, & qui ne commandait pas toujours à sa colère, l'apella traitre, & le menaça de le faire empaler.

Mazeppa de retour en Ukraine forma le projet d'une révolte: l'armée de Suéde, qui parut bientôt après sur les frontiéres, lui en facilita les moyens: il prit la résolution d'être indépendant, & de se former un puissant Royaume de l'Ukraine & des débris de l'Empire de Russie. C'était un homme courageux, entreprenant & d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieillesse; il se ligua secrétement avec le Roi de Suéde, pour hâter la chute du Czar, & pour en profiter.

Le Roi lui donna rendez-vous auprès de la riviére de Desna. *Mazeppa* promit de s'y rendre avec trente-mille hommes, des munitions de guerre, des provisions de bouche, & ses trésors qui étaient immenses. L'armée Suédoise marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les Officiers, qui ne savaient rien du Traité du Roi avec les Cosaques. *Charles* envoya ordre à *Levenhaupt* de lui amener en diligence ses troupes, & des provisions dans l'Ukraine, où il projettait de passer l'hyver, afin que s'étant assûré de ce pays, il pût conquérir la Moscovie au printems suivant; & cependant il s'avança vers la riviére de Desna, qui tombe dans le Boristhène à Kiovie.

Les obstacles qu'on avait trouvés jusqu'alors dans la route, étaient légers en comparaison de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin.

Il

Il fallut traverſer une forêt de cinquante lieues pleine de marécages. Le Général *Lagercron*, qui marchait devant avec cinq-mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'Orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le Roi reconnut la faute de *Lagercron*: on ſe remit avec peine dans le chemin; mais preſque toute l'Artillerie & tous les chariots reſtèrent embourbés ou abîmés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche ſi pénible, pendant laquelle les Suédois avaient conſommé le peu de biſcuit qui leur reſtait, cette armée exténuée de laſſitude & de faim arrive ſur les bords de la Deſna, dans l'endroit où *Mazeppa* avait marqué le rendez-vous; mais au-lieu d'y trouver ce Prince, on trouva un corps de Moſcovites qui avançait vers l'autre bord de la riviére; le Roi fut étonné, mais il réſolut ſur le champ de paſſer la Deſna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette riviére étaient ſi eſcarpés, qu'on fut obligé de deſcendre les ſoldats avec des cordes. Ils traverſèrent la riviére ſelon leur maniére accoutumée, les uns ſur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moſcovites qui arrivait dans ce tems-là même, n'était que de huit-mille hommes; il ne réſiſta pas longtems, & cet obſtacle fut encor ſurmonté.

Charles avançait dans ces pays perdus, incertain de ſa route & de la fidélité de *Mazeppa*: ce Coſaque parut enfin, mais plûtôt comme un fugitif, que comme un Allié puiſſant. Les Moſcovites avaient découvert & prévenu ſes deſſeins.

Ils

Ils étaient venus fondre ſur ces Coſaques, qu'ils avaient taillés en piéces: ſes principaux amis, pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le ſuplice de la roue; ſes villes étaient réduites en cendre, ſes tréſors pillés, les proviſions qu'il préparait au Roi de Suéde ſaiſies: à peine avait-il pu échaper avec ſix-mille hommes & quelques chevaux chargés d'or & d'argent. Toutefois il aportait au Roi l'eſpérance de ſe ſoutenir par ſes intelligences dans ce pays inconnu, & l'affection de tous les Coſaques, qui, enragés contre les Ruſſes, arrivaient par troupes au camp, & le firent ſubſiſter.

Charles eſpérait au moins que ſon Général *Levenhaupt* viendrait réparer cette mauvaiſe fortune. Il devait amener environ quinze-mille Suédois, qui valaient mieux que cent-mille Coſaques, & aporter des proviſions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que *Mazeppa*.

Il avait déja paſſé le Boriſthène au-deſſus de Mohilou, & s'était avancé vingt de nos lieues au-delà, ſur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au Roi un convoi de huit-mille chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie ſur ſa route. Quand il fut vers le bourg de Leſno, près de l'endroit où les riviéres de Pronia & Soſſa ſe joignent, pour aller tomber loin au-deſſous dans le Boriſthène, le Czar parut à la tête de près de quarante-mille hommes.

Premiére diſgrace de Charles.

Le Général Suédois, qui n'en avait pas ſeize mille complets, ne voulut pas ſe retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une ſi grande

grande confiance, qu'ils ne s'informaient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étaient. *Levenhaupt* marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cent Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar; on fuïait de tous côtés. L'Empereur des Russes vit le moment où il allait être entiérement défait. Il sentait, que le salut de ses Etats dépendait de cette journée, & qu'il était perdu, si *Levenhaupt* joignait le Roi de Suéde avec une armée victorieuse.

Belle action du Czar.

Dès qu'il vit que ses troupes commençaient à reculer, il courut à l'arriére-garde, où étaient des Cosaques & des Calmoucks: *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étais assez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du Prinze *Menzikoff* & du Prince *Gallickfin. Levenhaupt*, qui avait des ordres pressans de rejoindre son Maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre.

Dès le lendemain à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'enveloper. Les Suédois firent face partout: on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre héures le Général *Bayer* amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recom-

mença alors pour la troisiéme fois avec plus de furie & d'acharnement: elle dura jusqu'à la nuit: enfin le nombre l'emporta; les Suédois furent rompus, enfoncés, & poussés jusqu'à leur bagage. *Levenhaupt* rallia ses troupes derriére ses chariots; les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf-mille hommes, dont aucun ne s'écarta: le Général les mit en ordre de bataille aussi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté passa la nuit sous les armes; il défendit aux Officiers, sous peine d'être cassés, & aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encor il commanda au point du jour une nouvelle attaque. *Levenhaupt* s'était retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de son canon & mis le feu à ses chariots.

Les Moscovites arrivèrent assez à tems pour empêcher tout le convoi d'être consommé par les flammes; ils se saisirent de plus de six-mille chariots qu'ils sauvèrent. Le Czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de ses Généraux nommé *Phlug*, les attaquer encor pour la cinquiéme fois: ce Général leur offrit une capitulation honorable. *Levenhaupt* la refusa, & livra un cinquiéme combat, aussi sanglant que les premiers. De neuf-mille soldats qu'il avait encor, il en perdit environ la moitié, l'autre ne put être forcée; enfin la nuit survenant, *Levenhaupt* après avoir soutenu cinq combats contre quarante-mille hommes, passa la Sossa avec envi-

environ cinq-mille combattans, qui lui restaient. Le Czar perdit près de dix-mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, & *Levenhaupt* celle de disputer trois jours la victoire, & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son Maître avec l'honneur de s'être si bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le Roi de Suéde se trouva ainsi sans provisions & sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avait guère de ressource que son courage.

Extrémités où Charles est réduit.

Dans cette extrémité le mémorable Hyver de 1709. plus terrible encor sur ces frontiéres de l'Europe, que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. *Charles* voulait braver les saisons comme il faisait ses ennemis; il osait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux-mille hommes tombèrent morts de froid sous ses yeux. Les Cavaliers n'avaient plus de bottes, les fantassins étaient sans souliers & presque sans habits. Ils étaient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient: souvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jetter presque tous les canons dans des marais & dans des riviéres, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée, auparavant si florissante, était réduite à vingt-quatre-mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelles de la Suéde, & on ne pouvait

vait y en faire tenir. Dans cet état un ſeul Officier ſe plaignit. „ Eh quoi ! lui dit le Roi, vous „ ennuyez-vous d'être loin de votre femme ? ſi „ vous êtes un vrai ſoldat, je vous ménerai ſi „ loin que vous pourrez à peine recevoir des „ nouvelles de Suéde une fois en trois ans. "

Le Marquis de *Brancas*, depuis Ambaſſadeur en Suéde, m'a conté qu'un ſoldat oſa préſenter au Roi avec murmure, en préſence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moiſi, fait d'orge & d'avoine, ſeule nourriture qu'ils avaient alors, & dont ils n'avaient pas même ſuffiſamment. Le Roi reçut le morceau de pain ſans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit enſuite froidement au ſoldat : *Il n'eſt pas bon, mais il peut ſe manger*. Ce trait, tout petit qu'il eſt, ſi ce qui augmente le reſpect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reſte à faire ſuporter à l'armée Suédoiſe des extrémités qui euſſent été intolérables ſous tout autre Général.

Dans cette ſituation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm ; elles lui aprirent la mort de la Ducheſſe de Holſtein ſa ſœur, que la petite vérole enleva au mois de Décembre 1708. dans la vingt-ſeptiéme année de ſon âge. C'était une Princeſſe auſſi douce & auſſi compatiſſante que ſon frére était impérieux dans ſes volontés, & implacable dans ſes vengeances. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendreſſe ; il fut d'autant plus affligé de ſa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenait un peu plus ſenſible.

Il

Il aprit auſſi qu'on avait levé des troupes & de l'argent, en exécution de ſes ordres ; mais rien ne pouvait arriver juſqu'à ſon camp, puiſqu'entre lui & Stockholm, il y avait près de cinq-cent lieuës à traverſer, & des ennemis ſupérieurs en nombre à combattre.

Le Czar auſſi agiſſant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au ſecours des Confédérés de Pologne, réünis contre *Stanislas*, ſous le Général *Siniawski*, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude Hyver, pour faire tête au Roi de Suéde. Là il continua dans la politique d'affaiblir ſon ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée Suédoiſe périrait entiérement à la longue, puiſqu'elle ne pouvait être recrutée. Il fallait que le froid fût bien exceſſif, puiſque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une ſuſpenſion d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à ſe battre au milieu des glaces & des neiges.

Après pluſieurs petits combats, & quelques déſavantages, le Roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui reſtait plus que dix-huit-mille Suédois. *Mazeppa* ſeul, ce Prince des Coſaques, les faiſait ſubſiſter ; ſans ce ſecours l'armée eût péri de faim & de miſère. Le Czar dans cette conjoncture fit propoſer à *Mazeppa* de rentrer ſous ſa domination. Mais le Coſaque fut fidèle à ſon nouvel Allié, ſoit que le ſuplice affreux de la rouë, dont avaient péri ſes amis, le fit craindre pour lui-même, ſoit qu'il voulût les venger.

Charles avec ſes dix-huit-mille Suédois, n'avait perdu ni le deſſein, ni l'eſpérance de pénétrer *Peuple ſingulier.*

trer jusqu'à Moscow. Il alla vers la fin de Mai investir Pultava, sur la riviére Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieuës du Boristhène; ce terrain est celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui soit sur la Terre. C'est un ramas d'anciens Russes, Polonais & Tartares, faisant tous profession d'une espèce de Christianisme & d'un brigandage semblable à celui des Flibustiers. Ils élisent un Chef, qu'ils déposent ou qu'ils égorgent souvent. Ils ne souffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfans à vingt & trente lieuës à la ronde, & les élévent dans leurs mœurs. L'Eté ils sont toujours en campagne; l'Hyver ils couchent dans des granges spacieuses, qui contiennent quatre ou cinq-cent hommes. Ils ne craignent rien, ils vivent libres, ils affrontent la mort pour le plus léger butin avec la même intrépidité que *Charles XII.* la bravait pour donner des Couronnes. Le Czar leur fit donner soixante-mille florins, dans l'espérance qu'ils prendraient son parti; ils prirent son argent, & se déclarèrent pour *Charles XII.* par les soins de *Mazeppa*; mais ils servirent très-peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre chose que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuisissent pas; il y en eut environ deux-mille tout au plus qui firent le service. On présenta dix de leurs Chefs un matin au Roi, mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fussent point yvres; car c'est par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée; ils y firent paraître leur adresse à tirer

avec

avec de longues carabines; car étant montés ſur le revers, ils tuaient à la diſtance de ſix-cent pas les ennemis, qu'ils choiſiſſaient. *Charles* ajouta à ces bandits quelques mille Valaques que lui vendit le Kam de la petite Tartarie. Il aſſiégeait donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens, de Coſaques, de Valaques, qui joints à ſes dix-huit-mille Suédois faiſaient une armée d'environ trente-mille hommes, mais une armée délabrée manquant de tout. Le Czar avait fait de Pultava un magazin. Si le Roi le prenait, il ſe rouvrait le chemin de Moſcow, & pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choſes les ſecours qu'il eſpérait encor de Suéde, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa ſeule reſſource étant donc dans la priſe de Pultava, il en preſſa le ſiége avec ardeur. *Mazeppa*, qui avait des intelligences dans la ville, l'aſſûra qu'il en ſerait bientôt le maître: l'eſpérance renaiſſait dans l'armée. Les ſoldats regardaient la priſe de Pultava comme la fin de toutes leurs miſères.

Le Roi s'aperçut, dès le commencement du ſiége, qu'il avait enſeigné l'art de la guerre à ſes ennemis. Le Prince *Menzikoff*, malgré toutes ſes précautions, jetta du ſecours dans la ville. La garniſon par ce moyen ſe trouva forte de près de cinq-mille hommes.

On faiſait des ſorties, & quelquefois avec ſuccès; on fit jouer une mine; mais ce qui rendait la ville imprenable, c'était l'aproche du Czar, qui s'avançait avec ſoixante & dix-mille combattans. *Charles XII.* alla les reconnaître le 27.

Mai, jour de sa naissance, & batit un de leurs détachemens: mais comme il retournait à son camp, il reçut un coup de carabine, qui lui perça la botte, & lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il était blessé: il continua à donner tranquillement ses ordres, & demeura encor près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'apercevant que le soulier de la botte du Prince était tout sanglant, courut chercher des Chirurgiens: la douleur du Roi commençait à être si cuisante, qu'il fallut l'aider à descendre de cheval, & l'emporter dans sa tente. Les Chirurgiens visitèrent sa playe: ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée était inexprimable. Un Chirurgien nommé *Neuman*, plus habile & plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauverait la jambe du Roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le Roi, taillez hardiment, ne craignez rien; il tenait lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisait, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Charles est enfin vaincu à Pultava.

Dans le tems même qu'on lui mettait un apareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avait-il donné cet ordre, qu'on vint lui aprendre, que toute l'armée ennemie s'avançait sur lui. Il fallut alors prendre un autre parti. *Charles* blessé & incapable d'agir, se voyait entre le Boristhène & la riviére qui passe à Pultava, dans un pays désert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui

lui coupait la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'aſſembla point de Conſeil de guerre, comme tant de rélations l'ont débité; mais la nuit du 7. au 8. de Juillet il fit venir le Velt-Maréchal *Renſchild* dans ſa tente, & lui ordonna ſans délibération, comme ſans inquiétude, de tout diſpoſer pour attaquer le Czar le lendemain. *Renſchild* ne conteſta point, & ſortit pour obéïr. A la porte de là tente du Roi, il rencontra le Comte *Piper*, avec qui il était fort mal depuis longtems, comme il arrive ſouvent entre le Miniſtre & le Général. *Piper* lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau: Non, dit le Général froidement, & paſſa outre pour aller donner ſes ordres. Dès que le Comte *Piper* fut entré dans la tente: *Renſchild* ne vous a-t-il rien apris? lui dit le Roi: Rien, répondit *Piper*: Eh bien, je vous aprends donc, reprit le Roi, que demain nous donnons bataille. Le Comte *Piper* fut effrayé d'une réſolution ſi déſeſpérée; mais il ſavait bien qu'on ne faiſait jamais changer ſon Maître d'idée; il ne marqua ſon étonnement que par ſon ſilence, & laiſſa *Charles* dormir juſqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. Juillet de l'année 1709. que ſe donna cette bataille déciſive de Pultava, entre les deux plus ſinguliers Monarques qui fuſſent alors dans le Monde: *Charles XII.* illuſtre par neuf années de victoires, *Pierre Alexiowits* par neuf années de peines, priſes pour former des troupes égales aux troupes Suédoiſes: l'un glorieux d'avoir donné des Etats, l'autre d'avoir civiliſé les ſiens: *Charles* aimant les dangers, & ne com-

battant que pour la gloire : *Alexiowits* ne fuyant point le péril, & ne faisant la guerre que pour ses intérêts : le Monarque Suédois libéral par grandeur d'ame, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vûë : celui-là d'une sobrieté & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. *Charles* avait le titre d'*Invincible*, qu'un moment pouvait lui ôter ; les Nations avaient déja donné à *Pierre Alexiowits* le nom de *Grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, & du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au Nord, le camp du Roi de Suéde au Sud, tirant un peu vers l'Orient, son bagage derriére lui à environ un mille, & la riviére de Pultava au Nord de la ville, coulant de l'Orient à l'Occident.

Le Czar avait passé la riviére à une lieuë de Pultava, du côté de l'Occident, & commençait à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp avec environ trois-mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage. De sorte que l'armée Suédoise marcha aux ennemis, forte d'environ

viron vingt & un mille hommes, dont il y avait environ seize-mille Suédois.

Les Généraux *Renschild*, *Roos*, *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Hoorn*, *Sparre*, *Hamilton*, le Prince de *Wirtemberg*, parent du Roi, & quelques autres dont la plûpart avaient vu la bataille de Narva, faisaient tous souvenir les Officiers subalternes de cette journée, où huit-mille Suédois avaient détruit une armée de quatre-vingt-mille Moscovites dans un camp retranché. Les Officiers le disaient aux soldats; tous s'encourageaient en marchant.

Le Roi conduisait la marche, porté sur un brancard à la tête de son Infanterie. Une partie de la Cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin: la Cavalerie ennemie était à l'Occident, à la droite du camp Moscovite; le Prince *Menzikoff*, & le Comte *Gollowin* l'avaient dispersée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le Général *Slipenbak*, à la tête des Suédois, fondit sur cette Cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncés. Le Czar accourut lui-même pour les rallier; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet; *Menzikoff* eut trois chevaux tués sous lui; les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée; il avait envoyé au milieu de la nuit le

Général *Creuts*, avec cinq-mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front; mais son malheur voulut que *Creuts* s'égarât, & ne parût point. Le Czar, qui s'était cru perdu, eut le tems de rallier sa Cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du Roi, qui n'étant point soutenue par le détachement de *Creuts*, fut rompue à son tour. *Slipenbak* même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même tems soixante & douze canons tiraient du camp sur la Cavalerie Suédoise, & l'Infanterie Russienne débouchant de ses lignes venait attaquer celle de *Charles*.

Le Czar détacha alors le Prince *Menzikoff* pour aller se poster entre Pultava & les Suédois; le Prince *Menzikoff* exécuta avec habileté & avec promptitude l'ordre de son Maître; non seulement il coupa la communication entre l'armée Suédoise & les troupes restées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réserve de trois-mille hommes, il l'envelopa & le tailla en piéces. Si *Menzikoff* fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut: si le Czar l'ordonna, il était un digne adversaire de *Charles XII*. Cependant l'Infanterie Moscovite sortait de ses lignes, & s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la Cavalerie Suédoise se ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie; & le Roi aidé de son Velt-Maréchal *Renschild*, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de trou-

troupes, ſon Infanterie occupant le centre, ſa Cavalerie les deux aîles. Le Czar diſpoſait ſon armée de même; il avait l'avantage du nombre, & celui de ſoixante & douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opoſaient que quatre, & qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'Empereur Moſcovite était au centre de ſon armée, n'ayant alors que le titre de Major-Général, & ſemblait obéïr au Général *Czermetoff*. Mais il allait comme Empereur de rang en rang monté ſur un cheval Turc, qui était un préſent du Grand-Seigneur, exhortant les Capitaines & les ſoldats, & promettant à chacun des récompenſes.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premiéres volées du canon Moſcovite emporta les deux chevaux de ſon brancard, il en fit atteler deux autres: une ſeconde volée mit le brancard en piéces, & renverſa le Roi. De vingt-quatre Drabans qui ſe relayaient pour le porter, vingt & un furent tués. Les Suédois conſternés s'ébranlèrent, & le canon ennemi continuant à les écraſer, la premiére ligne ſe replia ſur la ſeconde, & la ſeconde s'enfuit. Ce ne fut en cette derniére action qu'une ligne de dix-mille hommes de l'Infanterie Ruſſe qui mit en déroute l'armée Suédoiſe, tant les choſes étaient changées.

Tous les écrivains Suédois diſent, qu'ils auraient gagné la bataille ſi on n'avait point fait de fautes; mais tous les Officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, & une plus grande encor de s'enfermer dans ces pays per-

perdus, malgré l'avis des plus ſages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que *Charles XII.* par le nombre d'hommes & par les reſſources, qui manquaient aux Suédois. Le ſouvenir de Narva fut la principale cauſe du malheur de *Charles* à Pultava.

Déja le Prince de *Wirtemberg*, le Général *Renſchild*, & pluſieurs Officiers principaux, étaient priſonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout dans une confuſion, à laquelle il n'y avait plus de reſſource. Le Comte *Piper* avec quelques Officiers de la Chancellerie étaient ſortis de ce camp, & ne ſavaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le Roi; ils couraient de côté & d'autre dans la plaine. Un Major nommé *Bere* s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de pouſſiére & de fumée, qui couvraient la campagne, & l'égarement d'eſprit, naturel dans cette déſolation, les conduiſirent droit ſur la contreſcarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garniſon.

Le Roi ne voulut point fuir, & ne pouvait ſe défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le Général *Poniatowsky*, Colonel de la garde Suédoiſe du Roi *Stanislas*, homme d'un mérite rare, que ſon attachement pour la perſonne de *Charles* avait engagé à le ſuivre en Ukraine ſans aucun commandement. C'était un homme, qui dans toutes les occurrences de ſa vie & dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours ſon parti ſur le champ, & bien, & avec bonheur. Il fit ſigne à deux Drabans, qui prirent le Roi par-deſſous les

bras, & le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowsky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion Général par nécessité, rallia cinq-cent cavaliers auprès de la personne du Roi: les uns étaient des Drabans, les autres des Officiers, quelques-uns de simples cavaliers; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son Prince, se fit jour à travers plus de dix régimens Moscovites, & conduisit *Charles* au milieu des ennemis l'espace d'une lieuë jusqu'au bagage de l'armée Suédoise.

Le Roi fuyant & poursuivi eut son cheval tué sous lui; le Colonel *Gieta* blessé & perdant tout son sang lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce Conquérant, qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur; mais il fallait fuir plus loin; on trouva dans le bagage le carosse du Comte *Piper*, car le Roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, & l'on prit avec précipitation la route du Boristhène. Le Roi, qui depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le Comte *Piper?* Il est pris avec toute la Chancellerie, lui répondit-on. Et le Général *Renschild*, & le Duc de *Wirtemberg?* ajouta-t-il. Ils sont aussi prisonniers, lui dit *Poniatowsky*. *Prisonniers chez des Russes!* reprit *Charles* en haussant les épaules; *allons donc, allons*

plû-

plûtôt chez les Turcs. On ne remarquait pourtant point d'abattement ſur ſon viſage, & quiconque l'eût vû alors & eût ignoré ſon état, n'eût point ſoupçonné qu'il était vaincu & bleſſé.

Il fuit chez les Turcs.

Pendant qu'il s'éloignait, les Ruſſes ſaiſirent ſon Artillerie dans le camp devant Pultava, ſon bagage, ſa caiſſe militaire, où ils trouvèrent ſix millions en eſpèces, dépouilles des Polonais & des Saxons. Près de neuf-mille hommes, Suédois ou Coſaques, furent tués dans la bataille; environ ſix-mille furent pris. Il reſtait encor environ ſeize-mille hommes, tant Suédois & Polonais, que Coſaques, qui fuïaient vers le Boriſthène, ſous la condüite du Général *Levenhaupt.* Il marcha d'un côté avec ces troupes fugitives; le Roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le caroſſe, où il était, rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de diſgrace, il s'égara pendant la nuit dans un bois; là ſon courage ne pouvant plus ſuppléer à ſes forces épuiſées, les douleurs de ſa bleſſure devenues plus inſuportables par la fatigue, ſon cheval étant tombé de laſſitude, il ſe coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être ſurpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9. au 10. Juillet, il ſe trouva vis-à-vis le Boriſthène. *Levenhaupt* venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joïe mêlée de douleur, leur Roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi aprochait; on n'avait ni pont pour paſſer le fleuve, ni

tems

tems pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étaient des Suédois, & ce Roi vaincu était *Charles XII.* Presque tous les Officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Russes, & qu'on périrait ou qu'on vaincrait sur le bord du Boristhène. *Charles* eût pris sans doute cette résolution, s'il n'eût été accablé de faiblesse. Sa playe supurait, il avait la fiévre; & on a remarqué que la plûpart des hommes les plus intrépides perdent dans la fiévre de la suppuration cet instinct de valeur, qui comme les autres vertus demande une tête libre. *Charles* n'était plus lui-même. C'est ce qu'on m'a assuré, & qui est plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avait encor par bonheur une mauvaise calèche qu'on avait amenée à tout hazard jusqu'en cet endroit : on l'embarqua sur un petit bateau; le Roi se mit dans un autre avec le Général *Mazeppa.* Celui-ci avait sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à soufler, ce Cosaque jetta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. *Mullern*, Chancelier du Roi, & le Comte *Poniatowsky*, homme plus que jamais nécessaire au Roi, par les ressources que son esprit lui fournissait dans les disgraces, passèrent dans d'autres barques avec quelques Officiers. Trois-cent cavaliers & un très-grand nombre

bre de Polonais & de Cosaques, se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hazardèrent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistait au courant & rompait les vagues; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous, furent emportés & abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Son armée prisonnière.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le Prince *Menzikoff* s'aprochait avec dix-mille cavaliers ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts, dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue & de faim, montraient assez au Prince *Menzikoff* la route qu'avait prise le gros de l'armée fugitive. Le Prince envoya au Général Suédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre Officiers Généraux furent aussi-tôt envoyés par *Levenhaupt* pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour seize-mille soldats du Roi *Charles* eussent attaqué toutes les forces de l'Empire Moscovite, & eussent péri jusqu'au dernier plûtôt que de se rendre; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur Prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Il n'y eut que le Colonel *Troutfetre*, qui voyant aprocher les Moscovites s'ébranla avec un bataillon Suédois pour les charger, espérant entrainer le reste des trou-

troupes. Mais *Levenhaupt* fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, & cette armée entiére fut faite prisonniére de guerre. Quelques soldats désespérés de tomber entre les mains des Moscovites se précipitèrent dans le Boristhène. Deux Officiers du régiment de ce brave *Troutfetre*, s'entretuèrent, le reste fut fait esclave. Il défilèrent tous en présence du Prince *Menzikoff*, mettant les armes à ses pieds, comme trente-mille Moscovites avaient fait neuf ans auparavant devant le Roi de Suéde à Narva. Mais au lieu que le Roi avait alors renvoyé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignait pas, le Czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les Etats du Czar, mais particuliérement en Sibérie, vaste province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontiéres de l'Empire Chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'était pas même connu, les Suédois devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers & les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'Officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gagnait de quoi subsister. Quelques Officiers devinrent Peintres, d'autres Architectes. Il y en eut qui enseignèrent les Langues, les Mathématiques;

tiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le tems devinrent si utiles & si connues, qu'on y envoyait des enfans de Moscow.

Le Comte *Piper*, premier Ministre du Roi de Suéde, fut longtems enfermé à Petersbourg. Le Czar était persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce Ministre avait vendu son Maître au Duc de *Marlborough*, & avait attiré sur la Moscovie les armes de la Suéde qui auraient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce Ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu sécouru par sa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, & plaint inutilement par son Roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son Ministre une rançon qu'il craignait que le Czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre *Charles* & le Czar.

L'Empereur Moscovite pénétré d'une joie qu'il ne se mettait pas en peine de dissimuler, recevait sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenait en foule, & demandait à tout moment, Où est donc mon frére *Charles*?

Grandeur du Czar.

Il fit aux Généraux Suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au Général *Renschild* à combien les troupes du Roi son Maître pouvaient monter avant la bataille? *Renschild* répondit que le Roi seul en avait la liste, qu'il ne communiquait à personne; mais que pour lui il pensait que le tout pouvait aller à environ trente-mille hommes, savoir dix-huit mille Suédois, & le reste

Cosa-

Cosaques. Le Czar parut surpris, & demanda, comment ils avaient pu hazarder de pénétrer dans un pays si reculé, & d'assiéger Pultava avec ce peu de monde? Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le Général Suédois: mais comme fidéles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre Maître sans jamais y contredire. Le Czar se tourna, à cette réponse, vers quelques-uns de ses Courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui; „ Ah! dit-il, voilà comme il faut servir „ son Souverain. Alors prenant un verre de vin, „ A la santé, dit-il, de mes Maîtres dans l'art „ de la guerre. " *Renschild* lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un si beau titre? „ Vous, Messieurs les Généraux Suédois, reprit le Czar. » Votre Majesté est donc bien ingrate, reprit le Comte, „ d'avoir tant maltraité ses Maî» tres! " Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les Officiers-Généraux, & les traita comme un Prince qui voulait donner à ses sujets des leçons de générosité, & de la politesse qu'il connaissait. Mais ce même Prince, qui traita si bien les Généraux Suédois, fit rouer tous les Cosaques qui tombèrent dans ses mains.

Cependant cette armée Suédoise, sortie de la Saxe si triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de misére; l'autre moitié était esclave ou massacrée. *Charles XII.* avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combats. Il fuyait dans une mé-

méchante calèche, ayant à ſon côté le Major-Général *Hord*, bleſſé dangereuſement. Le reſte de ſa troupe ſuivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, à travers un déſert, où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquait, juſqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de Juillet: le pays eſt ſitué au quarante-ſeptiéme degré: le ſable aride du déſert rendait la chaleur du Soleil plus inſuportable; les chevaux tombaient; les hommes étaient près de mourir de ſoif. Un ruiſſeau d'eau bourbeuſe fut l'unique reſſource qu'on trouva vers la nuit; on remplit des outres de cette eau, qui ſauva la vie à la petite troupe du Roi de Suéde. Après cinq jours de marche, il ſe trouva ſur le rivage du fleuve Hippanis, aujourdhui nommé le Bogh par les Barbares, qui ont défiguré juſqu'au nom de ces pays, que des Colonies Grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve ſe joint à quelques milles de-là au Boriſthène, & tombe avec lui dans la Mer Noire.

Charles à Bender. Au-delà du Bogh, du côté du Midi, eſt la petite ville d'Oczakou, frontiére de l'Empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étaient inconnus, refuſèrent de les paſſer à Oczakou, ſans un ordre de *Mehemet* Pacha Gouverneur de la ville. Le Roi envoya un exprès à ce Gouverneur, pour lui demander le paſſage; ce Turc incertain de ce qu'il

qu'il devait faire dans un pays où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du Seraskier de la Province, qui réside à Bender dans la Bessarabie. Pendant qu'on attendait cette permission, les Russes qui avaient pris l'armée du Roi prisonniére avaient passé le Boristhène, & aprochaient pour le prendre lui-même. Enfin le Pacha d'Oczakou envoya dire au Roi qu'il fournirait une petite barque pour sa personne & pour deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré: quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, se saisir de quelques bateaux, & les amenèrent à leur rivage: ce fut leur salut, car les patrons des barques Turques craignant de perdre une occasion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs services. Précisément dans le même tems la réponse favorable du Séraskier de Bender arrivait aussi, & le Roi eut la douleur de voir cinq-cent hommes de sa suite saisis par ses ennemis dont il entendait les bravades insultantes. Le Pacha d'Oczakou lui demanda par un interprète pardon de ses retardemens, qui étaient cause de la prise de ces cinq-cent hommes, & le suplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand-Seigneur. *Charles* le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le Commandant de Bender, qui était en même tems Seraskier, titre qui répond à celui de

Général, & Pacha de la Province, qui signifie Gouverneur & Intendant, envoya en hâte un Aga complimenter le Roi, & lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, les commodités, les Officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender; car tel est l'usage des Turcs, non seulement de défrayer les Ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence, mais de fournir tout abondamment aux Princes réfugiés chez eux pendant le tems de leur séjour.

Fin du quatrième Livre.



HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Etat de la Porte Ottomane. Charles *séjourne près de Bender : ses occupations : ses intrigues à la Porte, ses desseins :* Auguste *remonte sur son Trône : le Roi de Dannemarck fait une descente en Suéde : tous les autres Etats de* Charles *sont attaqués : le Czar triomphe dans Moscow : affaire du Pruth : histoire de la Czarine, paysane devenue Impératrice.*

ACHmet *III.* gouvernait alors l'Empire de Turquie. Il avait été mis en 1703. sur le Trône à la place de son frére *Mustapha*, par une révolution semblable à celle qui avait donné en Angleterre la Couronne de *Jacques II.* à son gen-

gendre *Guillaume*. *Mustapha* gouverné par son Muphti, que les Turcs abhorraient, souleva contre lui tout l'Empire. Son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontens, se joignit à eux. Il fut pris, déposé en cérémonie, & son frére tiré du Serrail pour devenir Sultan, sans qu'il y eût presque une goute de sang répandue. *Achmet* renferma le Sultan déposé dans le Serrail de Constantinople, où il vécut encor quelques années, au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ses Princes suivre toujours leur détrônement.

Le nouveau Sultan, pour toute récompense d'une Couronne qu'il devait aux Ministres, aux Généraux, aux Officiers des Janissaires, enfin à ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentassent une seconde. Par le sacrifice de tant de braves gens il affaiblit les forces de l'Empire; mais il affermit son Trône, du moins pour quelques années. Il s'apliqua depuis à amasser des trésors: c'est le premier des Ottomans, qui ait osé altérer un peu la monnoie & établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte d'un soulévement. Car la rapacité & la tyrannie du Grand-Seigneur ne s'étendent presque jamais que sur les Officiers de l'Empire, qui, tels qu'ils soient, sont esclaves domestiques du Sultan; mais le reste des Musulmans vit dans une sécurité profonde, sans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel

Tel était l'Empereur des Turcs, chez qui le Roi de Suéde vint chercher un azyle. Il lui écrivit dès qu'il fut sur ses terres; la lettre est du 13. Juillet 1709. Il en courut plusieurs copies différentes, qui toutes passent aujourdhui pour infidèles; mais de toutes celles que j'ài vû il n'en est aucune qui ne marquât de la hauteur, & qui ne fût plus conforme à son courage qu'à sa situation. Le Sultan ne lui fit réponse que vers la fin de Septembre. La fierté de la Porte Ottomane fit sentir à *Charles XII.* la différence qu'elle mettait entre l'Empereur Turc, & un Roi d'une partie de la Scandinavie, Chrêtien, vaincu, & fugitif. Au reste, toutes ces lettres, que les Rois écrivent très-rarement eux-mêmes, ne sont que de vaines formalités, qui ne font connaître ni le caractère des Souverains ni leurs affaires.

Charles XII. en Turquie n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le dessein d'armer l'Empire Ottoman contre ses ennemis. Il se flatait de ramener la Pologne sous le joug & de soumettre la Russie; il avait un Envoyé à Constantinople; mais celui qui le servit le plus dans ses vastes projets fut le Comte de *Poniatowsky*, lequel alla à Constantinople sans mission, & se rendit bientôt nécessaire au Roi, agréable à la Porte, & enfin dangereux aux Grands-Visirs même (*).

O 4 Un

(*) C'est de lui dont je tiens non seulement les remarques, qui ont été imprimées & dont le Chapelain *Norberg* a fait usage, mais encor beaucoup d'autres manuscrits concernant cette histoire.

Intrigues du Serrail.

Un de ceux qui secondèrent plus adroitement ses desseins fut le Médecin *Fonseca* Portugais Juif établi à Constantinople, homme savant & délié, capable d'affaires, & le seul Philosophe peut-être de sa nation : sa profession lui procurait des entrées à la Porte Ottomane, & souvent la confiance des Visirs. Je l'ai fort connu à Paris ; il m'a confirmé toutes les particularités que je vai raconter. Le Comte de *Poniatowsky* m'a dit lui-même, & m'a écrit, qu'il avait eu l'adresse de faire tenir des lettres à la Sultane *Validé* mére de l'Empereur régnant, autrefois maltraitée par son fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le Serrail. Une Juive, qui approchait souvent de cette Princesse, ne cessait de lui raconter les exploits du Roi de Suéde, & la charmait par ses récits. La Sultane, par une secrette inclination, dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires, même sans les avoir vûs, prenait hautement dans le Serrail le parti de ce Prince ; elle ne l'apellait que son lion. *Quand voulez-vous donc*, disait-elle quelquefois au Sultan son fils, *aider mon lion à dévorer ce Czar ?* Elle passa même par-dessus les loix austères du Serrail au point d'écrire de sa main plusieurs lettres au Comte *Poniatowsky*, entre les mains duquel elles sont encor au tems qu'on écrit cette histoire.

Cependant on avait conduit le Roi avec honneur à Bender, par le désert qui s'apellait autrefois la solitude des Gétes. Les Turcs eurent soin que rien ne manquât sur la route de tout ce qui pouvait rendre son voyage plus agréable.

Beau-

Beaucoup de Polonais, de Suédois, de Cosaques échapés les uns après les autres des mains des Moscovites, venaient par différens chemins grossir sa suite sur la route. Il avait avec lui dix-huit-cent hommes, quand il se trouva à Bender : tout ce monde était nourri, logé, eux & leurs chevaux, aux dépens du Grand-Seigneur.

Le Roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le Serasquier *Jussuf* Pacha lui fit dresser une tente magnifique, & on en fournit à tous les Seigneurs de sa suite. Quelque tems après le Prince se fit bâtir une maison dans cet endroit : ses Officiers en firent autant à son exemple : les soldats dressèrent des baraques ; de sorte que ce camp devint insensiblement une petite ville. Le Roi n'étant point encor guéri de sa blessure, il fallut lui tirer du pied un os carié ; mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ses fatigues ordinaires, toujours se levant avant le Soleil, lassant trois chevaux par jour, faisant faire l'exercice à ses soldats. Pour tout amusement il jouait quelquefois aux échecs : si les petites choses peignent les hommes, il est permis de raporter, qu'il faisait toujours marcher le Roi à ce jeu, il s'en servait plus que des autres piéces, & par-là il perdait toutes les parties.

Il se trouvait à Bender dans une abondance de toutes choses, bien rare pour un Prince vaincu & fugitif ; car outre les provisions plus que suffisantes, & les cinq cent écus par jour, qu'il recevait de la magnificence Ottomane, il tirait encor de l'argent de la France, & il empruntait des *Magnificence du Sultan envers Charles.*

des Marchands de Constantinople. Une partie de cet argent servit à ménager des intrigues dans le Serrail, à acheter la faveur des Visirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profusion parmi ses Officiers & les Janissaires qui lui servaient de gardes à Bender. *Grothusen*, son Favori & Trésorier, était le dispensateur de ses libéralités : c'était un homme qui contre l'usage de ceux qui sont en cette place, aimait autant à donner que son Maître. Il lui aporta un jour un compte de soixante-mille écus, en deux lignes : dix mille écus donnés aux Suédois & aux Janissaires par les ordres généreux de Sa Majesté, & le reste mangé par moi : „Voilà comme j'aime que mes amis me rendent „leurs comptes, dit ce Prince : *Mullern* me fait „lire des pages entiéres pour des sommes de dix „mille francs. J'aime mieux le stile laconique „de *Grothusen*.“ Un de ses vieux Officiers soupçonné d'être un peu avare, se plaignit à lui de ce que Sa Majesté donnait tout à *Grothusen* : „Je ne donne de l'argent, répondit le Roi, qu'à „ceux qui savent en faire usage.“ Cette générosité le réduisit souvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'œconomie dans ses libéralités eût été aussi honorable, & plus utile ; mais c'était le défaut de ce Prince, de pousser à l'excès toutes les vertus.

Occupation de Charles chez les Turcs. Beaucoup d'étrangers accouraient de Constantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voisinage y venaient en foule ; tous le respectaient & l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abstenir du vin, & sa régularité à assister deux fois

fois par jour aux priéres publiques, leur faisaient dire : *C'est un vrai Musulman.* Ils brulaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender, qui fut plus long qu'il ne pensait, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le Baron *Fabrice*, Gentilhomme du Duc de Holstein, jeune homme aimable, qui avait dans l'esprit cette gayeté, & ce tour aisé qui plaît aux Princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune Duc de Holstein, & il y réussit en se rendant agréable. Il avait lû tous les bons Auteurs Français. Il fit lire au Roi les tragédies de *Pierre Corneille*, celles de *Racine*, & les ouvrages de *Despréaux*. Le Roi ne prit nul goût aux satyres de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures piéces; mais il aimait fort ses autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la satyre huitiéme, où l'Auteur traite *Alexandre* de fou & d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies Françaises, *Mithridate* était celle qui lui plaisait davantage, parce que la situation de ce Roi vaincu & respirant la vengeance, était conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à Mr. *Fabrice* les endroits qui le frapaient; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni hazarder jamais un mot en Français. Même quand il vit depuis à Bender Mr. *Desaleurs*, Ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savait que sa langue naturelle, il répondit à cet Ambassa-

baſſadeur en Latin ; & ſur ce que Mr. *Déſaleurs* proteſta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue, le Roi plûtôt que de parler Français, fit venir un interprète.

Telles étaient les occupations de *Charles XII.* à Bender, où il attendait qu'une armée de Turcs vînt à ſon ſecours. Son Envoyé préſentait des mémoires en ſon nom au Grand-Viſir, & *Poniatowsky* les ſoutenait par le crédit qu'il ſavait ſe donner. L'inſinuation réuſſit partout : il ne paraiſſait vêtu qu'à la Turque ; il ſe procurait toutes les entrées. Le Grand-Seigneur lui fit préſent d'une bourſe de mille ducats, & le Grand-Viſir lui dit : *Je prendrai votre Roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le mènerai à Moſcow, à la tête de deux-cent-mille hommes.* Ce Grand-Viſir s'apellait *Chourlouli Ali Pacha* ; il était fils d'un payſan du village de Chourlou. Ce n'eſt point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction ; on n'y connait point la nobleſſe, ſoit celle à laquelle les emplois ſont attachés, ſoit celle qui ne conſiſte que dans des titres. Les ſervices ſeuls ſont cenſés tout faire, c'eſt l'uſage de preſque tout l'Orient, uſage très-naturel & très-bon, ſi les Dignités pouvaient n'être données qu'au mérite ; mais les Viſirs ne ſont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir, ou d'une eſclave favorite.

Ses eſpérances toujours trompées

Le premier Miniſtre changea bientôt d'avis. Le Roi ne pouvait que négocier, & le Czar pouvait donner de l'argent ; il en donna ; & ce fut de celui même de *Charles XII.* qu'il ſe ſervit.

La caiſſe militaire priſe à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu ; il ne fut plus alors queſtion de faire la guerre aux Ruſſes. Le crédit du Czar fut tout-puiſſant à la Porte ; elle accorda à ſon Envoyé des honneurs dont les Miniſtres Moſcovites n'avaient point encor joui à Conſtantinople : on lui permit d'avoir un Serrail, c'eſt-à-dire, un Palais dans le quartier des Francs, & de communiquer avec les Miniſtres étrangers. Le Czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le Général *Mazeppa*, comme *Charles XII.* s'était fait livrer le malheureux *Patkul. Chourlouli Ali-Pacha* ne ſavait plus rien refuſer à un Prince qui demandait en donnant des millions : ainſi ce même Grand-Viſir, qui auparavant avait promis ſolemnellement de mener le Roi de Suéde en Moſcovie avec deux-cent mille hommes, oſa bien lui faire propoſer de conſentir au ſacrifice du Général *Mazeppa*. *Charles* fut outré de cette demande. On ne ſait juſqu'où le Viſir eût pouſſé l'affaire, ſi *Mazeppa*, âgé de ſoixante & dix ans, ne fût mort préciſément dans cette conjoncture. La douleur & le dépit du Roi augmentèrent, quand il aprit que *Tolſtoy*, devenu l'Ambaſſadeur du Czar à la Porte, était publiquement ſervi par des Suédois faits eſclaves à Pultava, & qu'on vendait tous les jours ces braves ſoldats dans le marché de Conſtantinople. L'Ambaſſadeur Moſcovite diſait même hautement, que les troupes Muſulmanes, qui étaient à Bender, y étaient plus pour s'aſſûrer du Roi, que pour lui faire honneur. *en Turquie.*

Charles abandonné par le Grand-Viſir, vaincu

cu par l'argent du Czar en Turquie, après l'avoir été par ses armes dans l'Ukraine, se voyait trompé, dédaigné par la Porte, presque prisonnier parmi des Tartares. Sa suite commençait à désespérer. Lui seul tint ferme, & ne parut pas abattu un moment; il crut que le Sultan ignorait les intrigues de *Chourlouli Ali*, son Grand-Visir: il résolut de les lui aprendre, & *Poniatowsky* se chargea de cette commission hardie. Le Grand-Seigneur va tous les vendredis à la Mosquée entouré de ses Solaks, espèces de gardes, dont les turbans sont ornés de plumes si hautes, qu'elles dérobent le Sultan à la vûë du Peuple. Quand on a quelque placet à présenter au Grand-Seigneur, on tâche de se mêler parmi ces gardes, & on léve en haut le placet. Quelquefois le Sultan daigne le prendre lui-même; mais le plus souvent il ordonne à un Aga de s'en charger, & se fait ensuite représenter les placets au sortir de la Mosquée. Il n'est pas à craindre qu'on ose l'importuner de Mémoires inutiles, & de placets sur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Constantinople en toute une année qu'à Paris en un seul jour. On se hazarde encor moins à présenter des Mémoires contre les Ministres, à qui pour l'ordinaire le Sultan les renvoye sans les lire. *Poniatowsky* n'avait que cette voye pour faire passer jusqu'au Grand-Seigneur les plaintes du Roi de Suéde. Il dressa un Mémoire accablant contre le Grand-Visir. Mr. de *Fériol*, alors Ambassadeur de France, & qui m'a conté le fait, fit traduire le Mémoire en Turc. On donna quelque argent à un Grec pour le présenter.

Ce

Ce Grec s'étant mêlé parmi les gardes du Grand-Seigneur, leva le papier si haut, si longtems, & fit tant de bruit, que le Sultan l'aperçut, & prit lui-même le Mémoire.

Réduit à faire présenter des placets au Sultan.

On se servit plusieurs fois de cette voie pour présenter au Sultan des Mémoires contre ses Visirs : un Suédois nommé *Leloing*, en donna encor un autre bientôt après. *Charles XII.* dans l'Empire des Turcs était réduit à employer les ressources d'un sujet oprimé.

Quelques jours après le Sultan envoya au Roi de Suéde, pour toute réponse à ses plaintes, vingt-cinq chevaux Arabes, dont l'un qui avait porté Sa Hautesse, était couvert d'une selle & d'une housse enrichies de pierreries, avec des étriers d'or massif. Ce présent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçûe en termes généraux, & qui faisait soupçonner que le Ministre n'avait rien fait que du consentement du Sultan. *Chourlouli*, qui savait dissimuler, envoya aussi cinq chevaux très-rares au Roi. *Charles* dit fiérement à celui qui les amenait : *Retournez vers vôtre Maître, & dites-lui, que je ne reçois point de présens de mes ennemis.*

Mr. *Poniatowsky* ayant déja osé faire présenter un mémoire contre le Grand-Visir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer. Il savait que ce Visir déplaisait à la Sultane Mére, que le Kislar Aga, Chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janissaires le haïssaient : il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une chose bien surprenante, de voir un Chrêtien, un Polonais, un Agent sans caractère d'un Roi Suédois réfugié chez

chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la Porte contre un Vice-Roi de l'Empire Ottoman, qui de plus était utile & agréable à son Maître. *Poniatowsky* n'eût jamais réussi, & l'idée seule du projet lui eût couté la vie, si une Puissance plus forte que toutes celles qui étaient dans ses intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du Grand-Visir *Chourlouli.*

Etranges Visirs. Le Sultan avait un jeune Favori, qui a depuis gouverné l'Empire Ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716. à la bataille de Peterwaradin, gagnée sur les Turcs par le Prince *Eugène de Savoie.* Son nom était *Coumourgi Ali-Pacha.* Sa naissance n'était guère différente de celle de *Chourlouli* : il était fils d'un porteur de charbon, comme *Coumourgi* le signifie, car *Coumour* veut dire *charbon* en Turc. L'Empereur *Achmet II.* oncle d'*Achmet III.* ayant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople *Coumourgi* encor enfant, dont l'extrême beauté le frapa, le fit conduire dans son Serrail. Il plut à *Mustapha*, fils ainé & successeur de *Mahomet. Achmet III.* en fit son Favori. Il n'avait alors que la Charge de Seli&tar Aga, porte-épée de la Couronne. Son extrême jeunesse ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de Grand-Visir : mais il avait l'ambition d'en faire. La faction de Suéde ne put jamais gagner l'esprit de ce Favori. Il ne fut en aucun tems l'ami de *Charles*, ni d'aucun Prince Chrêtien, ni d'aucun de leurs Ministres ; mais en cette occasion, il servait le Roi *Charles XII.* sans le vouloir ; il s'unit avec la Sultane *Validé* & les grands Officiers de la Porte, pour faire tomber *Chourlouli*

louli qu'ils haïssaient tous. Ce vieux Ministre, qui avait longtems & bien servi son Maître, fut la victime du caprice d'un enfant, & des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de sa Dignité & de ses richesses: on lui ôta sa femme, qui était fille du dernier Sultan *Mustapha*: & il fut relegué à Caffa, autrefois Théodosie, dans la Tartarie Crimée. On donna le Bul, c'est-à-dire le sceau de l'Empire, à *Numan Couprougli*, petit-fils du grand *Couprougli* qui prit Candie. Ce nouveau Visir était tel que les Chrètiens mal-instruits ont peine à se figurer un Turc; homme d'une vertu infléxible, scrupuleux observateur de la loi, il oposait souvent la justice aux volontés du Sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moscovite, qu'il traitait d'injuste & d'inutile; mais le même attachement à sa loi, qui l'empêchait de faire la guerre au Czar, malgré la foi des Traités, lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité envers le Roi de Suéde. Il disait à son Maître: „ La loi te défend d'attaquer le Czar, qui „ ne t'a point offensé, mais elle t'ordonne de se„ courir le Roi de Suéde, qui est malheureux chez „ toi. " Il fit tenir à ce Prince huit-cent bourses, (une bourse vaut cinq-cent écus) & lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses États, par les terres de l'Empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux Francais, qui étaient alors au port de Constantinople, & que Mr. *de Fériol*, Ambassadeur de France à la Porte, offrait à *Charles* pour le transporter à Marseille. Le Comte *Poniatowsky* négotia plus que jamais avec ce Ministre, & acquit dans les négotiations une supériorité que l'or des

Moscovites ne pouvait plus lui disputer auprès d'un Visir incorruptible. La faction Russe crut que la meilleure ressource pour elle était d'empoisonner un négotiateur si dangereux. On gagna un de ses domestiques, qui devait lui donner du poison dans du caffé; le crime fut découvert avant l'exécution; on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite fiole, que l'on porta au Grand-Seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein Divan & condamné aux galères, parce que la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII. toujours persuadé que tôt ou tard il réussirait à faire déclarer l'Empire Turc contre celui de Russie, n'accepta aucune des propositions qui tendaient à un retour paisible dans ses Etats; il ne cessait de représenter comme formidable aux Turcs ce même Czar qu'il avait si longtems méprisé : ses Emissaires insinuaient sans cesse que *Pierre Alexiowits* voulait se rendre Maître de la navigation de la Mer Noire, qu'après avoir subjugué les Cosaques il en voulait à la Tartarie Crimée. Tantôt ces représentations animaient la Porte, tantôt les Ministres Russes les rendaient sans effet.

Tandis que *Charles XII.* faisait ainsi dépendre sa destinée des volontés des Visirs, qu'il recevait des bienfaits & des affronts d'une Puissance étrangère, qu'il faisait présenter des placets au Sultan, qu'il subsistait de ses libéralités dans un désert, tous ses ennemis réveillés attaquaient ses Etats.

La

La bataille de Pultava fut d'abord le ſignal d'une révolution dans la Pologne. Le Roi *Auguſte* y retourna, proteſtant contre ſon abdication, contre la paix d'Altranſtad, & accuſant publiquement de brigandage & de barbarie *Charles XII.* qu'il ne craignait plus. Il mit en priſon *Fingſten* & *Imhof* ſes Plénipotentiaires qui avaient ſigné ſon abdication, comme s'ils avaient en cela paſſé leurs ordres & trahi leur Maître. Ses troupes Saxonnes, qui avaient été le prétexte de ſon détrônement, le ramenèrent à Varſovie, accompagné de la plupart des Palatins Polonais, qui lui ayant autrefois juré fidélité, avaient fait depuis les mêmes ſermens à *Stanislas*, & revenaient en faire de nouveaux à *Auguſte*. *Siniawsky* même rentra dans ſon parti, & perdant l'idée de ſe faire Roi, ſe contenta de reſter Grand-Général de la Couronne. *Flemming* ſon premier Miniſtre, qui avait été obligé de quitter pour un tems la Saxe, de peur d'être livré avec *Patkul*, contribua alors par ſon adreſſe à ramener à ſon Maître une grande partie de la Nobleſſe Polonaiſe.

Révolution en Pologne.

Le Pape releva ſes peuples du ſerment de fidélité qu'ils avaient fait à *Stanislas*. Cette démarche du Saint-Pére faite à propos, & appuyée des forces d'*Auguſte*, fut d'un aſſez grand poids : elle affermit le crédit de la Cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de conteſter alors aux premiers Pontifes le droit chimérique de ſe mêler du temporel des Rois. Chacun retournait volontiers ſous la domination d'*Auguſte*, & recevait ſans répugnance une abſolution inu-

tile, que le Nonce ne manqua pas de faire valoir comme néceſſaire.

La puiſſance de *Charles* & la grandeur de la Suéde touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix Têtes couronnées voyaient depuis longtems avec crainte & avec envie la domination Suédoiſe s'étendant loin de ſes bornes naturelles au-delà de la Mer Baltique, depuis la Duna juſqu'à l'Elbe. La chûte de *Charles* & ſon abſence réveillèrent les intérêts & les jalouſies de tous ces Princes, aſſoupies longtems par des Traités, & par l'impuiſſance de les rompre.

Le Czar plus puiſſant qu'eux tous enſemble, profitant de ſa victoire, prit Vibourg & toute la Carelie, inonda la Finlande de troupes, mit le ſiége devant Riga, & envoya un corps d'armée en Pologne pour aider *Auguſte* à remonter ſur le Trône. Cet Empereur était alors ce que *Charles* avait été autrefois, l'arbitre de la Pologne & du Nord; mais il ne conſultait que ſes intérêts, au lieu que *Charles* n'avait jamais écouté que ſes idées de vengeance & de gloire. Le Monarque Suédois avait ſecouru ſes Alliés, & accablé ſes ennemis, ſans exiger le moindre fruit de ſes victoires: le Czar ſe conduiſant plus en Prince, & moins en Héros, ne voulut ſecourir le Roi de Pologne qu'à condition qu'on lui céderait la Livonie; & que cette Province, pour laquelle *Auguſte* avait allumé la guerre, reſterait aux Moſcovites pour toujours.

Le Roi de Dannemarck oubliant le Traité de Travendal, comme *Auguſte* celui d'Altranſtad, ſongea dès-lors à ſe rendre maître des Duchés de Hol-

Holstein & de Brême, sur lesquels il renouvella ses prétentions. Le Roi de Prusse avait d'anciens droits sur la Poméranie Suédoise, qu'il voulait faire revivre. Le Duc de Meckelbourg voyait avec dépit que la Suéde possédât encor Wismar, la plus belle ville du Duché : ce Prince devait épouser une niéce de l'Empereur Moscovite ; & le Czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. *George* Electeur de Hanover, cherchait de son côté à s'enrichir des dépouilles de *Charles*. L'Evêque de Munster aurait bien voulu faire aussi valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suédois défendaient la Poméranie & les autres pays que *Charles* possédait en Allemagne : c'était-là que la guerre allait se porter. Cet orage allarma l'Empereur & ses Alliés. C'est une loi de l'Empire, que quiconque attaque une de ses provinces, est réputé l'ennemi de tout le Corps Germanique.

Mais il y avait encor un plus grand embarras. Tous ces Princes, à la réserve du Czar, étaient réunis alors contre *Louis XIV.* dont la puissance avait été quelque tems aussi redoutable à l'Empire que celle de *Charles*.

L'Allemagne s'était trouvée, au commencement du siécle, pressée du Midi au Nord, entre les armées de la France & de la Suéde. Les Français avaient passé le Danube, & les Suédois l'Oder : si leurs forces, alors victorieuses, s'étaient jointes, l'Empire eût été perdu. Mais la même fatalité qui accabla la Suéde, avait aussi humi-

lié la France : toutefois la Suéde avait encor des ressources, & *Louis XIV.* faisait la guerre avec vigueur, quoique malheureusement. Si la Poméranie, & le Duché de Brême devenaient le théatre de la guerre, il était à craindre que l'Empire n'en souffrît, & qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre *Louis XIV.* Pour prévenir ce danger, l'Empereur, les Princes d'Allemagne, *Anne* Reine d'Angleterre, les Etats-Généraux des Provinces-Unies, conclurent à la Haie, sur la fin de l'année 1709. un des plus singuliers Traités que jamais on ait signés.

Il fut stipulé par ces Puissances, que la guerre contre les Suédois ne se ferait point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne; & que les ennemis de *Charles XII.* pourraient l'attaquer par-tout ailleurs. Le Roi de Pologne & le Czar accédèrent eux-mêmes à ce Traité; ils y firent insérer un article aussi extraordinaire que le Traité même; ce fut que les douze-mille Suédois, qui étaient en Poméranie, n'en pourraient sortir pour aller défendre leurs autres Provinces.

Pour assûrer l'exécution de ce Traité, on proposa d'assembler une armée conservatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devait camper sur le bord de l'Oder : c'eût été une nouveauté singuliére qu'une armée levée pour empêcher une guerre : ceux même qui devaient la soudoyer, avaient pour la plûpart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre, qu'on prétendait écarter; le Traité portait qu'elle serait composée des troupes de l'Empereur, du Roi de Prusse, de l'Electeur

de

de Hanover, du Landgrave de Hesse, de l'Evêque de Munster.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet : il ne fut point exécuté : les Princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée, ne donnèrent rien : il n'y eut pas deux régimens formés : on parla beaucoup de neutralité, personne ne la garda ; & tous les Princes du Nord, qui avaient des intérêts à démêler avec le Roi de Suéde, restèrent en pleine liberté de se disputer les dépouilles de ce Prince.

Dans ces conjonctures, le Czar après avoir laissé ses troupes en quartier dans la Lithuanie, & avoir ordonné le siége de Riga, s'en retourna à Moscow étaler à ses peuples un apareil aussi nouveau que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors dans ses Etats ; ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit son entrée dans Moscow le premier Janvier 1710. sous sept arcs triomphaux, dressés dans les ruës ornées de tout ce que le climat peut fournir, & de ce que le Commerce florissant par ses soins y avait pu aporter. Un régiment des gardes commençait la marche, suivi des piéces d'artillerie prises sur les Suédois à Lesno & à Pultava : chaque était traînée par huit chevaux couverts de housses d'écarlate pendantes à terre : ensuite venaient les Etendarts, les Timbales, les Drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les Officiers & par les soldats qui les avaient pris : toutes ces dépouilles étaient suivies des plus belles troupes du Czar. Après qu'elles eu-

Triomphe du Czar à Moscow renouvellé des Romains

rent défilé, on vit fur un char fait exprès (*), paraître le brancard de *Charles XII.* trouvé fur le champ de bataille de Pultava tout brifé de deux coups de canon : derriére ce brancard marchaient deux à deux tous les prifonniers : on y voyait le Comte *Piper*, premier Miniftre de Suéde, le célèbre Maréchal *Renfchild*, le Comte de *Levenhaupt*, les Généraux *Slipenback*, *Stackelberg*, *Hamilton*, tous les Officiers & les foldats qu'on difperfa depuis dans la Grande Ruffie. Le Czar paraiffait immédiatement après eux fur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava : à quelques pas de lui on voyait les Généraux qui avaient eu part au fuccès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait enfuite ; les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe paffa au bruit de toutes les cloches de Mofcow, au fon des tambours, des timbales, des trompettes, & d'un nombre infini d'inftrumens de mufique, qui fe faifaient entendre par reprifes, avec les falves de deux-cent piéces de canon, & les acclamations de cinq-cent mille hommes, qui s'écriaient, *Vive l'Empereur notre pére*, à chaque paufe que faifait le Czar dans cette entrée triomphale.

Cet apareil impofant augmenta la vénération de fes peuples pour fa perfonne ; tout ce qu'il avait fait

(*) Mr. *Norberg*, Confeffeur de *Charles XII.* reprend ici l'Auteur, & affure que ce brancard était porté à la main. On s'en raporte fur ces circonftances effentielles à ceux qui les ont vûes.

fait d'utile en leur faveur, le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga; les Généraux s'emparèrent du reste de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même tems le Roi de Dannemarck vint avec toute sa flote faire une descente en Suéde: il y débarqua dix-sept-mille hommes, qu'il laissa sous la conduite du Comte de *Reventlau*.

La Suéde était alors gouvernée par une Régence composée de quelques Sénateurs, que le Roi établit quand il partit de Stockholm. Le Corps du Sénat, qui croyait que le gouvernement lui apartenait de droit, était jaloux de la Régence; l'Etat souffrit de ces divisions; mais quand après la bataille de Pultava, la premiére nouvelle qu'on aprit dans Stockholm fut que le Roi était à Bender à la merci des Tartares & des Turcs, & que les Danois étaient descendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helsimbourg, alors les jalousies cessèrent, on ne songea qu'à sauver la Suéde. Elle commençait à être épuisée de troupes réglées; car quoique *Charles* eût toujours fait ses grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années, la nécessité de recruter continuellement ses troupes, d'entretenir ses garnisons, & les corps d'armée qu'il falait toujours avoir sur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brême, Verden: tout cela avait coûté à la Suéde, pendant le cours de la guerre, plus de deux-cent-cinquante-mille soldats; il ne restait pas

pas huit-mille hommes d'anciennes troupes, qui avec les milices nouvelles, étaient les feules reffources de la Suéde.

La nation eft née belliqueufe; & tout peuple prend infenfiblement le génie de fon Roi. On ne s'entretenait d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieufes de *Charles* & de fes Généraux, & des vieux corps qui avaient combattu fous eux à Narva, à la Duna, à Cliffau, à Pultusk, à Hollofin. Les moindres Suédois en prenaient un efprit d'émulation & de gloire. La tendreffe pour le Roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres pays les payfans font efclaves, ou traités comme tels: ceux-ci faifant un corps dans l'Etat, fe regardaient comme des citoyens, & fe formaient des fentimens plus grands; de forte que ces milices devenaient en peu de tems les meilleures troupes du Nord.

Des payfans Suédois défont une armée Danoife.

Le Général *Steinbock* fe mit par ordre de la Régence à la tête de huit-mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze-mille de ces nouvelles milices, pour aller chaffer les Danois, qui ravageaient toute la côte d'Helfimbourg, & qui étendaient déja leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le tems, ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance: la plûpart de ces laboureurs vinrent vêtus de leurs farots de toile, ayant à leurs ceintures des piftolets attachés avec des cordes. *Steinbock* à la tête de cette armée extraordinaire, fe trouva en préfence des Danois à trois lieues d'Helfimbourg le

10.

10. Mars 1710. Il voulut laisser à ses troupes quelques jours de repos, se retrancher, & donner à ses nouveaux soldats le tems de s'accoutumer à l'ennemi ; mais tous ces paysans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent.

Des Officiers qui y étaient, m'ont dit les avoir vûs alors presque tous écumer de colère, tant la haine nationale des Suédois contre les Danois est extrême. *Steinbock* profita de cette disposition des esprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la discipline militaire ; on attaqua les Danois ; & c'est-là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces paysans armés à la hâte taillèrent en piéces le régiment des gardes du Roi de Dannemarck, dont il ne resta que dix hommes.

Les Danois entiérement défaits se retirèrent sous le canon d'Helsimbourg. Le trajet de Suéde en Zéeland est si court, que le Roi de Dannemarck aprit le même jour à Coppenhague la défaite de son armée en Suéde ; il envoya sa flote pour embarquer les débris de ses troupes. Les Danois quittèrent la Suéde avec précipitation cinq jours après la bataille ; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, & ne voulant pas les laisser à l'ennemi, ils les tuèrent tous aux environs d'Helsimbourg, & mirent le feu à leurs provisions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laissant dans Helsimbourg quatre-mille blessés, dont la plus grande partie mourut par l'infection

fection

fection de tant de chevaux tués, & par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privaient pour empêcher que les Suédois n'en jouïssent.

Dans le même tems les paysans de la Dalécarlie ayant ouï dire dans le fond de leurs forêts, que leur Roi était prisonnier chez les Turcs, députèrent à la Régence de Stockholm, & offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt-mille, délivrer leur Maître des mains de ses ennemis. Cette proposition, qui marquait plus de courage & d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejettée, & on ne manqua pas d'en instruire le Roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsimbourg.

Charles reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de Juillet 1710. Peu de tems après un autre événement le confirma dans ses espérances.

Singularités d'un Visir.

Le Grand-Visir *Couprougli*, qui s'oposait à ses desseins, fut déposé après deux mois de Ministère. La petite Cour de *Charles XII.* & ceux qui tenaient encor pour lui en Pologne, publiaient que *Charles* faisait & défaisait les Visirs, & qu'il gouvernait l'Empire Turc du fond de sa retraite de Bender; mais il n'avait aucune part à la disgrace de ce Favori. La rigide probité du Visir fut, dit-on, la seule cause de sa chûte : son prédécesseur ne payait point les Janissaires du Trésor Impérial, mais de l'argent qu'il faisait venir par ses extorsions : *Couprougli* les paya de l'argent du trésor. *Achmet* lui reprocha qu'il préférait l'intérêt des sujets à celui de l'Empereur :

Ton

Ton prédécesseur Chourlouli, lui dit-il, *savait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes.* Le grand-Visir répondit : *S'il avait l'art d'enrichir Ta Hautesse par des rapines, c'est un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le secret profond du Serrail permet rarement que de pareils discours transpirent dans le public ; mais celui-ci fut sû avec la disgrace de *Couprougli.* Ce Visir ne paya point sa hardiesse de sa tête, parce que la vraye vertu se fait quelquefois respecter, lors même qu'elle déplait. On lui permit de se retirer dans l'Isle de Négrepont. J'ai sû ces particularités par des lettres de Mr. *Bru* mon parent, premier Drogman à la Porte Ottomane, & je les raporte pour faire connaître l'esprit de ce Gouvernement.

Le Grand-Seigneur fit alors revenir d'Alep *Baltagi Mehemet*, Pacha de Syrie, qui avait déja été Grand-Visir avant *Chourlouli.* Les *Baltagis* du Serrail, ainsi nommés de *Balta*, qui signifie *coignée*, sont des esclaves qui coupent le bois pour l'usage des Princes du Sang Ottoman, & des Sultanes. Ce Visir avait été Baltagi dans sa jeunesse, & en avait toujours retenu le nom, selon la coutume des Turcs, qui prennent sans rougir le nom de leur premiére profession, ou de celle de leur pére, ou du lieu de leur naissance.

Dans le tems que *Baltagi Mehemet* était valet dans le Serrail, il fut assez heureux pour rendre quelques petits services au Prince *Achmet*, alors prisonnier d'Etat sous l'Empire de son frére *Mustapha* : on laisse aux Princes du sang Otto- *Fendeur de bois Visir.*

man

man pour leurs plaisirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie), mais assez belles encor pour plaire. *Achmet* devenu Sultàn donna une de ces esclaves, qu'il avait beaucoup aimée, en mariage à *Baltagi Mehemet*. Cette femme par ses intrigues fit son mari Grand-Visir: une autre intrigue le déplaça: & une troisiéme le fit encor Grand-Visir.

Quand *Baltagi Mehemet* vint recevoir le Bul de l'Empire, il trouva le parti du Roi de Suéde dominant dans le Serrail. La Sultane Validé, *Ali-Coumourgi* Favori du Grand-Seigneur, le Kislar-Aga Chef des Eunuques noirs, & l'Aga des Janissaires, voulaient la guerre contre le Czar: le Sultan y était déterminé: le premier ordre qu'il donna au Grand-Visir fut d'aller combattre les Moscovites avec deux-cent-mille hommes. *Baltagi Mehemet* n'avait jamais fait la guerre; mais ce n'était point un imbécille, comme les Suédois mécontens de lui l'ont représenté. Il dit au Grand-Seigneur, en recevant de sa main un sabre garni de pierreries: *Ta Hautesse sait que j'ai été élevé à me servir d'une hache pour fendre du bois, & non d'une épée pour commander tes armées; je tâcherai de te bien servir; mais si je ne réussis pas, souvien-toi que je t'ai suplié de ne me le point imputer.* Le Sultan l'assûra de son amitié, & le Visir se prépara à obéir.

La premiére démarche de la Porte Ottomane fut de mettre au Château des sept Tours l'Ambassadeur Moscovite. La coutume des Turcs est de commencer d'abord par faire arrêter les Mi-

Miniſtres des Princes auxquels ils déclarent la guerre. Obſervateurs de l'hoſpitalité en tout le reſte, ils violent en cela le droit le plus ſacré des Nations. Ils commettent cette injuſtice ſous prétexte d'équité, s'imaginant, ou voulant faire croire, qu'ils n'entreprennent jamais que de juſtes guerres, parce qu'elles ſont conſacrées par l'aprobation de leur Muphti. Sur ce principe ils ſe croyent armés pour châtier les violateurs de Traités que ſouvent ils rompent eux-mêmes, & croyent punir les Ambaſſadeurs des Rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs Maîtres.

A cette raiſon ſe joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les Princes Chrêtiens, & pour les Ambaſſadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des Conſuls de Marchands.

Le Han des Tartares de Crimée, que nous nommons le Kam, reçut ordre de ſe tenir prêt avec quarante-mille Tartares. Ce Prince gouverne le Nagaï, le Budziack, avec une partie de la Circaſſie, & toute la Crimée, Province connue dans l'antiquité ſous le nom de Cherſonèſe Taurique, où les Grecs portèrent leur commerce & leurs armes, & fondèrent de puiſſantes villes; & où les Génois pénétrèrent depuis, lorſqu'ils étaient les maîtres du Commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes Grecques, & quelques monumens des Génois, qui ſubſiſtent encor au milieu de la déſolation & de la barbarie. *Han des Tartares.*

Le Kam eſt apellé par ſes ſujets Empereur; mais avec ce grand titre, il n'en eſt pas moins l'eſ-

l'esclave de la Porte. Le Sang Ottoman dont les Kans sont descendus, & le droit qu'ils prétendent à l'Empire des Turcs, au défaut de la race du Grand-Seigneur, rendent leur famille respectable au Sultan même, & leurs personnes redoutables. C'est pourquoi le Grand-Seigneur n'ose détruire la race des Kams Tartares; mais il ne laisse presque jamais vieillir ces Princes sur le Trône. Leur conduite est toujours éclairée par les Pachas voisins, leurs Etats entourés de Janissaires, leurs volontés traversées par les Grands-Visirs, leurs desseins toujours suspects. Si les Tartares se plaignent du Kam, la Porte le dépose sur ce prétexte; s'il en est trop aimé, c'est un plus grand crime dont il est plûtôt puni; ainsi presque tous passent de la Souveraineté à l'exil, & finissent leurs jours à Rhodes, qui est d'ordinaire leur prison & leur tombeau.

Les Tartares leurs sujets sont les Peuples les plus brigands de la Terre, & en même tems, ce qui semble inconcevable, les plus hospitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur pays attaquer une caravane, détruire des villages; mais qu'un étranger, tel qu'il soit, passe dans leur pays, non seulement il est reçu par-tout, logé & défrayé; mais dans quelque lieu qu'il passe, les habitans se disputent l'honneur de l'avoir pour hôte; le maître de la maison, sa femme, ses filles, le servent à l'envi. Les Scythes leurs ancêtres leur ont transmis ce respect inviolable pour l'hospitalité, qu'ils ont conservé, parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, & le bas prix

de

de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuse.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée Ottomane, ils sont nourris par le Grand-Seigneur: le butin qu'ils font est leur seule paye; aussi sont-ils plus propres à piller qu'à combattre réguliérement.

Le Kam gagné par les présens & par les intrigues du Roi de Suéde, obtint d'abord que le rendez-vous général des troupes serait à Bender, même sous les yeux de *Charles XII.* afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on faisait la guerre.

Le nouveau Visir *Baltagi Mehemet*, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulait pas flater à ce point un Prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Andrinople que s'assembla cette grande armée. C'est toujours dans les vastes & fertiles plaines d'Andrinople qu'est le rendez-vous pour des armées Turques, quand ce peuple fait la guerre aux Chrêtiens; les troupes venues d'Asie & d'Afrique s'y reposent & s'y rafraichissent quelques semaines; mais le Grand-Visir, pour prévenir le Czar, ne laissa reposer l'armée que trois jours, & marcha vers le Danube, & de-là vers la Bessarabie.

Les troupes des Turcs ne sont plus aujourd'hui si formidables qu'autrefois, lorsqu'elles conquirent tant d'Etats dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Europe; alors la force du corps, la valeur & le nombre des Turcs, triomphaient d'ennemis moins robustes qu'eux & plus mal disciplinés. Mais aujourdhui que les Chrêtiens

entendent mieux l'art de la guerre, ils battent presque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'Empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'est que sur la République de Venise, estimée plus sage que guerriére, défendue par des étrangers, & mal secourue par les Princes Chrêtiens toujours divisés entr'eux.

Mœurs Turques.

Les Janissaires & les Spahis attaquent en désordre, incapables d'écouter le commandement & de se rallier: leur Cavalerie, qui devrait être excellente, attendu la bonté & la légéreté de leurs chevaux, ne saurait soutenir le choc de la Cavalerie Allemande : l'Infanterie ne savait point encor faire un usage avantageux de la bayonnette au bout du fusil : de plus les Turcs n'ont pas eu un grand Général de terre parmi eux depuis *Couprougli* qui conquit l'Isle de Candie. Un esclave nourri dans l'oisiveté & dans le silence du Serrail, fait Visir par faveur, & Général malgré lui, conduisait une armée levée à la hâte, sans expérience, sans discipline, contre des troupes Moscovites aguerries par douze ans de guerre & fiéres d'avoir vaincu les Suédois.

Le Czar prêt d'être perdu.

Le Czar, selon toutes les aparences, devait vaincre *Baltagi Mehemet*; mais il fit la même faute avec les Turcs, que le Roi de Suéde avait commise avec lui; il méprisa trop son ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moscow, & ayant ordonné qu'on changeat le siége de Riga en blocus, il assembla sur les fron-

frontiéres de Pologne(*)quatre-vingt-mille hommes de ſes troupes. Avec cette armée il prit ſon chemin par la Moldavie & la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourdhui habité par des Chrètiens Grecs tributaires du Grand-Seigneur.

La Moldavie était gouvernée alors par le Prince *Cantemir*, Grec d'origine, qui réuniſſait les talens des anciens Grecs, la ſcience des lettres & celle des armes. On le faiſait deſcendre du fameux *Timur*, connu ſous le nom de *Tamerlan.* Cette origine paraiſſait plus belle qu'une Grecque; on prouvait cette deſcendance par le nom de ce Conquérant. *Timur*, dit-on, reſſemble à *Temir*; le titre de Kan, que poſſédait *Timur* avant de conquerir l'Aſie, ſe retrouve dans le nom de *Cantemir*; auſſi le Prince *Cantemir* eſt deſcendant de *Tamerlan.* Voilà les fondemens de la plûpart des généalogies.

De quelque Maiſon que fût *Cantemir*, il devait toute ſa fortune à la Porte Ottomane. A peine avait-il reçû l'inveſtiture de ſa Principauté, qu'il trahit l'Empereur Turc ſon bienfaiteur pour le Czar, dont il eſpérait davantage. Il ſe flatait que le vainqueur de *Charles XII.* triompherait aiſément d'un Viſir peu eſtimé, qui n'avait jamais fait la guerre, & qui avait choiſi pour ſon Kiaia, c'eſt-à-dire pour ſon Lieutenant, l'In-

(*) Le Chapelain *Norberg* prétend que le Czar força le quatriéme homme de ſes ſujets capable de porter les armes, de le ſuivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée eût été au moins de deux millions de ſoldats.

l'Intendant des Douanes de Turquie. Il comptait que tous ses gens se rangeraient de son parti; les Patriarches Grecs l'encouragèrent à cette défection. Le Czar ayant donc fait un Traité secret avec ce Prince, & l'ayant reçu dans son armée, s'avança dans le pays, & arriva au mois de Juin 1711. sur le bord Septentrional du fleuve Hierase, aujourdhui le Pruth, pres d'Yassi capitale de la Moldavie.

Dès que le Grand-Visir eut apris que *Pierre Alexiowits* marchait de ce côté, il quitta aussitôt son camp, & suivant le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de bâteaux près d'un bourg nommé Saccja, au même endroit, où *Darius* fit construire autrefois le pont qui porta son nom. L'armée Turque fit tant de diligence, qu'elle parut bientôt en présence des Moscovites, la riviére de Pruth entre deux.

Le Czar sûr du Prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves dussent lui manquer. Mais souvent le Prince & les sujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimaient la domination Turque, qui n'est jamais fatale qu'aux Grands, & qui affecte de la douceur pour les Peuples tributaires: ils redoutaient les Chrêtiens, & surtout les Moscovites, qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provisions à l'armée Ottomane: les entrepreneurs qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Moscovites, exécutèrent avec le Grand-Visir le marché même qu'ils avaient fait avec le Czar. Les Valaques voisins des Moldaves montrèrent aux Turcs la même affection; tant

tant l'ancienne idée de la barbarie Moſcovite avait aliéné tous les eſprits.

Le Czar ainſi trompé dans ſes eſpérances, peut-être trop légérement priſes, vit tout d'un coup ſon armée ſans vivres & ſans fourages. Les ſoldats déſertaient par troupes, & bientôt cette armée ſe trouva réduite à moins de trente-mille hommes prêts à périr de miſère. Le Czar éprouvait ſur le Pruth, pour s'ètre livré à *Cantemir*, ce que *Charles XII.* avait éprouvé à Pultava pour avoir trop compté ſur *Mazeppa*. Cependant les Turcs paſſent la riviére, enferment les Ruſſes, & forment devant eux un camp retranché. Il eſt ſurprenant, que le Czar ne diſputât point le paſſage de la riviére, ou du moins qu'il ne réparat pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le paſſage, au-lieu de leur donner le tems de faire périr ſon armée de faim & de fatigue. Il ſemble, que ce Prince fit dans cette campagne tout ce qu'il fallait pour être perdu. Il ſe trouva ſans proviſions, ayant la riviére de Pruth derriére lui, cent-cinquante-mille Turcs devant lui, & quarante-mille Tartares, qui le harcelaient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement, „ Me voilà du moins auſſi „ mal que mon frére *Charles* l'était à Pultava.

Le Comte *Poniatowsky*, infatigable Agent du Roi de Suéde, était dans l'armée du Grand-Viſir avec quelques Polonais & quelques Suédois, qui tous croyaient la perte du Czar inévitable.

Dès que *Poniatowsky* vit que les armées ſeraient infailliblement en préſence, il le manda

au Roi de Suéde, qui partit aussi-tôt de Bender, suivi de quarante Officiers, jouïssant par avance du plaisir de combattre l'Empereur Moscovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruïneuses, le Czar poussé vers le Pruth, n'avait pour tout retranchement que des chevaux de frise & des chariots : quelques troupes de Janissaires & de Spahis vinrent fondre sur son armée si mal retranchée ; mais ils attaquèrent en désordre, & les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la présence de leur Prince & le désespoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois repoussés. Le lendemain Mr. *Poniatowsky* conseilla au Grand-Visir d'affamer l'armée Moscovite, qui manquant de tout, serait obligée dans un jour de se rendre à discrétion avec son Empereur.

Le Czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien senti de si cruel dans sa vie, que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit : il roulait dans son esprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de sa nation : tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il fallait ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent-quatre-vingt-mille hommes avec des troupes languissantes, diminuées de la moitié, une cavalerie presque toute démontée, & des fantassins exténués de faim & de fatigue.

Il appella le Général *Czeremetof* vers le commencement de la nuit, & lui ordonna, sans balancer & sans prendre conseil, que tout fût prêt

à

à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la bayonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, & que chaque Officier ne réservât qu'un seul chariot ; afin que s'ils étaient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils espéraient.

Après avoir tout réglé avec le Général pour la bataille, il se retira dans sa tente accablé de douleur, & agité de convulsions, mal dont il était souvent attaqué, & qui redoublait toujours avec violence, quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osat de la nuit entrer dans sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vint lui faire des remontrances sur une résolution désespérée, mais nécessaire ; encor moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentait.

Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple quoiqu'à regret ; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les Officiers-Généraux ordonnaient déja la marche, & tâchaient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes ; chaque soldat épuisé de fatigue & de faim, marchait sans ardeur & sans espérance. Les femmes dont l'armée était trop remplie, poussaient des cris qui énervaient encor les courages : tout le monde attendait le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération ; c'est à la lettre ce qu'on a

entendu dire à des Officiers qui servaient dans cette armée.

Catherine orpheline devenue Impératrice.

Il y avait alors dans le camp Moscovite, une femme aussi singuliére peut-être que le Czar même. Elle n'était encor connue que sous le nom de *Catherine*. Sa mére était une malheureuse paysane, nommée *Erb-Magden*, du village de Ringen en Estonie, province où les Peuples sont serfs, & qui était en ce tems-là sous la domination de la Suéde; jamais elle ne connut son pére; elle fut baptisée sous le nom de *Marthe*. Le Vicaire de la Paroisse l'éleva par charité jusqu'à quatorze ans: à cet âge elle fut servante à Mariembourg, chez un Ministre Luthérien de ce pays nommé *Gluk*.

En 1702. à l'âge de dix-huit ans, elle épousa un dragon Suédois. Le lendemain de ses nôces, un parti des troupes de Suéde ayant été battu par les Moscovites, ce dragon qui avait été à l'action ne reparut plus; sans que sa femme pût savoir s'il avait été fait prisonnier, & sans même que depuis ce tems elle en pût jamais rien aprendre.

Quelques jours après, faite prisonniére elle-même par le Général *Baur*, elle servit chez lui, ensuite chez le Maréchal *Czeremetof*: celui-ci la donna à *Menzikoff*, homme qui a connu les plus extrêmes vicissitudes de la fortune, ayant été de garçon patissier, Général & Prince, ensuite dépouillé de tout & relégué en Sibérie, où il est mort dans la misére & dans le désespoir.

Ce fut à un souper chez le Prince *Menzikoff* que

que l'Empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épousa secrétement en 1707. non pas séduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva une fermeté d'ame capable de seconder ses entreprises, & même de les continuer après lui. Il avait déja répudié depuis longtems sa premiére femme *Ottokesa*, fille d'un Boyard, accusée de s'oposer aux changemens qu'il faisait dans ses Etats. Ce crime était le plus grand aux yeux du Czar. Il ne voulait dans sa famille que des personnes qui pensassent comme lui. Il crut rencontrer dans cette esclave étrangére les qualités d'un Souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus de son sexe : il dédaigna pour elle les préjugés qui eussent arrêté un homme ordinaire ; il la fit couronner Impératrice : le même génie qui la fit femme de *Pierre Alexiowits*, lui donna l'Empire après la mort de son mari. L'Europe a vû avec surprise cette femme, qui ne sut jamais ni lire (*) ni écrire, réparer son éducation & ses faiblesses par son courage, & remplir avec gloire le Trône d'un Législateur.

Lors-

(*) Le Sr. la *Motraye* prétend, qu'on lui avait donné une belle éducation, qu'elle lisait & écrivait très-bien. Le contraire est connu de tout le monde ; on ne souffre point en Livonie que les paysans aprennent à lire & à écrire, à cause de l'ancien privilège nommé le bénéfice des clercs établi autrefois chez les nouveaux Chrêtiens barbares & subsistant dans ces pays. Les mémoires sur lesquels on raporte ce fait disent d'ailleurs que la Princesse *Elizabeth* depuis Impératrice signait toujours pour sa mére dès son enfance.

Lorſqu'elle épouſa le Czar, elle quitta la Religion Luthérienne, où elle était née, pour la Moſcovite : on la rebaptiſa ſelon l'uſage du rit Ruſſien, & au-lieu du nom de *Marthe*, elle prit le nom de *Catherine*, ſous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth, tint un Conſeil avec les Officiers-Généraux, & le Vice-Chancelier *Schaffirof*, pendant que le Czar était dans ſa tente.

On conclut qu'il falait demander la paix aux Turcs, & engager le Czar à faire cette démarche. Le Vice-Chancelier écrivit une lettre au Grand-Viſir au nom de ſon Maître ; la Czarine entra avec cette lettre dans la tente du Czar, malgré la défenſe ; & ayant après bien des priéres, des conteſtations & des larmes, obtenu qu'il la ſignât, elle raſſembla ſur le champ toutes ſes pierreries, tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout ſon argent : elle en emprunta même des Officiers-Généraux ; & ayant compoſé de cet amas un préſent conſidérable, elle l'envoya à *Oſman* Aga, Lieutenant du Grand-Viſir, avec la lettre ſignée par l'Empereur Moſcovite. *Mehemet Baltagi* conſervant d'abord la fierté d'un Viſir & d'un vainqueur, répondit : „ Que le Czar m'envoye ſon Premier Miniſtre, & „ je verrai ce que j'ai à faire. Le Vice-Chancelier *Schaffirof* vint auſſi-tôt, chargé de quelques préſens, qu'il offrit publiquement lui-même au Grand-Viſir, aſſez conſidérables pour lui marquer qu'on avait beſoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La

La premiére demande du Visir fut, que le Czar se rendit avec toute son armée à discrétion. Le Vice-Chancelier répondit que son Maître allait l'attaquer dans un quart-d'heure; & que les Moscovites périraient jusqu'au dernier, plûtôt que de subir des conditions si infames. *Osman* ajouta ses remontrances aux paroles de *Schaffirof*. *Le Visir traite avec le Czar; Charles est sans espoir.*

Mehemet Baltagi n'était pas guerrier : il voyait que les Janissaires avaient été repoussés la veille; *Osman* lui persuada aisément de ne pas mettre au hazard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du Traité.

Pendant qu'on parlementait, il arriva un petit accident, qui peut faire connaître que les Turcs sont souvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croyons. Deux Gentilshommes Italiens, parens de Mr. *Brillo*, Lieutenant-Colonel d'un régiment de grenadiers au service du Czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourage, furent pris par des Tartares, qui les emmenèrent à leur camp, & offrirent de les vendre à un Officier des Janissaires. Le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la trêve, fit arrêter les Tartares, & les conduisit lui-même devant le Grand-Visir avec ces deux prisonniers.

Le Visir renvoya ces deux Gentilshommes au camp du Czar, & fit trancher la tête aux Tartares, qui avaient eu le plus de part à leur enlévement.

Ce-

Cependant le Kam des Tartares s'opofait à la conclufion d'un Traité qui lui ôtait l'efpérance du pillage : *Poniatowsky* fecondait le Kam par les raifons les plus preffantes. Mais *Ofman* l'emporta fur l'impatience Tartare ; & fur les infinuations de *Poniatowsky*.

Le Vifir crut faire affez pour le Grand-Seigneur fon Maître, de conclurre une paix avantageufe. Il exigea, que les Mofcovites rendiffent Azoph, qu'ils brulaffent les galères qui étaient dans ce port, qu'ils démoliffent des citadelles importantes bâties fur les Palus Méotides, & que tout le canon & les munitions de ces fortereffes demeuraffent au Grand-Seigneur : que le Czar retirât fes troupes de la Pologne, qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de Cofaques qui étaient fous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, & qu'il payât dorénavant aux Tartares un fubfide de quarante-mille fequins par an, tribut odieux impofé depuis longtems, mais dont le Czar avait affranchi fon pays.

Enfin, le Traité allait être figné, fans qu'on eût feulement fait mention du Roi de Suéde. Tout ce que *Poniatowsky* put obtenir du Vifir, fut qu'on inférât un article, par lequel le Mofcovite s'engageait à ne point troubler le retour de *Charles XII*; & ce qui eft affez fingulier, il fut ftipulé dans cet article que le Czar & le Roi de Suéde feraient la paix s'ils en avaient envie, & s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions le Czar eut la liberté de fe retirer avec fon armée, fon canon, fon artille-

rie,

rie, ſes drapeaux, ſon bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans ſon camp deux heures après la ſignature du Traité, qui fut commencé, conclu & ſigné le 21. de Juillet 1711.

Dans le tems que le Czar échapé de ce mauvais pas ſe retirait tambour battant & enſeignes déployées, arrive le Roi de Suéde, impatient de combattre, & de voir ſon ennemi entre ſes mains. Il avait couru plus de cinquante lieues à cheval depuis Bender juſqu'auprès d'Yaſſi. Il arriva dans le tems que les Ruſſes commençaient à faire paiſiblement leur retraite; il falait pour pénétrer au camp des Turcs aller paſſer le Pruth ſur un pont à trois lieues de-là. *Charles XII.* qui ne faiſait rien comme les autres hommes, paſſa la riviére à la nage au hazard de ſe noyer, & traverſa le camp Moſcovite au hazard d'être pris: il parvint à l'armée Turque, & deſcendit à la tente du Comte *Poniatowsky*, qui m'a conté & écrit ce fait. Le Comte s'avança triſtement vers lui, & lui aprit comment il venait de perdre une occaſion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le Roi outré de colère va droit à la tente du Grand-Viſir; il lui reproche, avec un viſage enflammé, le Traité qu'il vient de conclurre. „ J'ai droit, dit le Grand-Viſir d'un air calme, „ de faire la guerre & la paix. „ Mais, ajoute le Roi, „ n'avais-tu pas toute l'armée Moſcovite „ en ton pouvoir? Notre loi nous ordonne, repartit gravement le Viſir, „ de donner la paix „ à nos ennemis, quand ils implorent notre mi-

„ ſéricorde

„ séricorde. Eh t'ordonne-t-elle, insiste le Roi en colère, „ de faire un mauvais Traité, quand „ tu peux imposer telles loix que tu veux? Ne „ dépendait-il pas de toi d'amener le Czar pri- „ sonnier à Constantinople?

Le Turc poussé à bout répondit séchement: „ Et qui gouvernerait son Empire en son absen- „ ce? Il ne faut pas que tous les Rois soient „ hors de chez eux. *Charles* repliqua par un sourire d'indignation: il se jetta sur un sopha, & regardant le Visir d'un air plein de colère & de mépris, il étendit sa jambe vers lui, & embarrassant exprès son éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, se releva sur le champ, remonta à cheval, & retourna à Bender, le désespoir dans le cœur.

Poniatowsky resta encor quelque tems avec le Grand-Visir, pour essayer par des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du Czar; mais l'heure de la priére étant venue, le Turc, sans répondre un seul mot, alla se laver & prier DIEU.

Fin du Livre cinquiéme.



HISTOI-

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT:

Intrigues à la Porte Ottomane : le Kam des Tartares & le Pacha de Bender veulent forcer Charles *de partir : il se défend avec quarante domestiques contre une armée : il est pris & traité en prisonnier.*

LA fortune du Roi de Suéde, si changée de ce qu'elle avait été, le perfécutait dans les moindres choses : il trouva à son retour son petit camp de Bender, & tout le logement inondé des eaux du Niester : il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza, & comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une

une large maison de pierre, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa Chancellerie, l'autre pour son Favori *Grothusen*, qui tenait une de ses tables. Tandis que le Roi bâtissait ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu rester toujours en Turquie, *Baltagi Mehemet* craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce Prince à la Porte, avait envoyé le Résident de l'Empereur d'Allemagne, demander lui-même à Vienne un passage pour le Roi de Suéde par les Terres héréditaires de la Maison d'Autriche. Cet Envoyé avait raporté en trois semaines de tems une promesse de la Régence Impériale, de rendre à *Charles XII.* les honneurs qui lui étaient dûs, & de le conduire en toute sûreté en Poméranie.

Charles s'opiniâtre contre son malheur.

On s'était adressé à cette Régence de Vienne, parce qu'alors l'Empereur d'Allemagne, *Charles*, successeur de *Joseph*, était en Espagne où il disputait la Couronne à *Philippe V.* Pendant que l'Envoyé Allemand exécutait à Vienne cette commission, le Grand-Visir envoya trois Pachas au Roi de Suéde, pour lui signifier qu'il fallait quitter les Terres de l'Empire Turc.

Le Roi, qui savait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils osaient lui rien proposer contre son honneur, & lui manquer de respect, il les ferait pendre tous trois sur l'heure. Le Pacha de Salonique, qui

por-

portait la parole, déguisa la dureté de sa commission sous les termes les plus respectueux. *Charles* finit l'audience sans daigner seulement répondre ; son Chancelier *Mullern*, qui resta avec ces trois Pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son Maître, qu'ils avaient assez compris par son silence.

Le Grand-Visir ne se rebuta pas : il ordonna à *Ismael* Pacha, nouveau Serasquier de Bender, de menacer le Roi de l'indignation du Sultan, s'il ne se déterminait pas sans délai. Ce Serasquier était d'un tempérament doux & d'un esprit conciliant, qui lui avait attiré la bienveillance de *Charles*, & l'amitié de tous les Suédois. Le Roi entra en conférence avec lui ; mais ce fut pour lui dire, qu'il ne partirait que quand *Achmet* lui aurait accordé deux choses, la punition de son Grand-Visir, & cent-mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet sentait bien que *Charles* restait en Turquie pour le perdre ; il eut soin de faire mettre des gardes sur toutes les routes de Bender à Constantinople, pour intercepter les lettres du Roi. Il fit plus ; il lui retrancha son Thaïm, c'est-à-dire, la provision que la Porte fournit aux Princes à qui elle accorde un azile. Celle du Roi de Suéde était immense, consistant en cinq-cent écus par jour en argent, & dans une profusion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une Cour dans la splendeur & dans l'abondance.

Dès que le Roi sut que le Visir avait osé retrancher sa subsistance, il se tourna vers son

tout, il devient magnifique.

grand Maître-d'hôtel, & lui dit : » Vous n'avez » eu que deux tables jusqu'à présent, je vous » ordonne d'en tenir quatre dès demain.

Les Officiers de *Charles XII.* étaient accoutumés à ne trouver rien d'impossible de ce qu'il ordonnait ; cependant on n'avait ni provisions, ni argent ; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des Officiers, des domestiques, & des Janissaires, devenus riches par les profusions du Roi. Mr. *Fabrice*, l'Envoyé de Holstein, *Jeffreys* Ministre d'Angleterre, leurs Secrétaires, leurs amis, donnèrent ce qu'ils avaient. Le Roi avec sa fierté ordinaire, & sans inquiétude du lendemain, subsistait de ces dons, qui n'auraient pas suffi longtems. Il falut tromper la vigilance des gardes, & envoyer secrettement à Constantinople pour emprunter de l'argent des négocians Européans. Tous refusèrent d'en prêter à un Roi qui semblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un seul marchand Anglais, nommé *Cook*, osa enfin prêter environ quarante-mille écus, satisfait de les perdre si le Roi de Suéde venait à mourir. On aporta cet argent au petit camp du Roi, dans le tems qu'on commençait à manquer de tout, & à ne plus espérer de ressource.

Dans cet intervalle Mr. *Poniatowsky* écrivit du camp même du Grand-Visir, une rélation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accusait *Baltagi Mehemet* de lâcheté & de perfidie. Un vieux Janissaire indigné de la faiblesse du Visir, & de plus gagné par les présens de *Poniatowsky*, se chargea de cette rélation ; &

ayant

ayant obtenu un congé, il présenta lui-même la lettre au Sultan.

Poniatowsky partit du camp quelques jours après, & alla à la Porte Ottomane former des intrigues contre le Grand-Visir selon sa coutume.

Les circonstances étaient favorables: le Czar en liberté ne se pressait pas d'accomplir ses promesses: les clefs d'Azoph ne venaient point; le Grand-Visir qui en était responsable, craignant avec raison l'indignation de son Maître, n'osait s'aller présenter devant lui.

Le Serrail était alors plus rempli que jamais d'intrigues & de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les Cours, & qui se terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de Ministre, ou tout au plus par quelque exil, font toujours tomber à Constantinople plus d'une tête; il en couta la vie à l'ancien Visir *Chourlouli*, & à *Osman* ce Lieutenant de *Baltagi Mehemet*, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, & qui depuis cette paix avait obtenu une Charge considérable à la Porte. On trouva parmi les trésors d'*Osman* la bague de la Czarine & vingt-mille piéces d'or au coin de Saxe & de Moscovie; ce fut une preuve que l'argent seul avait tiré le Czar du précipice, & avait ruiné la fortune de *Charles XII.* Le Visir *Baltagi Mehemet* fut relegué dans l'isle de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le Sultan ne saisit son bien ni à son exil ni à sa mort: il n'était pas riche, & sa pauvreté justifia sa mémoire.

Intrigues au Serrail.

A ce Grand Visir succéda *Jussuf*, c'est-à-dire

Esclave fait Visir.

Joseph, dont la fortune était aussi singuliére que celle de ses prédécesseurs. Né sur les frontiéres de la Moscovie, & fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avait été vendu à un Janissaire. Il fut longtems valet dans le Serrail, & devint enfin la seconde personne de l'Empire où il avait été esclave; mais ce n'était qu'un fantôme de Ministre. Le jeune *Selictar Ali Coumourgi* l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même; & *Jussuff* sa créature n'eut d'autre emploi que d'aposer les sceaux de l'Empire aux volontés du Favori. La politique de la Cour Ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce Visiriat: les Plénipotentiaires du Czar qui restaient à Constantinople, & comme Ministres, & comme otages, y furent mieux traités que jamais: le Grand-Visir confirma avec eux la paix du Pruth; mais ce qui mortifia le plus le Roi de Suéde, ce fut d'aprendre que les liaisons secrettes qu'on prenait à Constantinople avec le Czar, étaient le fruit de la médiation des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Constantinople depuis la retraite de *Charles* à Bender, était devenue ce que Rome a été si souvent, le centre des négociations de la Chrêtienté. Le Comte *Desaleurs*, Ambassadeur de France, y apuyait les intérêts de *Charles* & de *Stanislas*: le Ministre de l'Empereur Allemand les traversait; les factions de Suéde & de Moscovie s'entrechoquaient, comme on a vû longtems celles de France & d'Espagne agiter la Cour de Rome.

L'An-

L'Angleterre & la Hollande, qui paraissaient neutres, ne l'étaient pas : le nouveau Commerce que le Czar avait ouvert dans Petersbourg, attirait l'attention de ces deux Nations commerçantes.

Les Anglais & les Hollandais seront toujours pour le Prince qui favorisera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le Czar : il n'est donc pas étonnant que les Ministres d'Angleterre & de Hollande le servissent secrettement à la Porte Ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut, que l'on ferait sortir incessamment *Charles* des Terres de l'Empire Turc; soit que le Czar espérât se saisir de sa personne sur les chemins, soit qu'il crût *Charles* moins redoutable dans ses Etats qu'en Turquie, où il était toujours sur le point d'armer les forces Ottomanes contre l'Empire des Russes.

Le Roi de Suéde sollicitait toujours la Porte, de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuse armée. Le Divan résolut en effet de le renvoyer, mais avec une simple escorte de sept à huit-mille hommes; non plus comme un Roi qu'on voulait secourir, mais comme un hôte dont on voulait se défaire. Pour cet effet le Sultan *Achmet* lui écrivit en ces termes. *Le Sultan ordonne à Charles de partir.*

Très-Puissant entre les Rois adorateurs de Jesus, *Redresseur des torts & des injures, & Protecteur de la Justice dans les Ports & les Républiques du Midi & du Septentrion; éclatant en Majesté, Ami de l'honneur & de la gloire, & de nôtre Sublime Porte,* Charles *Roi de Suéde,*

dont DIEU *couronne les entreprises de bonheur.*

AUssi-tôt que le très-illustre Achmet, *ci-devant Chiaoux Pachi, aura eu l'honneur de vous présenter cette Lettre ornée de notre Sceau Impérial, soyez persuadé & convaincu de la vérité de nos intentions, qui y sont contenues, à savoir, que quoique nous nous fussions proposé de faire marcher de nouveau contre le Czar nos troupes toujours victorieuses, cependant ce Prince, pour éviter le juste ressentiment que nous avait donné son retardement à exécuter le Traité conclu sur les bords du Pruth, & renouvellé depuis à nôtre* Sublime Porte, *ayant rendu à notre Empire le Château & la Ville d'Azoph, & cherché par la médiation des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande, nos anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une constante paix, nous la lui avons accordée & donné à ses Plénipotentiaires qui nous restent pour Otages notre ratification Impériale, après avoir reçu la sienne de leurs mains.*

Nous avons donné au très-honorable & vaillant Delvet Gherai, *Ham de Budziack, de Crimée, de Nagay & de Circassie, & à notre très-sage Conseiller & généreux Serasquier de Bender,* Ismaël (*que* DIEU *perpétue & augmente leur magnificence & prudence*) *nos ordres inviolables & salutaires pour votre retour par la Pologne, selon votre premier dessein, qui nous a été renouvellé de votre part. Vous devez donc vous préparer à partir sous les auspices de la Providence, & avec une honorable Escorte, l'Hyver prochain, pour vous rendre dans vos Provinces, ayant soin de*

passer

passer en ami par celles de la Pologne.

Tout ce qui sera nécessaire pour votre voyage vous sera fourni par ma Sublime Porte, *tant en argent qu'en hommes, chevaux & chariots. Nous vous exhortons surtout, & vous recommandons de donner vos ordres les plus positifs & les plus clairs à tous les Suédois & autres gens qui se trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun désordre, & de ne faire aucune action qui tende directement ou indirectement à violer cette paix & amitié.*

Vous conserverez par-là notre bienveillance, dont nous chercherons à vous donner d'aussi grandes & d'aussi fréquentes marques qu'il s'en présentera d'occasions. Nos troupes destinées pour vous accompagner, recevront des ordres conformes à nos intentions Impériales.

Donné à notre Sublime Porte de Constantinople, le 14. de la Lune Rebyul Eurech 1214. ce qui revient au 19. Avril 1712.

Cette lettre ne fit point encor perdre l'espérance au Roi de Suéde : il écrivit au Sultan, qu'il serait toute sa vie reconnaissant des faveurs dont Sa Hautesse l'avait comblé ; mais qu'il croyait le Sultan trop juste pour le renvoyer avec la simple escorte d'un camp volant, dans un pays encor inondé des troupes du Czar. En effet, l'Empereur Russe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes ses troupes de la Pologne, y en avait fait encor passer de nouvelles ; & ce qui semble étonnant, c'est que le Grand- *Il résiste.*

Seigneur n'en savait rien.

La mauvaise politique de la Porte, d'avoir toujours par vanité des Ambassadeurs des Princes Chrêtiens à Constantinople, & de ne pas entretenir un seul Agent dans les Cours Chrêtiennes, fait que ceux-ci pénétrent & conduisent quelquefois les résolutions les plus secrettes du Sultan, & que le Divan est toujours dans une profonde ignorance de ce qui se passe publiquement chez les Chrêtiens.

Le Sultan, enfermé dans son Serrail parmi ses femmes & ses eunuques, ne voit que par les yeux de son Grand-Visir : ce Ministre aussi inaccessible que son Maître, occupé des intrigues du Serrail, & sans correspondance au dehors, est d'ordinaire trompé, ou trompe le Sultan, qui le dépose ou le fait étrangler à la premiére faute, pour en choisir un autre aussi ignorant ou aussi perfide, qui se conduit comme ses prédécesseurs, & qui tombe bientôt comme eux.

Telle est pour l'ordinaire l'inaction & la sécurité profonde de cette Cour, que si les Princes Chrêtiens se liguaient contre elle, leurs flotes seraient aux Dardanelles, & leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs eussent songé à se défendre; mais les divers intérêts qui diviseront toujours la Chrêtienté, sauveront les Turcs d'une destinée que leur peu de politique & leur ignorance dans la guerre & dans la marine semblent leur préparer aujourdhui.

Achmet était si peu informé de ce qui se passait en Pologne, qu'il y envoya un Aga, pour voir

voir s'il était vrai que les armées du Czar y fussent encore : deux Secretaires du Roi de Suéde, qui savaient la langue Turque, accompagnèrent l'Aga, afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fit un faux raport.

Cet Aga vit par ses yeux la vérité, & en vint rendre compte au Sultan même. *Achmet* indigné allait faire étrangler le Grand-Visir : mais le Favori qui le protégeait, & qui croyait avoir besoin de lui, obtint sa grace, & le soutint encor quelque tems dans le Ministère.

Les Russes étaient protégés ouvertement par le Visir, & secrétement par *Ali Coumourgi*, qui avait changé de parti ; mais le Sultan était si irrité, l'infraction du Traité était si manifeste, & les Janissaires, qui font trembler souvent les Ministres, les Favoris, & les Sultans, demandaient si hautement la guerre, que personne dans le Serrail n'osa ouvrir un avis modéré.

Il espére armer la Turquie en sa faveur.

Aussitôt le Grand-Seigneur fit mettre aux sept Tours les Ambassadeurs Moscovites, déja aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le Czar, les queues de cheval arborées, les ordres donnés à tous les Pachas d'assembler une armée de deux-cent-mille combattans. Le Sultan lui-même quitta Constantinople, & vint établir sa Cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théatre de la guerre.

Pendant ce tems une Ambassade solemnelle envoyée au Grand-Seigneur de la part d'*Auguste* & de la République de Pologne, s'avançait sur le chemin d'Andrinople ; le Palatin de Mazovie était

tait à la tête de l'Ambaſſade, avec une ſuite de plus de trois-cent perſonnes.

Tout ce qui compoſait l'Ambaſſade fut arrêté & retenu priſonnier dans l'un des fauxbourgs de la ville : jamais le parti du Roi de Suéde ne s'était plus flaté que dans cette occaſion ; cependant ce grand appareil devint encor inutile, & toutes ſes eſpérances furent trompées.

Si l'on en croit un Miniſtre public, homme ſage & clairvoyant, qui réſidait alors à Conſtantinople, le jeune *Coumourgi* roulait déja dans ſa tête d'autres deſſeins, que de diſputer des déſerts au Czar de Moſcovie dans une guerre douteuſe. Il projettait d'enlever aux Vénitiens le Péloponnèſe, nommé aujourdhui la Morée, & de ſe rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait, pour exécuter ſes grands deſſeins, que l'emploi de premier Viſir, dont ſa jeuneſſe l'écartait encore. Dans cette idée il avait plus beſoin d'être l'allié que l'ennemi du Czar ; ſon intérêt ni ſa volonté n'étaient pas de garder plus longtems le Roi de Suéde, encor moins d'armer la Turquie en ſa faveur. Non ſeulement il voulait renvoyer ce Prince ; mais il diſait ouvertement qu'il ne fallait plus ſouffrir déſormais aucun Miniſtre Chrêtien à Conſtantinople ; que tous ces Ambaſſadeurs ordinaires n'étaient que des eſpions honorables, qui corrompaient ou qui trahiſſaient les Viſirs, & donnaient depuis trop longtems le mouvement aux intrigues du Serrail ; que les Francs établis à Pera, & dans les échelles du Levant, ſont des Marchands qui n'ont beſoin que d'un Conſul & non d'un Am-

baſſa-

baſſadeur. Le Grand-Viſir, qui devait ſon établiſſement & ſa vie même au Favori, & qui de plus le craignait, ſe conformait à ſes intentions d'autant plus aiſément, qu'il s'était vendu aux Moſcovites, & qu'il eſpérait ſe venger du Roi de Suéde qui avait voulu le perdre. Le Mouphti, créature d'*Ali Coumourgi*, était auſſi l'eſclave de ſes volontés : il avait conſeillé la guerre contre le Czar, quand le Favori la voulait ; & il la trouva injuſte dès que ce jeune homme eut changé d'avis ; ainſi à peine l'armée fut aſſemblée qu'on écouta des propoſitions d'accommodement. Le Vice-Chancelier *Schafirof*, & le jeune *Czeremetof*, Plénipotentiaires & otages du Czar à la Porte, promirent après bien des négociations, que le Czar retirerait ſes troupes de la Pologne. Le Grand-Viſir, qui ſavait bien que le Czar n'exécuterait pas ce Traité, ne laiſſa pas de le ſigner ; & le Sultan content d'avoir en aparence impoſé des Loix aux Ruſſes, reſta encor à Andrinople. Ainſi on vit en moins de ſix mois la paix jurée avec le Czar, enſuite la guerre déclarée, & la paix renouvellée encor.

La Porte veut encor le faire partir.

Le principal article de tous ces Traités fut toujours qu'on ferait partir le Roi de Suéde. Le Sultan ne voulait point commettre ſon honneur & celui de l'Empire Ottoman, en expoſant le Roi à être pris ſur la route par ſes ennemis. Il fut ſtipulé qu'il partirait, mais que les Ambaſſadeurs de Pologne & de Moſcovie répondraient de la ſûreté de ſa Perſonne ; ces Ambaſſadeurs jurèrent au nom de leurs Maîtres, que ni le Czar, ni le Roi *Auguſte*, ne troubleraient ſon

paſſage ;

passage; & que *Charles* de son côté ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le Divan ayant ainsi réglé la destinée de *Charles*, *Ismael* Serasquier de Bender se transporta à Varnitza, où le Roi était campé, & vint lui rendre compte des résolutions de la Porte, en lui insinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer; & qu'il fallait partir.

Charles ne répondit autre chose sinon, que le Grand-Seigneur lui avait promis une armée & non une escorte; & que des Rois devaient tenir leur parole.

Cependant le Général *Flemming*, Ministre & Favori du Roi *Auguste*, entretenait une correspondance secrette avec le Kam de Tartarie & le Serasquier de Bender. *La Mare*, Gentilhomme Français, Colonel au service de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Dresde, & tous ces voyages étaient suspects.

Précisément dans ce tems, le Roi de Suéde fit arrêter, sur les frontiéres de la Valachie, un Courier que *Flemming* envoyait au Prince de Tartarie. Les lettres lui furent aportées: on les déchiffra: on y vit une intelligence marquée entre les Tartares & la Cour de Dresde; mais elles étaient conçûes en termes si ambigus & si généraux, qu'il était difficile de démêler, si le but du Roi *Auguste* était seulement de détacher les Turcs du parti de la Suéde, ou s'il voulait que le Kam livrât *Charles* à ses Saxons en le reconduisant en Pologne.

Il semblait difficile d'imaginer qu'un Prince aussi généreux qu'*Auguste*, voulût en faisissant

la

la personne du Roi de Suéde, hazarder la vie de ses Ambassadeurs, & de trois-cent Gentilshommes Polonais qui étaient retenus dans Andrinople, comme des gages de la sûreté de *Charles*.

Mais d'un autre côté on savait, que *Flemming*, Ministre absolu d'*Auguste*, était très-délié & peu scrupuleux. Les outrages faits au Roi Electeur par le Roi de Suéde, semblaient rendre toute vengeance excusable; & on pouvait penser que si la Cour de Dresde achetait *Charles* du Kam des Tartares, elle pourrait acheter aisément de la Cour Ottomane la liberté des otages Polonais.

Ces raisons furent agitées entre le Roi, *Mullern* son Chancelier privé, & *Grothusen* son Favori. Ils lurent & relurent les lettres, & la malheureuse situation où ils étaient les rendant plus soupçonneux, ils se déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus triste.

Il craint d'être livré au Roi Auguste.

Quelques jours après, le Roi fut confirmé dans ses soupçons par le départ précipité d'un Comte *Sapieha* réfugié auprès de lui, qui le quitta brusquement pour aller en Pologne se jetter entre les bras d'*Auguste*. Dans toute autre occasion *Sapieha* ne lui aurait paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les instances réitérées qu'on lui fit alors de partir, changèrent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractère se joignant à toutes ces vraisemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir & le livrer à ses ennemis,

mis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait ſe tromper dans l'idée qu'il avait que le Roi *Auguſte* avait marchandé ſa perſonne avec les Tartares ; mais il ſe trompait encor davantage en comptant ſur le ſecours de la Cour Ottomane. Quoi qu'il en ſoit, il réſolut de gagner du tems.

Il dit au Pacha de Bender qu'il ne pouvait partir ſans avoir auparavant de quoi payer ſes dettes ; car quoiqu'on lui eût rendu depuis longtems ſon Thaïm, ſes libéralités l'avaient toujours forcé d'emprunter. Le Pacha lui demanda ce qu'il voulait ; le Roi répondit au hazard ; mille bourſes, qui font quinze-cent-mille francs de notre argent en monnoie forte. Le Pacha en écrivit à la Porte : le Sultan, au lieu de mille bourſes qu'on lui demandait, en accorda douze cent, & écrivit au Pacha la lettre ſuivante.

LETTRE

du Grand-Seigneur au Pacha de Bender.

Nouvel ordre du Sultan pour faire partir Charles.

LE but de cette Lettre Impériale eſt pour vous faire ſavoir, que ſur votre recommandation & repréſentation, & ſur celle du très-noble Delvet Gherai *Ham, à notre* Sublime Porte, *notre Impériale Magnificence a accordé mille Bourſes au Roi de Suéde, qui ſeront envoyées à Bender ſous la conduite & la charge du très-Illuſtre* Mehemet *Pacha, ci-devant Chiaoux Pachi, pour reſter ſous votre garde juſqu'au tems du départ du Roi de Sué-*

Suéde, dont DIEU *dirige les pas ; & lui être données alors, avec deux-cent bourses de plus, comme un surcroît de notre libéralité Impériale qui excède sa demande.*

Quant à la route de Pologne *qu'il est résolu de prendre, vous aurez soin, vous & le Ham, qui devez l'accompagner, de prendre des mesures si prudentes & si sages, que pendant tout le passage, les troupes qui sont sous votre commandement, & les gens du Roi de Suéde, ne causent aucun dommage & ne fassent aucune action qui puisse être réputée contraire à la paix qui subsiste encor entre notre* Sublime Porte, *& le Royaume & la République de* Pologne ; *en sorte que le Roi passe comme ami sous notre protection.*

Ce que faisant (comme vous lui recommanderez bien expressément de faire) il recevra tous les honneurs & les égards dûs à Sa Majesté de la part des Polonais, *ce dont nous ont fait assûrer les Ambassadeurs du Roi* Auguste, *& de la République, en s'offrant même à cette condition, aussi-bien que quelques autres Nobles* Polonais, *si nous le requérons, pour ôtages & sûreté de son passage.*

Lorsque le tems dont vous serez convenu avec le très-noble Delvet Gherai *pour la marche, sera venu, vous vous mettrez à la tête de vos braves Soldats, entre lesquels seront les Tartares, ayant à leur tête le Ham, & vous conduirez le Roi de Suéde avec ses gens.*

Qu'ainsi il plaise au seul DIEU *tout-puissant de diriger vos pas & les leurs ; le Pacha d'Aulos restera à Bender pour le garder en votre absence, avec un corps de Spahis, & un autre de Janissaires ;*

res ; & en suivant nos ordres & nos intentions Impériales en tous ces points & articles, vous vous rendrez digne de la continuation de notre faveur Impériale, aussi-bien que des louanges & des récompenses dues à tous ceux qui les observent.

Fait à notre Résidence Impériale de Constantinople le 2. de la Lune de Cheval 1214. de l'Egire.

Pendant qu'on attendait cette réponse du Grand-Seigneur, le Roi écrivit à la Porte, pour se plaindre de la trahison dont il soupçonnait le Kam des Tartares ; mais les passages étaient bien gardés : de plus le Ministère lui était contraire ; les lettres ne parvinrent point au Sultan ; le Visir empêcha même Mr. *Desaleurs* de venir à Andrinople où était la Porte, de peur que ce Ministre, qui agissait pour le Roi de Suéde, ne voulût déranger le dessein qu'on avait de le faire partir.

Il brave l'Empire Turc étant presque captif.

Charles indigné de se voir en quelque sorte chassé des terres du Grand-Seigneur, se détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer sur la Mer Noire, pour se rendre à Marseille par la Méditerranée ; mais il aima mieux ne demander rien & attendre lès événemens.

Quand les douze-cent bourses furent arrivées, son Trésorier *Grothusen*, qui avait apris la langue Turque dans ce long séjour, alla voir le Pacha sans interprète, dans le dessein de tirer de lui les douze-cent bourses, & de former ensuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toujours sur cette

te fausse supofition, que le Parti Suédois armerait enfin l'Empire Ottoman contre le Czar.

Grothusen dit au Pacha, que le Roi ne pouvait avoir ses équipages prêts sans argent; „ Mais, dit le Pacha, „ c'est nous qui ferons tous les fraix „ de votre départ ; votre Maître n'a rien à dépen„ ser tant qu'il sera sous la protection du mien.

Grothusen repliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages Turcs, & ceux des Francs, qu'il fallait avoir recours aux artisans Suédois & Polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'assûra que son Maître était disposé à partir, & que cet argent faciliterait & avancerait son départ. Le Pacha trop confiant donna les douze-cent bourses ; il vint quelques jours après demander au Roi, d'une manière très-respectueuse, les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême quand le Roi lui dit qu'il n'était pas prêt de partir, & qu'il lui fallait encor mille bourses. Le Pacha confondu à cette réponse, fut quelque tems sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au Roi, „ Il m'en coûtera la tête, dit-il, pour avoir „ obligé ta Majesté : j'ai donné les douze-cent „ bourses malgré l'ordre exprès de mon Sou„ verain ; ayant dit ces paroles, il s'en retournait plein de tristesse.

Le Roi l'arrêta, & lui dit qu'il l'excuserait auprès du Sultan. „ Ah ! repartit le Turc en s'en allant, „ mon Maître ne sait point excuser les „ fautes, il ne sait que les punir.

Ismael Pacha alla aprendre cette nouvelle au

Kam des Tartares, lequel ayant reçû le même ordre que le Pacha de ne point souffrir que les douce-cent bourses fussent données avant le départ du Roi, & ayant consenti qu'on délivrat cet argent, apréhendait aussi-bien que le Pacha l'indignation du Grand-Seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier ; ils protestèrent qu'ils n'avaient donné les douze-cent bourses que sur les promesses positives d'un Ministre du Roi de partir sans délai ; & ils suplièrent Sa Hautesse, que le refus du Roi ne fût point attribué à leur désobéïssance.

Cependant il demande toujours de l'argent au Grand-Seigneur.

Charles persistant toujours dans l'idée que le Kam & le Pacha voulaient le livrer à ses ennemis, ordonna à Mr. *Funk*, alors son Envoyé auprès du Grand-Seigneur, de porter contre eux ses plaintes, & de demander encor mille bourses. Son extrême générosité, & le peu de cas qu'il faisait de l'argent, l'empêchaient de sentir qu'il y avait de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisait que pour s'attirer un refus, & pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir. Mais c'était être réduit à d'étranges extrémités, que d'avoir besoin de pareils artifices. *Savari*, son interprète, homme adroit & entreprenant, porte sa lettre à Andrinople, malgré la sévérité avec laquelle le Grand-Visir faisait garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse, on le fit mettre en prison. Le Sultan indigné fit assembler un Divan extraordinaire, & y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son dis-

discours, selon la traduction qu'on en fit alors.

„ Je n'ai presque connu le Roi de Suéde que
„ par sa défaite de Pultava, & par la priére qu'il
„ m'a faite de lui accorder un azyle dans mon
„ Empire : je n'ai, je crois, nul besoin de lui,
„ & n'ai sujet ni de l'aimer, ni de le craindre ;
„ cependant sans consulter d'autres motifs que
„ l'hospitalité d'un Musulman, & ma générosité
„ qui répand la rosée de ses faveurs sur les grands
„ comme sur les petits, sur les étrangers com-
„ me sur mes sujets, je l'ai reçû & secouru de
„ tout, lui, ses Ministres, ses Officiers, ses
„ soldats, & n'ai cessé pendant trois ans & demi
„ de l'accabler de présens.

„ Je lui ai accordé une escorte considérable
„ pour le conduire dans ses Etats. Il a demandé
„ mille bourses pour payer quelques fraix, quoi-
„ que je les fasse tous : au lieu de mille, j'en ai
„ accordé douze-cent ; après les avoir tirées de
„ la main du Seraskier de Bender, il en deman-
„ de encor mille autres, & ne veut point partir,
„ sous prétexte que l'escorte est trop petite, au
„ lieu qu'elle n'est que trop grande pour passer
„ par un pays ami.

„ Je demande donc, si c'est violer les loix de
„ l'hospitalité, que de renvoyer ce Prince, &
„ si les Puissances étrangères doivent m'accuser
„ de violence & d'injustice, en cas qu'on soit
„ réduit à le faire partir par force. " Tout le
Divan répondit que le Grand-Seigneur agissait
avec justice.

Le Mouphti déclara que l'hospitalité n'est point
de commande aux Musulmans envers les infidè-

les, encor moins envers les ingrats ; & il donna ſon Fetfa, eſpèce de mandement qui accompagne preſque toujours les ordres importans du Grand-Seigneur ; ces Fetfa ſont révérés comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent ſoient des eſclaves du Sultan comme les autres.

L'ordre & le Fetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, Grand-Maître des écuries, & un Chiaou Pacha premier Huiſſier. Le Pacha de Bender reçut l'ordre chez le Kam des Tartares ; auſſi-tôt il alla à Varnitza demander, ſi le Roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du Sultan.

Sa colére. *Charles XII.* menacé n'était pas maître de ſa colére. „ Obéïs à ton Maître, ſi tu l'oſes, lui dit-il, „ & ſors de ma préſence. Le Pacha indigné s'en retourna au grand galop, contre l'uſage ordinaire des Turcs : en s'en retournant il rencontra *Fabrice*, & lui cria toujours en courant : „ Le Roi ne veut point écouter la raiſon ; „ tu vas voir des choſes bien étranges. Le jour même il retrancha les vivres au Roi, & lui ôta ſa garde de Janiſſaires. Il fit dire aux Polonais & aux Coſaques, qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du Roi de Suéde, & venir ſe mettre dans la ville de Bender, ſous la protection de la Porte. Tous obéïrent, & laiſſérent le Roi réduit aux Officiers de ſa maiſon, & à trois-cent ſoldats Suédois, contre vingt-mille Tartares & ſix-mille Turcs.

Ses emportemens. Il n'y avait plus de proviſions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le Roi or-

ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fusil, vingt de ces beaux chevaux Arabes que le Grand-Seigneur lui avait envoyés, en disant : „ Je ne veux ni de leurs provisions, ni de leurs „ chevaux. Ce fut un régal pour les troupes Tartares, qui, comme on sait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs & les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du Roi.

Il veut avec quelques domestiques combattre une armée.

Ce Prince sans s'étonner fit faire des retranchemens réguliers par ses trois-cent Suédois : il y travailla lui-même ; son Chancelier, son Trésorier, ses Secrétaires, les valets de chambre, tous ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des solives derriére les portes en forme d'arcs-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maison, & que le Roi eut fait le tour de ses prétendus retranchemens, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son Favori *Grothusen*, comme si tout eût été dans une sécurité profonde ; heureusement *Fabrice*, l'Envoyé de Holstein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza & Bender, où demeurait aussi Mr. *Jeffreys* Envoyé d'Angleterre auprès du Roi de Suéde. Ces deux Ministres voyant l'orage prêt à éclater, prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turcs & le Roi. Le Kam, & surtout le Pacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce Monarque, reçurent avec empressement les offres de ces deux Ministres : ils eurent ensemble à Bender

deux conférences, où assistèrent cet Huissier du Serrail & le grand-Maître des écuries, qui avaient aporté l'ordre du Sultan & le Fetfa du Mouphti.

Monsieur *Fabrice* (*) leur avoua que Sa Majesté Suédoise avait de justes raisons de croire qu'on voulait le livrer à ses ennemis en Pologne. Le Kam, le Pacha & les autres jurèrent sur leurs têtes, prirent DIEU à témoin, qu'ils détestaient une si horrible perfidie, qu'ils verseraient tout leur sang plûtôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au Roi en Pologne; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les Ambassadeurs Russes & Polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oserait faire au Roi de Suéde. Enfin, ils se plaignirent amérement des soupçons outrageans que le Roi concevait sur des personnes qui l'avaient si bien reçû & si bien traité. Quoique les sermens ne soient souvent que le langage de la perfidie, *Fabrice* se laissa persuader: il crut voir dans leurs protestations cet air de vérité que le mensonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il savait bien qu'il y avait eu une secrette correspondance entre le Kam Tartare & le Roi *Auguste*; mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation, que de faire sortir *Charles XII.* des terres du Grand-Seigneur. Soit que *Fabrice* se trompât ou non, il les assûra qu'il représenterait

(*) Tout ce récit est raporté par Mr. *Fabrice* dans ses lettres.

rait au Roi l'injuſtice de ces défiances. „Mais pré„ tendez-vous le forcer à partir? ajouta-t-il, Oui, dit le Pacha, tel eſt l'ordre de nôtre Maître. Alors il les pria encor une fois de bien conſidérer, ſi cet ordre était de verſer le ſang d'une Tête Couronnée? „Oui, repliqua le Kam en colére, ſi „ cette Tête Couronnée déſobéït au Grand-Sei„ gneur dans ſon Empire.

Cependant tout étant prêt pour l'aſſaut, la mort de *Charles XII.* paraiſſait inévitable, & l'ordre du Sultan n'étant pas poſitivement de le tuer en cas de réſiſtance, le Pacha engagea le Kam à ſouffrir qu'on envoyat dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le Grand-Seigneur, pour avoir les derniers ordres de Sa Hauteſſe.

Monſieur *Jeffreys*, & Mr. *Fabrice*, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le Roi; ils arrivent avec l'empreſſement de gens qui aportaient une nouvelle heureuſe; mais ils furent très-froidement reçus; il les appella Médiateurs volontaires, & perſiſta à ſoutenir que l'ordre du Sultan & le Fetfa du Mouphti étaient forgés, puiſqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le Miniſtre Anglais ſe retira, bien réſolu de ne ſe plus mêler des affaires d'un Prince ſi inflexible. Mr. *Fabrice* aimé du Roi, & plus accoutumé à ſon humeur que le Miniſtre Anglais, reſta avec lui pour le conjurer de ne pas hazarder une vie ſi précieuſe dans une occaſion ſi inutile.

Le Roi, pour toute réponſe, lui fit voir ſes

retranchemens, & le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aisément des Turcs de laisser passer des provisions dans le camp du Roi, en attendant que le courier fût revenu d'Andrinople. Le Kam même avait défendu à ses Tartares impatients du pillage, de rien attenter contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre. De sorte que *Charles XII.* sortait quelquefois de son camp avec quarante chevaux, & courait au milieu des troupes Tartares, qui lui laissaient respectueusement le passage libre; il marchait même droit à leurs rangs, & ils s'ouvraient plûtôt que de résister.

Enfin, l'ordre du Grand-Seigneur étant venu, de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feraient la moindre résistance, & de ne pas épargner la vie du Roi, le Pacha eut la complaisance de montrer cet ordre à Mr. *Fabrice*, afin qu'il fit un dernier effort sur l'esprit de *Charles*. *Fabrice* vint faire aussi-tôt ce triste raport. „ Avez-vous vû l'ordre dont vous „ parlez? dit le Roi. Oui, répondit *Fabrice*. Eh „ bien dites-leur de ma part que c'est un second „ ordre qu'il ont suposé, & que je ne veux point „ partir. *Fabrice* se jetta à ses pieds, se mit en colére, lui reprocha son opiniâtreté: tout fut inutile. „ Retournez à vos Turcs, lui dit le Roi en souriant, „ s'ils m'attaquent, je saurai bien „ me défendre.

Son obstination Les Chapelains du Roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux res-

tes

fes de Pultava, & furtout fa perfonne facrée; l'affûrant de plus que cette réfiftance était injufte, qu'il violait les droits de l'hofpitalité, en s'opiniâtrant à refter par force chez des étrangers, qui l'avaient fi longtems & fi généreufement fecouru. Le Roi qui ne s'était point fâché contre *Fabrice*, fe mit en colère contre fes Prêtres, & leur dit, qu'il les avait pris pour faire les priéres, & non pour lui dire leurs avis.

Le Général *Hord* & le Général *Dardoff*, dont le fentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la fuite ne pouvait être que funefte, montrèrent au Roi leurs eftomacs couverts de bleffures reçues à fon fervice; & l'affûrant qu'ils étaient prêts de mourir pour lui, ils le fuplièrent que ce fût au moins dans une occafion plus néceffaire. „ Je fai par vos bleffures „ & par les miennes, leur dit *Charles XII.* que nous „ avons vaillamment combattu enfemble; vous „ avez fait votre devoir jufqu'à préfent, faites-le „ encor aujourdhui. Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le Roi. Ce Prince préparé à l'affaut fe flattait en fecret du plaifir & de l'honneur de foutenir avec trois-cent Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à fon pofte: fon Chancelier *Mullern*, le Sécretaire *Empreus* & les Clercs, devaient défendre la maifon de la Chancellerie: le Baron *Fief* à la tête des Officiers de la bouche était à un autre pofte: les palfreniers, les cuifiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était foldat; il courait à cheval de fes retranchemens à

fa

ſa maiſon, promettant des récompenſes à tout le monde, créant des Officiers, & aſſûrant de faire Capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas longtems ſans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix piéces de canon & deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons ſonnaient, les cris de *Alla*, *Alla*, ſe faiſaient entendre de tous côtés. Le Baron de *Grothuſen* remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le Roi, & qu'ils l'appellaient ſeulement *Demirbash*, tète de fer. Auſſi-tôt il prend le parti de ſortir ſeul ſans armes des retranchemens; il s'avança dans les rangs des Janiſſaires, qui preſque tous avaient reçu de l'argent de lui. „ Eh „ quoi! mes amis, leur dit-il en propres mots, „ venez-vous maſſacrer trois-cent Suédois ſans „ défenſe? Vous, braves Janiſſaires, qui avez „ pardonné à cent-mille Ruſſes, quand ils vous „ ont crié *Amman*, pardon, avez-vous oublié „ les bienfaits que vous avez reçûs de nous? „ & voulez-vous aſſaſſiner ce grand Roi de Suéde „ que vous aimez tant, & qui vous a fait tant „ de libéralités? Mes amis, il ne demande que „ trois jours, & les ordres du Sultan ne ſont pas „ ſi ſévères qu'on vous le fait croire. «

Les Janiſſaires ont pitié de lui.

Ces paroles firent un effet que *Grothuſen* n'attendait pas lui-même. Les Janiſſaires jurèrent ſur leurs barbes, qu'ils n'attaqueraient point le Roi, & qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le ſignal

de

de l'aſſaut : les Janiſſaires loin d'obéïr, menacèrent de ſe jetter ſur leurs Chefs, ſi l'on n'accordait pas trois jours au Roi de Suéde : ils vinrent en tumulte à la tente du Pacha de Bender, criant que les ordres du Sultan étaient ſupoſés ; à cette ſédition inopinée le Pacha n'eut à opoſer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuſe réſolution des Janiſſaires, & leur ordonna de ſe retirer à Bender. Le Kam des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'aſſaut avec ſes troupes ; mais le Pacha, qui ne prétendait pas que les Tartares euſſent ſeuls l'honneur de prendre le Roi, tandis qu'il ſerait puni peut-être de la déſobéïſſance de ſes Janiſſaires, perſuada au Kam d'attendre juſqu'au lendemain.

Le Pacha de retour à Bender aſſembla tous les Officiers des Janiſſaires & les plus vieux ſoldats : il leur lut & leur fit voir l'ordre poſitif du Sultan & le Fetfa du Mouphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, & qui avaient reçû mille préſens des mains du Roi, propoſèrent d'aller eux-mêmes le ſuplier de ſe remettre entre leurs mains, & de ſouffrir qu'ils lui ſerviſſent de gardes.

Le Pacha le permit ; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plûtôt que d'être réduit à faire tuer ce Prince. Ces ſoixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, ſeules armes des Janiſſaires quand ils ne vont point au combat ; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des Chrêtiens, de por-

porter des épées en tems de paix, & d'entrer armés chez leurs amis & dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au Baron de *Grothusen* & au Chancelier *Mullern*; ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au Roi; & que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au Grand-Seigneur. Dans le tems qu'ils faisaient cette proposition, le Roi lisait des lettres, qui arrivaient de Constantinople, & que *Fabrice*, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrettement par un Janissaire. Elles étaient du Comte *Poniatowsky*, qui ne pouvait le servir à Bender, ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrette demande des milles bourses. Il mandait au Roi que les ordres du Sultan pour saisir ou massacrer sa Personne Royale en cas de résistance, n'étaient que trop réels: qu'à la vérité le Sultan était trompé par ses Ministres, mais que plus l'Empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi: qu'il fallait céder au tems & plier sous la nécessité: qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des Ministres par la voye des négociations: de ne point mettre de l'infléxibilité, où il ne fallait que de la douceur; & d'attendre de la politique & du tems, le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux Janissaires, ni les lettres de *Poniatowsky*, ne purent donner seulement au Roi l'idée, qu'il pouvait fléchir sans déshonneur. Il aimait mieux mourir

rir de la main des Turcs, que d'être en quelque ſorte leur priſonnier : il renvoya ces Janiſſaires ſans les vouloir voir, & leur fit dire que s'ils ne ſe retiraient, il leur ferait couper la barbe ; ce qui eſt dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant : „ Ah ! la tête „ de fer ! puiſqu'il veût périr, qu'il périſſe. Ils vinrent rendre compte au Pacha de leur commiſſion, & aprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéïr aux ordres du Pacha ſans délai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'aſſaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

Il ſe défend avec ſes palfreniers contre dix-mille hommes.

L'ordre eſt donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens : les Tartares les attendaient déja, & les canons commençaient à tirer. Les Janiſſaires d'un côté, & les Tartares de l'autre, forcent en un inſtant ce petit camp ; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée, les trois-cent ſoldats furent envelopés & faits priſonniers ſans réſiſtance. Le Roi était alors à cheval entre ſa maiſon & ſon camp, avec les Généraux *Hord*, *Dardoff* & *Sparre* : voyant que tous ſes ſoldats s'étaient laiſſés prendre en ſa préſence, il dit de ſang froid à ces trois Officiers: „ Allons défendre la maiſon ; nous combattrons, ajouta-t-il en ſouriant, „ *pro aris & focis.*

Auſſi-tôt il galope avec eux vers cette maiſon, où il avait mis environ quarante domeſtiques en ſentinelle, & qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pû.

Ces

Ces Généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur Maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang froid, & en plaisantant, se défendre contre dix canons & toute une armée; ils le suivent avec quelques gardes, & quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de Janissaires; déja même près de deux-cent Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, & s'étaient rendus maîtres de tous les apartemens, à la réserve d'une grande salle, où les domestiques du Roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le Roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes; il s'était jetté en bas de son cheval le pistolet & l'épée à la main, & sa suite en avait fait autant.

Les Janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étaient animés par la promesse qu'avait fait le Pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait, & il tuait tous ceux qui s'aprochaient de sa personne. Un Janissaire, qu'il avait blessé, lui apuya son mousqueton sur le visage: si le bras du Turc n'avait fait un mouvement causé par la foule, qui allait & qui venait comme des vagues, le Roi était mort: la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, & alla casser le bras au Général *Hord*, dont la destinée était d'être toujours blessé à coté de son Maître.

Le

Le Roi enfonça ſon épée dans l'eſtomac du Janiſſaire; en même tems ſes domeſtiques, qui étaient enfermés dans la grande ſalle, en ouvrent la porte: le Roi entre comme un trait ſuivi de ſa petite troupe; on referme la porte dans l'inſtant, & on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà *Charles XII.* dans cette ſalle enfermé avec toute ſa ſuite, qui conſiſtait en près de ſoixante hommes, Officiers, Gardes, Secrétaires, valets de chambre, domeſtiques de toute eſpèce.

Les Janiſſaires & les Tartares pillaient le reſte de la maiſon, & rempliſſaient les apartemens. „ Allons un peu chaſſer de chez moi ces barba„ res, dit-il, & ſe mettant à la tête de ſon monde, il ouvrit lui-même la porte de la ſalle, qui donnait dans ſon apartement à coucher; il entre, & fait feu ſur ceux qui pillaient.

Les Turcs chargés de butin, épouvantés de la ſubite aparition de ce Roi qu'ils étaient accoutumés à reſpecter, jettent leurs armes, ſautent par la fenêtre, ou ſe retirent juſques dans les caves: le Roi profitant de leur déſordre, & les ſiens animés par le ſuccès, pourſuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou bleſſent ceux qui ne fuïent point; & en un quart d'heure nettoyent la maiſon d'ennemis.

Le Roi aperçut dans la chaleur du combat deux Janiſſaires, qui ſe cachaient ſous ſon lit; il en tua un d'un coup d'épée; l'autre lui demanda pardon en criant *Amman.* „ Je te donne „ la vie, dit le Roi au Turc, à condition que

„ tu

„ tu iras faire au Pacha un fidèle récit de ce que „ tu as vû. Le Turc promit aiſément ce qu'on voulut ; & on lui permit de ſauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin Maîtres de la maiſon, refermèrent & barricadèrent encor les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre baſſe pleine de mouſquets & de poudre avait échapé à la recherche tumultueuſe des Janiſſaires : on s'en ſervit à propos ; les Suédois tiraient à travers les fenêtres preſque à bout portant ſur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux-cent en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maiſon ; mais les pierres étant fort molles, il ne faiſait que des trous & ne renverſait rien.

Le Kam des Tartares, & le Pacha, qui voulaient prendre le Roi en vie, honteux de perdre du monde, & d'occuper une armée entiére contre ſoixante perſonnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maiſon, pour obliger le Roi de ſe rendre. Ils firent lancer ſur le toit, contre les portes, & contre les fenêtres, des fléches entortillées de méches allumées ; la maiſon fut en flammes en un moment. Le toit tout embraſé était prêt à fondre ſur les Suédois. Le Roi donna tranquillement ſes ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, & aidé de deux Suédois il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il ſe trouva que ce baril était rempli d'eau-

d'eau-de-vie ; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du Roi était consumé ; la grande salle où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des apartemens voisins ; la moitié du toit était abimée dans la maison même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé *Walberg*, osa dans cette extrémité crier qu'il fallait se rendre. „ Voilà un „ étrange homme, dit le Roi, qui s'imagine qu'il „ n'est pas plus beau d'être brulé que d'être pri- „ sonnier. Un autre garde, nommé *Rosen*, s'avisa de dire, que la maison de la Chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, & était à l'épreuve du feu ; qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison, & s'y défendre. „ Voilà un vrai Suédois, s'écria le Roi : il embrassa ce garde, le créa Colonel sur le champ. „ Allons, mes amis, dit-il, prenez avec „ vous le plus de poudre & de plomb que vous „ pourrez, & gagnons la Chancellerie l'épée à la „ main.

Les Turcs ne veulent pas le tuer & le prennent.

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortaient point ; mais leur étonnement fut encor plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, & le Roi & les siens fondre sur eux en desespérés. *Charles* & ses principaux Officiers

étaient armés d'épées & de pistolets : chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit ; & dans le même clin d'œil jettant leurs pistolets & s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le Roi qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons, & tomba : vingt-un Janissaires se jettent aussi-tôt sur lui ; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre ; les Turcs l'emmènent au quartier du Pacha ; les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade, que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le Roi se vit saisi, la violence de son tempérament & la fureur où un combat si long & si terrible avaient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur & à la tranquillité. Il ne lui échapa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les Janissaires en souriant, & ceux-ci le portaient en criant, *Alla*, avec une indignation mêlée de respect. Ses Officiers furent pris au même tems & dépouillés par les Turcs & par les Tartares ; ce fut le 12. Février de l'an 1713. qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singuliéres (*).

(*) Mr. *Norberg*, qui n'était pas présent à cet événement, n'a fait que suivre ici dans son histoire celle de Mr. *de Voltaire* ; mais il l'a tronquée, il en a suprimé les

les circonstances intéressantes, & n'a pû justifier la témérité de *Charles XII*. Tout ce qu'il a pû dire contre Mr. *de Voltaire* au sujet de cette affaire de Bender, se réduit à l'avanture du Sr. *Fréderic*, valet de chambre du Roi de Suéde, que quelques-uns prétendaient avoir été brulé dans la maison du Roi, & que d'autres disaient avoir été coupé en deux par les Tartares? *La Motraye* prétend aussi que le Roi de Suéde ne dit point ces paroles : *Nous combattrons, pro aris & focis ;* mais Mr. *Fabrice* qui était présent assûre que le Roi prononça ces mots, que *la Motraye* n'était pas plus à portée d'écouter, qu'il n'était capable de les comprendre, ne sachant pas un mot de Latin.

Fin du sixiéme Livre.



HISTOIRE DE CHARLES XII, ROI DE SUEDE.

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Les Turcs transfèrent Charles *à Démirtash: le Roi* Stanislas *est pris dans le même tems: action hardie de Mr.* de Villelongue: *révolutions dans le Serrail: bataille donnée en Poméranie: Altena brûlé par les Suédois:* Charles *part enfin pour retourner dans ses Etats: sa manière étrange de voyager: son arrivée à Stralsund: disgraces de* Charles: *succès de* Pierre le Grand: *son triomphe dans Petersbourg.*

LE Pacha de Bender attendait *Charles* gravement dans sa tente, ayant près de lui *Marco* un Interprète. Il reçut ce Prince avec un profond respect, & le suplia de se reposer sur un sopha;

ſopha ; mais le Roi ne prenant pas ſeulement garde aux civilités du Turc, ſe tint debout dans la tente.

„ Le Tout-puiſſant ſoit béni, dit le Pacha, de „ ce que Ta Majeſté eſt en vie : mon deſeſpoir eſt „ amer d'avoir été réduit par Ta Majeſté à exécu„ ter les ordres de Sa Hauteſſe. Le Roi fâché ſeulement de ce que ſes trois-cent ſoldats s'étaient laiſſés prendre dans leurs retranchemens, dit au Pacha : „ Ah ! s'ils s'étaient défendus comme ils „ devaient, on ne nous aurait pas forcés en dix „ jours. Hélas ! dit le Turc, voilà du courage „ bien mal employé. Il fit reconduire le Roi à Bender ſur un cheval richement caparaçonné. Ses Suédois étaient ou tués ou pris : tout ſon équipage, ſes meubles, ſes papiers, ſes hardes les plus néceſſaires pillées ou brulées ; on voyait ſur les chemins, les Officiers Suédois preſque nuds, enchaînés deux à deux, & ſuivants à pied des Tartares ou des Janiſſaires. Le Chancelier, les Généraux n'avaient point un autre ſort ; ils étaient eſclaves des ſoldats à qui ils étaient échus en partage.

Iſmael Pacha ayant conduit *Charles XII.* dans ſon Serrail de Bender, lui céda ſon apartement, & le fit ſervir en Roi, non ſans prendre la précaution de mettre des Janiſſaires en ſentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit ; mais il ſe jetta tout botté ſur un ſopha, & dormit profondément. Un Officier qui ſe tenait debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet, que le Roi jetta en ſe réveillant de ſon premier ſommeil : & le Turc voyait avec

étonnement un Souverain, qui couchait en bottes & nue tête. Le lendemain matin, *Ismaël* introduisit *Fabrice* dans la chambre du Roi. *Fabrice* trouva ce Prince avec ses habits déchirés, ses bottes, ses mains, & toute sa personne couvertes de sang & de poudre, les sourcils brûlés; mais l'air serein dans cet état affreux. Il se jetta à genoux devant lui, sans pouvoir proférer une parole: rassûré bientôt par la manière libre & douce dont le Roi lui parlait, il reprit avec lui sa familiarité ordinaire, & tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. „ On „ prétend, dit *Fabrice*, que Votre Majesté a tué „ vingt Janissaires de sa main. Bon, bon, dit le Roi, „ on augmente toujours les choses de la „ moitié. Au milieu de cette conversation, le Pacha présenta au Roi son Favori *Grothusen*, & le Colonel *Ribbins*, qu'il avait eu la générosité de racheter à ses dépens. *Fabrice* se chargea de la rançon des autres prisonniers.

Jeffreys, l'Envoyé d'Angleterre, se joignit à lui pour fournir à cette dépense. Un Français, que la curiosité avait amené à Bender, & qui a écrit une partie des événemens que l'on raporte, donna aussi ce qu'il avait: ces étrangers assistés des soins, & même de l'argent du Pacha, rachetèrent non seulement les Officiers, mais encor leurs habits, des mains des Turcs & des Tartares.

Charles prisonnier: tous ses gens captifs.

Dès le lendemain on conduisit le Roi prisonnier dans un chariot couvert d'écarlate sur le chemin d'Andrinople: son Trésorier *Grothusen* était avec lui: le Chancelier *Mullern*, & quelques Officiers

ficiers ſuivaient dans un autre char : pluſieurs étaient à cheval ; & lorſqu'ils jettaient les yeux ſur le chariot où était le Roi, ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Le Pacha était à la tête de l'eſcorte ; *Fabrice* lui repréſenta qu'il était honteux de laiſſer le Roi ſans épée, & le pria de lui en donner une. „ Dieu m'en préſerve, dit le Pacha, „ il voudrait nous en couper la bar- „ be ; cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduiſait ainſi priſonnier & deſarmé ce Roi, qui peu d'années auparavant avait donné la loi à tant d'Etats, & qui s'était vû l'arbitre du Nord & la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le Roi Staniſlas priſonnier auſſi chez les Turcs.

Le Roi *Stanislas* avait été arrêté ſur les terres des Turcs, & on l'amenait priſonnier à Bender, dans le tems même qu'on transferait *Charles XII.*

Stanislas n'étant plus ſoutenu par la main qui l'avait fait Roi, ſe trouvant ſans argent, & par conſéquent ſans parti en Pologne, s'était retiré d'abord en Poméranie ; & ne pouvant plus conſerver ſon Royaume, il avait défendu, autant qu'il l'avait pû, les Etats de ſon bienfaiteur. Il avait même paſſé en Suéde, pour précipiter les ſecours dont on avait beſoin dans la Poméranie & dans la Livonie ; il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de *Charles XII.* En ce tems, le premier Roi de Pruſſe, Prince très-ſage, s'inquiétant avec raiſon du voiſinage des Moſcovites, imagina de ſe liguer avec *Auguſte*

& la République de Pologne, pour renvoyer les Ruſſes dans leur pays, & de faire entrer *Charles XII.* lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devaient en être le fruit, la paix du Nord, le retour de *Charles* dans ſes Etats, & une barriére opoſée aux Ruſſes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de cê Traité, dont dépendait la tranquillité publique, était l'abdication de *Stanislas*. Non ſeulement *Stanislas* l'accepta, mais il ſe chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la Couronne; la néceſſité, le bien public, la gloire du ſacrifice, & l'intérêt de *Charles*, à qui il devait tout & qu'il aimait, le déterminèrent. Il écrivit à Bender: il expoſa au Roi de Suéde l'état des affaires, les malheurs & le reméde: il le conjura de ne point s'opoſer à une abdication devenuë néceſſaire par les conjonctures, & honorable par les motifs; il le preſſa de ne point immoler les intérêts de la Suéde à ceux d'un ami malheureux, qui s'immolait au bien public ſans répugnance. *Charles XII.* reçut ces lettres à Varnitza: il dit en colére au courier, en préſence de pluſieurs témoins: „ Si mon ami ne veut pas être Roi, je ſau„ rai bien en faire un autre.

Stanislas s'obſtina au ſacrifice que *Charles* refuſait. Ces tems étaient deſtinés à des ſentimens & à des actions extraordinaires. *Stanislas* voulut aller lui-même fléchir *Charles*; & il hazarda, pour abdiquer un Trône, plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il ſe déroba un jour à dix heures du ſoir de l'armée Suédoiſe, qu'il commandait en Poméranie, & partit avec le Baron *Sparr*, qui

qui a été depuis Ambaſſadeur en Angleterre & en France, & avec un autre Colonel. Il prend le nom d'un Français nommé *Haran*, alors Major au ſervice de Suéde, & qui eſt mort depuis peu Commandant de Dantzick. Il cotoye toute l'armée des ennemis, arrêté pluſieurs fois, & relâché ſur un paſſeport obtenu au nom de *Haran*; il arrive enfin après bien des périls aux frontiéres de Turquie.

Quand il eſt arrivé en Moldavie, il renvoye à ſon armée le Baron *Sparr*, entre dans Yaſſy, capitale de la Moldavie; ſe croyant en ſûreté dans un pays où le Roi de Suéde avait été ſi reſpecté, il était bien loin de ſoupçonner ce qui ſe paſſait alors.

On lui demande qui il eſt: il ſe dit Major d'un régiment au ſervice de *Charles XII.* On l'arrête à ce ſeul nom; il eſt mené devant le Hoſpodar de Moldavie, qui ſachant déja par les gazettes, que *Stanislas* s'était éclipſé de ſon armée, concevait quelques ſoupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du Roi, très-aiſé à reconnaître, à un viſage plein & aimable, & à un air de douceur aſſez rare.

Le Hoſpodar l'interrogea, lui fit beaucoup de queſtions captieuſes, & enfin lui demanda quel emploi il avait dans l'armée Suédoiſe. *Stanislas* & le Hoſpodar parlaient Latin. *Major ſum*, lui dit *Stanislas*. *Imo Maximus es*, lui répondit le Moldave: & auſſi-tôt lui préſentant un fauteuil, il le traita en Roi; mais auſſi il le traita en Roi priſonnier, & on fit une garde exacte autour d'un Couvent Grec, dans lequel il fut obligé de reſter,

rester, jusqu'à ce qu'on eût des ordres du Sultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on faisait partir *Charles*.

Charles inébranlable & croyant toujours pouvoir faire des Rois.

La nouvelle en vint au Pacha, dans le tems qu'il accompagnait le chariot du Roi de Suéde. Le Pacha le dit à *Fabrice* : celui-ci s'aprochant du chariot de *Charles XII.* lui aprit qu'il n'était pas le seul Roi prisonnier entre les mains des Turcs ; & que *Stanislas* était à quelques milles de lui, conduit par des soldats. „ Courez à „ lui, mon cher *Fabrice*, lui dit *Charles*, sans se déconcerter d'un tel accident : „dites-lui bien qu'il „ ne fasse jamais de paix avec le Roi *Auguste* ; & „ assûrez-le que dans peu nos affaires changeront. Telle était l'infléxibilité de *Charles* dans ses opinions, que tout abandonné qu'il était en Pologne, tout poursuivi dans ses propres Etats, tout captif dans une litiére Turque, conduit prisonnier, sans savoir où on le menait, il comptait encor sur sa fortune, & espérait toujours un secours de cent-mille hommes de la Porte Ottomane. *Fabrice* courut s'acquitter de sa commission, accompagné d'un Janissaire, avec la permission du Pacha. Il trouva à quelques milles le gros de soldats qui conduisait *Stanislas* : il s'adressa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la Française & assez mal monté, & lui demanda en *Allemand* où était le Roi de Pologne? Celui à qui il parlait était *Stanislas* lui-même, qu'il n'avait pas reconnu sous ce déguisement. „Eh quoi! dit le Roi, „ ne vous souvenez-vous donc plus de „ moi? Alors *Fabrice* lui aprit le triste état où était le Roi de Suéde, & la fermeté inébranla-

ble,

ble, mais inutile de ses desseins.

Quand *Stanislas* fut près de Bender, le Pacha qui revenait, après avoir accompagné *Charles XII.* quelques milles, envoya au Roi Polonais un cheval Arabe avec un harnois magnifique.

Il fut reçû dans Bender au bruit de l'Artillerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à se plaindre du traitement qu'on lui fit (*). Cependant on conduisait *Charles* sur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déja remplie du bruit de son combat. Les Turcs le condamnaient & l'admiraient ; mais le Divan irrité menaçait déja de le reléguer dans une isle de l'Archipel.

Le Roi de Pologne *Stanislas*, qui m'a fait l'honneur de m'aprendre la plûpart de ces particularités, m'a confirmé aussi, qu'il fut proposé dans le Divan de le confiner lui-même dans une isle de la Gréce ; mais quelques mois après le Grand-Seigneur adouci le laissa partir.

Monsieur *Desaleurs*, qui aurait pû prendre son parti, & empêcher qu'on ne fit cet affront aux Rois Chrêtiens, était à Constantinople, aussi-bien que Mr. *Poniatowsky*, dont on craignait toujours le génie fécond en ressources. La plûpart des Suédois restés dans Andrinople étaient en

(*) Le bon Chapelain *Norberg* prétend qu'on se contredit ici, en disant, que le Roi *Stanislas* fut retenu en prisonnier & servi en Roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyait-il pas, qu'on peut être à la fois honoré & prisonnier ?

en priſon ; le Trône du Sultan paraiſſait inacceſſible de tous côtés aux plaintes du Roi de Suéde.

Le Marquis de *Fierville* Envoyé ſecrettement de la part de la France auprès de *Charles* à Bender, était pour lors à Andrinople. Il oſa imaginer de rendre ſervice à ce Prince dans le tems que tout l'abandonnait ou l'oprimait. Il fut heureuſement ſécondé dans ce deſſein par un Gentilhomme Français, d'une ancienne maiſon de Champagne, nommé *de Villelongue*, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune ſelon ſon courage, & charmé d'ailleurs de la réputation du Roi de Suéde, était venu chez les Turcs dans le deſſein de ſe mettre au ſervice de ce Prince.

Un Français préſente un placet au Sultan pour le Roi de Suéde.

Mr. de *Fierville*, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du Roi de Suéde, dans lequel ce Monarque demandait vengeance au Sultan de l'inſulte faite en ſa perſonne à toutes les Têtes couronnées, & de la trahiſon, vraye ou fauſſe, du Kam & du Pacha de Bender.

On y accuſait le Viſir & les autres Miniſtres d'avoir été corrompus par les Moſcovites, d'avoir trompé le Grand-Seigneur, d'avoir empêché les lettres du Roi de parvenir juſqu'à Sa Hauteſſe, & d'avoir, par ſes artifices, arraché du Sultan cet ordre ſi contraire à l'hoſpitalité Muſulmane, par lequel on avait violé le droit des Nations, d'une manière ſi indigne d'un grand Empereur, en attaquant avec vingt-mille hommes un Roi qui n'avait pour ſe défendre que ſes

ses domestiques, & qui comptait sur la parole sacrée du Sultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il fallut le faire traduire en Turc, & l'écrire d'une écriture particuliére sur un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on présente au Sultan.

On s'adressa à quelques interprètes Français, qui étaient dans la ville; mais les affaires du Roi de Suéde étaient si desespérées, & le Visir déclaré si ouvertement contre lui, qu'aucun interprète n'osa seulement traduire l'écrit de Mr. de *Fierville.* On trouva enfin un autre étranger, dont la main n'était point connuë à la Porte, qui moyennant quelque récompense, & l'assurance d'un secret profond, traduisit le mémoire en Turc, & l'écrivit sur le papier convenable: le Baron d'*Arvidson*, Officier des troupes de Suéde, contrefit la signature du Roi: *Fierville*, qui avait le sceau Royal, l'aposa à l'écrit; & on cacheta le tout avec les armes de Suéde. *Villelongue* se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du Grand-Seigneur, lorsqu'il irait à la Mosquée selon la coutume. On s'était déja servi d'une pareille voye pour présenter au Sultan des mémoires contre ses Ministres; mais cela même rendait le succès de cette entreprise plus difficile, & le danger beaucoup plus grand.

Le Visir qui prévoyait que les Suédois demanderaient justice à son Maître, & qui n'était que trop instruit par le malheur de ses prédécesseurs, avait expressément défendu qu'on laissat aprocher

cher perſonne du Grand-Seigneur, & avait ordonné ſurtout qu'on arrêtât tous ceux qui ſe préſenteraient auprès de la Moſquée avec des placets.

Villelongue ſavait cet ordre, & n'ignorait pas qu'il y allait de ſa tête. Il quitta ſon habit Franc, prit un vêtement à la Grecque; & ayant caché dans ſon ſein la lettre qu'il voulait préſenter, il ſe promena de bonne heure près de la Moſquée où le Grand-Seigneur devait aller. Il contrefit l'inſenſé, s'avança en danſant au milieu de deux hayes de Janiſſaires, entre leſquelles le Grand-Seigneur allait paſſer; il laiſſait tomber exprès quelques pièces d'argent de ſes poches pour amuſer les gardes.

Dès que le Sultan aprocha, on voulut faire retirer *Villelongue*: il ſe jetta à genoux, & ſe débattit entre les mains des Janiſſaires: ſon bonnet tomba, de grands cheveux qu'il portait, le firent reconnaître pour un Franc: il reçut pluſieurs coups, & fut très-maltraité. Le Grand-Seigneur, qui était déja proche, entendit ce tumulte, & en demanda la cauſe. *Villelongue* lui cria de toutes ſes forces, *Amman! Amman!* *miſéricorde!* en tirant la lettre de ſon ſein. Le Sultan commanda qu'on le laiſſât aprocher; *Villelongue* court à lui dans le moment, embraſſe ſon étrier, & lui préſente l'écrit, en lui diſant „ *Sued Crall* „ *dan*, c'eſt le Roi de Suéde qui te le donne. Le Sultan mit la lettre dans ſon ſein, & continua ſon chemin vers la Moſquée. Cependant on s'aſſûre de *Villelongue*, & on le conduit en priſon dans les bâtimens extérieurs du Serrail.

Le

Le Sultan au ſortir de la Moſquée, après avoir lu la lettre, voulut lui-même interroger le priſonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable; mais enfin je n'avance rien que ſur la foi des lettres de Mr. de *Villelongue* lui-même; quand un ſi brave Officier aſſûre un fait ſur ſon honneur, il mérite quelque créance. Il m'a donc aſſûré, que le Sultan quitta l'habit Impérial, comme auſſi le turban particulier qu'il porte, & ſe déguiſa en Officier des Janiſſaires, ce qui lui arrivait aſſez ſouvent. Il amena avec lui un vieillard de l'Iſle de Malthe, qui lui ſervit d'interprète. A la faveur de ce déguiſement, *Villelongue* jouït d'un honneur qu'aucun Ambaſſadeur Chrêtien n'a jamais eu: il eut tête à tête une conférence d'un quart d'heure avec l'Empereur Turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du Roi de Suéde, d'accuſer les Miniſtres, & de demander vengeance, avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au Sultan même, il était cenſé ne parler qu'à ſon égal. Il avait reconnu aiſément le Grand-Seigneur malgré l'obſcurité de la priſon, & il n'en fut que plus hardi dans la converſation. Le prétendu Officier des Janiſſaires dit à *Villelongue* ces propres paroles: „ Chrêtien, aſſûre-toi „ que le Sultan mon Maître a l'ame d'un Empe„ reur; & que ſi ton Roi de Suéde a raiſon, il „ lui fera juſtice. " *Villelongue* fut bientôt élargi: on vit quelques ſemaines après un changement ſubit dans le Serrail, dont les Suédois attribuèrent la cauſe à cette unique conférence. Le Mouphti fut dépoſé; le Kam des Tartares exilé

Ce Fran-çais par-le au Sultan; La choſe eſt rare, mais vraye.

exilé à Rhodes, & le Serasquier Pacha de Bender relégué dans une isle de l'Archipel.

La Porte Ottomane est si sujette à de pareils orages, qu'il est bien difficile de décider si en effet le Sultan voulait apaiser le Roi de Suéde par ces sacrifices. La manière dont ce Prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empressât beaucoup à lui plaire.

Le Favori *Ali Coumourgi* fut soupçonné d'avoir fait seul tous ces changemens pour ses intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le Kam de Tartarie & le Serasquier de Bender, sous prétexte qu'ils avaient délivré au Roi les douze-cent bourses malgré l'ordre du Grand-Seigneur. Il mit sur le Trône des Tartares le frére du Kam déposé, jeune homme de son âge, qui aimait peu son frére, & sur lequel *Ali Coumourgi* comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du Grand-Visir *Jussuf*, il ne fut déposé que quelques semaines après; & *Soliman* Pacha eut le titre de premier Visir.

Je suis obligé de dire que Mr. *de Villelongue* & plusieurs Suédois m'ont assûré que la simple lettre présentée au Sultan au nom du Roi, avait causé tous ces grands changemens à la Porte; mais Mr. *de Fierville* m'a, de son côté, assûré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrarietés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un Historien, c'est de conter ingenûment le fait, sans vouloir pénétrer les motifs; & de se borner à dire précisément ce qu'il sait, au lieu de deviner ce qu'il ne sait pas.

Ce-

Cependant on avait conduit *Charles XII.* dans le petit château de Démirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'était rendue en cet endroit pour voir arriver ce Prince : on le transporta de son chariot au Château sur un sopha ; mais *Charles*, pour n'être point vû de cette multitude, se mit un carreau sur la tête.

La Porte se fit prier quelques jours de souffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à six lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourdhui appellé Merizza. *Coumourgi* dit au Grand-Visir *Soliman* : „ Va, fais avertir „ le Roi de Suéde, qu'il peut rester à Démoti„ ca toute sa vie : je te réponds qu'avant un „ an il demandera à s'en aller de lui-même ; „ mais surtout ne lui fai point tenir d'argent.

Ainsi on transféra le Roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui assigna un thaïm considérable de provisions pour lui & pour sa suite : on lui accorda seulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon & du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas ; mais la bourse de cinq-cent écus par jour, qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec sa petite Cour, qu'on déposa le Grand-Visir *Soliman* ; sa place fut donnée à *Ibrahim Molla*, fier, brave & grossier à l'excès. Il n'est pas inutile de savoir son histoire, afin que l'on connaisse plus particuliérement tous ces Vicerois de l'Empire Otto-

man, dont la fortune de *Charles* a si longtems dépendu.

Matelot Grand-Visir.

Il avait été simple matelot à l'avénement du Sultan *Achmet III.* Cet Empereur se déguisait souvent en homme privé, en Iman, ou en Dervis; il se glissait le soir dans les caffés de Constantinople, & dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on disait de lui, & pour recueillir par lui-même les sentimens du peuple. Il entendit un jour ce *Molla* qui se plaignait que les vaisseaux Turcs ne revenaient jamais avec des prises, & qui jurait que s'il était Capitaine de vaisseau, il ne rentrerait jamais dans le port de Constantinople sans ramener avec lui quelque bâtiment des Infidèles. Le Grand-Seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaisseau à commander, & qu'on l'envoyât en course. Le nouveau Capitaine revint quelques jours après avec une barque Maltoise, & une Galiote de Génes. Au bout de deux ans on le fit Capitaine Général de la mer, & enfin Grand-Visir. Dès qu'il fut dans ce poste, il crut pouvoir se passer du Favori; & pour se rendre nécessaire, il projetta de faire la guerre aux Moscovites; dans cette intention il fit dresser une tente près de l'endroit où demeurait le Roi de Suéde.

Ce matelot envoye ordre au Roi de Suéde de lui venir parler.

Il invita ce Prince à l'y venir trouver, avec le nouveau Kam des Tartares & l'Ambassadeur de France. Le Roi, d'autant plus altier qu'il était malheureux, regardait comme le plus sensible des affronts qu'un sujet osât l'envoyer chercher: il ordonna à son Chancelier *Mullern* d'y aller à sa place; & de peur que les Turcs ne lui manquassent

quassent de respect, & ne le forçassent à commettre sa dignité, ce Prince, extrême en tout, se mit au lit, & résolut de n'en pas sortir tant qu'il serait à Démotica. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade : le Chancelier *Mullern*, *Grothusen* & le Colonel *Dubens* étaient les seuls qui mangeassent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs se servent : tout avait été pillé à l'affaire de Bender ; de sorte qu'il s'en fallait bien qu'il y eût dans leurs repas de la pompe & de la délicatesse. Ils se servaient eux-mêmes ; & ce fut le Chancelier *Mullern* qui fit pendant tout ce tems la fonction de cuisinier.

Charles se portant bien se met au lit pour dix mois.

Tandis que *Charles XII.* passait sa vie dans son lit, il aprit la désolation de toutes ses Provinces situées hors de la Suéde.

Le Général *Steinbock*, illustre pour avoir chassé les Danois de la Scanie, & pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des paysans, soutint encor quelque tems la réputation des armes Suédoises. Il défendit autant qu'il put la Pomeranie & Brême, & ce que le Roi possédait encor en Allemagne ; mais il ne put empêcher les Saxons & les Danois réunis d'assiéger Stade, ville forte & considérable, située près de l'Elbe dans le Duché de Brême. La ville fut bombardée & réduite en cendres ; & la garnison obligée de se rendre à discrétion, avant que *Steinbock* pût s'avancer pour la secourir.

Cependant il perd toutes les conquêtes de ses prédécesseurs.

Ce Général, qui avait environ douze-mille hommes, dont la moitié était Cavalerie, poursuivit les ennemis qui étaient une fois plus forts,

& les atteignit enfin dans le Duché de Meckelbourg, près d'un lieu nommé Gadebush, & d'une petite riviére qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons & des Danois le 20. Décembre 1712. Il était séparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derriére ce marais étaient apuyés à un bois : ils avaient l'avantage du nombre & du terrain ; & on ne pouvait aller à eux qu'en traversant le marécage sous le feu de leur Artillerie.

Steinbock passe à la tête de ses troupes, arrive en ordre de bataille, & engage un des combats des plus sanglans & des plus acharnés qui se fût encor donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mèlée si vive, les Danois & les Saxons furent enfoncés, & quittèrent le champ de bataille.

Un fils du Roi *Auguste* & de la Comtesse de *Konigsmarck*, connu sous le nom du Comte de Saxe, fit dans cette bataille son aprentissage de l'art de la guerre. C'est ce même Comte de Saxe, qui eut depuis l'honneur d'ètre élu Duc de Courlande, & à qui il n'a manqué que la force pour jouïr du droit le plus incontestable qu'un homme puisse jamais avoir sur une Souveraineté, je veux dire les suffrages unanimes du peuple. C'est lui qui s'est acquis depuis une gloire plus réelle en sauvant la France à la bataille de Fontenoy, en conquérant la Flandre, & en méritant la réputation du plus grand Général de nos jours. Il commandait un régiment à Gadebush, & y eut un cheval tué sous lui : je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent tou-

jours

jours leurs rangs, & que même après que la victoire fut décidée, les premiéres lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un ſoldat Suédois qui oſat ſeulement ſe baiſſer pour les dépouiller, avant que la priére eût été faite ſur le champ de bataille; tant ils étaient inébranlables dans la diſcipline ſévère à laquelle leur Roi les avait accoutumés.

Steinbock après cette victoire, ſe ſouvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en venger ſur Altena, qui apartient au Roi de Dannemarck. Altena eſt au-deſſous de Hambourg, ſur le fleuve de l'Elbe, qui peut aporter dans ſon port d'aſſez gros vaiſſeaux. Le Roi de Dannemarck favoriſait cette ville de beaucoup de privilèges; ſon deſſein était d'y établir un Commerce floriſſant : déja même l'induſtrie des Altenais, encouragée par les ſages vûes du Roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes & riches. Hambourg en concevait de la jalouſie, & ne ſouhaitait rien tant que ſa deſtruction. Dès que *Steinbock* fut à la vûe d'Altena, il envoya dire par un trompette aux habitans, qu'ils euſſent à ſe retirer avec ce qu'ils pourraient emporter d'effets, & qu'on allait détruire leur ville de fond en comble.

Un de ſes Généraux brule Altena; mais les affaires

Les Magiſtrats vinrent ſe jetter à ſes pieds, & offrirent cent-mille écus de rançon. *Steinbock* en demanda deux-cent-mille. Les Altenais ſuplièrent, qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étaient leurs correſpondances, & aſſûrèrent que le lendemain ils aporteraient

Les Charles sont désespérées par tout.

cette somme ; le Général Suédois répondit qu'il fallait la donner sur l'heure, ou qu'on allait embraser Altena sans délai.

Ses troupes étaient dans le fauxbourg le flambeau à la main : une faible porte de bois, & un fossé déja comblé, étaient les seules défenses des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maisons avec précipitation au milieu de la nuit : c'était le 9. Janvier 1713. il faisait un froid rigoureux, augmenté par un vent de Nord violent, qui servit à étendre l'embrasement avec plus de promtitude dans la ville, & à rendre plus insuportables les extrémités où le Peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés sous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, se réfugièrent, en pleurant & en poussant des hurlemens, sur les côteaux voisins qui étaient couverts de glace. On voyait plusieurs jeunes gens qui portaient sur leurs épaules des vieillards paralytiques. Quelques femmes, nouvellement accouchées, emportèrent leurs enfans & moururent de froid avec eux sur la colline, en regardant de loin les flammes qui consumaient leur patrie. Tous les habitans n'étaient pas encor sortis de la ville, lorsque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit jusqu'à dix heures du matin. Presque toutes les maisons étaient de bois : tout fut consumé ; & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, & les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant

que

que leurs maiſons étaient en feu, ſe traînèrent aux portes de Hambourg, & ſuplièrent qu'on leur ouvrit & qu'on leur ſauvât la vie; mais on refuſa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altena quelques maladies contagieuſes; & les Hambourgeois n'aimaient pas aſſez les Altenais pour s'expoſer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainſi la plûpart de ces miſérables expirèrent ſous les murs de Hambourg, en prenant le Ciel à témoin de la barbarie des Suédois, & de celle des Hambourgeois qui ne paraiſſait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence: les Miniſtres & les Généraux de Pologne & de Dannemarck écrivirent au Comte de *Steinbock*, pour lui reprocher une cruauté ſi grande, qui faite ſans néceſſité & demeurant ſans excuſe, ſoulevait contre lui le Ciel & la Terre.

Steinbock répondit, „qu'il ne s'était porté à „ces extrémités, que pour aprendre aux ennemis „du Roi ſon Maître à ne plus faire une guerre „de Barbares, & à reſpecter le Droit des Gens: „qu'ils avaient rempli la Poméranie de leurs „cruautés, dévaſté cette belle province, & vendu près de cent-mille habitans aux Turcs: que „les flambeaux qui avaient mis Altena en cendres, étaient les repreſailles des boulets rouges „par qui Stade avait été conſumée.»

C'était avec cette fureur que les Suédois & leurs ennemis ſe faiſaient la guerre; ſi *Charles XII.* avait paru alors dans la Poméranie, il eſt à croire qu'il eût pû retrouver ſa première fortune. Ses armées quoiqu'éloignées de ſa préſen-

ce, étaient encor animées de son esprit; mais l'absence du Chef est toujours dangereuse aux affaires, & empêche qu'on ne profite des victoires. *Steinbock* perdit par les détails ce qu'il avait gagné par des actions signalées, qui en un autre tems auraient été décisives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Moscovites, les Saxons, & les Danois de se réunir. On lui enleva des quartiers: il perdit du monde dans plusieurs escarmouches: deux-mille hommes de ses troupes se noyèrent en passant l'Eider, pour aller hyverner dans le Holstein; toutes ces pertes étaient sans ressource, dans un pays où il était entouré de tous côtés d'ennemis puissans.

Il voulut défendre le pays du Holstein contre le Dannemarck; mais malgré ses ruses & ses efforts, le pays fut perdu, toute l'armée fut détruite, & *Steinbock* fut prisonnier.

La Poméranie sans défense, à la réserve de Stralsund, de l'Isle de Rugen & de quelques lieux circonvoisins, devint la proie des Alliés: elle fut séquestrée entre les mains du Roi de Prusse. Les Etats de Brème furent remplis de garnisons Danoises. Au même tems les Russes inondaient la Finlande, & y battaient les Suédois, que la confiance abandonnait, & qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus sur leurs ennemis aguerris la supériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suéde, son Roi s'obstinait à rester à Démotica, & se repaissait encor de l'espérance de ce secours Turc, sur

ſur lequel il ne devait plus compter.

Ibrahim Molla, ce Viſir ſi fier, qui s'obſtinait à la guerre contre les Moſcovites, malgré les vûës du Favori, fut étranglé entre deux portes.

La place de Viſir était devenue ſi dangereuſe, que perſonne n'oſait l'occuper : elle demeura vacante pendant ſix mois. Enfin, le Favori *Ali Coumourgi* prit le titre de Grand-Viſir. Alors toutes les eſpérances du Roi de Suéde tombèrent. Il connaiſſait *Coumourgi* d'autant mieux qu'il en avait été ſervi, quand les intérêts de ce Favori s'accordaient avec les ſiens.

Enfin il ſe réſout à partir de Turquie.

Il avait été onze mois à Démotica enſeveli dans l'inaction & dans l'oubli; cette oiſiveté extrême ſuccédant tout-à-coup aux plus violens exercices, lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait. On le croyait mort dans toute l'Europe. Le Conſeil de Régence qu'il avait établi à Stockholm, quand il partit de ſa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le Sénat vint en corps ſuplier la Princeſſe *Ulrique Eléonore*, ſœur du Roi, de ſe charger de la Régence, pendant cette longue abſence de ſon frére : elle l'accepta; mais quand elle vit que le Sénat voulait l'obliger à faire la paix avec le Czar & le Roi de Dannemarck qui attaquaient la Suéde de tous côtés, cette Princeſſe jugeant bien que ſon frére ne ratifierait jamais la paix, ſe démit de la Régence, & envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le Roi reçut le paquet de ſa ſœur à Démotica. Le deſpotiſme qu'il avait ſuccé en naiſſant lui faiſait oublier qu'autrefois la Suéde avait

été

été libre, & que le Sénat gouvernait anciennement le Royaume conjointement avec les Rois. Il ne regardait ce corps que comme une troupe de domestiques, qui voulaient commander dans la maison en l'absence du Maître; il leur écrivit que s'ils prétendaient gouverner, il leur envoyerait une de ses bottes, & que ce serait d'elle dont il faudrait qu'ils prissent les ordres.

Plus despotique que jamais en manquant de tout.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suéde contre son autorité, & pour défendre enfin son pays, n'espérant plus rien de la Porte Ottomane, & ne comptant plus que sur lui seul, il fit signifier au Grand-Visir qu'il souhaitait partir & s'en retourner par l'Allemagne.

Mr. *Desalleurs*, Ambassadeur de France, qui s'était chargé des affaires de la Suéde, fit la demande de sa part. » Hé bien, dit le Visir au Comte *Desalleurs*, „ n'avais-je pas bien dit, que l'an„née ne se passerait pas sans que le Roi de Sué„de demandât à partir? Dites-lui qu'il est à son „choix de s'en aller ou de demeurer; mais qu'il „se détermine bien, & qu'il fixe le jour de son „départ, afin qu'il ne nous jette pas une secon„de fois dans l'embarras de Bender.

Le Comte *Desalleurs* adoucit au Roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choisi; mais *Charles*, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand Roi, quoique dans la misère d'un fugitif. Il donna à *Grothusen* le titre d'Ambassadeur extraordinaire, & l'envoya prendre congé dans les formes à Constantinople, suivi de quatre-vingt personnes toutes superbement vétues.

Les

Les ressorts secrets qu'il fallut faire jouer pour amasser de quoi fournir à cette dépense, étaient plus humilians que l'Ambassade n'était pompeuse. *Il se ruine pour envoyer une Ambassade à la Porte.*

Mr. *Desalleurs* prêta au Roi quarante-mille écus : *Grothusen* avait des Agens à Constantinople qui empruntaient en son nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un Juif, deux-cent pistoles d'un marchand Anglais, mille francs d'un Turc.

On amassa ainsi de quoi jouer en présence du Divan la brillante Comédie de l'Ambassade Suédoise. *Grothusen* reçut à Constantinople tous les honneurs que la Porte fait aux Ambassadeurs extraordinaires des Rois le jour de leur audience : le but de tout ce fracas était d'obtenir de l'argent du Grand-Visir ; mais ce Ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la Porte. Le Visir repliqua séchement que son Maître savait donner quand il voulait, & qu'il était au-dessous de sa dignité de prêter : qu'on fournirait au Roi abondamment ce qui était nécessaire pour son voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyait : que peut-être même la Porte lui ferait quelque présent en or non monnoyé ; mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le premier Octobre 1714. le Roi de Suéde se mit en route pour quitter la Turquie. Un Capigi Pacha avec six Chiaoux le vinrent prendre au château de Demirtash, où ce Prince demeurait depuis quelques jours : il lui présenta de la part du Grand-Seigneur une large tente

te d'écarlate brodée d'or, un ſabre avec une poignée garnie de pierreries, & huit chevaux Arabes d'une beauté parfaite, avec des ſelles ſuperbes dont les étriers étaient d'argent maſſif. Il n'eſt pas indigne de l'Hiſtoire de dire qu'un Ecuyer Arabe, qui avait ſoin de ces chevaux, donna au Roi leur généalogie; c'eſt un uſage établi depuis longtems chez ces Peuples, qui ſemblent faire beaucoup plus d'attention à la nobleſſe des chevaux qu'à celle des hommes; ce qui peut-être n'eſt pas ſi déraiſonnable, puiſque chez les animaux les races dont on a ſoin & qui ſont ſans mélange ne dégénèrent jamais.

Les Turcs le reconduiſent magnifiquement.

Soixante chariots chargés de toutes ſortes de proviſions, & trois-cent chevaux, formaient le convoi. Le Capigi Pacha ſachant que pluſieurs Turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la ſuite du Roi à un gros intérêt, lui dit que l'uſure étant contraire à la loi Mahométane, il ſupliait Sa Majeſté de liquider toutes ces dettes, & d'ordonner au Réſident, qu'il laiſſerait à Conſtantinople, de ne payer que le capital. „ Non, dit le Roi, „ ſi mes domeſtiques ont donné des „ billets de cent écus, je veux les payer, quand „ ils n'en auraient reçû que dix. “

Il fit propoſer aux créanciers de le ſuivre, avec l'aſſûrance d'être payés de leurs frais & de leurs dettes. Pluſieurs entreprirent le voyage de Suéde, & *Grothuſen* eut ſoin qu'ils fuſſent payés.

Les Turcs afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le faiſaient voyager à très-petites journées; mais cette lenteur reſpectueuſe gênait l'impatience du Roi. Il ſe levait dans la rou-

route, à trois heures du matin, selon sa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le Capigi & les Chiaoux, & ordonnait la marche au milieu de la nuit noire : la gravité Turque était dérangée par cette maniére nouvelle de voyager; mais le Roi prenait plaisir à leur embarras, & disait qu'il se vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Il donne au Roi Stanislas le Duché des Deux-Ponts.

Tandis qu'il gagnait les frontiéres des Turcs, *Stanislas* en sortait par un autre chemin, & allait se retirer en Allemagne dans le Duché de Deux-Ponts, province qui confine au Palatinat du Rhin & à l'Alsace, & qui apartenait aux Rois de Suéde depuis que *Charles X.* successeur de *Christine*, avait joint cet héritage à la Couronne. *Charles* assigna à *Stanislas* le revenu de ce Duché, estimé alors environ soixante & dix-mille écus; ce fut là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres, & tant d'espérances. *Stanislas* voulait & aurait pû faire un Traité avantageux avec le Roi *Auguste*; mais l'indomptable opiniâtreté de *Charles XII.* lui fit perdre ses terres & ses biens réels en Pologne, pour lui conserver le titre de Roi.

Ce Prince resta dans le Duché de Deux-Ponts jusqu'à la mort de *Charles*; alors cette province retournant à un Prince de la Maison Palatine, il choisit sa retraite à Veissembourg dans l'Alsace Françaife. Mr. *Sum*, Envoyé du Roi *Auguste*, en porta ses plaintes au Duc d'Orléans Régent de France. Le Duc d'Orléans répondit à Mr. *Sum* ces paroles remarquables : „ Monsieur, „ mandez au Roi votre Maître que la France

„ a

» a toujours été l'azyle des Rois malheureux.

Le Roi de Suéde étant arrivé ſur les confins de l'Allemagne, aprit que l'Empereur avait ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de ſon obéïſſance avec une magnificence convenable. Les villes & les villages où les Maréchaux des logis avaient par avance marqué ſa route, faiſaient des préparatifs pour le recevoir ; tous ces peuples attendaient avec impatience de voir paſſer cet homme extraordinaire, dont les victoires & les malheurs, les moindres actions & le repos même, avait fait tant de bruit en Europe & en Aſie. Mais *Charles* n'avait nulle envie d'eſſuyer toute cette pompe, ni de montrer en ſpectacle le priſonnier de Bender ; il avait réſolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ſes malheurs par une meilleure fortune.

Manière de voyager auſſi étrange que ſon ſéjour.

Quand il fut à Targowits ſur les frontiéres de la Tranſilvanie, après avoir congédié ſon eſcorte Turque, il aſſembla ſa ſuite dans une grange ; il leur dit à tous de ne ſe mettre point en peine de ſa perſonne, & de ſe trouver le plûtôt qu'ils pourraient à Stralſund en Poméranie ſur le bord de la Mer Baltique, environ à trois cent lieuës de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que deux Officiers, *Roſen* & *During*, & quitta toute ſa ſuite gayement, la laiſſant dans l'étonnement, dans la crainte & dans la triſteſſe. Il prit une perruque noire pour ſe déguiſer, car il portait toujours ſes cheveux : mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine & un manteau bleu : prit le nom d'un Officier

Officier Allemand, & courut la poste à cheval avec ces deux compagnons de voyage.

Il évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés & secrets: prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Wirtemberg, le Palatinat, la Westphalie, & le Meckelbourg; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, & allongea son chemin de la moitié. A la fin de la premiére journée, après avoir couru sans relâche, le jeune *During*, qui n'était pas endurci à ces fatigues excessives, comme le Roi de Suéde, s'évanouït en descendant de cheval. Le Roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à *During*, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent? *During* ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or: „ Donne m'en la moitié, dit le Roi; „ je vois bien que tu n'es pas en état de me sui- „ vre, j'achéverai la route tout seul. « *During* le suplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assûrant qu'au bout de ce tems il serait en état de remonter à cheval & de suivre Sa Majesté; il le conjura de penser à tous les risques qu'il allait courir. Le Roi inéxorable se fit donner les cinq-cent écus, & demanda des chariots. Alors *During*, effrayé de la résolution du Roi, s'avisa d'un stratagème innocent: il tira à part le Maître de la poste, & lui montrant le Roi de Suéde: „ Cet homme, lui dit-il, est mon cousin; „ nous voyageons ensemble pour la même affai- „ re; il voit que je suis malade, & ne veut pas „ seulement m'attendre trois heures; donnez-lui,

„ je

„ je vous prie, le plus méchant cheval de vo-
„ tre écurie, & cherchez-moi quelque chaiſe ou
„ quelque chariot de poſte.

Il mit deux ducats dans la main du Maître de la poſte, qui ſatisfit exactement à toutes ſes demandes. On donna au Roi un cheval rétif & boiteux : ce Monarque partit ſeul à dix heures du ſoir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige & la pluïe. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, ſe mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le Roi de Suéde, qui ne pouvant plus faire marcher ſa monture, s'en allait de ſon pied gagner la poſte prochaine.

Il fut forcé de ſe mettre ſur le chariot de *During* ; il dormit ſur de la paille. Enſuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, & dormant ſur une charette la nuit, ſans s'arrêter en aucun lieu.

Il arrive enfin à Stralſund.

Après ſeize jours de courſe, non ſans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin le 21. Novembre de l'année 1714. aux portes de la ville de Stralſund à une heure après minuit.

Le Roi cria à la ſentinelle, qu'il était un Courier dépêché de Turquie par le Roi de Suéde, qu'il fallait qu'on le fit parler dans le moment au Général *Ducker* Gouverneur de la place. La ſentinelle répondit qu'il était tard, que le Gouverneur était couché, & qu'il fallait attendre le point du jour.

Le

Le Roi repliqua qu'il venait pour des affaires importantes, & leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le Gouverneur sans délai, ils seraient tous punis le lendemain matin. Un sergent alla enfin réveiller le Gouverneur: *Ducker* s'imagina que c'était peut-être un des Généraux du Roi de Suéde: on fit ouvrir les portes; on introduisit ce courier dans sa chambre.

Ducker, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du Roi de Suéde: le Roi le prenant par le bras; „ Eh quoi! dit-il, *Ducker*, mes plus „ fidéles sujets m'ont-ils oublié? Le Général reconnut le Roi: il ne pouvait croire ses yeux; il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son Maître en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville: tout le monde se leva: les soldats vinrent entourer la maison du Gouverneur. Les rues se remplirent des habitans, qui se demandaient les uns aux autres: Est-il vrai que le Roi est ici? On fit des illuminations à toutes les fenêtres: le vin coula dans les rues, à la lumiére de mille flambeaux & au bruit de l'Artillerie.

Cependant on mena le Roi au lit: il y avait seize jours qu'il ne s'était couché: il fallut couper ses bottes sur les jambes, qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge, ni habits: on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revûe de ses troupes, & visiter les fortifications. Le jour même il envoya par-tout ses ordres pour recom- *A peine arrivé il*

 mencer

veut faire la guerre. mencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis. Au reste toutes ces particularités si conformes au caractère extraordinaire de *Charles XII.* m'ont été confirmées par le Comte de *Croissy*, Ambassadeur auprès de ce Prince, après m'avoir été aprises par Mr. *Fabrice.*

Etat de l'Europe. L'Europe était alors dans un état bien différent de celui où elle était quand *Charles* la quitta en 1709.

La guerre qui avait si longtems déchiré toute la partie méridionale, c'est-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal & l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particuliéres arrivées à la Cour d'Angleterre. Le Comte d'*Oxford*, Ministre habile, & le Lord *Bolingbrooke*, un des plus brillans génies, & l'homme le plus éloquent de son siécle, prévalurent contre le fameux Duc de *Marlborough*, & engagèrent la Reine *Anne* à faire la paix avec *Louis XIV.* La France n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres Puissances à s'accommoder.

Philippe V. petit-fils de *Louis XIV.* commençait à régner paisiblement sur les débris de la Monarchie *Espagnole.* L'Empereur d'Allemagne, devenu Maître de Naples & de la Flandre, s'affermissait dans ses vastes Etats. *Louis XIV.* n'aspirait plus qu'à achever en paix sa longue carriére.

Anne, Reine d'Angleterre, était morte le 10. Août 1714. haïe de la moitié de sa nation, pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son

frére

frére *Jacques Stuard*, Prince malheureux, exclus du Trône presque en naissant, n'ayant point paru alors en Angleterre, pour tenter de recueillir une succession que de nouvelles loix lui auraient donnée, si son parti eût prévalu, *George I.* Electeur de Hanover fut reconnu unanimement Roi de la Grande-Bretagne. Le Trône apartenait à cet Electeur, non en vertu du sang, quoiqu'il descendit d'une fille de *Jacques*, mais en vertu d'acte du Parlement de la nation.

George, appellé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendait point la langue, & chez qui tout lui était étranger, se regardait comme l'Electeur de Hanover plûtôt que comme le Roi d'Angleterre. Toute son ambition était d'agrandir ses Etats d'Allemagne. Il repassait presque tous les ans la mer pour revoir des sujets dont il était adoré. Au reste, il se plaisait plus à vivre en homme qu'en Maître. La pompe de la Royauté était pour lui un fardeau pesant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens Courtisans qu'il admettait à sa familiarité. Ce n'était pas le Roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il était un des plus sages, & le seul qui connût sur le Trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié. Tels étaient les principaux Monarques, & telle la situation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étaient d'une autre nature. Ses Rois étaient en guerre, & se réunissaient contre le Roi de Suéde.

Auguste était depuis longtems remonté sur le Trône de Pologne avec l'aide du Czar, & du

 con-

consentement de l'Empereur d'Allemagne, d'*Anne* d'Angleterre, & des Etats-Généraux, qui tous garans du Traité d'Altranstad, quand *Charles XII.* imposait les loix, se désistèrent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais *Auguste* ne jouïssait pas d'un pouvoir tranquille. La République de Pologne, en reprenant son Roi, reprit bientôt ses craintes du pouvoir arbitraire: elle était en armes pour l'obliger à se conformer aux *Pacta Conventa*, Contrat sacré entre les Peuples & les Rois; & semblait n'avoir rapellé son Maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendait pas prononcer le nom de *Stanislas*; son parti semblait anéanti; & on ne se ressouvenait en Pologne du Roi de Suéde, que comme d'un torrent qui avait changé le cours de toutes choses pour un tems dans son passage.

Pultava & l'absence de *Charles XII.* en faisant tomber *Stanislas*, avaient aussi entraîné la chûte du Duc de Holstein, neveu de *Charles*, qui venait d'être dépouillé de ses Etats par le Roi de Dannemarck. Le Roi de Suéde avait aimé tendrement le pére: il était pénétré & humilié des malheurs du fils; de plus, n'ayant rien fait en sa vie que pour la gloire, la chûte des Souverains qu'il avait faits ou rétablis, fut pour lui aussi sensible que la perte de tant de Provinces.

C'était à qui s'enrichirait de ses pertes. *Frédéric Guillaume*, depuis peu Roi de Prusse, qui paraissait avoir autant d'inclination à la guerre

que

que ſon pére avait été pacifique, commença par ſe faire livrer Stetin & une partie de la Poméranie, ſur laquelle il avait des droits pour quatre-cent-mille écus payés au Roi de Dannemarck & au Czar.

George, Electeur de Hanover, devenu Roi d'Angleterre, avait auſſi ſéqueſtré entre ſes mains le Duché de Brême & de Verden, que le Roi de Dannemarck lui avait mis en dépôt pour ſoixante-mille piſtoles. Ainſi on diſpoſait des dépouilles de *Charles XII.* & ceux qui les avaient en garde devenaient par leurs intérêts des ennemis auſſi dangereux que ceux qui les avaient priſes.

Conquêtes, grandeur, triomphe de Pierre le grand.

Quant au Czar, il était ſans doute le plus à craindre : ſes anciennes défaites, ſes victoires, ſes fautes mêmes, ſa perſévérance à s'inſtruire & à montrer à ſes ſujets ce qu'il avait apris, ſes travaux continuels, en avaient fait un grand-homme en tout genre. Déja Riga était pris ; la Livonie, l'Ingrie, la Carelie, la moitié de la Finlande, tant de Provinces qu'avaient conquiſes les Rois ancêtres de *Charles*, étaient ſous le joug Moſcovite.

Pierre Alexiowits, qui, vingt ans auparavant, n'avait pas une barque dans la Mer Baltique, ſe voyait alors maître de cette Mer, à la tête d'une flote de trente grands vaiſſeaux de ligne.

Un de ces vaiſſeaux avait été conſtruit de ſes propres mains ; il était le meilleur Charpentier, le meilleur Amiral, le meilleur Pilote du Nord. Il n'y avait point de paſſage difficile qu'il n'eût ſondé lui-même, depuis le fond du Golfe de Both-

 nie

nie juſqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un Philoſophe & aux deſſeins d'un Empereur ; & étant devenu Amiral par degrés & à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au Généralat ſur terre.

Tandis que le Prince *Galliczin*, Général formé par lui, & l'un de ceux qui ſecondèrent le mieux ſes entrepriſes, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vaſa, & battait les Suédois, cet Empereur ſe mit en mer, pour aller conquérir l'Isle d'Aland, ſituée dans la Mer Baltique, à douze lieues de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de Juillet 1714. pendant que ſon rival *Charles XII.* ſe tenait dans ſon lit à Démotica. Il s'embarqua au port de Cronslot, qu'il avait bâti depuis quelques années, à quatre milles de Petersbourg. Ce nouveau port, la flote qu'il contenait, les Officiers & les matelots qui la montaient, tout cela était ſon ouvrage ; & de quelque côté qu'il jettât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque ſorte.

La flote Ruſſienne ſe trouva le 15. Juillet à la hauteur d'Aland ; elle était compoſée de trente vaiſſeaux de ligne, de quatre-vingt galères, & de cent demi-galères. Elle portait vingt-mille ſoldats : l'Amiral *Apraxin* la commandait ; l'Empereur Ruſſe y ſervait en qualité de Contre-Amiral. La flote Suédoiſe vint le 16. à ſa rencontre, commandée par le Vice-Amiral *Erinchild* ; elle était moins forte des deux tiers, cependant elle ſe battit pendant trois heures. Le Czar s'attacha au vaiſſeau d'*Erinchild*, & le

prit

prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua ſeize-mille hommes dans Aland ; & ayant pris pluſieurs ſoldats Suédois, qui n'avaient pû encor s'embarquer ſur la flote d'*Erinchild*, il les amena priſonniers ſur ſes vaiſſeaux. Il rentra dans ſon port de Cronslot avec le grand vaiſſeau d'*Erinchild*, trois autres de moindre grandeur, une frégate & ſix galères, dont il s'était rendu maître dans ce combat.

De Cronslot il arriva dans le port de Petersbourg, ſuivi de toute ſa flote victorieuſe & des vaiſſeaux pris ſur les ennemis. Il fut ſalué d'une triple décharge de cent-cinquante canons : après quoi il fit une entrée triomphale, qui le flata encor davantage que celle de Moſcow, parce qu'il recevait ces honneurs dans ſa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, & où il voyait alors trente-quatre-mille cinq-cent maiſons ; enfin, parce qu'il ſe trouvait non ſeulement à la tête d'une marine victorieuſe, mais de la premiére flote Ruſſienne qu'on eût jamais vûe dans la Mer Baltique, & au milieu d'une nation à qui le nom de flote n'était pas même connu avant lui.

On obſerva à Petersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Moſcow. Le Vice-Amiral Suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. *Pierre Alexiowits* y parut en qualité de Contre-Amiral. Un Boyard Ruſſien, nommé *Romanodowsky*, lequel repréſentait le Czar dans des oc-

casions solemnelles, était assis sur un Trône, ayant à ses côtés douze Sénateurs. Le Contre-Amiral lui présenta la rélation de sa victoire, & on le déclara Vice-Amiral, en considération de ses services; cérémonie bizarre, mais utile dans un pays où la subordination militaire était une des nouveautés que le Czar avait introduites.

L'Empereur Moscovite enfin victorieux des Suédois sur mer & sur terre, & ayant aidé à les chasser de la Pologne, y dominait à son tour. Il s'était rendu Médiateur entre la République & *Auguste*; gloire aussi flateuse peut-être que d'y avoir fait un Roi. Cet éclat & toute la fortune de *Charles* avaient passé au Czar: il en jouïssait même plus utilement que n'avait fait son rival; car il faisait servir tous ses succès à l'avantage de son pays. S'il prenait une ville, les principaux artisans allaient porter à Petersbourg leur industrie: il transportait en Moscovie les manufactures, les arts, les sciences des Provinces conquises sur la Suéde: ses Etats s'enrichissaient par ses victoires; ce qui de tous les Conquérans le rendait le plus excusable.

La Suéde au contraire, privée de presque toutes ses Provinces au-delà de la Mer, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes si redoutables avaient péri dans les batailles ou de misère. Plus de cent-mille Suédois étaient esclaves dans les vastes Etats du Czar, & presque autant avaient été vendus aux Turcs & aux Tartares. L'espèce d'hom-

mes

mes manquait sensiblement ; mais l'espérance renaquit, dès qu'on sut le Roi à Stralsund.

Les impressions de respect & d'admiration pour lui étaient encor si fortes dans l'esprit de ses sujets, que la jeunesse des campagnes se présenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'eussent pas assez de mains pour les cultiver.

Fin du septième Livre.



HISTOI-

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

Charles *marie la Princesse sa sœur au Prince de Hesse : il est assiégé dans Stralsund, & se sauve en Suéde : entreprises du Baron de* Görtz *son premier Ministre : projets d'une réconciliation avec le Czar, & d'une descente en Angleterre :* Charles *assiége Friderichshal en Norwége : il est tué : son caractère :* Görtz *est décapité.*

LE Roi au milieu de ces préparatifs donna la sœur qui lui restait, *Ulrique Eléonore*, en mariage au Prince *Fréderic de Hesse-Cassel.* La Reine Douairiére, grand' mére de *Charles XII.* & de la Princesse, âgée de quatre-vingt ans, fit les honneurs de cette fête le 4. Avril 1715. dans

dans le palais de Stockholm, & mourut peu de tems après.

Ce mariage ne fut point honoré de la présence du Roi; il resta dans Stralsund, occupé à achever les fortifications de cette Place importante, menacée par les Rois de Dannemarck & de Prusse. Il déclara cependant son beau-frére Généralissime de ses armées en Suéde. Ce Prince avait servi les Etats-Généraux dans les guerres contre la France: il était regardé comme un bon Général; qualité, qui n'avait pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de *Charles XII.*

Charles malheureux partout.

Les mauvais succès se suivaient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de Juin de cette année 1715. les troupes Allemandes du Roi d'Angleterre, & celles de Dannemarck, investirent la forte ville de Wismar: les Danois & les Saxons, réunis au nombre de trente-six-mille, marchèrent en même tems vers Stralsund pour en former le siége. Les Rois de Dannemarck & de Prusse coulèrent à fond près de Stralsund cinq vaisseaux Suédois. Le Czar était alors sur la Mer Baltique avec vingt grands vaisseaux de guerre, & cent-cinquante de transport, sur lesquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suéde d'une descente; tantôt il avançait jusqu'à la côte de Helsimbourg; tantôt il se présentait à la hauteur de Stockholm. Toute la Suéde était en armes sur les côtes, & n'attendait que le moment de cette invasion. Dans ce même tems ses troupes de terre chassaient de poste en poste les Suédois des Places qu'ils possédaient encor dans la

Fin-

Finlande, vers le Golfe de Bothnie; mais le Czar ne poussa pas plus loin ses entreprises.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, & qui après avoir coulé sous Stetin, tombe dans la Mer Baltique, est la petite Isle d'Usedom: cette Place est très-importante par sa situation, qui commande l'Oder à droite & à gauche; celui qui en est le Maître l'est aussi de la navigation du fleuve. Le Roi de Prusse avait délogé les Suédois de cette Isle, & s'en était saisi, aussi-bien que de Stetin, qu'il gardait en sequestre; le tout, disait-il, *pour l'amour de la paix.* Les Suédois avaient repris l'Isle d'Usedom au mois de Mai 1715. Ils y avaient deux Forts; l'un était le Fort de la Suine, sur la branche de l'Oder qui porte ce nom; l'autre, de plus de conséquence, était Pennamonder, sur l'autre cours de la riviére. Le Roi de Suéde n'avait pour garder ces deux Forts & toute l'Isle, que deux-cent-cinquante soldats Poméraniens, commandés par un vieil Officier Suédois, nommé *Kuze-Slerp*, dont le nom mérite d'être conservé.

Le Roi de Prusse envoye le 4. Août quinze-cent hommes de pied, & huit-cent dragons, pour débarquer dans l'Isle: ils arrivent & mettent pied à terre, sans opposition, du côté du Fort de la Suine. Le Commandant Suédois leur abandonna ce Fort comme le moins important: & ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il se retira dans le château de Pennamonder avec sa petite troupe, résolu de se défendre jusqu'à la derniére extrémité.

Il

Il fallut donc l'affiéger dans les formes : on embarque pour cet effet de l'Artillerie à Stetin ; on renforce les troupes Pruffiennes de mille fantaffins, & de quatre-cent cavaliers. Le 18. Août on ouvre la tranchée en deux endroits, & la Place eft vivement battue par le canon & par les mortiers. Pendant le fiége, un foldat Suédois, chargé en fecret d'une lettre de *Charles XII.* trouva le moyen d'aborder dans l'Ifle & de s'introduire dans Pennamonder : il rendit la lettre au Commandant ; elle était conçûe en ces termes : „ Ne faites aucun feu que quand „ les ennemis feront au bord du foffé : défen„ dez-vous jufqu'à la dernière goute de votre „ fang ; je vous recommande à votre bonne for„ tune. CHARLES.

Slerp ayant lu ce billet réfolut d'obéïr, & de mourir, comme il lui était ordonné, pour le fervice de fon Maître. Le 22. au point du jour, les ennemis donnèrent l'affaut : les affiégés n'ayant tiré que quand ils virent les affiégeans au bord du foffé, en tuèrent un grand nombre : mais le foffé était comblé, la bréche large, le nombre des affiégeans trop fupérieur : on entra dans le château par deux endroits à la fois ; le Commandant ne fongea alors qu'à vendre chérement fa vie, & à obéïr à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entraient : il retranche près d'un baftion fa petite troupe, qui a l'audace & la fidélité de le fuivre ; il la place de façon, qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnés de ce qu'il ne demande point quartier. Il fe bat pendant

dant une heure entiére, & après avoir perdu la moitié de ſes ſoldats, il eſt tué enfin avec ſon Lieutenant & ſon Major. Alors cent ſoldats, qui reſtaient avec un ſeul Officier, démandèrent la vie, & furent faits priſonniers; on trouva dans la poche du Commandant la lettre de ſon Maître, qui fut portée au Roi de Pruſſe.

Pendant que *Charles* perdait l'Iſle d'Uſedom, & les Iſles voiſines qui furent bientôt priſes, que Wiſmar était prêt de ſe rendre, qu'il n'avait plus de flote, que la Suéde était menacée, il était dans la ville de Stralſund; & cette Place était déja aſſiégée par trente-ſix-mille hommes.

Stralſund, ville devenue fameuſe en Europe par le ſiége qu'y ſoutint le Roi de Suéde, eſt la plus forte Place de la Poméranie. Elle eſt bâtie entre la Mer Baltique & le lac de Franken, ſur le détroit de Gella: on n'y peut arriver de terre que ſur une chauſſée étroite, défenduë par une citadelle, & par des retranchemens qu'on croyait inacceſſibles. Elle avait une garniſon de près de neuf-mille hommes, & de plus le Roi de Suéde lui-même. Les Rois de Dannemarck & de Pruſſe entreprirent ce ſiége avec une armée de trente-ſix-mille hommes, composée de Pruſſiens, de Danois & de Saxons.

Il eſt ſur le point de périr ou d'être pris.

L'honneur d'aſſiéger *Charles XII.* était un motif ſi preſſant, qu'on paſſa par-deſſus tous les obſtacles, & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19. au 20. Octobre de cette année 1715. Le Roi de Suéde, dans le commencement du ſiége, diſait, qu'il ne comprenait pas, comment une Place bien fortifiée, & munie d'une garniſon ſuffi-

ſuffiſante, pouvait être priſe. Ce n'eſt pas que dans le cours de ſes conquêtes paſſées il n'eût pris pluſieurs Places, mais preſque jamais par un ſiége régulier : la terreur de ſes armes avait alors tout emporté ; d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même, & n'eſtimait pas aſſez ſes ennemis. Les aſſiégeans preſſèrent leurs ouvrages avec une activité & des efforts qui furent ſecondés par un hazard très-ſingulier.

On ſait que la Mer Baltique n'a ni flux ni reflux : le retranchement qui couvrait la ville, & qui était apuyé, du côté de l'Occident, à un marais impraticable, & du côté de l'Orient, à la Mer, ſemblait hors de toute inſulte. Perſonne n'avait fait attention que lorſque les vents d'Occident ſouflaient avec quelque violence, ils refoulaient les eaux de la Mer Baltique vers l'Orient, & ne leur laiſſaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un ſoldat s'étant laiſſé tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond : il conçut que cette découverte pourrait faire ſa fortune : il déſerta & alla au quartier du Comte de *Wackerbarth*, Général des troupes Saxonnes, donner avis qu'on pouvait paſſer la mer à gué, & pénétrer ſans peine au retranchement des Suédois. Le Roi de Pruſſe ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit, le vent d'Occident ſouflant encor, le Lieutenant-Colonel *Koppen* entra dans l'eau, ſuivi de dix-huit cent hom-

hommes : deux-mille s'avançaient en même tems ſur la chauſſée qui conduiſait à ce retranchement : toute l'Artillerie des Pruſſiens tirait, & les Pruſſiens & les Danois donnaient l'allarme d'un autre côté.

Les Suédois ſe crurent ſûrs de renverſer ces deux-mille hommes qu'ils voyaient venir ſi témérairement en aparence ſur la chauſſée ; mais tout-à-coup *Koppen* avec ſes dix-huit-cent hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés & ſurpris ne purent réſiſter : le poſte fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville ; les aſſiégeans les y pourſuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuyards : deux Officiers & quatre ſoldats Saxons étaient déja ſur le pont-levis ; mais on eut le tems de le lever ; ils furent pris, & la ville fut ſauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre Canons, que l'on tourna contre Stralſund. Le ſiége fut pouſſé avec l'opiniâtreté & la confiance que devait donner ce premier ſuccès. On canonna & on bombarda la ville preſque ſans relâche.

Vis-à-vis Stralſund dans la Mer Baltique eſt l'Isle de Rugen, qui ſert de rempart à cette Place, & où la garniſon & les Bourgeois auraient pû ſe retirer, s'ils avaient eu des barques pour les tranſporter. Cette Isle était d'une conſéquence extrême pour *Charles* : il voyait bien que, ſi les ennemis en étaient les maîtres, il ſe trouverait aſſiégé par terre & par mer, & que ſelon toutes les aparences, il ſerait réduit ou à s'en-

s'ensévelir sous les ruïnes de Stralsund, ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis, qu'il avait si longtems méprisés, & auxquels il avait imposé des loix si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante; il n'y avait pas plus de deux-mille hommes de troupes.

Ses ennemis faisaient depuis trois mois toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans cette Isle, dont l'abord est très-difficile; enfin, ayant fait construire des barques, le Prince d'*Anhalt*, à l'aide d'un tems favorable, débarqua dans Rugen le 15. Novembre avec douze-mille hommes. Le Roi présent par-tout était dans cette Isle; il avait joint ses deux-mille soldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieuës de l'endroit où l'ennemi avait abordé; il se met à leur tête & marche au milieu de la nuit dans un silence profond. Le Prince d'*Anhalt* avait déja retranché ses troupes, par une précaution, qui semblait inutile. Les Officiers, qui commandaient sous lui, ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, & croyaient *Charles XII.* à Stralsund; mais le Prince d'*Anhalt*, qui savait de quoi *Charles* était capable, avait fait creuser un fossé profond, bordé de chevaux de frise, & prenait toutes ses sûretés, comme s'il eût eu une armée supérieure en nombre à combatre.

Il attaque douze mille hommes avec deux mille.

A deux heures du matin *Charles* arrive aux ennemis sans faire le moindre bruit. Ses soldats se disaient les uns aux autres: *Arrachez les che-*

vaux de friſe. Ces paroles furent entenduës des ſentinelles : l'allarme eſt donnée auſſi-tôt dans le camp : les ennemis ſe mettent ſous les armes : le Roi ayant ôté les chevaux de friſe, vit devant lui un large foſſé ; *Ah*, dit-il, *eſt-il poſſible, je ne m'y attendais pas*. Cette ſurpriſe ne le découragea point : il ne ſavait pas combien de troupes étaient débarquées : ſes ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient affaire. L'obſcurité de la nuit ſemblait favorable à *Charles* : il prend ſon parti ſur le champ : il ſe jette dans le foſſé accompagné des plus hardis, & ſuivi en un inſtant de tout le reſte ; les chevaux de friſe arrachés, la terre éboulée, les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver ; les ſoldats tués par les coups de mouſquet tirés au hazard, ſervirent de faſcines. Le Roi, les Généraux qu'il avait avec lui, les Officiers & les ſoldats les plus intrépides, montent ſur l'épaule les uns des autres comme à un aſſaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuoſité Suédoiſe mit d'abord le déſordre parmi les Danois & les Pruſſiens, mais le nombre était trop inégal : les Suédois furent repouſſés après un quart d'heure de combat, & repaſſèrent le foſſé. Le Prince d'*Anhalt* les pourſuivit alors dans la plaine ; il ne ſavait pas que dans ce moment c'était *Charles XII.* lui-même qui fuyait devant lui. Ce Roi malheureux rallia ſa troupe en plein champ, & le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. *Grothuſen* le Favori du Roi, & le Genéral *Dardof*, tombèrent morts auprès de lui. *Charles* en com-

bat-

battant paſſa ſur le corps de ce dernier qui reſpirait encore. *During*, qui l'avait ſeul accompagné dans ſon voyage de Turquie à Stralſund, fut tué à ſes yeux.

Au milieu de cette mêlée un Lieutenant Danois, dont je n'ai jamais pû ſavoir le nom, reconnut *Charles*, & lui ſaiſiſſant d'une main ſon épée, & de l'autre le tirant avec force par les cheveux, „ Rendez-vous, Sire, lui dit-il, ou je „ vous tue. *Charles* avait à ſa ceinture un piſtolet : il le tira de la main gauche ſur cet Officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du Roi *Charles*, qu'avait prononcé ce Danois, attira en un inſtant une foule d'ennemis. Le Roi fut entouré. Il reçut un coup de fuſil au-deſſous de la mammelle gauche : le coup, qu'il apellait une contuſion, enfonçait de deux doigts. Le Roi était à pied, & près d'être tué ou pris. Le Comte *Poniatowsky* combattait dans ce moment auprès de ſa perſonne. Il lui avait ſauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui ſauver encor dans ce combat de Rugen, & le remit à cheval.

Les Suédois ſe retirèrent vers un endroit de l'Iſle nommé *Alteferre*, où il y avait un Fort dont ils étaient encor maîtres. De-là le Roi repaſſa à Stralſund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient ſi bien ſecondé dans cette entrepriſe ; elles furent faites priſonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces priſonniers ſe trouva ce malheureux régiment Français, composé des débris de la bataille d'Hochſtet, qui avait paſſé au ſervice du

Roi *Auguste*, & de-là à celui du Roi de Suéde: la plupart des soldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du Prince d'*Anhalt*, qui fut leur quatriéme Maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant, était alors ce même Comte de *Villelongue*, qui avait si généreusement exposé sa vie à Andrinople pour le service de *Charles XII*. Il fut pris avec sa troupe, & ne fut ensuite que très-mal récompensé de tant de services, de fatigues, & de malheurs.

Excès d'intrépidité.

Le Roi après tous ses prodiges de valeur qui ne servaient qu'à affaiblir ses forces, renfermé dans Stralsund & près d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vû à Bender. Il ne s'étonnait de rien: le jour il faisait faire des coupures & des retranchemens derriére les murailles: la nuit il faisait des sorties sur l'ennemi: cependant Stralsund était battu en brêche: les bombes pleuvaient sur les maisons: la moitié de la ville était en cendres; les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur Maître, dont les fatigues, la sobrieté & le courage les étonnaient, étaient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnaient dans les sorties; ils étaient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le Roi dictait des lettres pour la Suéde à un Secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, & vint éclater près de la chambre même du Roi. La moitié du plancher tomba en piéces: le cabinet, où le Roi dictait, étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement; & par un

bon-

bonheur étonnant, nul des éclats qui sautaient en l'air, n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe & au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échapa des mains du Secrétaire. „ Qu'y a-t-il donc? lui dit le Roi d'un air tranquille; „ pourquoi „ n'écrivez-vous pas? Celui-ci ne put répondre que ces mots: „ Eh! Sire, la bombe! Eh bien! reprit le Roi, „ qu'a de commun la bombe avec » la lettre que je vous dicte? continuez.

Il y avait alors dans Stralsund un Ambassadeur de France enfermé avec le Roi de Suéde. C'était un *Colbert*, Comte de *Croissy*, Lieutenant-Général des armées de France, frére du Marquis de *Torcy* célèbre Ministre d'Etat, & parent de ce fameux *Colbert* dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée, ou en Ambassade auprès de *Charles XII.* c'était presque la même chose. Le Roi entretenait *Croissy* des heures entiéres dans les endroits les plus exposés, pendant que le canon & les bombes tuaient du monde à côté & derriére eux, sans que le Roi s'aperçût du danger, ni que l'Ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce Ministre fit ce qu'il put avant le siége, pour ménager un accommodement entre les Rois de Suéde & de Prusse; mais celui-ci demandait trop, & *Charles XII.* ne voulait rien céder. Le Comte de *Croissy* n'eut donc dans son Ambassade d'autre satisfaction, que celle de jouïr de la familiarité de cet homme singulier. Il couchait souvent auprès de lui

Particularités curieuses.

lui sur le même manteau : il avait, en partageant ses dangers & ses fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. *Charles* encourageait cette hardiesse dans ceux qu'il aimait : il disait quelquefois au Comte de *Croissy* : *Veni, maledicamus de Rege* : Allons, disons un peu de mal de *Charles XII*. C'est ce que cet Ambassadeur m'a raconté.

Croissy resta jusqu'au 13. Novembre dans la ville; & enfin ayant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du Roi de Suéde, qu'il laissa au milieu des ruïnes de Stralsund avec une garnison dépérie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, & en furent deux fois chassés. Le Roi y combattit toujours parmi les grenadiers : enfin le nombre prévalut ; les assiégeans en demeurèrent les maîtres. *Charles* resta encor deux jours dans la ville, attendant à tout moment un assaut général. Il s'arrêta le 21. jusqu'à minuit sur un petit ravelin tout ruïné par les bombes & par le canon : le jour d'après les Officiers principaux le conjurèrent de ne plus rester dans une Place qu'il n'était plus question de défendre ; mais la retraite était devenuë aussi dangereuse que la Place même. La Mer Baltique était couverte de vaisseaux Moscovites & Danois. On n'avait dans le port de Stralsund qu'une petite barque à voiles & à rames. Tant de périls qui rendaient cette retraite glorieuse, y déterminèrent *Charles*. Il s'embarqua la nuit du

du 20. Décembre 1715. avec dix perſonnes ſeulement. Il fallut caſſer la glace dont la Mer était couverte dans le port ; ce travail pénible dura pluſieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les Amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laiſſer ſortir *Charles* de Stralſund, & de le prendre mort ou vif. Heureuſement ils étaient ſous le vent & ne purent l'aborder : il courut un danger encor plus grand en paſſant à la vûë de l'Isle de Rugen, près d'un endroit nommé la *Babette*, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent ſur le Roi : les Matelots faiſaient force de voiles & de rames pour s'éloigner ; un coup de canon tua deux hommes à côté de *Charles*, un autre fracaſſa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le Roi arriva vers deux de ſes vaiſſeaux qui croiſaient dans la Mer Baltique : dès le lendemain Stralſund ſe rendit ; la garniſon fut faite priſonniére de guerre, & *Charles* aborda à Iſted en Scanie, & de-là ſe rendit à Carelskroon, dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant, ſur un vaiſſeau de cent-vingt canons, pour aller donner les loix au Nord.

Il revoit la Suéde.

Si près de ſa capitale, on s'attendait qu'il la reverrait après cette longue abſence : mais ſon deſſein n'était d'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait ſe réſoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient & qu'il était forcé d'oprimer pour ſe défendre contre ſes ennemis. Il voulut ſeulement voir ſa ſœur : il lui donna rendez-vous ſur le bord du lac Weter en Oſtro-

 gothie ;

gothie; il s'y rendit en poste, suivi d'un seul domestique, & s'en retourna après avoir resté un jour avec elle.

De Carelskroon, où il séjourna l'hyver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans son Royaume. Il croyait que tous ses sujets n'étaient nés que pour le suivre à la guerre, & il les avait accoutumés à le croire aussi. On enrôlait de jeunes gens de quinze ans : il ne resta dans plusieurs villages que des vieillards, des enfans & des femmes ; on voyait même en beaucoup d'endroits les femmes seules labourer la terre.

Déplorable état de son pays. Il était encor plus difficile d'avoir une flote : pour y suppléer on donna des commissions à des Armateurs, qui moyennant des privilèges excessifs & ruïneux pour le pays, équipèrent quelques vaisseaux ; ces efforts étaient les dernières ressources de la Suéde. Pour subvenir à tant de frais, il fallut prendre la substance des peuples. Il n'y eut point d'extorsion que l'on n'inventât sous le nom de taxe & d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons, & on en tira la moitié des provisions pour être mises dans les magasins du Roi ; on acheta pour son compte tout le fer qui était dans le Royaume, que le gouvernement paya en billets, & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la soie, qui avaient des perruques, & des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions se fût révolté sous tout autre Roi ; mais le paysan le plus malheureux de la Suéde savait que son Maître menait une vie

encor

encor plus dure & plus frugale que lui; ainsi tout se soumettait sans murmure à des rigueurs que le Roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les misères particuliéres : on s'attendait à tout moment à voir les Moscovites, les Danois, les Prussiens, les Saxons, les Anglais même descendre en Suéde; cette crainte était si bien fondée & si forte, que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux, les enfouïssaient dans la terre.

En effet, une flotte Anglaise avait déja paru dans la Mer Baltique, sans qu'on sût quels étaient ses ordres; & le Roi de Dannemarck avait la parole du Czar, que les Moscovites joints aux Danois fondraient en Suéde au printems de 1716.

Ne pouvant faire la guerre au Czar, il va la faire en Norwége.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de *Charles XII.* quand au-lieu de défendre son pays menacé par tant de Princes, il passa en Norwége au mois de Mars 1716. avec vingt-mille hommes.

Depuis *Annibal*, on n'avait point encor vû de Général, qui, ne pouvant se soutenir chez lui-même contre ses ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le Prince de Hesse son beaufrére l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suéde en Norwége que par des défilés assez dangereux : & quand on les a passés, on rencontre, de distance en distance, des flaques d'eau que la Mer y forme entre des rochers; il fallait faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois aurait pû arrêter

rêter l'armée Suédoiſe ; mais on n'avait pas prévû cette invaſion ſubite. L'Europe fut encor plus étonnée, que le Czar demeurat tranquille au milieu de ces événemens, & ne fît pas une deſcente en Suéde, comme il en était convenu avec ſes Alliés.

La raiſon de cette inaction était un deſſein des plus grands, mais en même tems des plus difficiles à exécuter, qu'ait jamais formé l'imagination humaine.

Miniſtère du Baron de Gôrtz, *qu'on prononce* Guertz.

Le Baron *Henri de Gôrtz*, né en Franconie, & Baron immédiat de l'Empire, ayant rendu des ſervices importans au Roi de Suéde pendant le ſéjour de ce Monarque à Bender, était depuis devenu ſon Favori & ſon premier Miniſtre.

Jamais homme ne fut ſi ſouple & ſi audacieux à la fois, ſi plein de reſſources dans les diſgraces, ſi vaſte dans ſes deſſeins, ni ſi actif dans ſes démarches ; nul projet ne l'effrayait, nul moyen ne lui coûtait ; il prodiguait les dons, les promeſſes, les ſermens, la vérité & le menſonge.

Il allait de Suéde en France, en Angleterre, en Hollande, eſſayer lui-même les reſſorts qu'il voulait faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe, & il en avait conçû l'idée. Ce que ſon Maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet ; auſſi prit-il ſur *Charles XII.* un aſcendant qu'aucun Miniſtre n'avait eu avant lui.

Ce Roi, qui à l'âge de vingt ans n'avait donné que des ordres au Comte *Piper*, recevait alors des leçons du Baron *de Gôrtz* : d'autant plus

plus ſoumis à ce Miniſtre, que le malheur le mettait dans la néceſſité d'écouter des conſeils; & que *Gôrtz* ne lui en donnait que de conformes à ſon courage. Il remarqua que de tant de Princes réünis contre la Suéde, *George* Electeur de Hanover, Roi d'Angleterre, était celui contre lequel *Charles* était le plus piqué, parce que c'était le ſeul que *Charles* n'eût point offenſé; que *George* était entré dans la querelle ſous prétexte de l'apaiſer, & uniquement pour garder Brême & Verden, auxquels il ſemblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du Roi de Dannemarck, à qui ils n'apartenaient pas.

Il s'imagine qu'il rétablira le Roi Stanislas en Pologne, & le Prétendant en Angleterre.

Il entrevit auſſi de bonne heure que le Czar était ſecrétement mécontent des Alliés, qui tous l'avaient empèché d'avoir un établiſſement dans l'Empire d'Allemagne, où ce Monarque, devenu trop dangereux, n'aſpirait qu'à mettre le pied. Wiſmar, la ſeule ville qui reſtât encor aux Suédois ſur les côtes d'Allemagne, venait enfin de ſe rendre aux Pruſſiens & aux Danois le 14. Février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas ſeulement ſouffrir que les troupes Moſcovites, qui étaient dans le Meckelbourg, paruſſent à ce ſiége. De pareilles défiances réïtérées depuis deux ans avaient aliéné l'eſprit du Czar, & avaient peut-être empêché la ruine de la Suéde. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliés conquis par une ſeule Puiſſance; & il y en a bien peu d'un grand Empire conquis par pluſieurs Alliés. Si leurs forces réünies l'abattent, leurs diviſions le relévent bientôt.

Dès

Dès l'année 1714. le Czar eut pû faire une descente en Suéde; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les Rois de Pologne, d'Angleterre, de Dannemarck & de Prusse, Alliés justement jaloux, soit qu'il ne crût pas encor ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres foyers cette même nation, dont les seuls paysans avaient vaincu l'élite des troupes Danoises, il recula toujours cette entreprise.

Ce qui l'avait arrêté encor était le besoin d'argent. Le Czar était un des plus puissans Monarques du Monde, mais un des moins riches: ses revenus ne montaient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres: il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en était encor incertain, & le travail ruineux. Il établissait un grand commerce; mais les commencemens ne lui aportaient que des espérances; ses Provinces nouvellement conquises augmentaient sa puissance & sa gloire, sans accroître encor ses revenus. Il fallait du tems pour fermer les playes de la Livonie, pays abondant, mais désolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu & par la contagion, vuide d'habitans, & qui était alors à charge à son vainqueur. Les flotes qu'il entretenait, les nouvelles entreprises qu'il faisait tous les jours, épuisaient ses finances. Il avait été réduit à la mauvaise ressource de hausser les monnoies, remède qui ne guérit jamais les maux d'un Etat, & qui est surtout préjudiciable à un pays qui reçoit des

étran-

étrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels *Gòrtz* bâtit le dessein d'une révolution. Il osa proposer au Roi de Suéde d'acheter la paix de l'Empereur Moscovite à quelque prix que ce pût être, lui faisant envisager le Czar irrité contre les Rois de Pologne & l'Angleterre; & lui donnant à entendre que *Pierre Alexiowits* & *Charles XII.* réünis, pourraient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le Czar, sans céder une grande partie des Provinces qui sont à l'Orient & au Nord de la Mer Baltique; mais il lui fit considérer qu'en cédant ces Provinces que le Czar possédait déja, & qu'on ne pouvait reprendre, le Roi pourrait avoir la gloire de remettre à la fois *Stanislas* sur le Trône de Pologne, de replacer le fils de *Jacques II.* sur celui d'Angleterre, & de rétablir le Duc de Holstein dans ses Etats.

Charles flaté de ces grandes idées, sans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à son Ministre: *Gôrtz* partit de Suéde muni d'un plein-pouvoir qui l'autorisait à tout sans restriction, & le rendait Plénipotentiaire auprès de tous les Princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord sonder la Cour de Moscow par le moyen d'un Ecossois nommé *Areskins*, premier Médecin du Czar, dévoué au parti du Prétendant, ainsi que l'étaient presque tous les Ecossais qui ne subsistaient pas des faveurs de la Cour de Londres.

Ce

Ce Médecin fit valoir au Prince *Menzikoff* l'importance & la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéressé. Le Prince *Menzikoff* goûta ses ouvertures, le Czar les aprouva. Au-lieu de descendre en Suéde, comme il en était convenu avec les Alliés, il fit hiverner ses troupes dans le Meckelbourg, & il y vint lui-même sous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le Duc de Meckelbourg, & la Noblesse de ce pays ; mais poursuivant en effet son dessein favori d'avoir une Principauté en Allemagne, & comptant engager le Duc de Meckelbourg à lui vendre sa Souveraineté.

Les Alliés furent irrités de cette démarche ; ils ne voulaient point d'un voisin si terrible, qui ayant une fois des terres en Allemagne, pourrait un jour s'en faire élire Empereur, & en oprimer les Souverains. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du Baron de *Gôrtz* s'avançait vers le succès. Il négociait cependant avec tous les Princes confédérés, pour mieux cacher ses intrigues secrettes. Le Czar les amusait tous aussi par des espérances. *Charles XII.* cependant était en Norwége avec son beaufrére le Prince de Hesse, à la tête de vingt-mille hommes ; la Province n'était gardée que par onze-mille Danois divisés en plusieurs corps, que le Roi & le Prince de Hesse passérent au fil de l'épée.

Charles avance cependant en Norwége.

Charles avança jusqu'à Christiania, capitale de ce Royaume : la fortune recommençait à lui devenir favorable dans ce coin du Monde ; mais jamais le Roi ne prit assez de précautions pour faire

faire subsister ses troupes. Une armée & une flotte Danoise aprochaient pour défendre la Norwége ; *Charles* qui manquait de vivres se retira en Suéde, attendant l'issue des vastes entreprises de son Ministre.

Cet ouvrage demandait un profond secret & des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. *Gòrtz* fit chercher jusques dans les Mers de l'Asie un secours, qui, tout odieux qu'il paraissait, n'en eût pas été moins utile pour une descente en Ecosse, & qui du moins eût aporté en Suéde de l'argent, des hommes & des vaisseaux.

Il fait alliance avec des Pirates.

Il y avait longtems que des pirates de toutes nations, & particuliérement des Anglais, ayant fait entr'eux une association, infestaient les Mers de l'Europe & de l'Amérique. Poursuivis partout sans quartier, ils venaient de se retirer sur les côtes de Madagascar, grande Isle à l'Orient de l'Afrique. C'étaient des hommes désespérés, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la justice pour être héroiques. Ils cherchaient un Prince qui voulût les recevoir sous sa protection ; mais les Loix des Nations leur fermaient tous les ports du Monde.

Dès qu'ils surent que *Charles XII.* était retourné en Suéde, ils espérèrent que ce Prince passionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flote & de soldats, leur ferait une bonne composition ; ils lui envoyèrent un Député, qui vint en Europe sur un vaisseau Hollandais, & qui alla proposer au Baron *de Gòrtz*

de

de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offraient de se rendre avec soixante vaisseaux chargés de richesses.

Le Baron fit agréer au Roi la proposition ; on envoya même l'année suivante deux Gentilshommes Suédois, l'un nommé *Cromstrom*, & l'autre *Mendal*, pour consommer la négotiation avec ces Corsaires de Madagascar. On trouva depuis un secours plus noble & plus important dans le Cardinal *Alberoni*, puissant génie, qui a gouverné l'Espagne assez longtems pour sa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il a le projet de boule-verser l'Europe.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils de *Jaques II.* sur le Trône d'Angleterre. Cependant comme il ne venait que de mettre le pied dans le Ministère, & qu'il avait l'Espagne à rétablir avant que de songer à bouleverser d'autres Royaumes, il semblait qu'il ne pouvait de plusieurs années mettre la main à cette grande machine ; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Espagne, lui rendre son crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'Empereur d'Allemagne, & tenter en même tems d'ôter la Régence de France au Duc d'Orléans, & la Couronne de la Grande-Bretagne au Roi *George* ; tant un seul homme est dangereux, quand il est absolu dans un puissant Etat, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'esprit.

Gôrtz ayant ainsi dispersé à la Cour de Moscovie & à celle d'Espagne les premiéres étincelles de l'embrasement qu'il méditait, alla secrettement

ment en France, & de-là en Hollande, où il vit les adhérans du Prétendant.

Il s'informa plus particuliérement de leurs forces, du nombre & de la diſpoſition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir & des troupes qu'ils pouvaient mettre ſur pied. Les mécontens ne demandaient qu'un ſecours de dix-mille hommes, & faiſaient enviſager une révolution ſûre avec l'aide de ces troupes.

Les projets de ſon Miniſtre & du Cardinal Alberoni ſont découverts.

Le Comte *de Gyllembourg*, Ambaſſadeur de Suéde en Angleterre, inſtruit par le Baron *de Gôrtz*, eut pluſieurs conférences à Londres avec les principaux mécontens: il les encouragea, & leur promit tout ce qu'ils voulurent; le parti du Prétendant alla juſqu'à fournir des ſommes conſidérables, que *Gôrtz* toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaiſſeaux, & en acheta ſix en Bretagne avec des armes de toute eſpèce.

Il envoya alors ſecrettement en France pluſieurs Officiers, entr'autres le Chevalier *de Folard*, qui ayant fait trente campagnes dans les armées Françaiſes, & y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir ſes ſervices au Roi de Suéde, moins par des vûës intéreſſées que par le déſir de ſervir ſous un Roi qui avait une réputation ſi étonnante. Le Chevalier *de Folard* eſpérait d'ailleurs faire goûter à ce Prince les nouvelles idées qu'il avait ſur la guerre; il avait étudié toute ſa vie cet art en Philoſophe, & il a depuis communiqué ſes découvertes au public dans ſes Commentaires ſur *Polybe*. Ses

vûës furent goutées de *Charles XII.* qui lui-même avait fait la guerre d'une manière nouvelle, & qui ne se laissait conduire en rien par la coutume; il destina le Chevalier *de Folard* à être un des instrumens dont il voulait se servir dans la descente projettée en Ecosse. Ce Gentilhomme exécuta en France les ordres secrets du Baron *de Görtz.* Beaucoup d'Officiers Français, un plus grand nombre d'Irlandais, entrèrent dans cette conjuration d'une espèce nouvelle, qui se tramait en même tems en Angleterre, en France, en Moscovie, & dont les branches s'étendaient secrettement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étaient encor peu de chose pour le Baron *de Görtz*; mais c'était beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important, & sans lequel rien ne pouvait réüssir, était d'achever la paix entre le Czar & *Charles*; il restait beaucoup de difficultés à aplanir. Le Baron *Osterman*, Ministre d'Etat en Moscovie, ne s'était point laissé entraîner d'abord aux vûës de *Görtz*; il était aussi circonspect que le Ministre de *Charles* était entreprenant. Sa politique lente & mesurée voulait laisser tout meurir; le génie impatient de l'autre prétendait recueillir immédiatement après avoir semé. *Osterman* craignait que l'Empereur son Maître, ébloui par l'éclat de cette entreprise, n'accordât à la Suéde une paix trop avantageuse; il retardait par ses longueurs & par ses obstacles la conclusion de cette affaire.

Heu-

Heureusement pour le Baron *de Gôrtz*, le Czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son dessein était de passer ensuite en France : il lui manquait d'avoir vû cette nation célèbre, qui est depuis plus de cent ans censurée, enviée, & imitée par tous ses voisins ; il voulait y satisfaire sa curiosité insatiable de voir & d'aprendre, & exercer en même tems sa politique.

Le Czar voyage en France.

Gôrtz vit deux fois à la Haye cet Empereur : il avança plus dans ces deux conferences qu'il n'eût fait en six mois avec des Plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable : ses grands desseins paraissaient couverts d'un secret impénétrable : il se flatait que l'Europe ne les aprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haye que de paix : il disait hautement qu'il voulait regarder le Roi d'Angleterre comme le pacificateur du Nord : il pressait même en aparence la tenuë d'un Congrès à Brunswick, où les intérêts de la Suéde & de ses ennemis devaient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues fut le Duc d'Orléans Régent de France ; il avait des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier est de vendre le secret de leurs amis, & qui subsiste de délations & souvent même de calomnies, s'était tellement multiplié en France sous son gouvernement, que la moitié de la Nation était devenue l'espion de l'autre. Le Duc d'Orléans, lié avec le Roi d'Angleterre par des engagemens personnels, lui découvrit les menées qui se tramaient contre lui.

Les Ministres de Charles arrêtés.

Dans le même tems les Hollandais qui prenaient des ombrages de la conduite de *Gôrtz*, communiquèrent leurs soupçons au Ministre Anglais. *Gôrtz* & *Gyllembourg* poursuivaient leurs desseins avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, & l'autre à Londres.

Comme *Gyllembourg*, Ambassadeur de Suéde, avait violé le droit des Gens, en conspirant contre le Prince auprès duquel il était envoyé, on viola sans scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les Etats-Généraux, par une complaisance inouïe pour le Roi d'Angleterre, missent en prison le Baron de *Gôrtz*. Ils chargèrent même le Comte *de Welderen* de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile, ne tourna qu'à leur confusion. *Gôrtz* demanda au Comte de *Welderen*, s'il était connu de lui? „Oui, „Monsieur, répondit le Hollandais. „Hé bien, dit le Baron de *Gôrtz*, „si vous me connaissez, „vous devez savoir que je ne dis que ce que „je veux.“ L'interrogatoire ne fut guère poussé plus loin; tous les Ambassadeurs, mais particuliérement le Marquis *de Monteléon* Ministre d'Espagne en Angleterre, protestèrent contre l'attentat commis envers la personne de *Gôrtz* & de *Gyllembourg*. Les Hollandais étaient sans excuse: ils avaient non seulement violé un droit sacré en arrêtant le premier Ministre du Roi de Suéde, qui n'avait rien machiné contre eux; mais ils agissaient directement contre les principes de cette liberté précieuse qui a attiré chez

eux

eux tant d'étrangers, & qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du Roi d'Angleterre, il n'avait rien fait que de juste en arrêtant prisonnier un ennemi. Il fit pour sa justification imprimer les lettres du Baron de *Gôrtz* & du Comte de *Gyllembourg*, trouvées dans les papiers du dernier. Le Roi de Suéde était alors dans la Province de Scanie; on lui aporta ces lettres imprimées, avec la nouvelle de l'enlévement de ses deux Ministres. Il demanda en souriant si on n'avait pas aussi imprimé les siennes? Il ordonna aussi-tôt qu'on arrêtât à Stockholm le Résident Anglais avec toute sa famille & ses domestiques: il défendit sa Cour au Résident Hollandais qu'il fit garder à vûe. Cependant il n'avoua ni ne désavoua le Baron de *Gôrtz*; trop fier pour nier une entreprise qu'il avait aprouvée, & trop sage pour convenir d'un dessein éventé presque dans sa naissance, il se tint dans un silence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le Czar prit tout un autre parti. Comme il n'était point nommé, mais obscurément impliqué dans les lettres de *Gyllembourg* & de *Gôrtz*, il écrivit au Roi d'Angleterre une longue lettre pleine de complimens sur la conspiration, & d'assûrance d'une amitié sincère; le Roi *George* reçut ses protestations sans les croire, & feignit de se laisser tromper. Une conspiration tramée par des particuliers, quand elle est découverte, est anéantie; mais une conspiration de Rois n'en prend que de nouvelles forces. Le Czar arriva à Paris au mois de Mai de la même année 1717.

Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'Art & de la Nature, à visiter les Académies, les Bibliothéques publiques, les Cabinets des curieux, les Maisons Royales; il proposa au Duc d'Orléans, Régent de France, un Traité, dont l'acceptation eût pû mettre le comble à la grandeur Moscovite. Son dessein était de se réunir avec le Roi de Suéde qui lui cédait de grandes Provinces, d'ôter entiérement aux Danois l'empire de la Mer Baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, & d'attirer à la Moscovie tout le Commerce du Nord. Il ne s'éloignait pas même de remettre le Roi *Stanislas* aux prises avec le Roi *Auguste*, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouverait ses avantages. Dans ces vûës, il proposa au Régent de France la médiation entre la Suéde & la Moscovie, & de plus une alliance offensive & défensive avec ces Couronnes & celles d'Espagne. Ce Traité qui paraissait si naturel, si utile à ces Nations, & qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du Duc d'Orléans. Il prenait précisément dans ce tems des engagemens tout contraires; il se liguait avec l'Empereur d'Allemagne & *George* Roi d'Angleterre. La raison d'Etat changeait alors dans l'esprit de tous les Princes, au point, que le Czar était prêt de se déclarer contre son ancien Allié le Roi *Auguste*, & d'embrasser les querelles de *Charles* son mortel ennemi; pendant que la France allait en faveur des Allemands & des Anglais faire la guerre au petit-fils de *Louis XIV.* après l'avoir

Il devient l'Allié de ce même Czar qu'il avait voulu détrôner.

l'avoir ſoutenu ſi longtems contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de tréſors & de ſang. Tout ce que le Czar obtint par des voies indirectes, fut que le Régent interpoſât ſes bons offices pour l'élargiſſement du Baron de *Görtz* & du Comte de *Gyllembourg*. Il s'en retourna dans ſes Etats à la fin de Juin, après avoir donné à la France le ſpectacle rare d'un Empereur, qui voyageait pour s'inſtruire; mais trop de Français ne virent en lui que les dehors groſſiers que ſa mauvaiſe éducation lui avait laiſſés; & le Légiſlateur, le Créateur d'une nation nouvelle, le Grand-Homme, leur échapa.

Ce qu'il cherchait dans le Duc d'Orléans, il le trouva bientot dans le Cardinal *Alberoni*, devenu tout-puiſſant en Eſpagne. *Alberoni* ne ſouhaitait rien tant que le rétabliſſement du Prétendant, & comme Miniſtre de l'Eſpagne que l'Angleterre avait ſi maltraitée, & comme ennemi perſonnel du Duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Eſpagne, & enfin comme Prêtre d'une Egliſe pour laquelle le pére du Prétendant avait ſi mal-à-propos perdu ſa Couronne.

Le Duc d'*Ormond* auſſi aimé en Angleterre que le Duc de *Marlborough* y était admiré, avait quitté ſon pays à l'avénement du Roi *George*; & s'étant alors retiré à Madrid, il alla muni de pleins-pouvoirs du Roi d'Eſpagne & du Prétendant trouver le Czar ſur ſon paſſage à Mittau en Courlande, accompagné d'*Irnegan*, autre Anglais, homme habile & entreprenant. Il demanda la Princeſſe *Anne Petrowna*, fille du Czar, en maria-

gé pour le fils de *Jacques II.* (*), espérant que cette alliance attacherait plus étroitement le Czar aux intérêts de ce Prince malheureux. Mais cette proposition faillit à reculer les affaires pour un tems, au lieu de les avancer. Le Baron de *Gôrtz* avait dans ses projets destiné depuis longtems cette Princesse au Duc de Holstein, qui en effet l'a épousée depuis. Dès qu'il sut cette proposition du Duc d'*Ormond*, il en fut jaloux & s'apliqua à la traverser. Il sortit de prison au mois d'Août, aussi-bien que le Comte de *Gyllembourg*, sans que le Roi de Suéde eût daigné faire la moindre excuse au Roi d'Angleterre, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de son Ministre.

En même tems on élargit à Stockholm le Résident Anglais & toute sa famille, qui avait été traitée avec beaucoup plus de sévérité que *Gyllembourg* ne l'avait été à Londres.

Gôrtz en liberté fut un ennemi déchaîné, qui outre les puissans motifs qui l'agitaient, eut encor celui de la vengeance. Il se rendit en poste auprès du Czar; & ses insinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce Prince. D'abord il l'assûra qu'en moins de trois mois il léverait, avec

(*) Le Cardinal *Alberoni* lui-même a certifié la vérité de tous ces récits dans une lettre de remerciment à l'Auteur. Au reste Mr. *Norberg*, aussi mal instruit des affaires de l'Europe que mauvais écrivain, prétend que le Duc *d'Ormond* ne quitta pas l'Anglèterre à l'avénement du Roi *George I.* mais immédiatement après la mort de la Reine *Anne*. Comme si *Georgé I.* n'avait pas été le successeur immédiat de cette Reine.

vec un ſeul Plénipotentiaire de Moſcovie, tous les obſtacles qui retardaient la concluſion de la paix avec la Suéde : il prit entre ſes mains une carte géographique que le Czar avait deſſinée lui-même : & tirant une ligne depuis Wibourg juſqu'à la Mer Glaciale, en paſſant par le Lac Ladoga, il ſe fit fort de porter ſon Maître à céder ce qui était à l'Orient de cette ligne, auſſi-bien que la Carelie, l'Ingrie & la Livonie : enſuite il jetta des propoſitions de mariage entre la fille de Sa Majeſté Czarienne & le Duc de *Holſtein*, le flattant que ce Duc lui pourrait céder ſes Etats moyennant un équivalent ; que par-là il ſerait membre de l'Empire, lui montrant de loin la Couronne Impériale, ſoit pour quelqu'un de ſes deſcendans, ſoit pour lui-même. Il flatait ainſi les vûës ambitieuſes du Monarque Moſcovite, ôtait au Prétendant la Princeſſe Czarienne, en même tems qu'il lui ouvrait le chemin de l'Angleterre ; & il rempliſſait toutes ſes vûës à la fois.

Le Czar nomma l'Iſle d'Aland pour les conférences que ſon Miniſtre d'Etat *Oſterman* devait avoir avec le Baron de *Gôrtz*. On pria le Duc d'*Ormond* de s'en retourner, pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le Czar ne voulait rompre, que ſur le point de l'invaſion : on retint ſeulement à Petersbourg *Irnegan*, le confident du Duc *d'Ormond*, qui fut chargé des intrigues, & qui logea dans la ville avec tant de précaution, qu'il ne ſortait que de nuit, & ne voyait jamais les Miniſtres du Czar, que déguiſé tantôt en payſan, tantôt en Tartare.

Dès

Dès que le Duc d'*Ormond* fut parti, le Czar fit valoir au Roi d'Angleterre sa complaisance d'avoir renvoyé le plus grand partisan du Prétendant; & le Baron de *Görtz* plein d'espérance retourna en Suéde.

La valeur numeraire des espèces augmentée en Suéde d'un à quatre-vingt, & par conséquent les Suédois quatre-vingt fois plus malheureux.

Il retrouva son Maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, & les côtes bordées de milices. Il ne manquait au Roi que de l'argent : le crédit était épuisé en dedans & en dehors du Royaume. La France, qui lui avait fourni quelques subsides dans les derniéres années de *Louis XIV.* n'en donnait plus sous la Régence du Duc d'Orléans, qui se conduisait par des vûës toutes contraires. L'Espagne en promettait; mais elle n'était pas encor en état d'en fournir beaucoup. Le Baron de *Görtz* donna alors une libre étenduë à un projet qu'il avait déja essayé avant d'aller en France & en Hollande; c'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent; de sorte qu'une piéce de cuivre, dont la valeur intrinséque est un demi-sol, passait pour quarante sols, avec la marque du Prince; à peu près comme dans une ville assiégée les Gouverneurs ont souvent payé les soldats & les bourgeois avec de la monnoie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des espèces réelles. Ces monnoies fictrices, inventées par la nécessité, & auxquelles la bonne foi seule peut donner un crédit durable, sont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aisément les fonds qui sont dans un Etat.

Ces ressources sont d'un excellent usage dans un pays libre : elles ont quelquefois sauvé une Ré-

République ; mais elles ruïnent presque sûrement une Monarchie. Car les peuples manquant bientôt de confiance, le Ministre est réduit à manquer de bonne foi ; les monnoies idéales se multiplient avec excès, les particuliers enfouïssent leur argent, & la machine se détruit avec une confusion accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva au Royaume de Suéde.

Le Baron de *Görtz* ayant d'abord répandu avec discrétion dans le public les nouvelles espèces, fut entraîné en peu de tems au-delà de ses mesures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvait plus conduire. Toutes les marchandises & toutes les denrées ayant monté à un prix excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des espèces de cuivre. Plus elles se multiplièrent, plus elles furent décréditées ; la Suéde inondée de cette fausse monnoie ne forma qu'un cri contre le Baron de *Görtz*. Les peuples, toujours pleins de vénération pour *Charles XII.* n'osaient presque le haïr, & faisaient tomber le poids de leur aversion sur un Ministre, qui comme étranger, & comme gouvernant les finances, était doublement assûré de la haine publique.

Un impôt, qu'il voulut mettre sur le Clergé acheva de le rendre exécrable à la Nation ; les Prêtres, qui trop souvent joignent leur cause à celle de Dieu, l'apellèrent publiquement Athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles espèces de cuivre avaient l'empreinte de quelques Dieux de l'Antiquité ; on

en

en prit occaſion d'apeller ces piéces de monnoie, les Dieux du Baron de *Gòrtz*.

Le premier Miniſtre de Charles déteſté.

A la haine publique contre lui ſe joignit la jalouſie des Miniſtres, implacable à meſure qu'elle était alors impuiſſante. La ſœur du Roi & le Prince ſon mari le craignaient comme un homme attaché par ſa naiſſance au Duc de Holſtein, & capable de lui mettre un jour la Couronne de Suéde ſur la tête. Il n'avait plu dans le Royaume qu'à *Charles XII.* mais cette averſion générale ne ſervait qu'à confirmer l'amitié du Roi, dont les ſentimens s'affermiſſaient toujours par les contradictions. Il marqua alors au Baron une confiance qui allait juſqu'à la ſoumiſſion : il lui laiſſa un pouvoir abſolu dans le gouvernement intérieur du Royaume, & s'en remit à lui ſans réſerve ſur tout ce qui regardait les négociations avec le Czar; il lui recommanda ſurtout de preſſer les conférences de l'Iſle d'Aland.

En effet, dès que *Gòrtz* eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandaient ſa préſence, il partit pour aller conſommer avec le Miniſtre du Czar le grand ouvrage qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devait changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de *Gòrtz* après ſa mort.

Traité avec le Czar.

Le Czar retenant pour lui toute la Livonie, & une partie de l'Ingrie & de la Carelie, rendait à la Suéde tout le reſte; il s'uniſſait avec *Charles XII.* dans le deſſein de rétablir le Roi

Stanislas

Stanislas sur le Trône de Pologne, & s'engageait à rentrer dans ce pays avec quatre-vingt mille Moscovites, pour détrôner ce même Roi *Auguste*, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre. Il fournissait au Roi de Suéde les vaisseaux nécessaires pour transporter dix-mille Suédois en Angleterre, & trente-mille en Allemagne: les forces réünies de *Pierre* & de *Charles* devaient attaquer le Roi d'Angleterre dans ses Etats de Hanover, & surtout dans Brême & Verden; les mêmes troupes auraient servi à rétablir le Duc de Holstein, & forcé le Roi de Prusse à accepter un Traité, par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. *Charles* en usa dès-lors comme si ses armées victorieuses, renforcées de celles du Czar, avaient déja exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'Empereur d'Allemagne l'exécution du Traité d'Altranstad. A peine la Cour de Vienne daigna-t-elle répondre à la proposition d'un Prince, dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Troubles en Pologne.

Le Roi de Pologne eut moins de sécurité; il vit l'orage qui grossissait de tous les côtés. La Noblesse Polonaise était confédérée contre lui; & depuis son rétablissement, il lui fallait toujours ou combattre ses sujets, ou traiter avec eux. Le Czar, Médiateur à craindre, avait cent galères auprès de Dantzick, & quatre-vingt-mille hommes sur les frontiéres de Pologne. Tout le Nord était en jalousies & en allarmes. *Flemming*, le plus défiant de tous les hommes, & celui dont les Puissances voisines devaient le plus

plus se défier, soupçonna le premier les desseins du Czar, & ceux du Roi de Suéde en faveur de *Stanislas*. Il voulut le faire enlever dans le Duché de Deux-Ponts, comme on avait saisi *Jacques Sobiesky* en Silésie. *Saissan*, un de ces Français entreprenans & inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avait amené depuis peu quelques partisans, Français comme lui, au service du Roi de Pologne. Il communiqua au Ministre *Flemming* un projet, par lequel il répondait d'aller avec trente Officiers Français déterminés enlever *Stanislas* dans son Palais, & l'amener prisonnier à Dresde. Le projet fut aprouvé. Ces entreprises étaient alors assez communes. Quelques-uns de ceux, qu'en Italie on apelle Braves, avaient fait des coups pareils dans le Milanais durant la derniére guerre entre l'Allemagne & la France. Depuis même, plusieurs Français réfugiés en Hollande avaient osé pénétrer jusqu'à Versailles, dans le dessein d'enlever le Dauphin, & s'étaient saisis de la personne du premier Ecuyer, presque sous les fenêtres du château de *Louis XIV*.

Attentat contre Stanislas. Sa générosité.

Saissan disposa donc ses hommes & ses relais pour surprendre & pour enlever *Stanislas*. L'entreprise fut découverte la veille de l'exécution. Plusieurs se sauvèrent, quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des prisonniers de guerre, mais comme des bandits. *Stanislas*, au-lieu de les punir, se contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté. Il leur donna même de l'argent pour se conduire, & montra par cette bonté généreu-

se,

ſe, qu'en effet *Auguſte* ſon rival avait raiſon de le craindre (*).

Cependant *Charles* partit une ſeconde fois pour la conquête de la Norwége au mois d'Octobre 1718. Il avait ſi bien pris toutes ſes meſures, qu'il eſpérait ſe rendre maître en ſix mois de ce Royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges & des glaces, dans l'âpreté de l'hyver, qui tuë les animaux en Suéde même, où l'air eſt moins rigoureux, que d'aller reprendre ſes belles Provinces d'Allemagne des mains de ſes ennemis. C'eſt qu'il eſpérait que ſa nouvelle alliance avec le Czar le mettrait bientôt en état de reſſaiſir toutes ces Provinces; bien plus, ſa gloire était flatée d'enlever un Royaume à ſon ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tiſtendall, près de la Manche de Dannemarck, entre les villes de Bahus & d'Anſlo, eſt ſituée Frederickshall, Place forte & importante qu'on regardait comme la clef du Royaume. *Charles* en forma le ſiége au mois de Décembre. Le ſoldat tranſi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie ſous la glace; c'était ouvrir la tranchée dans une eſpéce de roc; mais les Suédois ne pouvaient ſe rebuter

Charles XII. tué.

(*) Voilà ce que *Norberg* apelle manquer de reſpect aux Têtes couronnées, comme ſi ce récit véritable contenait une injure, & comme ſi on devait aux Rois qui ſont morts autre choſe que la vérité. Penſe-t-il que l'Hiſtoire doive reſſembler aux ſermons prêchés devant les Rois, dans leſquels on leur fait des complimens?

rebuter en voyant à leur tête un Roi qui partageait leurs fatigues. Jamais *Charles* n'en essuya de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'était fortifiée au point, qu'il dormait en plein champ en Norwége au cœur de l'hyver sur de la paille, ou sur une planche; envelopé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tombaient morts de froid dans leurs postes; & les autres presque gelés, voyant leur Roi qui souffrait comme eux, n'osaient proférer une plainte. Ce fut quelque tems avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée *Johns Dotter*, qui avait vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui, qui s'était étudié toute sa vie à suporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encor combien de tems il pourrait suporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixiéme au matin il courut deux lieuës à cheval, & descendit chez le Prince de Hesse son beau-frére, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât (*).

Avec ce corps de fer gouverné par une ame si hardie & si inébranlable; dans quelque état qu'il

(*) *Norberg* prétend que ce fut pour se guérir d'un mal de poitrine que *Charles XII.* essaya cette étrange abstinence. Le Confesseur *Norberg* est assûrément un mauvais Médecin.

qu'il pût être réduit, il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11. Décembre jour de *St. André*, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, & ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très mécontent. Mr. *Megret*, Ingénieur Français, qui conduisait le siége, l'assûra que la Place serait prise dans huit jours: Nous verrons, dit le Roi, & continua de visiter les ouvrages avec l'Ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faisait un angle avec la parallèle; il se mit à genoux sur le talus intérieur, & apuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque tems à considérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles XII.*; ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'Ecrivains ont raportée entre le Roi & l'Ingénieur *Megret*, est absolument fausse. Voici ce que je sai de véritable sur cet événement.

Le Roi était exposé presqu'à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était; il n'y avait alors auprès de sa personne que deux Français; l'un était Mr. *Siquier*, son Aide de Camp, homme de tête & d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, & qui était particuliérement attaché au Prince de Hesse; l'autre était cet Ingénieur. Le canon tirait sur eux à cartouche; mais le Roi qui se découvrait davantage était le plus exposé. A

quelques pas derriére était le Comte *Swerin*, qui commandait la tranchée. Le Comte *Posse* Capitaine aux Gardes, & un Aide de Camp, nommé *Kulbert*, recevaient des ordres de lui. *Siquier* & *Megret* virent dans ce moment le Roi de Suéde qui tombait sur le parapet en faisant un grand soupir; ils s'aprochèrent, il était déja mort. Une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la temple droite, & avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, & le droit entiérement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort; cependant il avait eu la force en expirant d'une manière si subite, de mettre par un mouvement naturel la main sur la garde de son épée, & était encor dans cette attitude. A ce spectacle, *Megret*, homme singulier & indifférent, ne dit autre chose sinon: *Voilà la piéce finie, allons souper*. *Siquier* court sur le champ avertir le Comte *Swerin*. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le Prince de Hesse en pût être informé. On envelopa le corps d'un manteau gris: *Siquier* mit sa perruque & son chapeau sur la tête du Roi; en cet état on transporta *Charles* sous le nom du Capitaine *Carlsberg*, au travers des troupes qui voyaient passer leur Roi mort, sans se douter que ce fût lui.

Le Prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du Camp, & fit garder tous les chemins de la Suéde, afin d'avoir le tems de pren-

dre

dre ses mesures pour faire tomber la Couronne sur la tête de sa femme, & pour en exclurre le Duc de Holstein qui pouvait y prétendre.

Ainsi périt à l'âge de trente-six ans & demi Charles XII. Roi de Suéde, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, & ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée & unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, & jusqu'ici le seul de tous les Rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des Héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices oposés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ses malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie: sa libéralité dégénérant en profusion a ruïné la Suéde: son courage poussé jusqu'à la témérité a causé sa mort: sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté; & dans les derniéres années le maintien de son autorité aprochait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pû immortaliser un autre Prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être Conquérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses Etats; il voulait gagner des Empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle

Son caractère.

on n'a jamais vû de Conquérant. Avant la bataille, & après la victoire, il n'avait que de la modestie, après la défaite que de la fermeté: dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine & la vie de ses sujets, aussi-bien que la sienne; homme unique plûtôt que Grand-Homme, admirable plûtôt qu'à imiter. Sa vie doit aprendre aux Rois combien un Gouvernement pacifique & heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII. était d'une taille avantageuse & noble; il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé; mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lévres, presque point de barbe ni de cheveux. Il parlait très-peu, & ne répondait souvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On observait à sa table un silence profond. Il avait conservé dans l'infléxibilité de son caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte. Il eût été embarrassé dans une conversation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux & à la guerre, il n'avait jamais connu la societé. Il n'avait lu jusqu'à son loisir chez les Turcs, que les Commentaires de *César* & l'histoire d'*Alexandre*; mais il avait écrit quelques réflexions sur la guerre & sur ses campagnes depuis 1700. jusqu'à 1709. Il l'avoua au Chevalier *de Folard*, & lui dit que ce manuscrit avait été perdu à la malheureuse journée de Pultava. Quelques personnes ont voulu faire passer

paſſer ce Prince pour un bon Mathématicien ; il avait ſans doute beaucoup de pénétration dans l'eſprit ; mais la preuve que l'on donne de ſes connaiſſances en Mathématique n'eſt pas bien concluante ; il voulait changer la manière de compter par dizaine, & il propoſait à la place le nombre ſoixante-quatre, parce que ce nombre contenait à la fois un cube & un quarré ; & qu'étant diviſé par deux il était enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvait ſeulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire & le difficile.

A l'égard de ſa Religion, quoique les ſentimens d'un Prince ne doivent pas influer ſur les autres hommes, & que l'opinion d'un Monarque auſſi peu inſtruit que *Charles*, ne ſoit d'aucun poids dans ces matiéres, cependant il faut ſatisfaire, ſur ce point comme ſur le reſte, la curioſité des hommes, qui ont eu les yeux ouverts ſur tout ce qui regarde ce Prince. Je ſai de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette hiſtoire, que *Charles XII.* fut Luthérien de bonne foi juſqu'à l'année 1707. Il vit alors à Leipſick le fameux Philoſophe Mr. *Leibnitz*, qui penſait & parlait librement, & qui avait déja inſpiré ſes ſentimens libres à plus d'un Prince. Je ne crois pas que *Charles XII.* puiſa, comme on me l'avait dit, de l'indifférence pour le Luthéraniſme dans la converſation de ce Philoſophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart-d'heure ; mais Mr. *Fabrice*, qui aprocha de lui familiérement ſept années de ſuite, m'a dit, que dans ſon loiſir chez les Turcs, ayant vû

plus de diverſes Religions, il étendit plus loin ſon indifférence. *La Mottraye* même dans ſes voyages confirme cette idée. Le Comte *de Croiſſy* penſe de même, & m'a dit pluſieurs fois que ce Prince ne conſerva de ſes premiers principes que celui d'une prédeſtination abſoluë, dogme qui favoriſait ſon courage, & qui juſtifiait ſes témérités. Le Czar avait les mêmes ſentimens que lui ſur la Religion & ſur la Deſtinée; mais il en parlait plus ſouvent; car il s'entretenait familiérement de tout avec ſes Favoris, & avait par-deſſus *Charles* l'étude de la Philoſophie, & le don de l'Eloquence.

Anecdote remarquable. Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvellée trop ſouvent à la mort des Princes, que les hommes malins & crédules prétendent toujours avoir été empoiſonnés ou aſſaſſinés. Le bruit ſe répandit alors en Allemagne, que c'était Mr. *Siquier* lui-même qui avait tué le Roi de Suéde. Ce brave Officier fut longtems déſeſpéré de cette calomnie: un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles: *J'aurais pû tuer le Roi de Suéde; mais tel était mon reſpect pour ce Héros, que ſi je l'avais voulu, je n'aurais pas oſé.*

Je ſai bien que *Siquier* lui-même avait donné lieu à cette fatale accuſation, qu'une partie de la Suéde croit encore; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm dans une fiévre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le Roi de Suéde; que même il avait dans ſon accès ouvert ſa fenêtre & demandé publiquement pardon de ce parricide. Lorſque

que dans sa guérison il eut apris ce qu'il avait dit dans sa maladie, il fut sur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu revéler cette Anecdote pendant sa vie. Je le vis quelque tems avant sa mort, & je peux assûrer que loin d'avoir tué *Charles XII.* il se serait fait tuer pour lui mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime, ce ne pouvait être que pour servir quelque Puissance qui l'en aurait sans doute bien récompensé; il est mort très-pauvre en France; & même il y a eu besoin de mes secours; si ces raisons ne suffisent pas, que l'on considére que la balle qui frappa *Charles XII.* ne pouvait entrer dans un pistolet, & que *Siquier* n'aurait pû faire ce coup détestable qu'avec un pistolet caché sous son habit.

Après la mort du Roi, on leva le siége de Frederickshall; tout changea dans un moment: les Suédois, plus accablés que flatés de la gloire de leur Prince, ne songèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, & à réprimer chez eux la puissance absolue dont le Baron de *Görtz* leur avait fait éprouver l'excès. Les Etats élurent librement pour leur Reine la Princesse sœur de *Charles XII.* & l'obligèrent solemnellement de renoncer à tout droit héréditaire sur la Couronne, afin qu'elle ne la tint que des suffrages de la nation. Elle promit par des sermens réïtérés qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire: elle sacrifia depuis la jalousie de la Royauté à la tendresse conjugale, en cédant la Couronne à son mari; & elle engagea

les Etats à élire ce Prince, qui monta sur le Trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le Baron de *Görtz* arrêté immédiatement après la mort de *Charles*, fut condamné par le Sénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville; exemple de vengeance, peut-être encor plus que de justice, & affront cruel à la mémoire d'un Roi que la Suéde admire encor.

Fin du huitiéme & dernier Livre de l'Histoire de CHARLES XII.



TABLE

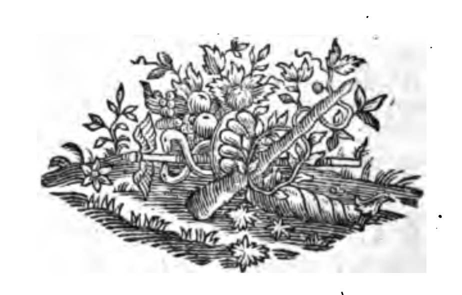
TABLE DES MATIERES,

Contenues dans l'Histoire de CHARLES XII. Roi de Suéde.

A

R.

Fin de la Table des Matiéres.



TABLE

TABLE DES PIÈCES

contenus dans ce Volume.

Livre

FIN.

Rebacked J+D 12/1983
£10



